



CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE.
TOME ONZIEME.

AVIS DU LIBRAIRE.

Cette nouvelle Edition que l'on donne au Public, est la plus complete, la plus correcte & la plus exacte qui ait encore parue : les autres Editions imprimées dans les pays étrangers, ou contrefaites dans le Royaume, sont tronquées en plusieurs endroits, & même assez considérablement ; puisqu'il se trouve cent pages d'erreur dans un seul endroit : outre cela, plusieurs moitiés de Chapitres & nombre de Passages omis, sans les phrases entieres que les Libraires qui les ont imprimées, ont retranchées pour épargner les frais, & pouvoir donner leurs Editions à meilleur marché. Ainsi l'on ne peut avoir d'Editions bien exactes, que celles imprimées à Paris in-douze & in-dix-huit.

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE,

TOME ONZIEME.

Contenant des Réflexions morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le quatrieme Dimanche de Carême jusqu'au cinquieme Dimanche d'après Pâques.

Nouvelle Edition, augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.



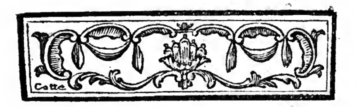
A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbations & Privilege du Roi.





SUR L'ÉPÎTRE

DU IV DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPÎTRE. *Gal.* 4, 22.



Es Freres, il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante, & l'autre de la femme *libre. Mais celui qui naquit de la servante, naquit selon la chair; & celui qui naquit de la* femme *libre, naquit en* vertu *de la promesse* de Dieu. *Tout ceci est une allégorie : car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la premiere, qui a été établie sur le mont de Sina, & qui n'engendre que les esclaves, est figurée par Agar : car Sina est une Montagne d'Arabie, qui représente la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfans; au lieu que la Jérusalem d'en-haut est* vraiment *libre, & c'est elle qui est notre mere : car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point : pous-*

sez des cris de joie, vous qui ne deveniez point mere; parce que celle qui étoit délaissée a plus d'enfans que celle qui a un mari. Nous sommes donc, mes freres, les enfans de la promesse figurée dans Isaac: & comme alors celui qui étoit né *selon la chair, persécutoit celui qui* étoit né *selon l'esprit; il en arrive de même encore aujourd'hui. Mais que dit l'Ecriture? Chassez la servante & son fils; car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la* femme *libre. Or, mes freres, nous ne sommes point les enfans de la servante, mais de la* femme *libre; & c'est Jesus-Christ qui nous a acquis cette liberté.*

Explication.

I. L'Apôtre, par l'explication allégorique de la naissance de deux enfans d'Abraham, l'un qu'il eut d'Agar, l'autre de Sara, nous instruit de la nature des deux Testamens, l'Ancien & le Nouveau. Il dit que l'ancien, figuré par Agar, n'enfantoit que des esclaves, & que l'autre, qui est le nouveau, figuré par Sara, engendre des enfans libres. Il nous découvre par-là, que la Synagogue, comme Synagogue, & avec l'appareil de toutes ses cérémonies, n'étoit qu'un peuple d'esclaves destinés simplement à figurer la véritable Eglise & le véritable peuple

de Dieu qui devoit la ſuivre, & dont elle renfermoit déja quelques membres qui appartenoient à la véritable Egliſe. Mais il faut remarquer ſur cela, que quoique le corps de la Synagogue ne fût compoſé que de Juifs charnels animés de l'eſprit de ſervitude, & qui ne participoient point à la véritable liberté des enfans de Dieu, néanmoins cette ſervitude ne venoit point proprement de Dieu, mais de la corruption de l'homme. Dieu eſt la cauſe de la liberté de ſes enfans; mais il n'eſt pas la cauſe de l'aſſerviſſement de ceux qui vivent dans l'eſprit d'eſclaves. C'eſt l'amour qu'ils ont pour les choſes du monde, & le défaut d'amour pour Dieu, qui les rend eſclaves. Or, Dieu n'eſt la cauſe, ni de l'un, ni de l'autre. Il a, au contraire, comblé les Juifs d'une infinité de graces & de bienfaits qui doivent les porter à l'aimer. Et quoique par un conſeil de ſa ſageſſe élevée au-deſſus de tous les eſprits des hommes, il n'ait pas amolli la dureté de leur cœur par des graces plus fortes, comme il le pouvoit, il n'eſt pas cauſe néanmoins de cette dureté. Il ne leur devoit point ces graces. Elles n'étoient point des appanages de leur nature, & c'eſt leur faute de n'avoir pas bien uſé de celles qu'il leur a données.

II. Il semble qu'il n'y ait rien de plus consolant pour les Chrétiens, que ce que saint Paul enseigne dans ce que l'Eglise nous propose de cette Epître. Il reconnoît les Chrétiens pour les vrais enfans de Dieu, sa vraie Eglise, ses vrais héritiers, & il exclut les Juifs de tous ces titres. Mais il est bien à craindre qu'il n'y ait présentement peu de Chrétiens qui puissent prétendre à ces avantages. Car saint Paul suppose que les Chrétiens dont il parle, soient attachés à Dieu par amour; que l'esprit d'adoption les fasse recourir à Dieu avec une tendresse d'enfans. Or, combien y a-t-il peu de personnes maintenant en qui ces marques paroissent? Cet esprit de liberté opposé à l'esprit de servitude, consiste à aimer Dieu avec un esprit d'enfans & une confiance d'enfans, à le regarder comme son souverain bien, à le préférer à toutes choses, & à lui consacrer sa vie & ses actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte servile. Or, comment peut-on prétendre que l'on est dans cette disposition, lorsqu'étant dans les chaînes des passions & des vices, on ne pense point à les rompre, on ne s'y trouve point mal, & qu'on ne souhaite pas même d'en être libre? Comment accorder cet amour avec cet esprit tout

occupé de la vie présente, tout rempli de prétentions humaines, & si peu touché des maux de l'ame? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence, cette inapplication à ce qui regarde Dieu? Comment l'accorder avec ce partage si inégal de notre temps & de nos occupations, par lequel nous donnons presque tout au monde, & presque rien à Dieu? Faut-il s'appliquer un quart d'heure à Dieu? voilà les gens dans l'ennui. Faut-il s'appliquer aux créatures qui leur plaisent? les voilà dans la joie. Il est souvent assez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des personnes qui font profession de piété. La coutume, l'habitude, la crainte, l'amour propre, peuvent être le principe de la plupart de leurs actions. Mais je ne sais comment on pourroit s'imaginer que ceux qui vivent comme l'on vit dans le monde, c'est-à-dire, dans les passions qui occupent ordinairement les gens du monde, sont des gens délivrés par Jesus-Christ de la servitude des passions. Rien ne donne cette idée. Tout y est contraire, quand on regarde les choses de près. Car il faudroit supposer que l'amour de Dieu est une certaine passion insensible, qui demeure stérile &

ſans action dans le fond du cœur. Or c'eſt une idée toute oppoſée à celle que l'Ecriture & les Peres nous en donnent. Ainſi cette préférence que ſaint Paul donne à l'état des Chrétiens ſur celui des Juifs, bien loin d'être un ſujet de confiance au commun du monde, eſt au contraire un étrange ſujet de terreur; parce que n'ayant pas lieu de reconnoître en eux les marques de cet amour, ſans lequel on n'eſt point enfant de Dieu, ils ne peuvent ſe mettre tout au plus qu'au rang des eſclaves & des Juifs, qui ne ſont point délivrés de ſervitude.

III. N'enviſageons donc plus cette ſéparation que fait l'Apôtre, des Juifs & des Chrétiens, des eſclaves & des libres, comme une choſe qui ne nous regarde point. Ces Juifs comprennent la plupart des Chrétiens. Ils ont quitté le nom de Juifs ſans en avoir quitté l'eſprit. Ils rempliſſent nos Egliſes, & ils y occupent ſouvent les places les plus éminentes. Ils ſont réellement eſclaves, mais ils ne ſont pas reconnus pour tels, & ils ne ſe reconnoiſſent point pour tels. Ils ſont prêts, au contraire, de ſoutenir, comme les Juifs, qu'*ils n'ont jamais été eſclaves de perſonne*.
Joan. 8, 32. NEMINI *ſervivimus unquam*. Le commun des Chrétiens ne ſait même en quoi conſiſte cet eſclavage : cependant rien n'eſt

plus important que d'en être bien instruit. Il faut éviter d'être esclave, & tâcher d'être libre. Mais comment le peut-on faire, si l'on ne sait en quoi consiste, ni l'une, ni l'autre de ces qualités ?

IV. Pour concevoir plus nettement l'esclavage dont parle l'Apôtre, il est bon de remarquer qu'on en peut distinguer trois différentes especes, dont il n'y a que la derniere qui soit marquée par l'Apôtre. La premiere convient à tous les hommes, la seconde à tous les méchans, la troisieme à un certain genre de mauvais Chrétiens. L'esclavage commun à tous les hommes, est celui qui leur convient en qualité de pécheurs. Il y a un certain genre de servitude inséparablement attaché au péché, qui ne se détruit pas même par la liberté que Jesus-Christ accorde à ceux à qui, par une nouvelle naissance, il donne le pouvoir d'être enfans de Dieu : *Dedit eis potestatem filios* Joan. 1. *Dei fieri.* Un criminel enfermé dans une 12. prison, condamné à un travail pénible jusqu'à la mort, est un esclave selon les loix humaines, qui l'appellent *servum pœnæ*, & qui ne le comptent plus entre les personnes libres. C'est là la condition de tous les hommes ; ils sont enfermés dans le monde comme dans une prison, dont ils ne sortent que par la mort ; &

pendant tout le temps qu'ils y demeurent, ils sont asservis à mille travaux, à mille fatigues, à mille nécessités incommodes. Ils sont entraînés vers la mort par un torrent rapide, auquel ils ne sauroient résister. Ils sont assujettis à la corruption de leur corps. Ils ne disposent pas même de leur ame ; & fort souvent leur esprit est occupé, malgré eux, de mille pensées fâcheuses, & leur volonté déchirée de mille désirs qu'elle ne sauroit empêcher. On ne peut nier que ce ne soit là un état de servitude, & qu'il ne soit général & inévitable à tous les hommes. Il renferme les Rois aussi-bien que les moindres de leurs sujets ; & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre n'est pas d'être libre, puisqu'ils sont, aussi-bien que les autres, des prisonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils sont sujets aux mêmes miseres de corps & d'esprit : mais c'est que, comme dans les prisons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choisis dans le nombre de ces esclaves, pour leur donner quelqu'autorité sur d'autres esclaves ; & cette autorité n'est qu'un ministere qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles servitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puisse appeller libres dans cette servitude gé-

nérale, ce sont ceux qui reconnoissant la justice de cet état, s'y soumettent avec patience & avec amour, & méritent par-là pour l'autre vie, d'être délivrés de toutes les miseres de celle-ci. Et comme il n'y a que les vrais Chrétiens qui soient dans cette disposition, il est certain que dès cette vie même ils sont les plus exempts de cet esclavage général, qui est la peine du péché des hommes.

V. L'esclavage qui convient à tous les méchans, consiste en ce qu'ils sont tous en la possession du démon, qui les domine d'une maniere si absolue, que saint Augustin les appelle les animaux du diable, *animalia diaboli*. Il les remue, & il les conduit où il veut. Il agit sur leurs esprits & sur leurs corps par des impressions tout autrement fortes & efficaces, que celles par lesquelles il afflige les justes qui ne lui sont point assujettis. L'Ecriture nous marque cet esclavage, lorsqu'elle dit du démon, qu'*il exerce son pouvoir sur les incrédules* : Qui *operatur in filios diffidentiæ*. Et c'est une suite d'une justice secrete de Dieu, qui assujettit les natures inférieures, comme celle des hommes, à celle des purs Esprits, lorsqu'elles se sont laissé surmonter par eux, & qu'elle les ont imités dans leur

Ephes. 2. 29.

désobéïssance. Le démon ne mérite pas de commander à l'homme ; mais l'homme s'étant assujetti au démon, mérite de demeurer dans l'assujettissement où
Prov. 1, 31. il s'est réduit. *Ils mangeront*, dit l'Ecriture, *des fruits de leur voie, & ils seront rassasiés de leurs conseils* : Comedent *igitur fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur*. Ils ont choisi le démon pour roi, ils l'auront éternellement pour roi.

VI. Le démon exercera cette domination dans l'autre vie d'une maniere effroyable ; car se montrant alors à découvert aux ames malheureuses qu'il aura trompées & réduites sous sa puissance, il leur fera éprouver toute sa rage & toute sa fureur, & usera de toute sa force pour les combler de toutes sortes de maux : au lieu que la charité de Dieu satisfera pleinement tous les justes désirs de ses élus ; le démon mettra sa joie à affliger les réprouvés dans tous leurs désirs. Comme Dieu enivrera les bienheu-
Ps. 35, 9. reux *d'un torrent de délices* saintes, le démon enivrera les réprouvés d'un torrent de toutes sortes de maux. Enfin, comme le royaume des cieux sera l'empire éternel de la charité de Dieu envers les élus, & des élus envers Dieu, le royaume de la mort & des ténebres sera

l'empire éternel de la haine & de la rage du démon contre les hommes, & des hommes contre le démon ; en sorte qu'il demeurera toujours un vrai empire, le démon ayant toujours le pouvoir & la volonté de tourmenter les hommes, & les hommes n'ayant aucune force pour lui résister, mais seulement celle de le haïr démesurément.

VII. Mais cet empire du démon s'exerce en cette vie sur les méchans d'une maniere bien différente, & il y est borné & retenu par diverses causes.

Premiérement, par l'ordre de Dieu, qui ne permet pas au démon d'employer sa force contre ses esclaves selon toute son étendue ; parce qu'elle renverseroit tout l'état de cette vie, & troubleroit les desseins que Dieu a sur les réprouvés.

Secondement, par la malice & l'artifice même du diable, qui a bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de miseres & de maux. Il espere bien se dédommager en l'autre vie de tous les ménagemens dont il use en celle-ci. Mais comme il sait qu'il n'a de force & d'empire sur eux qu'à proportion qu'ils sont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de pouvoir les dominer & tourmenter plus cruellement & plus à

son aise. Il prend donc pour l'ordinaire dans cette vie le parti d'exciter & de seconder leurs passions. Il tâche de leur procurer des richesses & des plaisirs, & de les faire réussir dans leurs injustes desseins. Il s'applique particuliérement à empêcher qu'ils ne lui échappent, & à éloigner d'eux tout ce qui pourroit les réveiller de leur assoupissement. Il emploie toutes sortes d'adresses & d'artifices pour les retenir dans ses liens. Il les environne de gens qui les louent & qui les autorisent dans leurs déréglemens, qui leur en ôtent le scrupule, en leur proposant une infinité de mauvais exemples qui les y confirment. Il les amuse & les entretient d'espérances trompeuses. Il les accable d'emplois, d'occupations, de desseins, de divertissemens, qui les empêchent de penser à eux. Et comme selon les diverses personnes & dans les diverses circonstances, il a besoin de divers moyens, il se sert aussi quelquefois des calamités & des maux de la vie pour les accabler de tristesse, les réduire au désespoir, & les empêcher, par la multitude de leurs maux, d'avoir le temps de penser à se convertir. Enfin, tout lui est bon pour se conserver l'empire de ceux qu'il tient en sa possession, se réservant en l'autre vie de leur faire sentir la dureté de son joug.

VIII. Il n'y a rien de si réel & de si commun que cet esclavage, puisqu'il comprend tous les méchans, ni rien de plus terrible, puisqu'il est très-facile d'y tomber, & très-difficile d'en sortir. Ce n'est pas néanmoins encore là celui qui est marqué par l'Apôtre dans l'Epître de ce jour. Il ne parle pas de tous les méchans : il parle de ceux qui appartiennent à la loi & à l'ancien Testament. Or tous les méchans n'y appartiennent pas. Tous ceux qui font profession d'impiété & de libertinage ; tous ceux qui sont coupables de crimes grossiers & visibles ; tous ceux qui violent ouvertement la loi de Dieu, ne sont point de ceux dont parle S. Paul. Ceux qui sont donc marqués par l'Apôtre, sont des gens qui font profession de vertu, qui paroissent observateurs de la loi, & qui sont irrépréhensibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une chose essentielle : c'est d'être animés de l'esprit de la charité. Ils pechent dans le principe des actions, & non dans les actions mêmes qui en naissent. Ils ont les paroles des enfans de Dieu ; ils en ont les œuvres, mais ils n'en ont pas le cœur ; & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui mérite d'être condamné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres,

& qui leur ôte la vie. Ce sera, si l'on veut, une vanité secrete, une jalousie cachée, un intérêt secret. Ils substituent une créature à Dieu, & c'est ce qui fait leur crime ; mais ils le font si finement, qu'ils trompent, & les autres & eux-mêmes. Il seroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recherchent, si on le recherchoit comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal est qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin, ce sont des gens édifians en apparence, & qui passent non-seulement pour Chrétiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrétiens. Cependant avec tout cela, le seul défaut de cet amour intérieur qui rapporte tout à Dieu, fait qu'ils ne sont dans le fond que des esclaves & des enfans de l'ancien Testament, qui n'ont point de part à la loi
Baruch. nouvelle ; & enfin, *des enfans d'Agar* ;
3, 23. dont il est dit qu'*ils n'ont qu'une prudence de la terre...... & qu'ils ignorent la voie de la vraie sagesse :* Filii *Agar, qui exquirunt prudentiam quæ de terra est..... viam autem sapientiæ nescierunt.*

IX. Que cette doctrine de l'Apôtre est terrible ! Et à qui ne donne-t-elle point sujet d'appréhender qu'en mourant, il ne se trouve du nombre de ces enfans

d'Agar, qui n'ont point de part à l'héritage du ciel; qui n'appartient qu'aux enfans de Dieu. *Si nous sommes enfans*, dit l'Apôtre, *nous sommes héritiers: Si filii, & hæredes.* Mais si nous ne sommes pas enfans, nous ne sommes donc pas héritiers. Or qui n'a sujet de craindre de n'être pas du nombre des enfans de Dieu? Ce n'est pas un mal que de le craindre, puisque cette crainte peut nous aider à le devenir, si nous ne le sommes pas encore, ou à nous conserver dans cette heureuse qualité, si nous le sommes. Tirons donc avec soin les conclusions qui naissent de cette doctrine, & occupons-nous l'esprit des réflexions qu'elle donne lieu de faire.

Rom. 8. 17.

Concluons de cette doctrine, que sans l'amour de Dieu, ou parfait ou commencé, on ne peut être bien disposé à recevoir la rémission de ses péchés par le ministere des Prêtres, puisque les Sacremens de la loi nouvelle, comme la Pénitence, demandent des dispositions qui appartiennent à la loi nouvelle, & qu'il n'y a que l'amour qui y appartienne.

Concluons en qu'il est nécessaire, pour agir chrétiennement, d'agir par l'esprit de charité, puisqu'il est nécessaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour prin-

cipe, ne sont que des actions d'esclaves & non d'enfans.

Apprenons-en à ne pas mettre notre confiance dans les seules bonnes œuvres extérieures ; parce qu'on peut demeurer encore esclave, & être exclus du nombre des enfans de Dieu, avec cette multitude de bonnes œuvres extérieures.

Philip. 2, 12. Apprenons-en *à opérer notre salut avec crainte & tremblement* ; puisque tout ce qui nous rend vivans & enfans de Dieu consistant dans cet amour intérieur, comme nous ne sommes jamais entiérement assurés de cette disposition du cœur, nous ne pouvons jamais avoir une entiere certitude que nous soyons effectivement vivans, & nous avons toujours lieu de craindre qu'on ne puisse dire de nous

Apoc. 3, 1. avec vérité : *Vous avez la réputation d'être vivant, mais vous êtes mort* : NOMEN *habes quod vivas, & mortuus es.*

Apprenons-en à ne jamais nous élever d'aucunes qualités extérieures de corps & d'esprit ; puisqu'aucune de ces qualités ne nous donnant une entiere assurance que nous ne sommes point esclaves, ne peut nous donner aucune certitude que nous ne sommes pas dans l'extrêmité de la misere & de la bassesse.

Apprenons-en à ne nous élever au-dessus de personne ; car ceux à qui nous

voudrions nous préférer, sont peut-être du nombre des élus, & par conséquent, peuvent être nos maîtres dans l'ordre que Dieu met invisiblement entre les hommes, qui est le seul véritable.

Et enfin apprenons-en à n'estimer heureux que ceux qui possedent la vraie liberté, que donne la charité, & à faire ainsi de ce bien unique, l'objet de nos désirs & de nos prieres pendant toute notre vie.

SUR L'ÉVANGILE
DU IV DIMANCHE
DE CARÊME.

EVANGILE. *S. Jean, 6, 1.*

EN ce temps-là, Jesus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est le lac *de Tibériade, & une grande foule de peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il faisoit sur les malades. Jesus monta sur une haute montagne, & s'y assit avec ses disciples. Or le jour de Pâque, qui est la* grande *fête des Juifs, étoit proche. Jesus ayant donc levé les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, dit à Philippe : D'où acheterons-nous des pains pour donner à manger*

à tout ce monde? Mais il disoit ceci pour le tenter; car il savoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit: Quand on auroit pour deux cens deniers de pain, cela ne suffiroit pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui étoit André, frere de Simon-Pierre, lui dit: Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge & deux poissons: mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? Jesus leur dit: Faites-les asseoir. Or il y avoit beaucoup d'herbe dans ce lieu-là, & environ cinq mille hommes s'y assirent. Jesus prit donc les pains; & ayant rendu graces, il les distribua à ceux qui étoient assis, & il leur donna *de même des* deux *poissons autant qu'ils en vouloient. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples: Amassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde. Ils les ramasserent donc, & emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge qui étoient restés après que tous en eurent mangé. Et ces personnes ayant vu le miracle qu'avoit fait Jesus, disoient: C'est là vraiment le Prophete qui doit venir dans le monde. Mais Jesus sachant qu'ils devoient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit encore sur la montagne lui seul.*

EXPLICATION.

I. SAint Auguſtin remarque ſouvent, que quelque grand que fût le miracle par lequel Jeſus-Chriſt nourrit cinq mille perſonnes de cinq pains d'orge & de deux poiſſons, il n'étoit point plus grand que ce que Dieu fait tous les jours pour la nourriture des hommes. Que Dieu multiplie tout-d'un-coup par lui-même cinq pains en une quantité capable de ſuffire à cette multitude, ou qu'il multiplie des grains par le moyen de la terre, & nourriſſe cette même multitude par la voie ordinaire, la merveille eſt aſſez égale. Cependant les hommes ſont ſurpris de l'une, & le ſont ſi peu de l'autre, qu'ils n'y penſent pas ſeulement. Ils conçoivent que Dieu agit en l'une, & s'imaginent que ce ſont les cauſes ſecondes qui produiſent l'autre; & ils ne comprennent pas que ces cauſes ſecondes n'ont, ni mouvement, ni force par elles-mêmes; qu'il faut que Dieu les remue & les faſſe agir; qu'il les conduiſe, & qu'il produiſe par elles l'effet que ſa providence a ordonné.

Ce qu'il y a en cela de plus fâcheux, c'eſt que les hommes meſurent auſſi leur gratitude ſur ces jugemens ſi peu ſolides. Ils ſont fort touchés des ſecours extraor-

dinaires qu'ils appellent miraculeux, & ils ne pensent pas seulement aux secours ordinaires, qui ne le sont pas moins. Mais il faut que la piété & la raison corrigent ces faux jugemens, & que nous concevions une bonne fois, que nous n'avons pas moins d'obligation à Dieu de ce qu'il nous nourrit par la voie ordinaire, que s'il faisoit tous les jours un miracle pour cela, comme il en a fait pour quelques Saints. C'est toujours la providence qui agit dans l'un & dans l'autre, par la même bonté pour nous, & par la même force à produire ses effets.

II. On peut dire même en un sens, qu'il y a plus de force, plus de puissance, plus de grandeur dans les effets ordinaires, que dans les effets extraordinaires : car les effets extraordinaires étant détachés de l'ordre des causes secondes, n'ont besoin que d'une volonté unique de Dieu, & d'un effet unique de sa puissance. Le ciel & la terre ont été produits par une seule parole. Il voulut que le ciel & la terre fussent créés en un certain instant, & ils furent créés : *Quia ipse dixit, & facta sunt ; ipse mandavit, & creata sunt.* Mais quand il veut un certain effet dans le cours & par le cours des causes secondes, comme cet effet particulier dépend, depuis la création du monde,

Ps. 148, 4.

d'une infinité de causes, parmi lesquelles il se rencontre souvent des causes libres, que Dieu ne réduit à l'action précise qui entre dans l'ordre de la providence, que par l'amas d'une infinité de circonstances & d'opérations par lesquelles il la procure, il faut qu'il joigne pour le produire, une infinité de connoissances & d'opérations efficaces, toutes également incompréhensibles à l'esprit humain. La chaîne dont dépend le moindre effet naturel, est une chaîne infinie, composée d'une infinité d'anneaux, dont chacun ne peut être produit & mis en son rang, sans une connoissance, un dessein & une opération particuliere de Dieu, qui produise cet effet particulier par le moyen de ce concours de causes qui y contribuent.

III. C'est une chose admirable combien Jesus-Christ ménage les miracles dans les miracles mêmes, & épargne ceux qui seroient inutiles. Qu'avoit-il besoin de ces cinq pains & de ces deux poissons que ce jeune homme portoit? Lui eût-il été plus difficile de nourrir ces cinq mille personnes avec cinq mottes de terre, qu'avec ces cinq pains? Tout est également possible à une puissance infinie; mais tout n'est pas également conforme à la sagesse infinie. Au contraire, plus Dieu est sage, plus

il réduit sa conduite à des voies simples. Il vouloit nous instruire & nous apprendre à ne jamais négliger les moyens ordinaires, & à faire toujours tout ce qui est en notre pouvoir : c'est l'instruction qu'il nous donne en se servant de ces pains. Jesus-Christ n'avoit que cinq pains pour nourrir cinq mille personnes. Cela ne suffisoit pas, mais il les avoit. Il use donc de ce qu'il avoit, & il supplée à ce qu'il n'avoit pas. C'est qu'il vouloit nous apprendre par-là, que les voies extraordinaires ne doivent être employées que pour suppléer aux ordinaires, & qu'il ne faut avoir recours à la puissance extraordinaire de Dieu, que lorsque l'on a obéi à Dieu en tout ce que l'on pouvoit faire selon la puissance ordinaire qu'il nous donne. Nous avons un ordre général de Dieu de faire tout ce que nous pouvons. Nous n'avons droit de lui demander, ni par nos désirs, ni par nos paroles, aucun effet de sa puissance extraordinaire, que lorsque nous aurons satisfait à ce premier ordre.

IV. Les hommes tâchent de relever leurs œuvres par mille choses qui ne tendent qu'à l'éclat : mais Dieu ne recherche point un vain éclat dans les siennes ; il ne fait précisément que ce qui est nécessaire. Ces gens avoient besoin de nour-

riture. Jesus-Christ n'avoit pour les nourrir que cinq pains & deux poissons. Il ne fait précisément que ce qui est nécessaire. Cela nous apprend donc, non-seulement à ne point tenter Dieu, mais aussi à pratiquer, autant qu'il se peut, l'humilité dans nos actions, & principalement dans celles qui ont de l'éclat. Il faut en toutes choses se souvenir qu'on est homme, qu'on est foible, & que rien ne nous est plus nécessaire que de nous conserver dans le sentiment de notre foiblesse. Nous sommes donc obligés à nous humilier dans la pratique même des vertus, & à retrancher de nos actions & de nos paroles, tout ce qui ne se termine qu'à nous attirer de la réputation. Point de ces vertus fieres & orgueilleuses, qui tendent à exciter l'admiration des hommes, & qu'on ne colore point la recherche de l'éclat, du prétexte de l'édification. La principale édification que nous devons aux hommes, est de leur *inspirer l'humilité* : OMNES *invicem humilitatem insinuate*. Si Dieu oblige donc un homme de bien à faire quelqu'action qui ait de l'éclat, il doit obéir, parce qu'il n'y a jamais d'humilité à ne pas obéir à Dieu ; mais il n'y doit rien ajouter, & il doit rentrer le plutôt qu'il peut dans la voie de rabaissement & d'humiliation, & c'est

1. Petr. 5, 5.

l'exemple perpétuel que Jesus-Christ nous a donné dans toute sa vie & dans cette action particuliere.

V. Jesus-Christ se servit de ses Apôtres pour assister ce peuple dans ce besoin ; & souvent aussi il occupe ses Ministres du soin des charités temporelles. C'est une partie de leurs devoirs, & l'une des voies dont Dieu veut qu'ils se servent pour attirer les ames à lui : ce n'est pas que leur ministere ne soit tout spirituel, & ne tende directement à purifier les ames de leurs péchés, mais c'est que les assistances temporelles sont la voie la plus propre pour s'insinuer dans les esprits, & pour y introduire la vérité. Pour persuader aux hommes qu'on a un désir sincere de les servir dans les besoins spirituels, il faut leur montrer qu'on désire de les soulager dans leurs besoins corporels ; car comme ils en sont plus touchés, ils sont plus disposés à être gagnés par cette voie ; & leur cœur étant gagné, est ensuite bien plus disposé à se rendre aux conseils qu'on leur donne pour leur bien spirituel.

VI. C'est par cette raison que les Ministres de l'Eglise ont été dès son commencement les distributeurs des aumônes des fideles : aussi est-ce une pratique très-sainte & très-autorisée par l'antiquité,

té, de faire faire ses aumônes par les Pasteurs plutôt que par soi-même, afin que ces assistances tendent plus directement à leur fin, qui doit être de gagner les ames à Dieu en même-temps que l'on prend soin de ce qui est nécessaire au corps; & cela fait voir que ce n'est pas pourvoir un Pasteur de ce qui est nécessaire pour son ministere, que de ne lui donner précisément que ce qui lui est nécessaire pour vivre; car comme il vit pour les autres, il doit avoir dequoi les assister : autrement il leur sera le plus souvent inutile.

VII. Les charités temporelles sont d'ordinaire un très-bon effet présent, car le peuple y est sensible; au lieu qu'il est peu touché de ce qui ne regarde que les biens ou les maux spirituels. Ces peuples que Jesus-Christ nourrit dans le désert, en conclurent nettement qu'il étoit *le Prophete qui devoit venir dans le monde.* Mais il ne faut pas néanmoins faire un si grand fonds sur ces mouvemens qu'un bienfait temporel excite, si l'on en demeure là. Souvent ils ne sont que passagers, & l'état où ils mettent les ames, est encore bien éloigné de celui d'une conversion constante & durable. Ces peuples, qui paroissent fort touchés de ce

miracle de Jesus-Christ, n'y penserent peut-être pas quelque temps après. Les passions qui occupent le fond du cœur, étouffent bientôt tous ces mouvemens que la vue d'une chose extraordinaire & présente produit sur le champ ; & c'est ce qui oblige les Pasteurs à ne pas s'y arrêter tout-à-fait, & à demander d'autres preuves d'une conversion solide, en cultivant néanmoins avec soin ces bons mouvemens qu'ils ont excités, & tâchant de les enraciner dans le cœur.

VIII. Il est remarquable que Jesus-Christ a permis que la plupart des bons mouvemens qu'il a produits dans les ames durant sa vie, soit par ses miracles, soit même par ses paroles, se soient dissipés & aient porté peu de fruit, pour faire voir que les ames n'ont pas seulement besoin d'être touchées en passant par quelque rencontre extraordinaire; mais qu'elles ont besoin que ces bons mouvemens soient cultivés & entretenus par le soin assidu & continuel des Pasteurs ordinaires, qui veillent sur ceux qui les ont conçus; & c'est pourquoi les Apôtres, en convertissant les Juifs & les Gentils, leur donnoient en même-temps des Prêtres & des Evêques pour les gouvener, afin de cultiver & de conserver en eux les semen-

ces de la parole de vie qu'ils avoient reçue, & qui avoit pris racine en eux. Sans la pratique de ce moyen, leur fruit n'auroit été que passager ; & avec l'usage de ce moyen, ils ont fondé en peu de temps une infinité d'Eglises dans toute la terre, qui ont produit des fruits admirables. Mais Jesus-Christ ne devoit pas en user durant sa vie : car la sagesse de Dieu ne voulant abolir la Synagogue qu'à la mort de Jesus-Christ, & en punition du meurtre de Jesus-Christ, il ne devoit pas, durant sa vie, établir un nouvel ordre de Pasteurs différent de ceux de la Synagogue, ni former encore de nouvelle société par l'établissement d'un nouveau ministere, parce que ç'auroit été une espece de schisme : cela fit néanmoins que ses paroles n'eurent gueres d'autre effet que de préparer les esprits à la grande moisson qui a été recueillie par ses disciples après sa résurrection. Ainsi Jesus-Christ a bien voulu par-là servir de modele & de consolation aux Pasteurs qui exercent leur ministere avec peu de fruit, par le défaut de certains moyens extérieurs que la providence de Dieu ne leur donne pas, & qui y acquierent néanmoins d'autant plus de mérite, qu'ils l'exercent avec moins de consolation & de succès.

IX. Il faut donc frapper les esprits par quelque chose d'extérieur ; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut tâcher de conduire les ames à une vertu solide, intérieure & constante. Si Jesus-Christ eût voulu se contenter de ces conversions extérieures, il lui étoit bien facile de gagner tout le monde : il n'auroit eu qu'à renouveller ce miracle tous les jours, & il auroit attiré par-là tous les peuples ; mais il veut d'autres vertus que celles que ces moyens peuvent produire. Il usoit même de justes précautions pour éviter les empressemens humains de ces peuples. Ainsi l'on voit qu'il se soustrait à ceux qui vouloient le faire Roi, parce que cela auroit autorisé les calomnies des Pharisiens. Il étoit venu pour régner sur les ames, & non sur les corps ; il ne cherchoit que cela ; tout autre royaume étoit indigne de lui. C'est ce qui oblige aussi les Ministres de l'Eglise de modérer le zele trop humain que des personnes conçoivent pour eux : car ce zele indiscret est la source d'une infinité d'inconvéniens ; & bien loin de favoriser le fruit de leur ministere, il l'empêche & le détruit. C'est une source de discours & de médisances, qui amusent les esprits & qui les empêchent de profiter des solides ins-

tructions des Pasteurs. Le diable n'aime rien tant que d'avoir quelque histoire à faire courir des Ministres de l'Eglise, de même qu'il auroit été ravi de pouvoir rendre Jesus-Christ odieux en l'accusant d'aspirer à une royauté temporelle. Il faut donc que les Pasteurs s'éloignent avec grand soin de toutes les délicatesses qui leur sont suggérées & fournies par des personnes qui ont pour eux un zele trop humain, & qu'ils évitent la grande application des autres à leurs besoins. Il vaut mieux qu'ils souffrent un peu par le défaut d'application, que de scandaliser le monde, en permettant qu'on s'applique trop à leur procurer leurs commodités, à quoi ces soins extraordinaires des peuples pour les Pasteurs portent naturellement.

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA IV SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *S. Jean, 2, 13.*

En ce temps-là, la Pâque des Juifs étant proche, Jesus s'en alla à Jérusalem ; & ayant trouvé dans le temple des

gens qui vendoient des bœufs, des moutons & des colombes, comme auſſi des changeurs qui étoient aſſis à leurs bureaux, *il fit un fouet avec des cordes, & les chaſſa tous du temple avec les moutons & les bœufs, & il jetta par terre l'argent des changeurs, & renverſa leurs bureaux; & il dit à ceux qui vendoient des colombes: Otez* tout *cela d'ici, & ne faites pas de la maiſon de mon Pere une maiſon de trafic.* Alors *ſes diſciples ſe ſouvinrent qu'il eſt écrit: Le zele de votre maiſon me dévore. Les Juifs lui dirent: Par quel miracle nous montrez-vous* que vous avez droit *de faire de telles choſes? Jeſus leur répondit: Détruiſez ce temple, & je le rétablirai en trois jours. Les Juifs* lui *repartirent: Ce temple a été quarante-ſix ans à bâtir, & vous le rétablirez en trois jours? Mais il entendoit parler du temple de ſon corps. Après donc qu'il fut reſſuſcité d'entre les morts, ſes diſciples ſe reſſouvinrent qu'il leur avoit dit cela, & ils crurent à l'Ecriture & à la parole que Jeſus avoit dite. Pendant qu'il étoit dans Jéruſalem à la fête de Pâque, pluſieurs crurent en ſon nom, voyant les miracles qu'il faiſoit. Mais Jeſus ne ſe fioit point à eux, parce qu'il les connoiſſoit tous, & qu'il n'avoit pas beſoin que perſonne lui rendît témoignage d'aucun*

homme, car il connoissoit par lui-même ce qu'il y avoit dans l'homme.

EXPLICATION.

I. L'Action de zele que Jesus-Christ fit à Jérusalem, en chassant les profanateurs du temple, & qui nous est proposée dans l'Evangile de ce jour, n'est différente de celle que l'Eglise nous propose le premier Mardi de Carême, qu'en ce qu'elle l'a précédée de quelques années. Car au lieu que celle qui est rapportée dans le 21e chapitre de saint Matthieu, se fit à Jérusalem la derniere année de la vie de Jesus-Christ, très-peu de temps avant sa derniere Pâque & sa mort; celle qui est contenue dans l'Evangile de ce jour, se fit au commencement de sa prédication, lorsqu'il entroit dans l'exercice de son ministere. C'en est même une des premieres actions; car saint Jean la rapporte immédiatement après le miracle de Cana en Galilée, où il changea l'eau en vin, qui est le premier de ses miracles. Ainsi l'ordre même où cette action de zele a été placée par J. C. nous marque que le premier & le principal objet d'un Ministre de Dieu, doit être ce qui regarde directement son culte & sa gloire; qu'il doit être embrasé de l'amour de la beauté

de sa maison, & d'une sainte ardeur pour en empêcher la profanation; & que sans ce zele de l'honneur de Dieu, il n'y a rien à espérer du succès de son ministere. C'est à ceux qui y entrent à examiner s'ils sont dévorés de ce saint zele, & s'il consume en eux toutes leurs autres passions, comme il est dit de Jesus-Christ, que le zele de la maison de Dieu le dévoroit. Il ne suffit pas en quelque sorte qu'il domine sur leurs autres passions; il faut qu'il les dévore, qu'il les fasse disparoître, & que le zele de la gloire de Dieu soit la seule passion qui agisse en eux; c'est-à-dire que les autres passions doivent être si amorties, qu'elles ne se fassent presque plus sentir dans un véritable Ministre de Jesus-Christ.

Sur l'Evangile du Mardi de la 1. Sem. de Carême, tome X, pag. 194 & suiv.

II. Mais comme on a traité ailleurs de la profanation des trois temples de Dieu, marqués en divers endroits de l'Ecriture; savoir, des temples matériels, de l'Eglise toute entiere, & des ames des fideles; on s'attachera particuliérement ici à ce dernier temple de Dieu, d'autant plus que nous y aurons ainsi lieu de considérer Jesus-Christ comme le modele d'un zele qui ne regarde pas seulement les Pasteurs, mais qui doit se rencontrer dans chaque fidele; car le zele de l'honneur de Dieu n'est pas tellement

réservé aux Ministres de l'Eglise, qu'il ne doive être une disposition commune à tous les Chrétiens. Il est vrai qu'ils doivent l'exercer différemment, & que ce n'est pas à eux à corriger autrement que par leurs gémissemens & par leurs prieres, les profanations qui se commettent, ou dans les temples matériels, ou dans l'Eglise de Dieu ; mais il y a un temple qui est commis généralement à tous, & dont ils sont tous non-seulement les gardiens, mais les Prêtres ; un temple où ils doivent tous offrir des sacrifices à Dieu, & qu'ils sont chargés de conserver pur & exempt de toute profanation. Ce temple, comme il a été dit, est le temple de leurs ames ; c'est *un temple qui n'est pas fait de la main des hommes*, & qui n'a pas été simplement consacré à Dieu par des hommes, mais que Dieu même a consacré à sa gloire par l'impression de son image & le gage de son esprit. Il l'a créé uniquement pour cette fin ; & rapporter tout à cette fin, c'est le premier devoir, le principal honneur, & le souverain bonheur de l'homme.

III. Dieu n'a point créé l'ame de l'homme pour se remplir de connoissances curieuses, pour jouir par ses sens de tous ces corps qui remplissent l'univers, pour

exercer des talens humains, mais il l'a créée pour être son temple; il l'a créée pour recevoir par elle & dans elle les hommages dûs à sa majesté & à sa grandeur; il l'a créée pour y régner par l'amour, & pour y recevoir des sacrifices d'amour. Tout autre usage est contraire non-seulement à l'honneur de Dieu, mais à l'institution de la nature de l'homme, & par conséquent est une profanation de ce temple. Qu'y a-t-il de plus juste que d'employer un ouvrage de Dieu à la fin pour laquelle il l'a uniquement destiné, & sans laquelle il ne l'auroit jamais fait? Et qu'y a-t-il de plus injuste que d'user de cet ouvrage contre l'intention de celui qui l'a formé, & à qui il appartient par tant de titres si légitimes?

Si un grand roi avoit fait bâtir exprès un palais digne de lui pour y faire paroître la magnificence de sa gloire, & que quelques-uns de ses sujets eussent la hardiesse de le changer en une étable d'animaux immondes, de le remplir de fumier, & d'en ôter toutes les marques de son autorité pour le soustraire entiérement à l'usage auquel il l'avoit destiné, quelle punition croiroit-on pouvoir égaler l'énormité de cet attentat? Cependant combien cette image est-elle

foible en comparaiſon de ce qu'elle repréſente ? Qu'eſt-ce qu'un Roi en comparaiſon de Dieu ? Qu'eſt-ce qu'un édifice matériel & périſſable en comparaiſon d'une ame ſpirituelle & immortelle ? Et qu'eſt-ce que ce qu'on appelle ſale dans le corps, en comparaiſon de l'infection du péché ? Enfin, qu'eſt-ce que de profaner un temple matériel, incapable d'une autre ſainteté que d'une ſainteté de figure, en comparaiſon du crime de celui qui profane le temple d'une ame ſeule capable d'une ſainteté véritable & effective ? Car on ne doit pas ignorer que dans les profanations de toutes les choſes matérielles, qu'on appelle ſacrées, la profanation n'y eſt qu'en figure, parce que toutes ces choſes ne ſont capables que d'une ſainteté figurative; mais la profanation réelle réſide dans l'ame de celui qui eſt auteur de cette profanation. Ainſi quand quelqu'un vient à violer un temple par quelque ſacrilege, il y a une profanation en figure dans ce temple matériel, parce qu'il n'eſt capable que de ce genre de profanation : mais la profanation effective eſt dans l'ame de celui qui le viole ; & c'eſt ſon ame qui eſt rendue effectivement l'objet de l'horreur & de la colere de Dieu.

IV. Il n'y a donc rien de plus juſte, ni

de plus néceſſaire que le zele qu'on doit avoir pour purifier le temple de ſon ame de toutes ſortes de profanations ; & ce zele, comme il a été dit, n'eſt point une vertu qui ſoit réſervée aux Prêtres & aux Miniſtres de Dieu ; ils doivent en être plus animés que les autres, & travailler à purifier, & leur ame propre, & celle des autres ; mais enfin chacun étant chargé de ſon ame, chacun eſt obligé de la purifier de toute profanation ; c'eſt un devoir général & indiſpenſable ; perſonne ne peut s'exempter de faire ce qui eſt la fin de ſon être. C'eſt donc l'ouvrage de tous les Chrétiens de purifier le temple de Dieu ; & il eſt bon qu'ils conſiderent en cette maniere & par cette vue, le ſoin qu'ils doivent avoir d'éviter l'impureté du péché qui profane ce temple ; parce qu'elle leur apprend à s'y appliquer par un motif de juſtice & de zele, & qu'elle les convainc qu'en ne le faiſan pas, ils ne ſatisfont pas à la fin de leur être, & mériteroient d'en être privés. Or qui mérite de perdre l'être même, mérite la perte de tous les autres biens.

V. Mais en quoi conſiſte cette profanation ? On peut s'en former des idées fort différentes, & la regarder par diverſes faces, parce qu'elle eſt injuſte &

criminelle en bien des manieres. Mais celle que l'Evangile nous fournit est très-propre à nous la faire concevoir d'une maniere qui nous représente vivement le vrai usage que nous devons faire de nos ames. Il est dit dans saint Matthieu que cette maison est *une maison de priere ;* Matth. 21, 13. & il est dit dans saint Jean qu'il ne faut pas en faire *une maison de trafic : Otez*, dit Jesus-Christ à ces profanateurs du temple de Jérusalem, *tout cela d'ici, & ne faites pas de la maison de mon Pere une maison de trafic.*

Voilà ce qu'il faut faire & ce qu'il ne faut pas faire. Il faut faire de son ame une maison de priere ; il n'en faut pas faire une maison de trafic. Or il est clair que faire de son ame une maison de priere, c'est y louer Dieu, c'est l'y adorer, c'est y avoir recours à lui ; c'est l'y aimer & lui offrir des sacrifices d'amour ; car c'est ce qui est compris sous le nom de priere. Tout ce qui n'est donc point priere, louange, adoration, amour, sacrifice, doit être banni de ce temple, & tient lieu d'un trafic qui le profane.

Et quoi, dira-t-on, ne peut-on donc occuper son esprit qu'à la priere, à la louange de Dieu, à l'amour, au sacrifice ? Tout autre usage de l'ame est-il interdit ? Oui ; & c'est un grand hon-

neur à l'homme de n'être créé que pour employer son être à une fin si noble & si excellente. Il faut néanmoins, pour ne pas s'effaroucher de cette doctrine, la bien concevoir ; & en la concevant bien, l'on verra que la pratique n'en est nullement impossible, & que si elle est rare, c'est qu'il est rare de vivre en Chrétien.

VI. S. Augustin nous servira à éclaircir & à autoriser en même-temps cette doctrine, par ce qu'il enseigne dans la Cité de Dieu, de l'étendue du sacrifice, par lequel il entend le culte souverain que nous devons à Dieu. » C'est, dit-il, un » vrai sacrifice que tout ce que nous fai- » sons pour nous unir à Dieu d'une union » sainte, & pour le rapporter à ce sou- » verain bien qui peut nous rendre » vraiment heureux : c'est pourquoi la » miséricorde qu'on exerce envers le » prochain, n'est pas un sacrifice, si on » ne l'exerce pas dans la vuë de Dieu ; » mais l'homme même consacré & dé- » voué à Dieu, est un sacrifice en tant » qu'il meurt au monde pour ne vivre » que pour Dieu.

Liv. 10, ch. 6.

» Notre corps même est un sacrifice, » lorsque nous le mortifions par la tem- » pérance, si nous le faisons pour plaire » à Dieu, comme nous y sommes obli-

» gés. Or si le corps, dont l'ame se sert » comme d'un serviteur & d'un instru- » ment, est un sacrifice lorsqu'elle rap- » porte à Dieu le service qu'elle en tire, » combien plus l'ame en est-elle un lors- » qu'elle s'offre à Dieu, afin qu'il l'em- » brase du feu de son amour, & qu'elle » se dépouille de toute la concupiscence » du siecle ? Les œuvres de miséricorde, » quand nous les rapportons à Dieu, sont » de vrais sacrifices, soit que nous les » pratiquions envers nous-mêmes ou en- » vers le prochain, lorsque ces œuvres » n'ont point d'autre fin que de nous dé- » livrer de toute misere, & de nous ren- » dre bienheureux. «

Il est donc vrai que notre ame, en qualité de temple de Dieu, doit être toute employée à offrir à Dieu des prieres, des louanges, des sacrifices ; mais cela n'exclut aucune bonne œuvre, parce que toute bonne œuvre est un sacrifice par le rapport que nous en faisons à Dieu. Tout ce que nous faisons pour Dieu ayant pour fin de nous unir à lui, devient un sacrifice par ce rapport & par cette intention ; c'est une priere, c'est une louange, c'est une adoration de Dieu : ainsi, dire que toutes les actions de notre vie doivent être des prieres & des sacrifices, ce n'est rien dire autre

chose, sinon que nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de l'ame, ou les actions conduites par la direction de l'ame; & exclure de l'ame comme une profanation tout ce qui n'est point priere, ce n'est en exclure que les actions qui ne sont point rapportées à Dieu.

VII. Ce rapport de nos actions à Dieu, qui les rend de véritables sacrifices, ne consiste point dans une oblation stérile & sans effet, incapable de sanctifier nos actions, parce qu'elle n'en est pas la cause; mais il consiste dans une intention efficace, qui, naissant du désir d'être unis à Dieu comme à la parfaite justice, de lui être parfaitement soumis, & de n'avoir rien en nous de contraire à sa sainte volonté, nous porte à pratiquer les bonnes œuvres, parce qu'elles sont conformes à la volonté de Dieu, & qu'elles nous servent à parvenir à cette parfaite justice à laquelle nous aspirons. Qui agit dans cet esprit, offre à Dieu de continuels sacrifices; il pratique cette priere continuelle qui nous est ordon-
1. Thess. née par l'Apôtre, lorsqu'il dit: *Priez*
5, 17. *sans cesse: Sine intermissione orate:* les prieres qui se font en certains temps, & qui ne peuvent être continuelles, ne servant qu'à ranimer & entretenir cette priere & ce sacrifice qui ne cesse point.

Je ne dis pas cela pour rejetter les oblations que l'on fait à Dieu de toutes ses œuvres, mais je dis qu'elles ne suffisent pas, & qu'il faut de plus que l'amour de Dieu en soit le principe ; car des actions faites pour le seul plaisir, ou pour un pur intérêt, ne deviennent point des prieres & des sacrifices par une oblation générale qui n'en change point le motif, & qui n'y coopere point.

VIII. Voilà ce que Jesus-Christ nous enseigne qu'il est permis de faire dans notre cœur ; c'est le sens des paroles dont il se servit la seconde fois qu'il chassa les vendeurs & les acheteurs du temple. *Il est écrit : Ma maison sera appellée la maison de priere :* SCRIPTUM *est : Domus mea domus orationis vocabitur* ; c'est-à-dire qu'elle est uniquement destinée à cet usage, & que tout autre y est interdit. Il faut dire de toutes les autres actions qui ne sont point rapportées à Dieu, que tout cela est indigne de la sainteté de notre ame, qu'il la déshonore, qu'il la profane, qu'il en doit être exclus, & que nous devons nous animer du même zele pour l'en bannir, que celui que Jesus-Christ fit paroître contre ces vendeurs & ces acheteurs. Il les chassa du temple avec un fouet, qui est un châtiment dont on se sert à

Matth. 21, 13.

l'égard des esclaves & des personnes viles. Il faut de même exclure toutes ces pensées de notre cœur, en les traitant comme indignes de la sainteté d'une ame consacrée à Dieu, qui doit lui appartenir toute entiere. Il faut rejetter les désirs & les pensées des choses du monde, & tout ce que l'Apôtre comprend
Tit. 2, 12. sous le nom de *désirs séculiers*, non comme quelque chose de grand, mais comme des désirs d'objets indignes de nous, & auxquels nous ne pouvons nous attacher que par une bassesse de cœur, & un avilissement de la grandeur à laquelle nous sommes appellés par notre vocation au Christianisme, & par notre nature même. Ce trafic déroge à notre noblesse ; nous ne pouvons nous y appliquer sans la perdre. C'est un trafic, puisque pour acquérir des choses temporelles, c'est-à-dire pour en jouir, on donne son temps & son cœur : mais c'est un trafic honteux & mercenaire, qui nous dégrade & nous déshonore, qui remplit notre ame d'ordure & d'infection, & qui la fait du sanctuaire de Dieu, une étable d'animaux immondes, c'est-à-dire de passions toutes charnelles, *domum negotiationis*.

IX. Ces actions faites sans rapport à Dieu, & par le seul désir de jouir des

choses sensibles, ne sont pas seulement de notre ame *un lieu de trafic :* DOMUM *negotiationis*, mais elles en font *une caverne de voleurs :* Vos *autem fecistis eam speluncam latronum.* Elles la rendent l'habitation des démons ; parce que l'ame se laissant aller aux désirs & à la recherche des choses temporelles, elle en est bientôt possédée, & par-là elle devient *une caverne de voleurs*, car les démons sont les vrais voleurs des ames : ce sont des voleurs, parce qu'ils sont tout occupés à ravir l'honneur de Dieu & les ames qui lui appartiennent ; & de ces ames ils en font des cavernes, parce qu'ils y répandent une affreuse obscurité qui les prive de toute lumiere. Voilà la profanation horrible que l'on fait de son ame en l'assujettissant au démon, & dont l'énormité se doit conclure de la colere que Jesus-Christ témoigna dans cet Evangile contre les profanateurs des temples matériels, qui n'en sont que des figures.

Matth. 21, 13.



SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA IV SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *S. Jean*, 7, 14.

EN ce temps-là, vers le milieu de la fête, Jesus monta au temple, où il se mit à enseigner; & les Juifs en étant étonnés, ils disoient: Comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée? Jesus leur répondit: Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnoîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de son propre mouvement, cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable; il n'y a point en lui d'injustice. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi? Et néanmoins nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? Le peuple lui répondit: Vous êtes possédé du démon; qui est-ce qui cherche à vous faire mourir? Jesus leur répondit: J'ai fait une seule action le jour du Sabbat, *& vous en*

êtes tous surpris : cependant Moïse vous ayant donné la loi de la circoncision, quoiqu'elle vienne des Patriarches & non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire au jour de Sabbat. Si un homme peut recevoir la circoncision le jour du Sabbat, sans que la loi de Moïse soit violée, pourquoi vous mettez-vous en colere contre moi de ce que j'ai guéri un homme dans tout son corps au jour du Sabbat ? Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. Alors quelques gens de Jérusalem commencerent à dire : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir, & néanmoins le voilà qui parle devant tout le monde sans qu'ils lui disent rien ? Est-ce que les Sénateurs ont reconnu qu'il est véritablement le Christ ? Mais nous savons cependant d'où est celui-ci ; au lieu que quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. Jesus cependant continuoit à les instruire, & crioit à haute voix dans le temple : Vous me connoissez, & vous savez d'où je suis, & je ne suis pas venu de moi-même ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, & vous ne le connoissez point. Pour moi je le connois, parce que je suis né *de lui, & qu'il m'a envoyé. Ils cherchoient donc les moyens de le prendre, & néanmoins personne ne mit la main sur lui, parce*

que ſon heure n'étoit point encore venue. Mais pluſieurs du peuple crurent en lui.

EXPLICATION.

I. CE que Jeſus-Chriſt dit aux Juifs, *que ſa doctrine n'eſt point ſa doctrine, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé*, ne nous découvre pas ſeulement ſa propre diſpoſition, mais auſſi celle où tous ſes Miniſtres doivent être. Jeſus-Chriſt homme ne faiſoit rien dont le Verbe uni à l'humanité ne fût le principe, & qu'il n'imprimât efficacement dans cette humanité qui étoit ſienne : ainſi toutes les vérités qu'il annonçoit aux hommes par ſon humanité, étoient imprimées à cette humanité par le Verbe ; & non-ſeulement les vérités dogmatiques, mais auſſi les vérités de conduite, qui ſervoient de regle à ſes actions extérieures. Il ne faiſoit rien qui ne fût réglé par la vérité ; & cela s'étendoit à tout, aux manieres dont il s'exprimoit, au ton dont il parloit, à la compoſition de tout ſon extérieur. Tout cela étoit conduit par ſa raiſon ; & cette raiſon étoit conduite, dirigée, éclairée & appliquée par le Verbe, qui étoit le principe de toutes ſes actions & de tous ſes mouvemens. Ainſi l'humanité ne s'attribuoit rien de tout ce qu'elle faiſoit ;

elle rapportoit tout à Dieu, qui en étoit le principe. Elle étoit dans un parfait dépouillement d'elle-même, dans une parfaite dépendance de Dieu. Le Verbe même tirant ſa nature de ſon Pere, en tire auſſi toutes ſes connoiſſances & toutes ſes volontés, & reçoit de ſon Pere, & la nature, & les actions; & c'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt en toutes rencontres rapporte tout à ſon Pere; parce que le Verbe même reçoit tout de lui, & par conſéquent la doctrine & la ſageſſe qu'il communiquoit à l'humanité. Il eſt donc vrai à la lettre que Jeſus-Chriſt n'a rien enſeigné de lui-même, & qu'il n'a jamais fait ſa volonté, mais celle de ſon Pere.

Mais ce que Jeſus-Chriſt étoit par état, ſes Miniſtres doivent l'être par le devoir & par l'obligation de leur miniſtere; ils ne ſont point deſtinés à annoncer aux hommes leurs propres penſées & leurs propres paroles, mais les penſées & les paroles de Dieu. Tout ce qu'ils diſent ſans le recevoir de Dieu, eſt hors de l'étendue de leur office, ou plutôt c'en eſt un abus viſible; puiſqu'au lieu d'annoncer la parole de Dieu, ils n'annoncent que la parole des hommes.

II. Il s'enſuit de-là que la maniere dont les Prédicateurs doivent examiner

leurs discours, leurs expressions, leur extérieur, est de considérer en tout cela s'il n'y a rien qui n'ait Dieu pour principe & la vérité pour regle ; s'il n'y a rien qui soit indigne de Dieu, & qui ne leur ait été inspiré par son Esprit-Saint ; s'ils ont eu en vue de ne rien dire & de ne rien faire que ce que Jesus-Christ lui-même auroit dit ou fait s'il avoit été en leur place ; s'ils se sont dépouillés de tout désir de s'honorer eux-mêmes, & de faire paroître leur esprit ; s'il n'y a rien dans la maniere dont ils s'expriment qui ne convienne à la sainteté de la parole de Dieu qu'ils annoncent : enfin s'ils ont eu soin de tout emprunter de Jesus-Christ, & de ne rien dire d'eux-mêmes. C'est un étrange arrêt que celui que Jesus-Christ prononce dans cet Evangile : *Que celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire ;* car s'il cherche sa propre gloire, non-seulement il n'agit point en ministre de Jesus-Christ, mais il agit en ministre du démon, puisqu'il est la source de l'orgueil & le roi des orgueilleux. Agir de la sorte, c'est faire un abus horrible de la parole de Dieu ; c'est convertir le plus saint de tous les ministeres en un commerce d'orgueil. Tout cela est renfermé dans ces paroles : *Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire :*

Qui *à semet ipso loquitur, gloriam propriam quærit*. C'est donc aux Prédicateurs à examiner s'ils n'ont recherché autre chose dans leurs discours, que de faire passer la vérité dans le cœur de leurs auditeurs d'une maniere plus efficace. A la bonne heure s'ils se rendent ce témoignage, & s'ils se le rendent avec vérité; mais s'ils ne peuvent pas se le rendre, c'est à eux à considérer pour qui ils travaillent, & de qui ils sont ministres.

III. Ce seroit un crime énorm e q - de proposer volontairement à l'adora tion des peuples, des hosties non consacrées, au lieu du véritable Corps de Jesus-Christ, quoique la bonne foi des fideles les exemptât même en ce cas du crime d'idolâtrie. C'en est donc aussi un très-grand d'employer à l'instruction des peuples, au lieu de la parole de Dieu & des vérités de Dieu, des pensées, ou fausses, ou frivoles, ou toutes humaines: car en les proposant dans la chaire de vérité, on contribue à les faire recevoir comme la parole de vérité; on trompe le peuple, qui se croit en droit de prendre pour regle les maximes des Prédicateurs, & qui seroit souvent trompé, s'il les suivoit à l'égard de ces maximes humaines; on usurpe les droits & l'hon-

neur de Dieu, en faiſant rendre à la parole de l'homme ce qui n'eſt dû qu'à la parole de Dieu ; enfin, au lieu de cette nourriture divine qui nourrit les ames pour l'éternité, on ne leur donne qu'une nourriture périſſable qui ſe corrompt, que Jeſus-Chriſt défend de rechercher, & qu'il défend à plus forte raiſon de propoſer aux Chrétiens com-
Joan. 6, 27. me leur véritable nourriture : *Operamini non cibum qui perit, ſed qui permanet in vitam æternam.*

IV. Ce n'eſt pas un moindre péché, quand, annonçant aux peuples les vérités mêmes de Dieu, & ne les trompant point dans la choſe même, on s'en ſert d'une maniere plus propre à honorer le Prédicateur, & à lui acquérir la réputation de bel eſprit, qu'à toucher les cœurs & à les gagner à Dieu : car par cet attentat, on s'attribue à ſoi-même l'honneur qui eſt dû à la parole de Dieu ; l'on fait trafic de cette parole ſainte, en la rapportant à des fins baſſes & temporelles ; on préfere ſon propre honneur à celui de Dieu & à l'édification du prochain ; l'on prive d'efficace la parole de Dieu, en la revêtant de vains ornemens qui lui ôtent ſa ſimplicité, ſa force, ſa vigueur, & qui la font paroître toute humaine. Un Prédicateur Evan-

gélique, qui est véritablement ami de l'Epoux, doit être dans la disposition de celui qui s'appelle lui-même *l'ami de* Joan. 3,
l'Epoux, qui ne tendoit qu'à relever 29.
l'Epoux & à s'abaisser lui-même, suivant en tout cette regle qu'il nous a apprise : *Il faut que l'Epoux croisse, & moi* Ibid.
il faut que je diminue : OPORTET *illum* v. 30.
crescere, me autem minui. Il faut de même qu'un Prédicateur tâche d'obscurcir l'homme pour faire éclater la force de la parole de Dieu ; & c'est un étrange renversement de la justice & de la charité, quand il ne s'applique au contraire qu'à obscurcir Dieu & à affoiblir sa parole pour faire paroître l'homme.

V. Ce que Jesus-Christ insere dans ce discours, que *celui qui voudra faire la volonté de Dieu, connoîtra si sa doctrine est de Dieu, ou s'il parle de lui-même*, contient un principe de la conduite de Dieu dans la maniere dont il a fait annoncer aux hommes les vérités de la Religion. Il n'a pas voulu que ces vérités fussent destituées de preuves certaines & indubitables ; mais il n'a pas voulu aussi que ces preuves fussent si évidentes, que la malice des hommes ne pût se les cacher, & qu'elles fussent incapables d'être obscurcies par leurs passions. Il a voulu que les hommes fussent discernés

par leur cœur à cet égard. Ceux qui cherchent la vérité & qui l'aiment, trouvent ces preuves claires & évidentes. Ils ne les font pas claires, mais ils en reconnoissent la clarté. Ceux au contraire qui haïssent la vérité, qui tâchent de la combattre, & qui sont bien-aises de ne pas s'y rendre, trouvent de fausses lueurs qui favorisent la corruption de leur cœur, & ne manquent pas de voies & de moyens de se persuader à eux-mêmes, ou que les vérités qu'on leur propose sont des faussetés, ou qu'elles ne sont pas assez claires pour mériter leur créance. Les hommes ne s'apperçoivent point que c'est le fond de leur cœur qui les distingue, & ils attribuent au défaut de lumiere dans les objets, ce qui vient du défaut de sincérité dans leur cœur. Cependant c'est de ce fond qui leur est inconnu, ou plutôt qu'ils ne veulent pas connoître, que naît le discernement de ceux qui rejettent ou qui embrassent la vérité, des fideles & des infideles, des élus & des réprouvés; & c'est le fondement de la nécessité de la grace pour la foi.

Jurieu, dans son Systême de l'Eglise.

VI. Il y en a qui prétendent au contraire se faire une raison de cette nécessité de la grace pour déterminer le cœur à embrasser les vérités de foi &

à rejetter l'erreur, contre la nécessité des preuves certaines & évidentes, & d'une autorité visible & extérieure qui unisse les fidèles dans une même foi & dans une même communion. C'est l'illusion de certains hérétiques de ce temps, qui ont prétendu que la grace suffit pour attacher les cœurs à la vérité & pour former la vraie Eglise, & qu'il n'est pas nécessaire ni d'une autorité visible & extérieure, ni de preuves claires & certaines pour former & pour conserver cette union. L'erreur de ces personnes vient de ce qu'ils n'ont pas assez médité sur la conduite de Dieu dans l'établissement de la vraie Religion, ni sur l'exemple & les paroles de Jesus-Christ. Toute sa conduite & toute sa doctrine devroient les détromper de cette illusion. Premiérement, on ne peut établir plus clairement qu'il fait dans son Evangile, la nécessité de la grace pour embrasser toutes les vérités de la foi. *Tous ceux*, *Joan. 6, 37.* dit-il, *que mon Pere me donne, viennent à moi, & je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.* Et pour montrer que c'est la grace qui fait le discernement de ceux qui croient & de ceux qui ne croient pas, il dit ensuite: *Mais il y en a quelques-uns d'entre* *Ibid. v. 65 & 66.* *vous qui ne croient pas; c'est pour cela*

que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Pere.

Joan. 10. 3 & 4. Il dit en un autre endroit, que *les brebis entendent la voix du Pasteur :* OVES *vocem ejus audiunt,* & qu'*elles le suivent, parce qu'elles connoissent sa voix :* OVES *illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus.* Il dit qu'*elles ne suivent point un étranger, parce qu'elles ne connoissent point la* Ib. v. 5. *voix des étrangers :* ALIENUM *autem non sequuntur, quia non noverunt vocem alienorum.*

Dans l'Evangile même de ce jour, Jesus-Christ attribue le discernement de la doctrine à la rectitude du cœur, qui est l'effet de la grace : *Si quelqu'un*, dit-il, *veut faire la volonté de Dieu, il connoîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de moi-même.* C'est donc la grace qui fait embrasser la vérité de la foi, & qui fait discerner entre les doctrines des hommes & la doctrine de Dieu.

Mais s'ensuit-il qu'elle le fasse sans des preuves extérieures, certaines & évidentes, & que Jesus-Christ se soit contenté de discerner les hommes par l'impression seule de sa grace, & tout au plus par certaines raisons spitituelles & métaphysiques qu'il fasse sentir aux uns, & que pour cela on appelle des *sentimens*,

& qu'il ne faſſe point ſentir aux autres ? Cela ne s'enſuit nullement ; & toute la vie du Fils de Dieu dément clairement cette imagination. Jamais autorité extérieure comme la ſienne ne fut prouvée & appuyée par des miracles plus viſibles & plus certains ; & c'eſt ce qui lui donne cette confiance à l'égard des Juifs, de les rappeller ſi ſouvent à la certitude de ſes miracles. *J'ai*, dit-il, *un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que mon Pere m'a donné pouvoir de faire ; les œuvres*, dis-je, *que je fais, rendent témoignage pour moi que c'eſt le Pere qui m'a envoyé.* *Joan.* 5, 36.

Les œuvres que je fais au nom de mon Pere, dit-il encore en un autre lieu, *rendent témoignage de moi.* *Joan.* 10. 25.

Elles en rendoient témoignage, & un témoignage évident, extérieur & ſenſible, qui n'avoit point beſoin de preuves métaphyſiques : cependant elles ne convertiſſoient point ces cœurs endurcis ; & c'eſt pourquoi il ajoute immédiatement après : *Mais pour vous, vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* *Ib. v.* 26.

Il dit dans le même chapitre aux Juifs : *Si je ne fais les œuvres de mon Pere, ne me croyez pas : mais ſi je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à* *Ibid. v.* 37, 38.

mes œuvres. On ne peut donc nier que le témoignage de ſes miracles ne fût certain & évident.

VII. Il y avoit donc une pleine conviction dans les œuvres de Jeſus-Chriſt ; & Jeſus-Chriſt annonçant ſa doctrine, avoit une autorité viſible & extérieure, propre à unir les peuples dans une même Religion. Cependant le même Jeſus-Chriſt prouve, par ſon exemple & par ſes paroles, que ceux qui l'ont reçu, ne l'ont reçu que par la grace, & par une grace très-forte, qui les faiſoit, & entendre, & croire. Ainſi la néceſſité de l'autorité extérieure pour réunir les peuples dans un même corps de Religion, n'exclut point la néceſſité de la grace, comme il a plu à quelques gens de ſe l'imaginer ; & la néceſſité de la grace n'exclut point la néceſſité de l'autorité extérieure & viſible : & cette autorité viſible & extérieure ne s'eſt pas ſeulement rencontrée au temps de Jeſus-Chriſt ; elle a toujours continué depuis. L'autorité viſible de l'Egliſe a pris la place de l'autorité viſible de Jeſus-Chriſt. Les Apôtres & les premiers fideles, témoins des actions & de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, en ont rendu un témoignage évident & certain ; & les paroles de Jeſus-Chriſt, autoriſées par tant de mi-

racles, ont rendu un témoignage certain à la perpétuité & à l'infaillibilité de ſon Egliſe. Les miracles faits par les Apôtres & par ceux qui embraſſoient la foi, étoient des preuves convaincantes de la doctrine de Jeſus-Chriſt, qui les avoit prédits, & au nom duquel ils ſe faiſoient, & de l'autorité de l'Egliſe dans laquelle ils ſe faiſoient. Les ſucceſſeurs des Apôtres ont eu la même autorité viſible & la même certitude dans leur témoignage. Il étoit évident qu'ils enſeignoient ce qu'ils avoient appris, & leur autorité n'étoit point deſtituée de beaucoup d'autres preuves certaines. Il en a été de même de l'Egliſe dans tous les ſiecles : ç'a toujours été une autorité certaine & viſible qui a rendu un témoignage certain de la véritable foi, auquel tous les fideles, & principalement les ſimples, ont pu s'attacher ; ce qui les a délivrés de ces diſcuſſions infinies des points de foi dont ils étoient incapables.

VIII. Mais la grace ne ſuffit-elle pas pour faire cette union, & pour joindre les fideles dans une même ſociété ſans autorité viſible ? C'eſt une queſtion en l'air & tout-à-fait inutile. Il n'eſt point queſtion d'hypotheſes chimériques. Il eſt queſtion des moyens réels dont Dieu s'eſt ſervis. Il ne s'agit point de ce que-

Dieu peut faire ; mais il eſt queſtion de ce qu'il a fait. Or il eſt clair, par l'Evangile même, qu'il a joint ces deux choſes dans l'établiſſement de l'Egliſe, l'autorité extérieure, appuyée ſur des preuves certaines & évidentes aux plus ſimples, & la grace, par laquelle il a ſoumis les cœurs à cette autorité extérieure. Ce ſont ſes deux moyens qu'il a choiſis pour fonder ſon Egliſe ; & l'on ne peut dire ſans témérité & ſans erreur, que l'un ou l'autre ne fût pas néceſſaire. Ainſi tous ceux qui ont voulu les ſéparer, comme les Pélagiens, qui ont nié la grace, ou les nouveaux hérétiques, qui nient la néceſſité de l'autorité extérieure de l'Egliſe, ſont également coupables. S'ils ne comprenoient pas la néceſſité de cette union, il falloit commencer par la croire ; & cette humble déférence leur auroit fait obtenir l'intelligence de ce qu'ils ne pouvoient comprendre. C'eſt par ce dégré
Jac. 4, 6. que Dieu veut que l'on paſſe, parce qu'*il communique ſa grace* & ſes lumieres *aux humbles, & les refuſe aux ſuperbes.*

IX. Si l'on s'appliquoit avec un eſprit d'humilité à la recherche des raiſons de cette conduite de Dieu, & qu'on s'éloignât de cette fierté toujours prête à rejetter & à *blaſphémer* ce qu'elle ne comprend pas, on ne feroit pas long-temps

ſans en pénétrer les raiſons ; mais comme ce n'eſt pas le temps de les propoſer ici, je n'alléguerai que cette conſidération générale. Si d'un côté il a plu à Dieu d'humilier les hommes, en leur propoſant à croire des choſes inconcevables à l'eſprit humain, quant à la nature des objets ; ce qui a fait dire à l'Apôtre, *qu'il avoit plu à Dieu de ſauver les hommes par la folie apparente de ce qu'on leur annonçoit :* PLACUIT *Deo per ſtultitiam prædicationis ſalvos facere credentes :* 1. Cor. 1.
il n'a pas voulu d'un autre côté déshonorer les Miniſtres de ſon Egliſe, en leur faiſant propoſer ces choſes inconcevables, ſans les accompagner de preuves qui fiſſent voir clairement & certainement qu'on doit les croire, quelque inconcevables qu'elles ſoient ; c'eſt-à-dire qu'il n'a pas voulu qu'il fût raiſonnable de ne point écouter ſes Miniſtres, comme il l'auroit été ſans doute, ſi en propoſant des choſes qui ſurpaſſent l'eſprit humain, ils n'euſſent allégué aucunes preuves qui convainquiſſent les hommes qu'il étoit juſte & raiſonnable de les croire.

Qu'eſt-ce qui rend la Religion des Mahométans ſi ridicule ? C'eſt que propoſant à croire des choſes abſurdes, elle ne les appuie d'aucune raiſon, d'aucun

miracle, d'aucune autorité : ainsi elle est également destituée de vraisemblance dans l'objet qu'elle propose, & dans les moyens dont elle l'appuie. Cependant si on pouvoit être reçu à alléguer des *instincts*, des *sentimens*, des *mouvemens intérieurs*, voilà le Mahométisme à couvert ; car il n'y auroit qu'à dire en un mot, que ceux qui en font profession, sont persuadés par des *instincts intérieurs* & par des *sentimens* qu'ils ne sauroient communiquer aux autres. C'est donc réduire la véritable Religion à la condition du Mahométisme, que de la priver de preuves claires, proportionnées à tout le monde, aux ignorans & aux savans ; & c'est la rendre ridicule, que de prétendre qu'on ne sauroit discerner le parti de la vérité d'avec celui de l'erreur, que par des *sentimens* que chacun croit avoir, & qui ne peuvent faire impression sur ceux qui ne les ont pas, & qui en ont de contraires. Il faut non-seulement des preuves certaines en soi, mais des preuves certaines & proportionnées aux simples. Or après les miracles extérieurs, tels que ceux de Jesus-Christ, il n'y a qu'une autorité extérieure, appuyée sur des marques certaines, qui soit proportionnée à la multitude.

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA IV SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Jean, 9, 1.*

EN ce temps-là, lorsque Jesus passoit, il vit un homme qui étoit aveugle dès sa naissance, & ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? Jesus leur répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour ; la nuit vient, dans laquelle personne ne peut agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumiere du monde. Après avoir dit cela, il cracha à terre, & ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, & lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé, qui signifie Envoyé. Il y alla donc, il s'y lava, & il

s'en revint voyant clair. Ses voisins & ceux qui l'avoient vu auparavant demander l'aumône, disoient : N'est-ce pas là cet aveugle *qui étoit assis, & qui demandoit l'aumône ? Les uns répondoient : C'est lui ; d'autres disoient : Non, c'en est un qui lui ressemble ; mais lui leur disoit : C'est moi-même. Ils lui demandoient donc : Comment est-ce que vos yeux ont été ouverts ? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jesus, a fait de la boue, & en a oint mes yeux, & il m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, & vous y lavez. J'y ai été, je m'y suis lavé, & je vois. Ils lui dirent : Où est-il ? Il leur répondit : Je ne sais. Alors ils amenerent aux Pharisiens cet homme qui avoit été aveugle. Or c'étoit le jour du sabbat que Jesus avoit fait cette boue, & lui avoit ouvert les yeux. Les Pharisiens l'interrogerent donc aussi eux-mêmes comment il avoit recouvré la vue, & il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, & je vois. Sur quoi quelques-uns des Pharisiens dirent : Cet homme n'est point en*voyé *de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat ; mais d'autres disoient : Comment un méchant homme pourroit-il faire de tels prodiges ? Et il y avoit sur cela de la division entre eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de*

cet homme qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un Prophete. Mais les Juifs ne crurent point que cet homme eût été aveugle, & eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son pere & sa mere, qu'ils interrogerent, en leur disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment est-ce donc qu'il voit maintenant ? Le pere & la mere leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, & qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons comment il voit maintenant, & nous ne savons non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le, il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même. La crainte que son pere & sa mere avoient des Juifs, les fit parler de la sorte ; car les Juifs avoient déja conspiré & résolu ensemble, que quiconque reconnoîtroit Jesus pour être le Christ, seroit chassé de la Synagogue ; ce fut ce qui obligea le pere & la mere de répondre : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même. Ils appellerent donc une seconde fois cet homme qui avoit été aveugle, & ils dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que j'étois aveugle, & que je vois maintenant. Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait, & comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur

répondit : Je vous l'ai déja dit, & vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples ? Sur quoi ils le chargerent d'injures, & lui dirent : Sois toi-même son disciple, mais pour nous, nous sommes les disciples de Moïse : nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est. Cet homme leur répondit : C'est ce qui est étonnant, que vous ne sachiez d'où il est, & qu'il m'ait ouvert les yeux. Or nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore, & qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis que le monde est, on n'a jamais oui dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle né : si cet homme n'étoit point envoyé *de Dieu, il ne pourroit rien faire* de tout ce qu'il fait. *Ils lui répondirent : Tu n'es que péché dès le ventre de ta mere, & tu veux nous enseigner ? & ils le chasserent dehors. Jesus apprit qu'ils l'avoient ainsi chassé ; & l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jesus lui dit : Vous l'avez vu, & c'est celui-là même qui parle à vous. Il lui répondit : Je crois, Seigneur ; & se prosternant, il l'adora.*

EXPLICATION.

I. DIeu permet qu'un petit nombre d'hommes naiſſent aveugles de corps, afin de repréſenter à tous les autres l'aveuglement de l'ame dans lequel ils naiſſent tous. Il y a pourtant grand nombre de différences entre ces deux aveuglemens ; & il ne faut ſe ſervir de l'aveuglement corporel, que comme d'une image fort imparfaite de l'aveuglement ſpirituel. Voici quelques-unes de ces différences.

On connoît que l'on eſt aveugle ſelon le corps, par l'eſprit qui ne l'eſt pas ; mais l'aveuglement de l'eſprit ne pouvant être connu que par l'eſprit même, la premiere lumiere dont cet aveuglement le prive, eſt celle qui pourroit lui faire connoître qu'il eſt aveugle.

Celui qui eſt aveugle ſelon le corps, hait ſon état & déſire d'en ſortir ; mais l'aveugle ſpirituel aime ſes ténebres & déſire y demeurer.

L'aveugle ſelon le corps aime la lumiere corporelle & déſire d'en jouir : l'aveugle d'eſprit hait la lumiere ſpirituelle & déſire de ne pas la voir.

Il n'y a point de fauſſe lumiere corporelle que l'on prenne pour la véritable ; mais il y a de fauſſes lumieres ſpi-

rituelles, que l'on veut faire passer pour de vraies lumieres.

II. Jamais les aveugles selon le corps ne disputent avec ceux qui ne le sont pas. Ils leur cedent, ils se laissent conduire par eux, & ils ont d'ordinaire de la reconnoissance pour ceux qui leur rendent ces offices ; mais les aveugles selon l'esprit sont persuadés, & soutiennent qu'ils voient clair ; & ils osent même faire passer pour aveugles ceux qui ne leur ressemblent pas. Ils n'ont aucune docilité & aucune reconnoissance, & ils s'élevent au contraire avec hardiesse contre ceux qui veulent les empêcher de se jetter dans les précipices que leur aveuglement leur cache.

Si l'aveugle selon le corps tombe, il s'en apperçoit par la douleur qu'il en sent ; il ne s'amuse point à soutenir qu'il n'est pas tombé ; il prie qu'on le secoure, & il fait son possible pour se relever. Mais les aveugles selon l'ame ne savent quand ils tombent : *Nesciunt ubi corruant*. Ils n'en ressentent aucune douleur en cette vie ; ils ne savent jusqu'à quel point ils sont blessés, & ils sont prêts à soutenir qu'ils ne le sont point.

Prov. 4, 19.

Jamais un aveugle selon le corps ne s'offre à conduire les autres dans un chemin inconnu : ainsi il n'engage personne

dans l'égarement. Il eſt aveugle pour lui, & ne l'eſt pas pour les autres, & il ſupplée autant qu'il peut à ſon aveuglement, en ſe ſoumettant à la conduite d'autrui ; mais les aveugles ſpirituels n'en ſont que plus diſpoſés à s'offrir pour conducteurs, parce que leur aveuglement leur cache les difficultés de cet emploi : ainſi ils ſont fort diſpoſés à engager les autres dans l'égarement. Ils ſont aveugles pour eux-mêmes & pour les autres, & ils ne cherchent jamais de lumiere pour ſuppléer à celle qui leur manque, parce qu'ils ne ſont pas perſuadés d'en manquer.

III. Ce qu'il y a de commun entre ces deux ſortes d'aveugles eſt, 1. Que comme la privation de la lumiere corporelle fait que l'on ne ſait où l'on va, & qu'on s'engageroit en des chutes mortelles, ſi dans cet état on marchoit au haſard & ſans guide : de même la privation de la lumiere ſpirituelle nous cachant les précipices de notre chemin, nous y fait tomber à chaque moment ſans que nous nous en appercevions, à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui nous en empêche.

2. Comme l'aveuglement corporel eſt abſolument involontaire, l'aveuglement ſpirituel l'eſt auſſi en partie ; ce qui fait dire à ſaint Auguſtin : *Y a-t-il quelqu'un*

qui ſoit volontairement aveugle d'eſprit, puiſqu'il ne ſe trouve même perſonne qui ſoit volontairement aveugle de corps? Quis *volens cæcus eſt corde, cùm velit nemo cæcus eſſe vel corpore?*

Il y a néanmoins une grande différence, même ſur ce point, entre l'un & l'autre aveuglement; car l'aveuglement corporel eſt abſolument involontaire, & par conſéquent ne rend point coupables ceux qui y ſont. Mais il n'en eſt pas de même de l'aveuglement ſpirituel: perſonne, à la vérité, ne veut directement être aveugle ſelon l'eſprit: mais cet aveuglement vient toujours de quelque amour déréglé & volontaire. On ſe livre volontairement & librement à une paſſion; & cette paſſion enſuite nous aveugle à l'égard de diverſes regles de morale, & à l'égard du jugement qu'on doit porter des actions qui en dépendent. L'aveuglement eſt donc involontaire; mais la ſource en eſt volontaire: & ainſi les actions qui ſe commettent par cet aveuglement, ne ſont point exemptes de péché. C'eſt la paſſion qui étouffe la lumiere; & elle ne l'étouffe pas même ſi pleinement, qu'il n'en reſte quelque peu, quoique l'ame ne s'y arrête que lorſqu'elle favoriſe ſa paſſion.

IV. Pour nous donner plus d'horreur

de cet aveuglement de l'esprit & du cœur, Dieu a permis que les Pharisiens nous en fissent voir un exemple affreux dans le procédé dont ils userent envers cet aveugle que Jesus-Christ avoit guéri. Jamais la haine de la vérité, qui produisit cet aveuglement en eux, ne parut d'une maniere aussi sensible. Ils ne s'informent pas du miracle que Jesus-Christ avoit fait en la personne de l'aveugle né, pour s'en assurer & pour le croire, mais dans l'unique dessein de le détruire, s'ils le pouvoient : ils y opposent des raisons frivoles, qui n'avoient point d'autre source que leur passion; & se voyant forcés par l'évidence de la vérité à les abandonner, au lieu de se rendre de bonne foi; ils ont recours à d'autres prétextes d'incrédulité, qui n'étoient pas moins vains, ni moins frivoles. D'abord ils ne veulent pas croire que cet homme qui voyoit clair, fût né aveugle. Ils l'interrogent, & ils interrogent ses parens sur ce fait. Ils en sont convaincus : les voilà donc assurés, & de l'aveuglement passé, & de la vue présente de cet homme, qui est tout ce qui étoit nécessaire pour établir la foi du miracle : mais cela ne leur suffit pas encore; ils lui font répéter plusieurs fois la maniere dont il a été guéri, pour chercher dans son récit

quelque prétexte d'éluder ce miracle. N'en pouvant trouver, ils veulent exiger de cet homme qu'il condamne sans raison Jesus-Christ qui lui avoit rendu la vue. *Rends gloire à Dieu*, lui dirent-ils, *nous savons que cet homme est un méchant :* DA *gloriam Deo ; nos scimus quia hic homo peccator est.* Enfin ne pouvant repliquer à ce que l'aveugle guéri leur alléguoit pour la défense de Jesus-Christ, ils tournent leur fureur contre lui ; ils le chargent de reproches ; ils se font une raison contre lui de son état passé. *Tu n'es que péché*, lui dirent-ils, *dès le ventre de ta mere, & tu te mêles de nous enseigner.* Raisonnement ridicule ! car il étoit faux que l'état d'aveugle où cet homme étoit né, fût une marque qu'il étoit plus grand pécheur qu'eux ; & si c'en étoit une marque, le recouvrement de sa vue étoit donc aussi une marque qu'il étoit délivré de ses péchés, & qu'il avoit autant de droit de parler qu'eux. Enfin étant à bout de leurs raisons, toutes frivoles qu'elles fussent, ils en viennent aux mauvais traitemens sans raison, & ils chassent honteusement cet homme de la Synagogue. Exemple terrible de ce que peut faire l'aveuglement de l'ame causé par les passions, par l'orgueil intérieur, par la crainte de dé-

choir de sa réputation & de son rang, par la haine des vérités qui convainquent des crimes qu'on se dissimule à soi-même ! Mais exemple consolant pour ceux qui éprouvent de la part des hommes ces effets de l'aveuglement spirituel ! Car ils doivent se tenir honorés que Jesus-Christ leur fasse porter une partie de la haine que les méchans ont eue pour lui ; & cette conduite de Dieu sur eux doit les faire entrer dans des sentimens particuliers de reconnoissance, pour avoir été délivrés d'un si malheureux état.

V. Souvent les passions toutes seules ne suffisent pas pour nous précipiter dans les crimes, ou pour nous y retenir, parce qu'elles nous seroient suspectes, & nous causeroient même quelque sorte de honte. Les Pharisiens ne dirent pas de Jesus-Christ : Opposons-nous à ce faiseur de miracles, puisqu'il tend à diminuer notre gain & notre réputation, cela eût été trop grossier ; mais ce qu'elles ne font pas directement, elles le font par un détour qui les rend fieres & hardies. Les Pharisiens, tout passionnés qu'ils fussent, ne contestoient point cette maxime, qu'il ne faut point s'opposer à ceux qui viennent de la part de Dieu, mais aussi il est permis de s'opposer à ceux qui ne vien-

nent pas de la part de Dieu. La maxime ne peut être blâmée en elle-même, & les Pharisiens n'avoient pas tort de la recevoir. Il fut question ensuite d'examiner si Jesus-Christ venoit de la part de Dieu ; & ce fut sur cela que les Pharisiens, aveuglés par leur passion, se rendirent au plus pitoyable de tous les raisonnemens. Ils conclurent que J. C. *ne venoit point de la part de Dieu, parce que*, disoient-ils, *il ne gardoit pas le sabbat :* Non *est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit.* Ce raisonnement étoit faux en toutes manieres : mais les passions d'orgueil & d'avarice le leur firent trouver bon ; & après cela ils ne garderent plus de mesures à l'égard de Jesus-Christ. Leur passion armée de ce principe, véritable en soi, mais mal appliqué, qu'il faut s'opposer aux ennemis de la loi de Dieu, & de ce faux jugement, que Jesus-Christ étoit ennemi de cette loi ; leur passion, dis-je, n'eut plus de bornes, & devint capable des desseins les plus cruels. Craignons nos passions & nos préventions, quoiqu'il ne semble pas que nous les préférions à notre conscience ; car si Dieu nous y abandonnoit, elles pourroient nous faire tomber dans les plus grands excès, en se couvrant de quelques faux jugemens aux-

quels

quels elles nous engageroient. C'eſt un bon principe, que de ne vouloir rien faire contre ſa conſcience ; mais il ne faut pas s'y fier : car ſi nous ſommes poſſédés de quelque forte prévention, elle ſaura bien allier notre conſcience avec l'exécution de tout ce qu'elle nous inſpire. Les Phariſiens étoient gens de conſcience ; ils agiſſoient par conſcience ; & ce fut par une conſcience trompée qu'ils s'oppoſerent en tout à Jeſus-Chriſt, & le livrerent enfin à la mort. Ainſi nous ne ſaurions trop demander à Dieu qu'il nous délivre de ces pieges où nos paſſions nous engagent, ni veiller avec trop de ſoin ſur toutes les paſſions qui nous cauſent ces illuſions.

VI. En vain eſpere-t-on de convaincre par raiſon les faux jugemens qui ont pour ſource la paſſion. Ils réſiſtent à la plus grande évidence. Il étoit queſtion de ſavoir s'il étoit permis de guérir un homme le jour du ſabbat. Les raiſons de Jeſus-Chriſt le prouvoient parfaitement. *Il eſt permis*, dit-il dans un autre Evangile, *de tirer le jour même du ſabbat, un bœuf ou un âne d'un puits où il ſe ſeroit jetté*. Il eſt donc encore plus permis de ſauver la vie à un homme. *Ce que les Prêtres font dans le temple*, diſoit-il encore ailleurs, *ne viole pas le ſabbat*,

parce qu'ils le font pour honorer Dieu. On peut donc bien aussi, pour honorer Dieu & montrer la vérité d'un miracle de sa puissance, faire certaines œuvres, qui sans cela ne seroient pas permises. Toutes ces raisons, évidentes en soi, étoient confirmées par des miracles visibles ; mais, malgré ces raisons & ces miracles, la passion décide au contraire : *Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat.* Il ne faut pas néanmoins perdre courage, ni croire que la vérité, quoiqu'accablée pour un temps, puisse être entiérement étouffée. Les entêtemens se dissipent, les passions se ralentissent, & ensuite ce qui avoit paru vrai dans l'ardeur de la passion, devient ridicule à tout le monde, comme l'entêtement des Pharisiens, convaincus par des miracles si évidens & des preuves si claires, nous paroît présentement monstrueux. Il ne faut donc pas se rebuter dans la défense de la vérité, parce que l'on ne persuade pas ceux à qui on la propose. Jesus-Christ n'a pas persuadé les Pharisiens, & il est bien juste que l'on souffre ce qu'il a souffert.

Il est dit que la parole de Dieu porte
Luc, 8, son fruit, mais c'est *avec patience :* Et
15. *fructum afferunt in patientia*, pour montrer à ceux qui l'annoncent, qu'ils doi-

vent attendre ce fruit avec *patience*, & ne pas prétendre que Dieu doive suivre dans les opérations de sa grace, leur empressement & leur précipitation. Ce seroit un miracle trop visible, si la grace changeoit les cœurs dans l'ardeur même des passions : elle attend donc ordinairement qu'elles soient ralenties, pour ne pas frapper souvent les hommes par des prodiges.

VII. L'aveuglement spirituel étant un si terrible obstacle à la vérité, & n'y ayant personne qui n'ait sujet de le craindre, chacun a un extrême intérêt d'apprendre les moyens de l'éviter ; & ce sont ces moyens dont Jesus-Christ instruit les Pharisiens qui se plaignoient qu'il les eût traités d'aveugles : *Sommes-nous donc aussi aveugles ?* disoient-ils à Jesus-Christ. Sur quoi Jesus-Christ leur répondit : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché ; mais maintenant vous dites que vous voyez, & c'est ce qui fait que votre péché demeure en vous.*

Il est clair que ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché*, signifient que si les Pharisiens eussent reconnu sincérement leur aveuglement, ils en auroient évité les suites, qui sont les péchés. Or on n'évite le péché que par la lumiere qui nous tire de

l'aveuglement ; & par conféquent c'eft comme fi Jesus-Chrift leur eût dit : Si vous reconnoiffiez que vous êtes aveugles, vous cefferiez d'être aveugles. Mais comment, en reconnoiffant fon aveuglement, ceffe-t-on d'être aveugle ? C'eft qu'en reconnoiffant fon aveuglement, on ceffe d'être préfomptueux. Or la préfomption eft la principale partie de l'aveuglement. En reconnoiffant fon aveuglement, on commence à prier Dieu, & l'on eft par-là dans la voie d'obtenir de Dieu les lumieres qui nous font néceffaires. En reconnoiffant fincérement fon aveuglement, on commence à chercher la vérité & à écouter ceux qui la propofent : ainfi l'on renonce à fes préventions ; on prend les voies de trouver la vérité, & l'on s'éloigne de ce qui nous empêche de la découvrir & de la trouver.

VIII. Ce n'eft pas que ceux qui font véritablement éclairés de Dieu, ne puiffent avoir une jufte confiance qu'ils connoiffent ce que Dieu leur a fait connoître ; mais c'eft avec une difpofition fort différente de celle de ces préfomptueux opiniâtres, qui font aveuglés par leur orgueil : car premiérement ils reconnoiffent que s'ils ont quelque lumiere, ils la tiennent de Dieu, & que c'eft lui qui la leur donne, non-feulement par fon

Ecriture, mais en éclairant intérieurement leur esprit par lui-même. Ainsi ils se reconnoissent aveugles par leur nature, & ils avouent que la lumiere ne leur appartient point; qu'ils ne la trouvent point en eux-mêmes, & qu'il est nécessaire qu'ils la reçoivent continuellement de Dieu.

Ils reconnoissent secondement qu'ils sont encore aveugles à l'égard d'une infinité de choses; qu'ils ont besoin sans cesse que Dieu les éclaire & les conduise, & que sans cela ils ne pourroient éviter de tomber dans les ténebres de l'erreur. Ils ne se croient donc jamais suffisamment éclairés; ils se tiennent toujours dans la dépendance de Dieu, & dans la disposition d'écouter sans passion toutes les vérités qu'on voudra leur proposer, quelque contraires qu'elles soient à leurs préventions: c'est la disposition que la grace inspire à tous ceux à qui Jesus-Christ la donne; & c'est pourquoi il conclut dans cet Evangile, que l'effet de sa venue sera de faire que les aveugles, c'est-à-dire ceux qui reconnoissent leur aveuglement, jouissent de la lumiere, & que ceux qui voient, c'est-à-dire ceux qui prétendent voir clair, demeurent dans l'aveuglement & dans les ténebres. Le premier état re-

garde les Chrétiens, & le second les Juifs. C'est ce qui nous est admirablement dépeint dans l'exemple de l'aveugle-né, qui reçut la vue, & corporelle, & spirituelle tout ensemble; & dans celui des Pharisiens, qui ne pouvant souffrir qu'on les traitât d'aveugles, demeurerent dans leurs ténebres, leurs préventions, leur obstination & leur haine pour la vérité.

IX. Comme Jesus-Christ dit à ces Pharisiens, que s'ils eussent reconnu qu'ils étoient aveugles, ils n'auroient point eu de péché; c'est-à-dire qu'ils auroient cessé d'être aveugles & de pécher par aveuglement; on peut dire dans le même sens à tous ceux qui présument des forces & de la santé de leur ame: Si vous étiez foibles, vous commenceriez d'être forts; si vous étiez malades, vous commenceriez d'être sains: car la reconnoissance sincere de notre foiblesse est la plus grande disposition à devenir forts; & c'est un commencement de force, de reconnoître sa foiblesse. Il faut bien de la force pour pénétrer & avouer ses foiblesses, bien de la santé pour reconnoître le fond de sa maladie. On est donc foible & fort, malade & sain tout ensemble; & il est aisé de le comprendre, en concevant bien la nature de la force

& de la santé que Dieu donne à ses élus en cette vie. Leur vertu consiste principalement dans la conviction de leur foiblesse ; leur santé, dans la persuasion qu'ils ont de leur maladie : car ce sont ces lumieres qui font qu'ils ont recours uniquement à Dieu ; qu'ils se dépouillent de la confiance en eux-mêmes ; qu'ils ne présument point de leur propre justice ; qu'ils n'attendent que de Dieu la guérison de leurs maux ; & ce sont là les moyens les plus efficaces pour obtenir la force & la santé de leur ame, puisque c'est par ces sentimens qu'on s'établit dans une vraie humilité.

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA IV SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 7, 11.

EN ce temps-là, Jesus alloit dans une ville appellée Naïm, & ses disciples l'accompagnoient avec une grande foule de peuple ; & lorsqu'il étoit près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit fils unique de sa mere ;

& cette femme étoit veuve, & il y avoit avec elle une grande quantité de personnes de la ville. Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion envers elle, & il lui dit : Ne pleurez point ; & s'approchant il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêterent. Alors il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même-temps le mort se leva en son séant, & commença à parler, & Jesus le rendit à sa mere. Tous ceux qui étoient présens furent saisis de frayeur, & ils glorifioient Dieu en disant : Un grand Prophete a paru au milieu de nous, & Dieu a visité son peuple.

Explication.

I. Comme Jesus-Christ en guérissant les maux corporels par des miracles visibles, a voulu nous faire comprendre qu'il est l'unique auteur des guérisons spirituelles qu'il opere sur les ames, il n'y a pas lieu de douter que par ce fils de la veuve de Naïm, qu'il ressuscite dans l'Evangile de ce jour, & par l'histoire de la Résurrection de Lazare, qui nous est représentée dans celui de demain, il n'ait voulu nous apprendre qu'il est le seul auteur de la résurrection des ames mortes, selon ce qu'il dit
Joan. 11. 25. lui-même : *Je suis la résurrection & la vie*, & qu'il ne nous ait marqué, par les cir-

constances de ces deux résurrections, de quelle maniere il opere celle des ames dans le cours des siecles. Il faut seulement remarquer en général sur toutes les deux, qu'au lieu que les maux corporels sont différens & séparables les uns des autres; qu'il y en a même qui sont incompatibles entre eux; qu'un sourd n'est pas nécessairement aveugle, ni un aveugle muet, ni un muet paralytique; & que bien loin qu'un paralytique soit mort, il s'ensuit au contraire que s'il est paralytique, il n'est pas mort : c'est tout le contraire dans les maux spirituels; ils sont presque toujours joints ensemble. Les sourds sont aveugles, les aveugles sont muets, les muets paralytiques, les paralytiques morts : ce n'est qu'un même état, qu'on regarde par différentes faces. Mais ces différens regards sont utiles pour nous en donner la juste idée que nous devons en avoir, & pour nous faire comprendre que le péché est un assemblage de tous les maux.

II. L'Eglise nous propose donc aujourd'hui l'état du péché sous l'image de la privation de la vie du corps; & cette idée est très-juste & très-naturelle : car Dieu est la véritable vie de l'ame, comme l'ame est celle du corps. Le corps meurt quand l'ame s'en sépare. L'ame

meurt quand elle se sépare de Dieu, & qu'elle se prive de sa connoissance & de son amour ; il lui reste seulement une autre vie basse & misérable dans l'amour des créatures, qui fait en même-temps son supplice.

Les hommes privés ainsi de la vie de l'ame, ne sont proprement que des sépulcres qui se remuent, & qui portent une ame morte : *Anima mortua corpus sepulcrum est.* Et au lieu que le mort de notre Evangile étoit porté par d'autres au lieu de sa sépulture, ces sépulcres vivans de la vie du corps portent au contraire eux-mêmes leur ame privée de sa vraie vie pour l'ensevelir dans l'enfer,
Luc. 16, 22. comme il est dit du mauvais riche : *Et sepultus est in inferno.* C'est la fin de toutes les démarches des hommes morts selon l'ame. Elles les approchent toutes de la seconde mort, qui est l'enfer. Ils y tendent malgré eux ; de sorte que l'on peut dire que toute leur vie n'est que le convoi d'une ame misérable que l'on va précipiter dans l'enfer.

III. Rien n'est plus terrible que cet état ; cependant il est si ordinaire, que, selon les lumieres de l'Evangile, on ne voit presque que de ces morts spirituels, & l'on n'a presque de commerce qu'avec eux. Non-seulement les assemblées du

monde, mais les Eglises mêmes en sont remplies, puisqu'elles sont pleines d'amateurs du monde, vuides de l'amour de Dieu. L'unique devoir & l'unique bonheur de ceux qui sont en ce monde, est donc de se séparer de ces malheureux qui courent au précipice sans y penser. Il seroit aisé de prouver tout cela par les maximes de l'Ecriture; mais il suffit de dire ici qu'il est certain que tous ceux qui marchent dans la voie large, sont morts, & qu'il n'y a de vivans que ceux qui marchent dans la voie étroite: or le nombre en est si petit, que Jesus-Christ admire combien il y en a peu qui y entrent & qui y marchent. Arrêtons-nous donc seulement un peu à la contemplation de ce terrible spectacle. Qu'est-ce qu'une ville selon cette idée? C'est une multitude de morts, parmi lesquels il y a un petit nombre de gens qui respirent encore. Qu'est-ce qu'un Prédicateur qui parle dans un grand auditoire? C'est un homme qui parle à une multitude de morts qui l'environnent, & à qui il pourroit adresser avec justice ces paroles d'un Prophete: *Ossa arida, audite verbum Domini*: Os desséchés, entendez la voix du Seigneur. Dieu veuille même que le Prédicateur ne soit pas du nombre de ces morts, & que ce ne soit pas un mort qui parle à des morts! Ezech 37, 4.

Ces images ſont affreuſes, & la charité doit nous empêcher de les appliquer à perſonne en particulier. Il faut traiter, par une vue de charité, tous ceux qui ſont profeſſion de la Religion chrétienne, comme s'ils étoient vivans, quand on agit avec eux en particulier. Mais cela n'empêche pas que, par une vue de vérité, on ne doive reconnoître que c'eſt là dans le fond le vrai état du Chriſtianiſme ; qu'il n'y a qu'un peu de bon grain parmi une prodigieuſe quantité de paille ; un peu de vivans parmi une infinité de morts : ce qui doit exciter les pécheurs à tâcher, par toutes ſortes de moyens, de ſortir de ce malheureux état.

IV. Ce qui doit les conſoler, c'eſt que dans ce monde-ci ces deux états ne ſont point tellement ſéparés, que l'on ne puiſſe encore paſſer de l'un à l'autre quand on le veut. Il faut donc que ceux qui ſe trouvent dans la voie large, inſéparable de la mort de l'ame, apprennent de notre Evangile de quelle ſorte ils peuvent en ſortir & rentrer dans le chemin de la vie. C'eſt ce que l'Evangile nous marque dans la ſuite de ce miracle. Ce n'eſt pas le mort qui demanda lui-même de recouvrer la vie. L'homme, comme dit ſouvent ſaint Bernard, eſt un eſprit qui va & ne revient point :

Spiritus vadens & non rediens. Il faut que Ps. 77, 39.
ce ſoit Jeſus-Chriſt qui commence ;
mais la compaſſion de Jeſus-Chriſt fut excitée par la douleur de la mere de ce jeune homme. *Le Seigneur*, dit l'Evangile, *ayant vu cette femme, ſes entrailles en furent émues de compaſſion ; & il lui dit : Ne pleurez point.* C'eſt la charité de l'Egliſe ſon épouſe, qui touche le cœur de Jeſus-Chriſt, & qui le porte à redonner la vie aux pécheurs. Ce ne ſont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes, mais c'eſt l'Egliſe qui par ſes prieres leur obtient les premiers mouvemens de converſion & de vie ; elle répand des larmes pour eux, & ce ſont ſes prieres & ſes larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la réſurrection de ſes enfans morts. Ainſi les pécheurs ne doivent pas ſeulement à l'Egliſe leur premiere naiſſance & leur premiere juſtification, mais ils lui doivent auſſi leur réſurrection & le recouvrement de la vie quand ils l'ont perdue. Sans elle ils auroient été pour jamais enſevelis dans la mort. C'eſt donc une dévotion digne d'un pénitent touché de reconnoiſſance, d'être attaché à l'Egliſe d'une maniere particuliere, & d'employer à ſon ſervice la vie qu'il a recouvrée, comme l'ayant reçue d'elle ; &

cela se fait par toutes sortes de bonnes actions : car on peut servir l'Eglise en diverses manieres, jusques-là que S. Paul dit que les serviteurs fideles, & qui s'acquittent bien de ce ministere, *ornent la doctrine de* Jesus-Christ, qui est ce qu'il y a de plus grand & de plus relevé dans
Tit. 2, 10. l'Eglise : *Doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus.* Et par-là l'on peut juger ce que l'on doit dire des pénitens, qui bien loin de consacrer leur vie & leurs travaux à l'ornement & au service de l'Eglise, ne lui consacrent pas seulement la moindre partie de leur bien, & lui ravissent souvent le sien.

V. Cette mere qui pleuroit la mort de son fils, ne pouvoit être consolée que par sa résurrection. Ainsi Jesus-Christ, pour lui marquer qu'il étoit dans le dessein de lui redonner la vie, se servit de ces paroles : *Noli flere :* Ne *pleurez point ;* ce qui étoit la même chose que s'il lui eût dit : Je m'en vais ressusciter votre fils. Rien ne peut consoler l'Eglise de la mort spirituelle de ses enfans, que leur conversion & leur résurrection effective. C'est la seule chose qui doive tarir ses larmes. Dieu les essuiera toutes quelque jour, lorsqu'il l'aura transportée dans le ciel. Elle n'y pleurera plus, parce que tous ses enfans seront sauvés ; & Dieu

lui fera connoître que ceux qui ne se seront pas convertis, n'étoient pas du nombre de ceux qu'il lui avoit donnés pour l'éternité. Mais bien loin d'essuyer ses larmes dans cette vie, c'est lui-même qui les excite & qui les cause. Il veut redonner la vie à certains morts, mais il veut que ce soit par les larmes de l'Eglise. Il fait pleurer l'Eglise, & il accorde à ses larmes ce qu'elle demande. Elle n'emploie ses larmes que pour la résurrection spirituelle de ceux qu'elle pleure; & comme elle ne distingue pas en cette vie les élus des réprouvés, elle ne cesse jamais de demander la vie & le salut de ceux qui ont été du nombre de ses enfans; & sa charité est toujours efficace dans tous ceux que le Pere a donnés à Jesus-Christ. Ceux donc de qui la charité se lasse bientôt, & qui cessent incontinent de pleurer les morts spirituels, n'ont pas le cœur de l'Eglise. La disposition d'un vrai Chrétien est d'être inconsolable, pendant que ceux qu'il regrette demeurent dans la mort. Et ce qui fait qu'on est si rarement exaucé, c'est qu'on cesse de pleurer avant que d'avoir entendu de Jesus-Christ la promesse de la résurrection de ceux que l'on pleure.

VI. Jesus-Christ toucha le cercueil de

ce jeune homme avant que de le ressusciter ; ce qui signifie qu'il cause de grands renversemens dans tous les objets des attaches de ceux qu'il veut convertir. C'est une étrange chose, qu'il faille presque que le monde quitte la plupart des gens, afin qu'ils aient la pensée & le courage de le quitter. Quel plus grand sujet d'humiliation pour les pénitens, que d'être obligés de reconnoître qu'ils n'ont renoncé au monde, que quand le monde les a rejettés : mais c'est en même-temps pour eux un grand sujet de reconnoissance envers Dieu, qu'il veuille recevoir les restes d'un cœur qui ne s'est séparé du monde qu'à cause des mauvais traitemens qu'il en recevoit. Cependant la bonté de Dieu est telle, qu'il se sert même de ces moyens pour nous ramener à lui. C'est par-là qu'il commence le plus souvent de nous en donner la pensée. Il fallut que le fils prodigue, pour retourner à son pere, après avoir dissipé son bien, se trouvât dans la derniere disette, & que le monde lui refusât même ce que l'on donne aux pourceaux. Dieu se sert de tous ces motifs pour faire que les pécheurs rentrent en eux-mêmes : mais il ne les y laisse pas ; il les conduit par ces dégrés à un amour pur & sincere, &

il s'en sert ensuite pour les humilier, & pour rendre, par leur humilité, leur conversion plus ferme & plus assurée.

VII. Jesus-Christ touche & arrête le cercueil de ce jeune homme, & le ressuscite ensuite tout d'un coup. Mais ce qu'il fait ici en un même temps dans la résurrection corporelle du fils de cette veuve, il le partage ordinairement en divers temps dans la résurrection spirituelle des ames. Dieu travaille souvent long-temps sur un cœur pour rompre les attaches qui le lient aux créatures, & pour affoiblir les passions qui le portent au tombeau; & il y a quelquefois des préparations qui précedent de plusieurs années sa conversion. On ne sait souvent pourquoi Dieu nous prive en un certain temps d'un objet de notre attachement, & d'un autre en un autre temps. Mais le dessein de Dieu en cela est d'empêcher que cet objet ne serve d'obstacle à sa grace, lorsqu'il lui plaira de toucher notre cœur à plusieurs années de-là. Il fait jetter de même dans notre esprit en certains temps des semences de certaines vérités. Il semble qu'elles soient inutiles alors, parce qu'il n'est pas le temps d'en faire usage; mais il vient ensuite des occasions où ces vérités, fortifiées par l'approbation qu'on y a donnée,

ſervent à faciliter notre retour à Dieu, & à repouſſer les tentations qui nous auroient emportés. Ce ſera une choſe qui nous comblera d'admiration & de joie dans l'autre vie, que de connoître les voies dont Dieu s'eſt ſervi, ou pour nous conſerver la grace, ou pour nous la faire recouvrer. Mais nous en connoiſſons aſſez dès celle-ci pour concevoir de grands mouvemens de reconnoiſſance envers Dieu, de la bonté qu'il lui plaît d'exercer envers nous.

VIII. Ces ménagemens de Dieu n'arrivent pas ſeulement dans les préparations éloignées à la converſion, ni dans le retranchement des obſtacles capables de l'empêcher; ils arrivent dans la converſion même, qui ne ſe fait ordinairement que par dégrés. *Levez-vous*, dit saint Paul, *vous qui dormez, ſortez d'entre les morts, & Jeſus-Chriſt vous éclairera.* Voilà ces divers dégrés clairement marqués. Il faut que l'ame endormie par le péché, ſe leve, qu'elle ſorte d'entre les morts; & ce n'eſt qu'après cette ſortie d'entre les morts, qu'elle reçoit la vie par la lumiere de Jeſus-Chriſt. Car Jeſus-Chriſt vivifie les ames en les éclairant, ſelon que le dit ſaint Jean: *Dans lui étoit la vie, & la vie étoit la lumiere des hommes.* Il eſt vie en tant que

Epheſ. 5, 14.

Joan. 1, 4.

lumiere ; parce que la vie qu'il donne, consiste dans la connoissance & dans l'amour de la vérité. Il y a donc divers dégrés dans cette vie que Dieu communique aux ames. Il y en a une commencée, qui nous fait lever & sortir d'entre les morts, c'est-à-dire abandonner le péché, & rechercher notre résurrection parfaite. Il y en a une parfaite & achevée, qui nous rend effectivement justes & enfans de Dieu. Tous les commencemens de pénitence tendent à la vie, mais ne la contiennent pas encore. Il faut, pour la recevoir, que la pénitence soit arrivée à une certaine maturité ; & souvent ces commencemens de vie qui précedent la vie parfaite, durent fort long-temps. Il y en a même qui avortent & qui ne conduisent pas l'ame jusqu'à la parfaite conversion ; & c'est lorsque le cœur s'endurcit à la voix de Dieu, qu'il avoit commencé d'entendre. Cependant ces commencemens de vie, aussi-bien que la vie entiere & parfaite, ne laissent pas d'être des effets de la voix de Dieu & de sa grace, comme le dit S. Thomas. Les commencemens naissent de la grace prévenante ; la perfection de la vie, de la grace subséquente. Les morts, selon le corps, ne demandent jamais la vie corporelle ; mais les morts

ſpirituels peuvent la demander, parce qu'ils ſont vivans en partie & morts en partie. Ils demandent la perfection de la vie par le commencement de vie qu'ils ont reçu. Ils demandent leur parfaite réſurrection par les commencemens de réſurrection que Dieu leur a accordés.

IX. Il ne faut donc pas ſuppoſer que cette voix de Jeſus-Chriſt : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande*, ſe diſe tout d'un coup & en un ſeul temps. Elle ſe partage ordinairement en divers temps dans la réſurrection des ames ; & c'eſt par une conduite expreſſe de Dieu que ce partage ſe fait. La vie qui ſe recouvre ainſi par dégrés, en eſt plus ferme & plus aſſurée. On conſerve avec plus de ſoin ce que l'on a recouvré avec plus de peine, dit ſaint Auguſtin : *Ex difficultate ſanationis erit diligentior cuſtodia receptæ ſanitatis*. Que les pécheurs ne ſe découragent donc point, s'ils reſſentent encore bien des foibleſſes qui les menacent de rechutes ; il viendra un temps où Dieu ſe communiquera davantage à eux : mais qu'ils ne s'ennuient point cependant des retardemens de Dieu. La voix de Dieu qu'ils auront reçue avec docilité, ſera ſuivie de quelque autre voix plus forte & plus efficace. Le bon uſage des moindres graces en attirera de

Auguſt. in Pſ. 6, n. 4.

plus grandes, par la fidélité qu'ils auront à ſuivre les inſpirations de Dieu. Ils recouvreront enfin tout ce qu'ils avoient perdu. Ils rentreront dans tous les droits des enfans de l'Egliſe ; & Jeſus-Chriſt les rendra à elle, non morts, enſevelis & portés dans un cercueil, mais vivans & agiſſans en enfans de Dieu.

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA IV SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Jean, II, I.*

EN ce temps-là, il y avoit un homme malade nommé Lazare, qui étoit du bourg de Béthanie, où demeuroient Marie & Marthe ſa ſœur. Cette Marie étoit celle qui répandit ſur le Seigneur une huile de parfum, & qui lui eſſuya les pieds avec ſes cheveux, & Lazare, qui étoit alors malade, étoit ſon frere. Ses ſœurs envoyerent donc dire à Jeſus : Seigneur, celui que vous aimez eſt malade. Ce que Jeſus ayant entendu, il dit : Cette maladie ne va point à la mort, mais elle n'eſt que *pour la gloire de Dieu, & afin que le Fils*

de Dieu ſoit glorifié. Or Jeſus aimoit Marthe & Marie, ſa ſœur, & Lazare. Ayant donc entendu dire qu'il étoit malade, il demeura encore deux jours au lieu où il étoit ; & il dit enſuite à ſes diſciples : Retournons en Judée. Ses diſciples lui dirent : Maître, il n'y a qu'un moment que les Juifs vouloient vous lapider, & vous parlez déja de retourner parmi eux. Jeſus leur répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Celui qui marche durant le jour ne ſe heurte point, parce qu'il voit la lumiere de ce monde ; mais celui qui marche la nuit ſe heurte, parce qu'il n'a point de lumiere. Il leur parla de la ſorte ; & enſuite il leur dit : Notre ami Lazare dort ; mais je m'en vais l'éveiller. Ses diſciples lui répondirent : Seigneur, s'il dort, il ſera guéri ; mais Jeſus entendoit parler de la mort, au lieu qu'ils crurent qu'il leur parloit du ſommeil ordinaire. Jeſus leur dit donc alors clairement : Lazare eſt mort, & je me réjouis pour vous autres de ce que je n'étois pas là, afin que vous croyiez ; mais allons à lui. Sur quoi Thomas, appellé Didyme, dit aux autres diſciples : Allons auſſi nous autres, afin de mourir avec lui. Jeſus étant arrivé, trouva qu'il y avoit déja quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau. Et comme Béthanie n'étoit éloignée

de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avoit quantité de Juifs qui étoient venus voir Marthe & Marie pour les consoler de la mort *de leur frere. Marthe ayant donc appris que Jesus venoit, alla au-devant de lui, & Marie demeura dans la maison. Alors Marthe dit à Jesus : Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frere ne seroit pas mort ; mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jesus lui répondit : Votre frere ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection* qui se fera *au dernier jour. Jesus lui repartit : Je suis la résurrection & la vie ; celui qui croit en moi, quand il seroit mort, vivra ; & quiconque vit & croit en moi, ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela ? Elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, & appella tout bas Marie sa sœur, en lui disant : Le Maître est venu, & il vous demande. Ce qu'elle n'eut pas plutôt oui, qu'elle se leva & alla le trouver ; car Jesus n'étoit pas encore entré dans le bourg, mais il étoit au même lieu où Marthe l'avoit rencontré. Cependant les Juifs qui étoient avec Marie dans la maison & la consoloient,*

ayant vu qu'elle s'étoit levée si promptement, & qu'elle étoit sortie, la suivirent, en disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. Lorsque Marie fut venue au lieu où étoit Jesus, l'ayant vu, elle se jetta à ses pieds, & lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Jesus voyant qu'elle pleuroit, & que les Juifs qui étoient venus avec elle pleuroient aussi, frémit en son esprit, & se troubla lui-même ; & il leur dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui répondirent : Seigneur, venez & voyez. Alors Jesus pleura ; & les Juifs dirent entr'eux : Voyez comme il l'aimoit. Mais il y en eut aussi quelques-uns qui dirent : Ne pouvoit-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né ? Jesus frémissant donc derechef en lui-même, vint au sépulcre. C'étoit une grotte, & on avoit mis une pierre par-dessus. Jesus leur dit : Otez la pierre. Marthe, qui étoit sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déja mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. Jesus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? Ils ôterent donc la pierre, & Jesus levant les yeux en-haut, dit ces paroles : Mon Pere, je vous rends graces de ce que vous m'avez exaucé ; pour moi je savois que vous m'exaucez toujours, mais je dis

ceci

ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Ayant dit ces mots, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors ; & à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds & les mains liés de bandes, & son visage étoit enveloppé d'un linge. Alors Jesus leur dit : Déliez-le, & le laissez aller. Plusieurs donc d'entre les Juifs, qui étoient venus voir Marie & Marthe, & qui avoient vu ce que Jesus avoit fait, crurent en lui.

EXPLICATION.

I. LE miracle que Jesus-Christ opéra sur Lazare, frere de Marie & de Marthe, est d'autant plus considérable, qu'il a été une des principales causes de la mort de Jesus-Christ, puisque c'est ce qui a particuliérement excité la jalousie des Pharisiens & des Prêtres. C'est ce qui leur a fait craindre que tout le monde ne suivît Jesus-Christ, & leur a fait prendre la résolution de lui ôter la vie. Ainsi il ne faut pas considérer seulement Jesus-Christ dans ce miracle, comme redonnant la vie à Lazare, mais comme abandonnant la sienne, & entrant dans la voie qui le conduisoit directement à la mort. Il a voulu nous montrer par-là qu'il y a des actions destinées à manifester la gloire de Dieu, qu'il ne faut pas

omettre, quand même il en couteroit la vie, & que l'on sauroit avec certitude que la haine des méchans qu'elles attireroient, devroit causer notre ruine & notre mort. Et les hommes sont d'autant plus obligés à n'être point retenus par ces sortes de craintes, qu'ils ne sont jamais assurés des événemens futurs, & qu'ainsi le danger n'est jamais si grand, ni si certain à leur égard ; au lieu que Jesus-Christ, qui pénétroit dans l'avenir, voyoit certainement que la résurrection de Lazare causeroit sa mort.

II. Aussi il est clair que cette résurrection étoit particuliérement destinée à faire paroître la puissance de Dieu, & à autoriser la mission de Jesus-Christ & sa qualité de Fils de Dieu, non-seulement à l'égard de quelques Juifs, mais à l'égard de tous ceux à qui l'Evangile devoit être annoncé dans le cours des siecles. Car ce miracle fut accompagné de circonstances qui accablent l'incrédulité des hommes, & qui les réduiroient tous à embrasser la foi, si l'entêtement & la prévention étoient capables de se rendre à la raison. C'est un mort que Jesus-Christ ressuscite, & un mort de quatre jours ; un mort enseveli en présence de plusieurs Juifs ; un mort qui répandoit déja l'infection des corps morts, & qui

étoit tout corrompu. Jesus-Christ ne le ressuscite pas sans témoins, comme il avoit ressuscité la fille du Prince de la Synagogue ; ce fut en présence de plusieurs Juifs venus de Jérusalem, témoins irréprochables de la corruption de ce corps mort, & de la vérité de sa résurrection. L'histoire même qui en est rapportée dans l'Evangile, est décrite d'une maniere inimitable à l'artifice, & persuade tellement l'esprit, qu'il ne sauroit former le moindre doute sur ce miracle ; & cependant il est tel, qu'étant supposé, on ne sauroit avoir aucun doute raisonnable de la vérité de toute la Religion chrétienne.

III. Comme Jesus-Christ avoit plusieurs fins dans ses actions, parce qu'il y avoit diverses vues, il a voulu dans la résurrection de Lazare, non-seulement faire connoître qu'il étoit l'auteur de la résurrection des ames, mais montrer de plus qu'il pouvoit redonner la vie de l'ame aux pécheurs les plus endurcis & les plus désespérés, comme il redonna celle du corps à Lazare déja corrompu dans son sépulcre.* Car il ne faut pas s'imaginer que la conversion de tous les pécheurs soit également facile en soi. Une mauvaise coutume, contractée depuis long-temps, y est un si grand obsta-

Vide Basil. in Ps. 1.

cle, qu'il n'y a nulle proportion entre la conversion de ceux qui ne sont point dans cet état, & celle des gens liés à l'iniquité par une habitude invétérée. Le commun des pécheurs est à la vérité incliné & déterminé au mal par une pente générale : mais quoiqu'il soit dominé par l'amour-propre, & qu'il n'agisse que pour des fins temporelles, il n'a point néanmoins d'attache forte aux objets particuliers des passions. Les diverses cupidités qui les portent, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, s'affoiblissent & se détruisent souvent les unes les autres ; de sorte que Dieu venant à répandre quelque dégré de sa lumiere & de son amour, il se rend facilement maître de leur cœur, parce qu'il ne le trouve pas dominé par de fortes passions.

L'esprit de ces pécheurs n'est pas d'ailleurs aussi corrompu, ni aussi gâté ; les fausses opinions n'y sont pas aussi enracinées & aussi naturalisées. Ils souffrent plus facilement qu'on les contredise & qu'on les combatte, & ils ne s'élevent pas avec tant de violence contre ceux qui s'y opposent. Mais c'est toute autre chose, quand par une habitude vicieuse l'ame a contracté une forte alliance avec la mort. Elle a comme émoussé, par sa longue résistance aux lumieres de Dieu,

toutes les pointes de la vérité, & elle y est devenue comme impénétrable. Les vices lui sont devenus naturels; elle y succombe sans résistance & sans réflexion; & cette paix malheureuse qui accorde les lumieres de l'esprit avec les passions corrompues, n'est plus troublée par aucuns remords. Enfin l'ame se livre aux objets de ses passions par une attache qui approche de l'inflexibilité des démons. Dieu convertit peu d'ames de cette sorte, parce qu'il veut faire connoître aux hommes le danger effroyable de ce malheureux état: mais il en convertit quelques-unes, pour montrer qu'il n'y a point de maladie si désespérée qui ne puisse trouver son remede dans sa miséricorde & dans sa grace.

IV. Personne ne nie la flexibilité & l'indifférence de la volonté des hommes; mais on ne sauroit nier que cette indifférence & cette liberté ne s'accordent avec une volonté déterminée à un objet auquel elle se porte sûrement; & toute la vie humaine est presque fondée sur la confiance que l'on prend dans ces déterminations certaines que l'on connoît dans l'esprit des autres. Qui fait difficulté de confier sa vie à un médecin, à un chirurgien, à un ami, lorsqu'il voit qu'ils n'ont aucun intérêt qui

puiſſe les porter à lui nuire ? Enfin lorſque l'on connoît une forte paſſion dans quelqu'un, qu'on ne voit point de raiſon qui le ſollicite de ne pas la ſuivre, & qu'il y en a de fortes pour l'y porter, on ne doute non plus du ſuccès que ſi l'effet dépendoit d'une cauſe néceſſaire. On ſe tient très-aſſuré qu'un pauvre, qui eſt en grande néceſſité, qui n'a point de bizarrerie dans l'eſprit, qui déſire beaucoup ſon ſoulagement, qui n'a aucun ſujet d'avoir pour ſuſpect celui qui lui préſente une aumône conſidérable, la recevra.

Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ſe portent à des actions bizarres ; mais ces actions ont toujours des cauſes, & ſans ces cauſes ils ne s'y porteroient jamais. Or l'effet des paſſions fortes qui ont paſſé en habitude, eſt de faire enſorte que l'ame ſe porte à l'objet de ces paſſions avec une détermination à peu près pareille à celle que l'on a à l'égard des objets dont le contraire nous paroît inſenſé & ſans raiſon. Ainſi, par exemple, l'on a preſque auſſi peu lieu d'eſpérer qu'un avare, chargé de biens injuſtement acquis, ſe porte à les reſtituer en ſe ruinant, qu'on a lieu de s'attendre qu'un grave Magiſtrat faſſe une action qui le rende ridicule à tout le monde : ce ſont

différens motifs : mais l'attache eſt preſque égale de part & d'autre.

Il eſt vrai de l'avare, qu'il peut ſe convertir, qu'il peut reſtituer le bien mal acquis, qu'il peut obéir à Dieu qui le lui commande & l'y ſollicite ; mais il eſt vrai auſſi que s'il n'y eſt excité que par une grace foible, il ne le fera jamais.

V. Cependant ces habitudes invariables à l'égard des hommes, ne le ſont pas à l'égard de Dieu. Il ſait bien, quand il veut, ouvrir les yeux de l'eſprit à ceux qui en ſont eſclaves, & leur faire regarder les objets de leurs paſſions d'une maniere toute différente de celle dont ils les voyoient. Quand il veut, il fait ſentir aux ames les vérités qu'elles regardoient auparavant avec mépris. Il le fait quelquefois : mais il le fait rarement ; & il n'eſt pas même utile qu'il le faſſe ſi ſouvent. Il faut que les pécheurs appréhendent de s'engager dans ces malheureux liens dont il eſt ſi difficile de ſe dégager ; qu'ils ſoient frappés de l'exemple de ces funeſtes néceſſités que l'on contracte par ces habitudes, afin qu'ils les évitent avec plus de ſoin. Si le péché attire par ſes attraits, il faut que les hommes en ſoient détournés par les peines extrêmes qu'il

y a à en sortir. Ils feroient un jeu de se rendre malades, s'il étoit si aisé de se guérir. Si le Prince accordoit souvent le pardon aux plus criminels, l'espérance d'une grace si facile à obtenir, rendroit les méchans infiniment plus hardis à se porter aux actions les plus noires.

VI. Il est donc bon que les grands pécheurs sachent & soient fortement persuadés qu'il est très-difficile de sortir du précipice où ils se sont jettés en fortifiant leurs crimes par l'habitude. Cependant, afin qu'ils ne tombent pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui est celui du désespoir, ils doivent savoir aussi que la résurrection d'une ame, morte par une longue habitude du péché, qui est impossible aux efforts purement humains, n'est nullement impossible à Dieu ; & que, quoique cette grace soit rare en soi, elle n'est plus rare quand on la demande & qu'on la recherche avec les dispositions nécessaires : car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne soit pas porté à l'accorder ; elle vient de ce qu'il est rare de la rechercher & de la demander comme il faut.

Que les pécheurs la demandent avec la ferveur, la persévérance & l'humilité nécessaires ; qu'ils pratiquent les exerci-

ces propres à surmonter l'habitude du péché; qu'ils fuient avec le soin qu'il faut les occasions de la fortifier; qu'ils se mettent dans un genre de vie qui produise en eux une habitude contraire; & non-seulement il ne sera pas rare d'obtenir la rémission des plus grands péchés, mais il sera certain qu'on l'obtiendra par cette voie. D'où vient donc que cette guérison est si rare? C'est qu'on veut l'obtenir sans peine, sans efforts, sans l'usage d'aucun remede qui ait de la force & de l'efficace. On veut guérir des cancers, des ulceres malins & invétérés, des gangrenes toutes formées, avec de l'eau chaude & des remedes anodins: c'est ce que prétendent les hommes charnels & aveugles; & la principale difficulté de leur conversion consiste à les détromper de cette prétention déraisonnable.

VII. Ainsi, quoique tout soit également facile à Dieu, parce que rien ne résiste à ses volontés; néanmoins, parce que les choses sont inégalement difficiles en elles-mêmes, & que Dieu veut que les hommes sentent ces difficultés, Jesus-Christ a voulu faire paroître dans la résurrection de Lazare l'extrême difficulté de la conversion de ces pécheurs. *Il pleura* sur la misere de cet état; *il se*

troubla, *il en frémit*. Horrible état, qui fait frémir Jesus-Christ, & qui trouble celui qui est venu apporter la paix dans le ciel & sur la terre, comme dit saint Paul! Mais si Jesus-Christ en frémit & s'en trouble, c'est pour nous apprendre à en frémir & à nous en troubler nous-mêmes. Ce que nous regardons comme un jeu, comme un plaisir, comme un divertissement, est un monstre épouvantable; & si nous n'en sommes pas effrayés, c'est que notre esprit est obscurci par un aveuglement incompréhensible. Mais au défaut des lumieres que nous n'avons point, empruntons par la foi celles de Jesus-Christ; & croyons au moins que le péché, & encore plus un péché invétéré, est quelque chose de si terrible, que nous n'y devons jamais penser qu'avec horreur, avec tremblement & avec frémissement.

Coloss. 1, 20.

VIII. Jesus-Christ appelle donc Lazare avec *une voix haute*, pour marquer l'éloignement extrême de Dieu où sont ces pécheurs. Après l'avoir appellé, il le ressuscite; mais il le ressuscite tout lié, parce que des ames ressuscitées après de grands péchés, ont encore beaucoup d'attache & de liens qui doivent être dénoués dans la suite par les soins des Ministres de l'Eglise, à qui Jesus-Christ re-

met ces ames reſſuſcitées, comme il remit Lazare entre les mains des Apôtres. Il n'exprime pas la peine de ce dénouement, & ce que les ames ſouffrent pour ſe défaire de ces liens : mais c'eſt une choſe étrange que ce qu'elles ont à ſupporter dans la ſuite de leur pénitence, pour purifier leur imagination, encore toute remplie des idées des actions criminelles ; pour régler leur eſprit & leur corps, qui ſont déréglés & corrompus ; pour s'approcher de Dieu, qui leur fait ſouvent ſentir, après les avoir touchés, combien il eſt dur & amer à l'ame de l'avoir abandonné ; car il ſe retire d'eux en quelque maniere, après ces ſentimens par leſquels il les a attirés à lui, non pour les laiſſer retomber dans les mêmes crimes, mais pour leur faire mieux connoître l'indignité où ils étoient de la grace. Le ciel leur paroît de bronze & d'airain, & ils demeurent dans d'affreuſes ſécheresses. Enfin ils paient l'uſure de la jouiſſance des créatures, en s'en détachant ainſi peu à peu avec des peines terribles. La converſion des pécheurs ordinaires n'eſt pas accompagnée de ces convulſions ; & Dieu veut faire voir par-là combien il eſt mauvais de s'éloigner de lui, puiſqu'il y a tant de peines à ſouffrir dans le retour.

IX. Cependant, quoique ces peines soient effectivement très-grandes, elles ne sont point sans adoucissement & sans consolation. Le plus grand danger en est même bientôt ôté. Il reste de la douleur à souffrir, mais ce n'est plus une douleur qui menace de la mort. Les pécheurs sincérement convertis, sont bientôt en un état où il leur seroit impossible de prendre plaisir dans leurs déréglemens passés. S'ils ne trouvent pas encore leur consolation & leur joie en Dieu, & dans l'exercice de la vertu, au moins leur seroit-il insupportable de retourner à leur vie passée. Ils ne goutent pas Dieu comme il mérite d'être gouté : mais aussi ils n'ont plus de gout pour le monde. Cet état est effectivement dur & pénible aux cœurs accoutumés aux plaisirs sensibles, & qui s'en voient absolument privés. Ainsi ils Psalm. 106, 18. éprouvent ce que dit David : *Leur ame a de l'horreur pour toute sorte de nourriture ; ils sont venus jusqu'aux portes de la mort :* Omnem *escam abominata est anima eorum, & appropinquaverunt usque ad portas mortis.*

Mais qu'ils ne se découragent pas dans cet état ; qu'ils y adorent la justice de Dieu, qui punit par ces dégouts & ces ennuis, les gouts & les plaisirs cri-

minels qu'ils ont cherchés dans la jouissance des créatures ; qu'ils y bénissent sa miséricorde, qui les délivre par-là de ces gouts mortels & empoisonnés qu'ils y ont trouvés ; qu'ils pensent que ce défaut de gout dans les exercices de piété, n'est pas un si grand mal qu'ils s'imaginent, puisque cette vie n'est pas le lieu des consolations, & que Dieu les leur réserve pour l'éternité ; mais que la privation des plaisirs criminels est un bien inestimable, puisqu'ils eussent été certainement suivis de maux éternels.

Que le souvenir de leurs péchés ne leur cause donc pas de trouble, ni de découragement. Les grands péchés subsistans sont un grand objet de la colere de Dieu ; mais les grands péchés détruits par la pénitence, & remis par la miséricorde de Dieu, sont le triomphe de la grace. Ainsi les grands pécheurs convertis, contribuent d'une maniere particuliere à la gloire de la grace ; & l'on peut dire qu'ils sont, par un titre singulier, des *vases de miséricorde*. Ce doit être là leur grande consolation dans ce monde, comme ce sera dans l'autre le sujet éternel de leur joie. S'ils sont donc confondus par le souvenir de l'énormité de leurs péchés, qu'ils rentrent dans la

Rom. 9. 23.

paix, par la pensée que Dieu ne les a permis que pour en tirer sa gloire. Qu'ils s'humilient & qu'ils se relevent; mais qu'ils s'humilient en eux-mêmes, & qu'ils se relevent en Dieu.

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA IV SEMAINE DE CARÊME.

EVANGILE. *S. Jean, 8, 12.*

En ce temps-là, Jesus disoit aux Juifs : Je suis la lumiere du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténebres, mais il aura la lumiere de la vie. Les Pharisiens lui dirent donc : Vous vous rendez témoignage à vous-même ; & ainsi *votre témoignage n'est point véritable. Jesus leur répondit : Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable, parce que je sais d'où je viens, & où je vais ; mais pour vous, vous ne savez d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair, mais pour moi je ne juge personne ; & si je juge, mon jugement est véritable, parce que je ne suis par seul, mais moi & mon Pere qui m'a envoyé. Il est écrit dans votre loi :*

Que le témoignage de deux hommes est véritable. Or je me rends témoignage à moi-même, & mon Pere qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. Ils lui disoient donc : Où est-il votre Pere ? Jesus leur répondit : Vous ne connoissez, ni moi, ni mon Pere ; si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Pere. Jesus dit ces choses enseignant dans le temple, au lieu où étoit le trésor, & personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'étoit pas encore venue.

EXPLICATION.

I. RIen n'est plus terrible que la vérité que Jesus-Christ annonce aux Juifs dans l'Evangile de ce jour par ces paroles : *Je suis la lumiere du monde. Celui qui me suit, ne marche point dans les ténebres, mais il aura la lumiere de la vie.* Il dit qu'il étoit la lumiere du monde ; c'est-à-dire qu'il en étoit l'unique lumiere, & que hors de lui il n'y a que ténebres : *Ego sum lux mundi.* Il en conclut que ceux qui le suivent, ne marchent point dans les ténebres : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris ;* & il marque clairement par-là, que tous ceux qui ne le suivent point, sont enveloppés de ténebres, & ne peuvent marcher que dans les ténebres. Ainsi il divise tous

les hommes en deux classes : en ceux qui le suivent, & en ceux qui ne le suivent pas ; & il sépare ces classes l'une de l'autre par une effroyable différence. A l'une il donne la lumiere pour partage, & à l'autre les ténebres ; & comme il marque que cette lumiere, dont il fait le caractere de ceux qui le suivent, n'est pas cette lumiere ordinaire qui éclaire les corps, mais une lumiere bien plus excellente, qu'il appelle *une lumiere de vie*, c'est-à-dire une lumiere qui fait vivre ceux qui la voient, il fait connoître par-là que ces ténebres qu'il attribue à ceux qui ne le suivent point, ne sont pas des ténebres ordinaires, mais des ténebres qui font mourir les ames, ou qui sont des signes qu'elles sont mortes. Cependant ces deux classes comprennent tous les hommes, puisqu'il faut nécessairement, ou qu'ils suivent, ou qu'ils ne suivent pas Jesus-Christ ; & le nombre de ceux qui suivent Jesus-Christ étant très-petit, ceux qui ne le suivent pas, & qui n'ont pour partage que la mort & les ténebres, comprennent la plupart des hommes.

II. Mais quand on seroit du nombre de ceux qui sont enveloppés dans ces ténebres de mort, il faut en sortir ; & plus cet état est misérable, plus il faut

faire d'efforts pour s'en retirer. Cela n'est point impossible ; car tous ceux qui, en suivant Jesus-Christ, sont dans la lumiere, ont été ensevelis dans ces ténebres & dans cette mort. Ainsi nous avons grand intérêt de nous informer comment Jesus-Christ est la lumiere du monde, puisqu'on ne sauroit la suivre sans la connoître, ni sortir des ténebres sans la suivre. Et premiérement, il est certain que Jesus-Christ ne s'appelle point la lumiere du monde, pour avoir instruit le monde des sciences & des arts. Il n'a rien moins fait que cela, ni ses Apôtres non plus ; & l'on peut dire plutôt, que s'il a apporté quelque science dans le monde sur ce point, c'est celle de mépriser toutes les sciences qui sont l'objet & le fondement de la vanité & de la curiosité des hommes. Il les possédoit sans doute dans tout ce qu'elles ont de vrai : cependant on ne trouve pas qu'il en ait jamais parlé. Ce ne sont donc point là ces ténebres que Jesus-Christ dissipe comme lumiere du monde ; ce ne sont point là les connoissances qu'il a données : ce sont celles que l'homme avoit perdues par le péché, & dont la perte le rendoit malheureux & coupable. Les ténebres qu'il est venu dissiper, sont des ténebres jointes à la

mort de l'ame, & qui sont bannies par une lumiere qui lui rend la vie.

III. L'homme a l'idée & le désir d'un bonheur souverain gravé dans le fond de sa nature ; & cette idée & ce désir sont la source de tous ses autres désirs & de toutes ses actions. Mais avant le péché, cette idée n'étoit pas seulement générale & confuse comme elle est à présent ; elle étoit distincte & particuliere. Il savoit que ce souverain bonheur ne se trouvoit que dans la possession de Dieu, c'est-à-dire, de la sagesse & de la justice éternelle ; & il désiroit & aimoit cette sagesse & cette justice. Le péché a effacé de son esprit & de son cœur cette connoissance distincte, & cet amour particulier du souverain bien. Il ne lui en reste plus qu'une notion confuse & générale, laquelle est inséparable de sa nature. Il ne sauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit plus que confusément : mais il ne sait où il est, ni en quoi il consiste ; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y rapporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est en quoi consistent ces ténebres ; & cela fait voir qu'elles sont bien différentes des ténebres corporelles : car les ténebres qui dérobent les corps à nos yeux, sont une simple privation de lumiere, qui se corrige souvent par les autres sens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas ; mais les ténebres spirituelles ne sont pas de simples privations de lumiere ; ce sont des erreurs & de faulses lumieres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît pas, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuse, & l'on ne tient rien qui y ressemble ; & ce qui est terrible, c'est qu'on ne s'en détrompe que lorsqu'il est inutile d'être détrompé.

IV. C'est l'état où l'homme a été réduit par le péché ; & les rayons de sagesse & de vérité qui lui ont fait entrevoir quelques vérités au travers de ses plus épaisses ténebres, ne l'ont point délivré de ce malheur, parce qu'il ne manquoit point de les rejetter. Cette *lumiere luisoit dans les ténebres* du monde, comme dit S. Jean, *mais les ténebres ne l'ont point reçue.* Le Fils de Dieu a donc bien voulu, par une bonté infinie, remédier à ce mal, en se rendant la

Joan. 1. 5.

lumiere du monde d'une maniere plus efficace & plus claire ; & c'est ce qu'il a fait par son Incarnation. Car il faut bien remarquer que ces paroles : *Je suis la lumiere du monde*, ne s'entendent pas de Jesus-Christ simplement comme sagesse & comme vérité increée, mais qu'elles s'entendent de Jesus-Christ comme vérité & comme sagesse incarnée ; elles s'entendent de Jesus-Christ homme, & conversant parmi les hommes. C'est pourquoi il dit de lui-même en un autre endroit, qu'*il est là lumiere du monde pendant qu'il est dans le monde :*
Joan. 9, 5. QUANDIU *sum in mundo, lux sum mundi.* Ce qui marque manifestement que, quand il a dit qu'il est dans le monde en qualité de lumiere, il ne parle pas d'une sorte de présence qui est perpétuelle, & selon laquelle il ne s'en retire jamais ; mais il parle d'une présence qui n'étoit que pour un temps, & qui devoit cesser, qui est la présence de Jesus-Christ visible dans le monde. Ce n'est donc pas simplement dans Jesus-Christ, comme dans le Verbe & la sagesse de Dieu, qu'il faut chercher cette lumiere, sans laquelle nous marchons dans les ténebres ; c'est dans Jesus-Christ incarné, dans Jesus-Christ homme, & dans la vie qu'il a menée sur la terre,

qui n'eſt plus effectivement expoſée à nos yeux, mais qui nous eſt conſervée par l'hiſtoire fidele qu'il nous en a laiſſée dans ſon Evangile.

V. En s'attachant, ſelon cette vue, à Jeſus-Chriſt homme, pour y chercher la lumiere dont nous avons beſoin, on peut dire en général qu'on doit la chercher dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions, dans ſes ſouffrances & dans ſa grace. Il faut la chercher dans ſes paroles, parce qu'elles contiennent la condamnation formelle des fauſſetés & des erreurs où les hommes s'étoient engagés par les jugemens faux & téméraires qu'ils avoient portés des biens & des maux. Ces divines paroles apprennent aux hommes en quoi conſiſte le vrai bien ; & c'eſt par où Jeſus-Chriſt a voulu commencer toutes ſes instructions. *Beati pauperes ſpiritu. Beati mites.* BIENHEUREUX *ſont les pauvres d'eſprit. Bienheureux les débonnaires.* *Matth* 4, 3, 4 Rien ne pouvoit être plus oppoſé aux fauſſes idées des hommes, ni aux faux principes qui ſont les ſources de leurs actions. Jeſus-Chriſt ne s'eſt point amuſé à combattre certaines erreurs philoſophiques, qui ont peu de part à la conduite de la vie ; il s'eſt attaché directement aux grands reſſorts de leurs actions.

Ce qu'il a attaqué, c'est la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour des plaisirs, l'hypocrisie : ce qu'il a établi, c'est le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en esprit & en vérité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnégation de soi-même. Ce n'est pas qu'il y ait aucune erreur des hommes touchant les biens & les maux, qui ne soit condamnée par une conséquence nécessaire dans les paroles de Jesus-Christ, ni aucune vertu qui n'y soit approuvée & commandée : car les paroles de Jesus-Christ sont d'une fécondité infinie ; & si elles sont si stériles à notre égard, c'est que nous n'avons pas soin d'en fonder la profondeur. Il faut qu'elles soient bien étendues, puisqu'elles jugeront tous les hommes, comme Jesus-Christ nous le déclare. Or elles ne les jugeront que parce qu'elles contiennent les regles de toutes leurs actions, & qu'elles condamnent tout ce qui est contraire à la justice.

VI. Mais Jesus-Christ ne s'est pas contenté de renfermer dans ses paroles cette lumiere que nous devons suivre en la conduite de notre vie ; il l'a renfermée aussi dans ses privations. Car il y a bien de la différence entre les privations de Jesus-Christ & les nôtres. Les nôtres

ne sont que des marques de notre impuissance & de notre foiblesse, & non de la disposition de notre cœur. Souvent nous ne désirons rien davantage que les choses dont l'ordre de Dieu nous a privés, & qu'il nous est impossible d'avoir. Mais les privations de Jesus-Christ sont des marques de son choix & de sa volonté: Il n'a été privé de rien que parce qu'il l'a voulu, & ainsi toutes ses privations sont des signes certains qu'il les a choisies, & qu'il les a préférées à la possession des choses dont il s'est privé. Or étant la sagesse infinie & la vérité souveraine, il ne s'est point trompé dans son choix; & par conséquent toutes les privations des choses du monde qu'il a embrassées, sont meilleures & plus utiles que la possession de ces mêmes choses. La conséquence est certaine & indubitable. Il a préféré la pauvreté aux richesses, l'humiliation & l'abaissement à la pompe du monde, la privation des plaisirs à la jouissance des plaisirs: donc la pauvreté est meilleure que les richesses; l'humiliation, que la pompe du monde; la privation des plaisirs, que la jouissance des plaisirs. Jesus-Christ, par le choix volontaire de ces privations, a décidé ces questions avec une autorité souveraine. Car pour nous

montrer, dit saint Augustin, que toutes ces choses, dont le désir porte les hommes au péché, sont viles & méprisables, il a voulu s'en priver.

De agone christian. c. 11; n. 12.

Mais si en décidant ces questions, il ne nous a pas imposé une nécessité absolue de nous priver de ces mêmes choses, il nous a imposé au moins une nécessité d'approuver son choix & son jugement. S'il n'est pas nécessaire de se priver entiérement des richesses, il est nécessaire de croire que la privation des richesses vaut mieux que la possession: il est nécessaire de croire que ceux qui y renoncent, sont plus heureux que ceux qui n'y renoncent pas; qu'ils choisissent la meilleure voie & la meilleure part: il est nécessaire de ne pas louer l'état des riches du monde, & de ne pas en inspirer l'amour par ses discours. On ne veille gueres d'ordinaire sur ces sortes de discours, & on les regarde comme indifférens: cependant rien n'a de plus grands & de plus mauvais effets sur les ames de ceux à qui on les fait. Car ce qu'il y a de plus naturel dans les passions, c'est-à-dire, ce qu'elles tirent de la corruption de la nature, est infiniment augmenté par les discours des hommes, qui impriment une idée avantageuse de ce que Jesus-Christ a méprisé, & qui tendent

ainsi

ainsi à condamner son choix, & à faire estimer ce qu'il a voulu faire mépriser.

VII. Les actions de Jesus-Christ sont encore des regles plus précises & plus expresses de la conduite des hommes, que ses privations ; car il y a imprimé tous les caracteres de sa sagesse, & les a exposés à la vue des hommes pour leur servir de modeles & de regles. Ils étoient trop grossiers & trop terrestres pour découvrir ces vérités dans le sein de Dieu & dans la sagesse increée : ainsi il a voulu les rendre sensibles en les imprimant dans les actions de son humanité. Il n'y a rien qu'on ne puisse lire dans ces divins caracteres ; mais on y lit sur-tout cette regle, qui comprend toutes les autres, & qui exclut toutes sortes de déréglemens, de n'avoir en vue, dans toutes ses actions, que l'exécution de la volonté de Dieu. C'est ce que Jesus-Christ, *entrant dans le monde*, s'étoit uniquement proposé, comme on le voit dans ces paroles de David, qui sont appliquées au Fils de Dieu par le grand Apôtre : *J'ai dit, me voici ; je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté, & accomplir votre loi au fond de mon cœur.* C'est ce qu'il appelloit sa nourriture. MEUS *cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, & perficiam opus ejus.* C'étoit sa nourritu- *Heb. 10, 7. Ps. 39, 8, 9. Joan. 4, 34.*

re, & sa nourriture continuelle; car il n'a jamais fait aucune action que dans cette vue. *Je fais toujours*, dit-il, *ce qui lui est agréable :* QUÆ *placita sunt ei facio semper*. Il ne vivoit & ne demeuroit dans le monde que pour cela; & c'est pourquoi, après l'avoir pleinement accompli, il cessa de vivre. Après avoir dit : *Tout est accompli*, dit saint Jean, *il rendit l'esprit :* DIXIT, *consummatum est*, *& inclinato capite, emisit spiritum.*

Joan. 8, 29.

Joan. 19, 30.

C'est ainsi que Jesus-Christ a voulu nous instruire de ce que nous devons à la volonté de Dieu. Nous pouvons dire comme lui, que nous ne sommes dans le monde que pour l'accomplir. C'est notre devoir & notre bonheur. Car quel plus grand déréglement, & quelle plus grande injustice peut-on s'imaginer, que de préférer les désirs & les fantaisies de créatures misérables comme nous sommes, aux volontés toujours saintes & toujours justes d'un Dieu tout-puissant? Quel plus grand honneur pouvons-nous avoir que celui de lui obéir? C'est là l'exemple & la regle que Jesus-Christ nous a donnés dans toute sa vie.

VIII. Enfin, de peur que les maux de la vie ne nous détournassent de l'exécution des volontés de Dieu, par la crainte d'y tomber, Jesus-Christ a voulu

lui-même souffrir tous ces maux, afin de nous montrer avec quelle fermeté nous devons nous attacher à la vérité & à la justice.

» Pour empêcher les hommes, dit » S. Augustin, d'appréhender les cho- » ses dont la crainte les engage à s'écar- » ter de la vérité, il a voulu les souffrir. « S'ils fussent demeurés innocens, ils n'auroient point été obligés de soutenir aucun combat pour la défense de la vérité. La nécessité de souffrir pour elle est une suite du péché; & ainsi il faut que l'homme, tout foible qu'il est, fasse présentement des actions de force qu'il n'auroit point été obligé de faire étant fort : mais pour l'empêcher de perdre courage, Jesus-Christ innocent s'est mis à la tête de ceux qui souffrent; il a souffert lui-même tous les maux que nous pouvions être obligés de souffrir, & il leur a montré, par son exemple, ce qu'il falloit souffrir pour la vérité. Ce n'est pas que les souffrances de Jesus-Christ n'aient encore d'autres fins, dont la principale est de satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés des hommes, & de lui offrir le prix de leur rédemption; mais celle de nous apprendre à souffrir en est certainement une, puisque saint Pierre nous déclare que Jesus-Christ *a souffert pour* 1. *Petr.* 2, 21.

nous en donner l'exemple, & nous engager à ſuivre ſes pas: CHRISTUS *paſſus eſt pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus.*

IX. Jeſus-Chriſt eſt encore la lumiere du monde d'une autre maniere, qui ſeule rend utile tout ce que l'on peut en appercevoir dans ſes paroles, dans ſes privations, dans ſes actions & dans ſes ſouffrances. C'eſt par le don de ſa grace: car nous ne découvrons toutes ces lumieres, qu'on peut appeller extérieures, que par une lumiere intérieure qu'elle nous donne. Mais elle ne nous les découvre qu'en nous attachant à Jeſus-Chriſt, & non en nous les faiſant puiſer immédiatement en Dieu; car Jeſus-Chriſt étant *la*
Joan. 14, 6. *voie, la vérité & la vie*, il faut marcher dans lui comme voie, pour arriver à lui comme vie. C'eſt pourquoi toutes les ſpiritualités qui nous ſéparent de Jeſus-Chriſt, ne ſont pas des voies, mais des égaremens, puiſqu'elles nous écartent de la véritable voie. Nourriſſons-nous donc de ſes divines paroles; honorons toutes ſes divines privations; ſoumettons-nous avec joie à toutes celles où il nous réduit; imitons ſes actions, & la fin unique de ſes actions, qui eſt d'accomplir la volonté de Dieu en tout; & recevons avec gratitude la part qu'il nous fait de ſes

souffrances, puisque c'est pour nous apprendre à souffrir, qu'il a voulu souffrir lui-même. C'est en cette maniere que Jesus-Christ sera notre lumiere, & que nous ne marcherons point dans les ténebres. Ce n'est pas la seule vue de cette lumiere qui nous en préserve, c'est de la suivre. Car Jesus-Christ ne dit pas: Celui qui me voit, ne marche point dans les ténebres, mais *celui qui me suit;* ou plutôt, il faut la suivre pour la voir; & il n'y a que ceux qui la suivent qui la voient, puisqu'il n'y a que ceux qui la suivent qui *ont la lumiere de la vie:* ET *habebit lumen vitæ;* & que ceux qui n'ont pas la lumiere de la vie, demeurent nécessairement ensevelis *dans les ténebres & dans l'ombre de la mort:* IN *tenebris & in umbra mortis.*

Joan. 8, 12.

Luc, 1, 79.

SUR L'ÉPÎTRE

DU DIMANCHE DE LA PASSION.

ÉPÎTRE. *Hebr.* 9, 11.

MEs *freres, Jesus-Christ, le Pontife des biens futurs, étant venu* dans le monde, *est entré une fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand & plus*

excellent, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire, qui n'a point été formé par la voie commune & ordinaire; & il y est entré, non avec le sang des boucs & des veaux, mais avec son propre sang, nous *ayant acquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs & des taureaux, & l'aspersion de* l'eau mêlée avec *la cendre d'une genisse, sanctifie ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté extérieure* & *charnelle, combien plus le sang de Jesus-Christ, qui, par l'esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un* vrai *culte au Dieu vivant? C'est pourquoi il est le Médiateur du Nouveau Testament, afin que par la mort* qu'il a soufferte *pour expier les iniquités qui se commettoient sous le premier Testament, ceux qui sont appellés* de Dieu, *reçoivent l'héritage éternel qu'il leur a promis, en Jesus-Christ notre Seigneur.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ est le Pontife de tous les hommes, comme il est le Rédempteur de tous les hommes, puisqu'il ne les rachete que par le sacrifice qu'il a souffert sur la croix, & qu'il offre dans

le ciel & sur la terre comme Pontife éternel. Mais la qualité que saint Paul lui donne d'être *le Pontife des biens futurs*, nous fait voir comment on participe aux effets qu'il opere dans les ames comme Pontife. Car puisqu'il est *le Pontife des biens futurs*, tous ceux qui n'ont aucun désir sincere de ces biens, & qui ne travaillent point à se les procurer, renoncent en quelque sorte aux fruits du sacerdoce de Jesus-Christ. Ils ne le connoissent point comme leur Pontife ; ils n'attendent rien de lui, & ils ne prétendent rien aux biens qu'il veut procurer aux hommes en cette qualité. Ils abusent même de toutes les graces qu'ils reçoivent de lui, puisqu'elles se rapportent à ces biens, & ne sont données que pour nous en inspirer l'amour. Il s'ensuit donc de-là que la cupidité dominante, & la préférence des biens temporels aux éternels, qui fait le caractere des gens du monde, est un renoncement à la Religion chrétienne. Car tout le culte que cette Religion rend à Dieu, est renfermé dans le sacrifice que Jesus-Christ offre en qualité de Pontife ; ce sacrifice comprenant non-seulement le corps du Médiateur, mais aussi toutes les bonnes œuvres des membres de l'Eglise, parce que Jesus-Christ les y offre

en offrant l'Eglise même avec lui, comme l'enseigne saint Augustin : *Tota ipsa redempta Civitas ; hoc est congregatio societasque sanctorum, universale sacrificium offertur Deo per sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit in passione pro nobis :* Toute *la cité rachetée est offerte à Dieu comme un sacrifice universel, par le Grand-Prêtre qui s'est offert pour nous dans sa Passion.* Toute l'Eglise est donc comprise dans le sacrifice de Jesus-Christ, & avec elle toutes les bonnes œuvres de ceux qui la composent, puisque ces bonnes œuvres, pour être reçues de Dieu, doivent être jointes au sacrifice de Jesus-Christ : ainsi ce sacrifice universel comprend tout le culte qui est rendu à Dieu par les membres de l'Eglise ; & comme il est offert par Jesus-Christ dans le ciel, il est aussi offert sur la terre par les Ministres de l'Eglise, & par Jesus-Christ souverain Prêtre ; ce que saint Augustin témoigne par ces paroles qu'il ajoute au même chapitre : *Quod etiam sacramento altaris fidelibus noto frequentat Ecclesia, ubi ei demonstratur, quod in ea re quam offert, ipsa offeratur.* C'est, dit-il, *ce que l'Eglise pratique tous les jours dans le Sacrement de l'autel, connu des fideles, où il lui est marqué, qu'elle est elle-même offerte dans le sacrifice qu'elle offre.*

August. de civit. Dei, l. 10, c. 6.

Mais ſoit que Jeſus-Chriſt offre ce grand & univerſel ſacrifice dans le ciel ou ſur la terre, il l'offre toujours comme *Pontife des biens futurs*, & il n'offre rien qui ne s'y rapporte. Ceux donc qui ne ſont rien pour les acquérir, qui bornent leurs prétentions & leurs déſirs aux biens de la terre, ne contribuent rien à ce ſacrifice, & ne préſentent rien à Jeſus-Chriſt qu'il puiſſe joindre à ſon ſacrifice. Ils ne prétendent rien à ce que Jeſus-Chriſt veut obtenir à ceux pour qui il l'offre : car tout ce qu'il demande ſe rapporte toujours aux biens futurs, puiſqu'il le demande comme Pontife, & qu'il n'eſt Pontife que des biens futurs.

II. Il s'enſuit de-là que tous les amateurs du monde, qui y mettent leur fin & leur eſpérance, & qui ne font aucun effort pour ſortir de ce malheureux état, n'aſſiſtent jamais comme il faut au ſacrifice de la Meſſe, ni d'une maniere qui leur ſoit utile ; parce qu'ils n'aiment point les biens pour leſquels le ſacrifice eſt offert, & qu'ils ne ſe joignent point à Jeſus-Chriſt, *Pontife des biens futurs*, qui ne s'offre que pour les obtenir à ſon Egliſe ; de ſorte qu'en y aſſiſtant de corps, ils ne font que le déshonorer & le profaner.

C'eſt, à la vérité, une pratique très-

sainte que d'assister tous les jours à la sainte Messe. On ne sauroit trop porter les fideles à s'unir à l'Eglise pour offrir avec elle tous les jours ce sacrifice. Mais il faut les avertir en même-temps, que ce sacrifice étant offert principalement par Jesus-Christ, comme *Pontife des biens futurs*, se rapporte uniquement à ces biens; de sorte que ceux qui ne les désirent point, ne sauroient se joindre au sacrifice de Jesus-Christ, ni rapporter ce sacrifice qu'à quelque fin basse, terrestre & indigne de sa sainteté; & delà il s'ensuit, non qu'ils ne doivent pas assister à ce sacrifice des Chrétiens, mais qu'ils doivent y assister avec des dispositions chrétiennes; car on peche, ou en n'y assistant pas quand l'Eglise le commande, ou en y assistant sans les dispositions qui y sont essentielles, qui consistent dans l'amour & le désir des biens éternels pour lesquels il est offert.

III. C'est ce qui fait voir encore que la maniere d'offrir utilement le sacrifice de la Messe, qui est le même que celui de Jesus-Christ sur la croix, ne dépend pas principalement des pensées de dévotion que l'on a pendant le sacrifice, ni des prieres que l'on y forme; il faut, à la vérité, tâcher d'exciter sa foi & sa dévotion par de saintes pensées & de saints

désirs, & même par des paroles saintes prononcées vocalement. Mais quand on seroit même privé de tous ces secours par des distractions involontaires, pourvu que Dieu voie dans le cœur ce désir *des biens futurs*, & cet amour de la vie éternelle, on coopere au sacrifice de Jesus-Christ, & l'on sacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de sacrifier en cette maniere, il faut que hors de l'Eglise, & dans les actions ordinaires de la vie, on ait effectivement cette intention. Car il ne faut pas prétendre qu'il soit possible de se rapporter à Dieu dans l'Eglise, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ses autres actions. C'est hors de l'Eglise, & dans les actions ordinaires de la vie, que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Eglise. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Eglise, ne le trouve point dans l'Eglise. Le sacrifice est une suite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne se sacrifie point à Dieu; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lorsque l'on donne tout le reste de son temps à ses passions, sans rapport à Dieu.

IV. Doit-on conclure de-là que Jesus-Christ soit tellement le *Pontife des biens futurs*, qu'on ne puisse lui demander aucun bien pour cette vie, ni prétendre

en obtenir aucun par son sacrifice? Ce seroit une très-fausse conclusion; car l'Eglise, dans les prieres même du sacrifice, demande des graces & des bienfaits temporels. Elle l'offre non-seulement pour l'espérance du salut éternel, mais
Canon de la Messe. aussi pour la vie temporelle : *Pro spe salutis & incolumitatis suæ.* Elle demande la protection de Dieu en toutes choses : *Ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio.* Elle demande le secours de Dieu pour l'ame & pour le corps : *Tutamentum mentis & corporis.* Elle approuve qu'on offre le sacrifice pour diverses nécessités temporelles. La puissance de Jesus-Christ n'est pas bornée aux seuls *biens futurs*, puisqu'il a reçu dans sa résurrection toute sorte de puissance dans le
Matth. 28, 18. ciel & sur la terre : *Data est mihi*, dit-il, *omnis potestas in cœlo & in terra.* Cette puissance étant la récompense du sacrifice qu'il a offert sur la croix, on ne doit point douter qu'il ne soit le distributeur de tous les biens temporels, de même que de tous les biens éternels, & que nous ne tenions de lui tout ce que nous en avons jusqu'à la vie même; car ayant mérité de la perdre par le péché, elle ne nous est prolongée que par les mérites de Jesus-Christ. Comment donc peut-on dire que Jesus-Christ ne soit le

Pontife que des biens futurs, puisque les biens temporels dépendent de lui comme les futurs ? C'est qu'il ne donne & n'obtient à personne les biens temporels que par rapport aux biens futurs. Tout bienfait temporel se reçoit mal & avec ingratitude, si l'on n'en use pour cette fin. S'il nous prolonge la vie temporelle, c'est afin que nous l'employions à acquérir les biens futurs, à remédier à nos maladies spirituelles, & à nous préparer à l'éternité. Quiconque en use pour une autre fin, est un ingrat, & abuse, contre l'intention de Jesus-Christ, des biens qu'il reçoit de Jesus-Christ. Ainsi, comme il ne nous accorde jamais rien que pour cette fin, il n'est pas permis de les lui demander pour une autre fin, ni d'en user pour une autre intention. Ce n'est donc pas un mal de demander à Jesus-Christ des choses temporelles ; mais c'est un mal de ne demander à Jesus-Christ que des choses temporelles, de s'y arrêter, & d'en faire la derniere fin de nos demandes. Jesus-Christ ne peut rien accorder à de telles prieres que par justice, & pour la punition de ceux qui les lui offrent, & qui emploient son sacrifice à cette fin ; & leur oblation, en tant qu'elle vient d'eux-mêmes, ne se termine qu'à les rendre plus criminels.

V. Mais quel est le lieu principal où Jesus-Christ offre la victime de son sacrifice ? C'est *le sanctuaire*, dit l'Apôtre, & ce sanctuaire est le ciel ; car Jesus-Christ n'étant pas Prêtre selon l'ordre d'Aaron, n'est jamais entré dans le sanctuaire de la Jérusalem visible.

Il est entré, dit l'Apôtre, dans le *sanctuaire* du ciel, non comme le Grand-Prêtre entroit *une fois l'année* dans celui de la terre, & *il y est entré non avec le sang des boucs*, mais avec *son propre sang :* SED *per proprium sanguinem.* Ce n'est point lui qui a imité le Grand-Prêtre de la Synagogue, mais c'est que Dieu avoit imposé cette loi au Grand-Prêtre de la Synagogue, pour figurer ce que Jesus-Christ devoit faire. La vérité n'est pas pour la figure, mais la figure est pour la vérité qu'elle représente. Comme donc le Grand-Prêtre de la loi, après être entré dans le sanctuaire du temple, y offroit le sang du veau & du bouc qu'il avoit immolé hors de ce temple ; de même Jesus-Christ étant entré dans le sanctuaire du ciel, y offre à Dieu le sacrifice immolé hors du ciel, c'est-à-dire sur le Calvaire. L'immolation n'a été faite qu'une fois, & elle a été terminée par la mort de Jesus-Christ ; mais l'oblation de Jesus-Christ immolé est éter-

nelle, & elle se fait par-tout où est Jesus-Christ. Elle se fait dans le ciel, parce que Jesus-Christ y est. Elle se fait sur la terre, parce que Jesus-Christ s'y rend présent pour s'y offrir sur nos autels. Ainsi l'oblation de Jesus-Christ présent est une suite nécessaire de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Il s'offre dans le ciel comme immolé sur le Calvaire ; & il s'offre de même sur la terre comme immolé sur la croix. Mais cette immolation sur le Calvaire est représentée de plus sur la terre par la séparation visible des voiles dont il est couvert sur nos autels. La victime & l'oblation de la victime sont les mêmes, sur le Calvaire, dans le ciel & sur nos autels ; & ce n'est par-tout que la même oblation & le même offrant, qui est Jesus-Christ en qualité de Prêtre éternel : *Tu es sacerdos in æternum* Ps. 109, *secundùm ordinem Melchisedech.* 4.

VI. Il est aisé de comprendre par-là de quelle maniere il faut assister au sacrifice de la Messe. Car puisque ce sacrifice qui se fait sur nos autels, est le même, quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que Jesus-Christ a offert sur le Calvaire, & que Jesus-Christ s'y offre par la continuation de la même oblation qu'il a faite

ſur le Calvaire, & qu'il ſera toujours dans le ciel ; il eſt clair que nous devons aſſiſter à la Meſſe comme nous aurions dû aſſiſter au ſacrifice de la croix, ſi nous y avions été préſens, & comme y a aſſiſté la ſainte Vierge, qui y a été effectivement préſente. Elle s'eſt jointe aux diſpoſitions de Jeſus-Chriſt offrant ſon ſacrifice ; & nous devons nous unir à ces mêmes diſpoſitions ; & quoique nous ſoyons bien éloignés de les comprendre comme la ſainte Vierge les comprenoit, nous devons néanmoins y entrer ſelon la meſure de notre lumiere. Jeſus-Chriſt s'eſt offert pour adorer la ſainteté de Dieu, pour réparer l'outrage qui lui avoit été fait par les péchés des hommes, pour réconcilier l'homme avec Dieu, & pour lui obtenir les graces & les biens néceſſaires pour opérer ſon ſalut. Nous devons entrer dans les mêmes vues & les mêmes motifs, & offrir cette ſainte victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas ſi diſtinctement par notre eſprit, uniſſons-nous au moins de cœur à l'eſprit de Jeſus-Chriſt ſans les comprendre. Joignons-nous à l'Egliſe dans cette oblation, & demandons à Jeſus-Chriſt quelque part de l'eſprit qu'il inſpire à l'Egliſe pour l'offrir.

VII. Jesus-Christ n'est entré dans le ciel que par son sang, c'est-à-dire, qu'en sacrifiant son corps à Dieu, & en offrant à Dieu ce corps sacrifié : mais il ne l'a offert que pour nous, & parce que le nôtre n'étoit plus capable de lui être offert. Nous étions bien obligés de lui offrir notre vie pour l'expiation de nos péchés ; mais étant souillée, elle n'en étoit pas digne ; parce que toute victime qu'on offre à Dieu doit être pure, & nous étions impurs & souillés. Mais ce qui nous étoit impossible dans l'état où nous étions réduits, nous a été rendu possible par Jesus-Christ. En offrant sa vie pour nous en sacrifice d'expiation, il nous a rendu capables de lui offrir aussi la nôtre en la joignant à la sienne. La sainteté de sa victime rend la nôtre agréable aux yeux de Dieu. Il ne faut donc pas croire que Jesus-Christ, offrant sa vie pour nous, ait prétendu nous exempter d'offrir la nôtre. Il a offert son sacrifice pour sanctifier le nôtre, & non pour l'anéantir. L'homme, après le sacrifice de la croix, demeure dans la même obligation d'offrir à Dieu sa propre vie en sacrifice. Mais le sacrifice de Jesus-Christ fournit à l'homme le moyen de rendre son sacrifice agréable à la majesté de Dieu.

VIII. Tous les hommes, à la vérité,

ne font pas obligés à mourir d'une mort fanglante comme Jesus-Christ, ni de fouffrir le martyre comme lui; mais ils font tous obligés de mourir, & d'offrir leur vie en facrifice, comme Jesus-Christ & par Jesus-Christ. Dieu s'eft réfervé de leur marquer le temps & la maniere de leur facrifice; & ce temps qu'il leur a marqué, eft celui où il les met dans la néceffité de mourir. Il le fait quelquefois par une violence étrangere. Il leur rend quelquefois la mort abfolument néceffaire, en l'attachant à l'obligation de rendre témoignage à la vérité. Mais de quelque maniere que ce foit, c'eft un devoir général d'offrir fa vie en facrifice à Dieu, & de l'offrir par Jesus-Christ, & en l'uniffant à la mort de Jesus-Christ; & ainfi c'eft un exercice & une pratique très-utile, en affiftant, comme les fideles font fi fouvent, au facrifice du corps de Jesus-Christ, qui fe fait fur nos autels, d'offrir en même-temps notre vie à Dieu pour le temps où il nous la demandera, & de lui demander la grace de la lui offrir quand il lui plaira de nous mettre dans cette néceffité.

IX. Il s'enfuit de-là que tous les membres de Jesus-Christ font en cela conformes à leur chef; qu'ils n'entreront, non plus que lui, dans le ciel qu'avec leur

ſang, c'eſt-à-dire, par le ſacrifice de leur vie unie à ſon ſacrifice ; & qu'ainſi il n'eſt pas vrai ſeulement de Jeſus-Chriſt comme chef, mais de Jeſus-Chriſt tout entier, c'eſt-à-dire, du chef & des membres, qu'ils n'entrent dans le ſanctuaire du ciel que par le ſacrifice de leur vie. Mais comme les mots de *vie* & d'*ame* ſe prennent dans l'Ecriture non-ſeulement pour la vie du corps, mais auſſi pour le principal objet humain de l'attachement de l'ame, & que c'eſt en ce ſens qu'il nous eſt commandé *de haïr notre ame*, & qu'il eſt dit que *celui qui conſerve ſa vie, la perdra* ; on peut dire encore que l'on n'entrera dans le ciel qu'en perdant ſa vie & ſon ame, c'eſt-à-dire, en renonçant aux choſes qui font la principale attache humaine de l'ame. Dieu veut être le principal objet de notre cœur ; il ne peut ſouffrir de compagnon : nous ne devons rien préférer, ni égaler à Dieu, ni mettre aucune choſe en balance avec Dieu. Il faut qu'il voie dans notre cœur une diſpoſition de perdre tout, & même la vie, plutôt que de le perdre. Ainſi, quoique tous les Chrétiens ne ſoient pas dans le dégré de force néceſſaire pour ſouffrir actuellement le martyre, ce qui fait dire à S. Auguſtin, qu'il y a pluſieurs femmes mariées qui

Luc. 14, 26. *Matth.* 10, 39, *& Marc.* 8, 34.

De ſanctâ virginit. c. 44, *n.* 45.

ſont aux yeux de Dieu dans un plus haut dégré de perfection & de vertu, que plusieurs vierges, parce que Dieu voit en elles qu'elles ſont prêtes à mourir pour lui, ce qu'il ne voit point dans ces vierges : il y a pourtant un ſens dans lequel le martyre eſt d'obligation à tous les Chrétiens, ſelon la préparation du cœur; parce que tous les Chrétiens doivent être dans une préparation réelle & effective de tout perdre, & la vie même, plutôt que de perdre Dieu; & cette diſpoſition néceſſaire à tout Chrétien, étant une eſpece de martyre, & ce que l'Evangile appelle la perte de ſa propre vie, il s'enſuit en ce ſens qu'aucun des membres de Jeſus-Chriſt ne ſera reçu au ciel que par le martyre & par ſon ſang.

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

EVANGILE. *S. Jean, 8, 46.*

EN ce temps-là, Jeſus diſoit aux Juifs & aux Princes des Prêtres : Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui eſt de Dieu

entend les paroles de Dieu : c'est pour cela que vous ne les entendez point, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui répondirent donc : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, & que vous êtes possédé du démon ? Jesus leur repartit : Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon Pere, & vous, vous me déshonorez. Pour moi je ne recherche point ma propre gloire ; un autre la recherchera, & me *fera justice. Oui, je vous le dis, & je vous en assure : Si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Les Juifs lui dirent : Nous connoissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, & les Prophetes aussi, & vous dites : Celui qui gardera ma parole ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre Pere Abraham qui est mort, &* que *les Prophetes* qui *sont aussi morts ? Qui prétendez-vous être ? Jesus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Pere qui me glorifie : vous dites qu'il est votre Dieu, & cependant vous ne le connoissez pas : mais pour moi je le connois ; & si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous ; mais je le connois, & je garde sa parole. Abraham votre pere a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu, & il*

en a été rempli de joie. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, & vous avez vu Abraham? Jesus leur répondit : Oui, je vous le dis, & je vous en assure, je suis avant qu'Abraham fût au monde. Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jetter; mais Jesus se cacha, & sortit du temple.

EXPLICATION.

I. ON peut considérer les premieres paroles de cet Evangile, ou comme une regle & un modele général pour tous les Pasteurs, ou comme un caractere singulier de Jesus-Christ. Tous les Pasteurs doivent pouvoir dire aux peuples qui leur sont confiés : *Qui de vous me convaincra de péché ?* Mais Jesus-Christ l'a dit, & a pu le dire aux Juifs d'une maniere si particuliere, qu'elle fait un des principaux caracteres qui le distinguent de tous les hommes purement hommes. Tout Pasteur devroit avoir droit de dire : *Qui de vous me convaincra de péché ?* Parce que, selon le premier ordre de l'Eglise, tous les Prêtres doivent avoir conservé l'innocence de leur Baptême, & en avoir augmenté la grace par un exercice continuel des vertus chrétiennes. Si l'Eglise s'est trouvée obligée dans la suite des temps d'en admettre d'au-

tres, c'est avec douleur, contre son premier esprit, & par la nécessité où elle a été réduite : mais au moins elle exige encore de ceux qu'elle admet au Sacerdoce, une vie exempte de crimes depuis un temps considérable. Elle veut qu'il n'y ait rien qui les déshonore devant ceux qu'ils doivent instruire. Elle est bien éloignée d'approuver qu'on fasse du Sacerdoce un état de pénitence, & qu'on porte aux autels des mains encore toutes souillées par des déréglemens honteux & connus. Elle sait trop quelle est la grandeur & la pureté des mysteres dont elle les rend Ministres, & elle n'ignore pas que, quoique Jesus-Christ ait ordonné au peuple de pratiquer ce que disent les Pasteurs, & de ne pas imiter leurs actions : *Quæcumque dixerint vobis facite ; secundùm opera verò eorum nolite facere ;* c'est néanmoins une tentation si humaine & si naturelle à l'homme, d'être peu touché par des instructions qui sont démenties par la vie précédente de celui qui les donne, qu'elle évite autant qu'elle peut d'y exposer ses enfans. La vie prêche aussi-bien que les paroles ; & l'impression de ce qui y paroît, ou y a paru, est toujours beaucoup plus vive que celle qui n'est formée que par les discours. On parle par rapport à ce qu'on veut persua- *Matth. 23, 3.*

aux autres ; mais on vit par rapport à ce qu'on aime, & l'on aime ce que l'on juge de meilleur pour soi. Il ne faut donc pas qu'un Pasteur qui prêche par sa vie que le monde & les choses du monde sont aimables & dignes d'être recherchées, prétende persuader ses auditeurs par ses paroles, qu'elles ne sont dignes que de mépris. Ce sont deux manieres de prêcher qui se détruisent l'une l'autre : mais la plus forte & la plus vive, qui est celle de l'exemple & de la vie, l'emporte toujours sur l'autre.

Il faut au moins, comme je l'ai dit, que la vie qui précede immédiatement le Sacerdoce & les fonctions de ce ministere, ne démente pas les paroles des Pasteurs, & ne donne point l'idée qu'elles ne sont pas sinceres. Il faut que la malice du cœur n'ait pas cette prise, & qu'ainsi le Pasteur, en disant avec Jesus-Christ, *Qui de vous me convaincra de péché?* ne réveille pas dans ceux à qui il parle, des souvenirs qui le rendent méprisable & odieux.

II. Cependant comme Dieu a voulu que son Eglise fût gouvernée par des hommes foibles, & non par des Anges exempts de défauts humains, il ne faut pas aussi que les peuples exercent envers leurs Pasteurs une sévérité maligne, en

ne

ne leur pardonnant aucun des défauts qu'ils se pardonnent à eux-mêmes si facilement. Car c'est une chose étrange combien ceux qui sont si peu spirituels, & si indulgens à l'égard d'eux-mêmes, sont subtils & spirituels à l'égard des Ministres de l'Eglise. La malignité leur ouvre les yeux sur les moindres choses. Ils ne leur pardonnent rien; ils n'excusent rien en eux. Le diable qui couvre aux yeux des peuples leurs propres péchés, afin de les y entretenir, leur découvre les moindres défauts des Pasteurs, pour les avilir, & pour détruire l'impression de leurs paroles & de leur exemple. C'est un puissant motif aux Ministres de l'Eglise, pour éviter même les petits défauts, & pour pratiquer ce que saint Paul 2. Cor. témoigne qu'il observoit dans sa condui- 6, 3. te, de ne donner à personne aucun sujet de scandale, afin de ne pas faire blâmer son ministere. Mais les peuples ont aussi un très-grand intérêt de s'éloigner de cet esprit de malignité envers les Pasteurs, parce qu'ils se privent par-là du fruit des vérités qu'ils leur annoncent, & qu'ainsi ce sont eux-mêmes qui en portent la peine. Ils devroient considérer qu'il n'est pas étrange que les Pasteurs, vivant avec les hommes pour le bien des hommes, y contractent quelque

poussiere par le commerce qu'ils ont avec eux; mais que la charité qu'ils pratiquent continuellement dans l'exercice de leur ministere, est très-capable de les en purifier, selon qu'il est dit, que
1. Petr. 4, 8. *la charité couvre la multitude des péchés :* CHARITAS *operit multitudinem peccatorum.*

Ils ont même sujet de s'imputer les défauts de leurs Pasteurs, Dieu ne permettant pas qu'ils leur donnent de plus grands exemples de vertu, & les laissant tomber dans divers défauts; parce que les peuples ne méritent pas d'être éclairés par des lumieres plus pures : & enfin ils doivent craindre que cette délicatesse à l'égard des défauts des Supérieurs, ne vienne d'un fonds d'orgueil & d'un esprit d'indépendance, qui cherche des prétextes pour se soustraire à la conduite des Supérieurs, & pour s'établir juge & arbitre unique de ses propres actions. Qui est trop sensible aux petits défauts des Supérieurs, hait tous les Supérieurs, & n'en voudroit reconnoître aucun.

III. Voilà l'usage que nous pouvons faire de cette parole de Jesus-Christ, en la regardant comme une regle pour ses Ministres. Mais si nous la considérons par rapport à lui-même, elle peut nous servir de lumiere pour découvrir dans

Jesus-Christ des qualités qu'on ne peut remarquer en aucun autre homme.

Ceux qui ont fait réflexion de près sur la vie des plus grands hommes, ont toujours été forcés d'y reconnoître quelques défauts, & d'avouer qu'ils étoient hommes par quelque endroit. Mais plus on fait de réflexion sur celle de Jesus-Christ, plus on y voit paroître par-tout une exemption totale de défauts. Il ne faut pour cela que faire attention aux sources générales des défauts des hommes, & voir ensuite si on en trouvera quelques traces & quelques vestiges dans la vie de Jesus-Christ.

Tous les péchés des hommes ont leur racine & leur origine dans la triple concupiscence marquée par saint Jean dans ces paroles : *Tout ce qui est dans le monde* 1. Joan. 2, 16.
est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; ce qui ne vient point du Pere, mais du monde.

Mais on ne voit rien en Jesus-Christ de cette triple concupiscence ; on n'y remarque pas un regard, pas une action, pas une parole où il en paroisse le moindre vestige.

IV. Qu'on lise tout ce que les Evangélistes rapportent de la vie de Jesus-Christ, & qu'on examine toutes les cir-

constances de ses actions, on ne trouvera point qu'il y ait jamais recherché le moindre plaisir. Tout y est conduit par la raison, par la charité, par la vue de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes, mais c'est uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de sa grace & du salut qu'il est venu apporter au monde, il mange presque toujours avec les pauvres & chez les pauvres, de ce qui s'y trouve ; ce qui étoit joint avec une extrême mortification. Sa vie est une vie toute de fatigue, & d'un travail sans relâche & sans délassement, toujours tendue, toujours occupée à ses fonctions. On ne parle pas même dans sa vie de mortifications, ni d'austérités ; parce qu'encore qu'elle en fût toute remplie, néanmoins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'effort. Jesus-Christ n'avoit rien à combattre de ce côté-là, ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de résister. Il a donc embrassé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il vouloit en donner l'exemple, mais non par le désir de mortifier en lui-même quelque mauvaise inclination, puisqu'il n'en pouvoit avoir. Ceux qui ont quelque chose à vaincre

en eux-mêmes, sont obligés de faire des efforts pour se garantir de cet ennemi. On ne voit rien de cela dans Jesus-Christ. Il n'a point dit de lui comme saint Paul : *Je traite rudement mon corps, & je le réduis en servitude.* La privation de tout plaisir paroît en lui souverainement ; mais elle y paroît sans effort, & par une pure suite de son choix & de sa volonté. 1. Cor. 9, 27.

V. Jamais il n'y eut une extinction plus absolue & plus entiere de toute curiosité, que celle qui paroît dans la vie de Jesus-Christ. Il n'y a pas un discours qui puisse appliquer l'esprit aux choses du monde & à la beauté des créatures. Celui qui savoit toutes les choses passées, présentes & futures, qui pénétroit le fond des cœurs, qui lisoit dans l'avenir*, connoissoit à plus forte raison tous les secrets de la nature, toutes les inventions utiles à la vie humaine, & ce qu'il y a de vrai dans toutes les sciences & dans tous les arts. Cependant il n'en parle jamais. Il n'apprend rien aux Apôtres, ni à ses Disciples, d'aucun art, ni d'aucune science humaine. Les esprits des hommes étoient occupés, dans le temps qu'il étoit sur la terre, de certains objets qui les remplissoient, des Romains, des Grecs, des Empereurs,

d'Hérode & de sa famille. Jesus-Christ en parle aussi peu, que s'ils n'eussent point été au monde. Il nomme seulement une fois le nom de César, pour se défendre d'une question captieuse qui lui avoit été faite ; mais c'étoit après se l'être fait nommer, pour marquer qu'il ne se portoit pas de lui-même à en parler. Il n'explique à ses Apôtres aucune des difficultés de l'Ecriture qui pouvoient tenir quelque chose de la curiosité. Son esprit ne paroît occupé que de Dieu, du salut des hommes & des choses éternelles. Qu'on examine tous les hommes que nous pouvons connoître par les livres, & que l'on voie s'il y a rien en eux de ce caractere. Socrate, qui paroît le plus singulier de tous, est un homme tout rempli de petites idées & de petits raisonnemens qui ne regardent que la vie présente ; un homme qui prend plaisir à discourir de vérités pour la plupart inutiles, & qui ne tendent qu'à éclairer l'esprit à l'égard de quelques objets humains. Mais on ne voit rien, ni dans lui, ni dans aucun des autres hommes, du caractere de Jesus-Christ, de cette élévation au-dessus du monde présent, & de toutes les choses de la terre, & de cette application unique à ce qui regarde l'autre vie.

VI. Enfin, l'exemption totale de la troisieme concupiscence, qui est ce que saint Jean appelle *l'orgueil de la vie*, n'y paroît pas avec moins d'éclat. Que ne pouvoit point faire un homme maître des vents & des tempêtes, à qui toute la nature étoit soumise, s'il eût eu quelque mouvement de cette passion qui remue tous les autres hommes ? Ce n'étoit rien pour lui que de se faire Roi du monde, & de se faire suivre par tous les hommes. Il n'avoit qu'à leur montrer les merveilles de son pouvoir, à se faire voir transfiguré en leur présence comme il parut à trois de ses Apôtres, & à ne point les contredire dans leurs passions, ou à les effrayer par l'éclat de sa grandeur & les effets de sa puissance. Mais tout cela est indigne de Jesus-Christ. Il passe trente ans de sa vie sans être connu de qui que ce soit ; & lorsqu'il se fait connoître, c'est d'une maniere si éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle n'en pouvoit inspirer l'amour & le désir à qui que ce soit. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat ; il ne paroît point à la cour des Rois ; il ne se signale point auprès des Grands ; il prêche ordinairement aux pauvres, & ne se fait suivre que par des disciples pauvres ; il ne fait aucun établissement

dans le monde, & il y marche toujours dans la vue de la mort, & d'une mort cruelle & honteuse, dont il avoit toutes les circonstances présentes, & qu'il avoit souvent prédite à ses disciples.

Il fait, à la vérité, une infinité de miracles éclatans par la nécessité de son ministere ; parce qu'il devoit accomplir les prophéties, & donner des preuves claires de sa mission. Mais il les étouffe tellement par le rabaissement de sa vie, qu'il donne la liberté aux plus vils d'entre les hommes, de le décrier, de le mépriser, & d'entreprendre contre sa vie. Il est étrange que Jesus-Christ étant maître de la nature, comme il le faisoit voir par ses miracles, n'ait été craint de personne. C'est que les marques d'humilité dont il se couvroit, faisoient encore plus d'impression sur l'esprit, que les marques de grandeur qui paroissoient dans ses œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en Jesus-Christ, n'est qu'une suite de son ministere ; & tout ce qu'il y a de petit & d'humble, est un effet de sa volonté & de son choix ; & l'on ne voit rien en lui qui n'inspire le mépris du monde & de son éclat.

VII. Ce caractere si singulier, d'être totalement exempt de toutes les pas-

sions, de tous les désirs & de toutes les vues des autres hommes, qui se remarquent continuellement dans leurs actions & dans toute la conduite de leur vie, n'est qu'une suite d'un autre caractere aussi particulier. C'est celui de ne point vivre pour la vie présente, de rapporter tout à une autre vie, & de n'instruire les hommes que par rapport à ce qu'ils doivent craindre ou espérer après la mort. Qu'on examine toutes les actions & toutes les paroles de Jesus-Christ, aucune ne se rapporte à la vie présente; il ne paroît point qu'il en désire la moindre chose, ni qu'il en ait inspiré le désir à personne. Il ne la compte pour rien; il est tout occupé d'une autre vie, & d'autres objets invisibles aux sens. C'est ce qui ne se voit en aucun autre. Quoiqu'il y ait eu une infinité de Philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, & par conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment les principaux de leurs soins. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'a été que le sujet de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiroient aucune conséquence pour leur conduite. Il est étrange même combien les Pro-

phetes & Moïse, le plus grand d'entre eux, parlent peu de l'autre vie, quoique, sans doute, ils y pensassent beaucoup. Il n'y a que Jesus-Christ seul qui en paroît, non-seulement occupé, mais qui ne paroît occupé d'aucune autre chose, & qui en fait l'unique objet de sa vie & de ses paroles. Par-là il est clair qu'il ne devoit prendre aucune part à tous les désirs & à toutes les passions des hommes, parce qu'elles ont toutes pour objet les choses présentes & sensibles. Sa vie est donc un caractere suivi & si singulier, qu'il est plus différent en cela des autres hommes, que les hommes ne sont différens des bêtes.

VIII. Ce qu'il y a de plus étrange en cela, est que ce qui sert de fondement à ce caractere, étoit presque reconnu de tous les hommes par un consentement universel. Le peuple & les savans, principalement parmi les Juifs, s'accordoient dans ces vérités capitales, qu'il y avoit un Dieu qui récompenseroit dans l'autre vie les bonnes actions, & puniroit les mauvaises. Tous les Juifs disoient com-
Tob. 2. me Tobie : *Nous sommes les enfans des*
13. *Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne manquent point de fidélité à son égard :* Filii *sanctorum sumus, & vitam illam expectamus,*

quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo. Or, supposé ce principe, il s'ensuit que la vie présente doit être conduite par rapport à cette autre vie; que tout ce qui nous arrive en celle-ci, prospérité, affliction, élévation, bassesse, biens, maux, est de nulle considération; que l'autre vie doit nous occuper entiérement, & qu'il n'y a que cet objet qui mérite qu'on s'y applique. Cependant personne n'avoit tiré, avant Jesus-Christ, ces conséquences si justes, si naturelles, si nécessaires, & n'en avoit paru pleinement & totalement pénétré. Les Saints même de l'ancien Testament avoient paru assez frappés des biens & des maux de cette vie, & les avoient comptés pour quelque chose de considérable. Jesus-Christ seul les a regardés comme la raison obligeoit de les regarder. Jesus-Christ seul a vécu & parlé conformément à ses principes, sans se démentir en aucune chose, sans que la coutume, ni l'exemple des autres, ait fait aucune impression sur lui. Ainsi il est le seul qui ait vécu selon la raison, & dont la vie n'ait été qu'une suite des principes dont il étoit rempli. Il est le seul dont les pensées, les actions, les paroles, se soient parfaitement accordées. Ce ne sont que contrariétés dans

les autres hommes. Ils vivent selon certaines vues, & ils parlent selon d'autres. Leurs pensées se combattent, & n'ont aucune uniformité, ni aucune suite. Tout est égal en Jesus-Christ ; rien ne se dément ; tout s'entretient ; tout tend au même but ; & ce but est un but de lumiere & de raison, & non de caprice & de passion.

IX. Voilà quelle a été en Jesus-Christ cette exemption de défauts, marquée par ces paroles : *Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché ?* Quis *ex vobis arguet me de peccato ?* Et l'on ne doit pas s'étonner si la suite de ce défi qu'il fait aux Juifs, est de leur reprocher qu'ils ne se rendoient pas aux vérités qu'il leur annonçoit : car ce caractere si singulier de sainteté, étoit une preuve qui devoit les obliger à se soumettre à ce que leur disoit le plus raisonnable de tous les hommes ; & personne n'avoit droit de préférer ses pensées à celles de celui en qui on voyoit des lumieres si solides & si élevées au-dessus de celles des hommes. Il n'y avoit qu'une corruption de cœur, une haine secrete de la vérité, qui pût empêcher d'embrasser les vérités que Jesus-Christ annonçoit ; & c'est pourquoi Jesus-Christ ajoutoit encore : *Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu.*

Vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. C'est Dieu qui guérit la corruption du cœur, en inspirant un amour sincere de la vérité. Or celui qui est ainsi disposé, reçoit sans peine des vérités telles que celles que Jesus-Christ annonçoit, puisqu'elles étoient suffisamment attestées par sa sainteté & par ses miracles, & qu'elles se trouvoient conformes à la droiture du cœur. Au contraire, comme elles sont opposées aux inclinations de la nature corrompue, elles sont rejettées de tous ceux qui sont dominés par leurs passions. C'est par-là que Dieu discerne les hommes. La vérité est toujours reçue par tous les cœurs sinceres & droits; elle est rejettée par tous les cœurs corrompus: mais cela ne doit s'entendre que de la vérité suffisamment prouvée & attestée: car la droiture du cœur ne reçoit pas, & ne doit pas recevoir les vérités sans preuves solides; parce que ce seroit agir contre le bon sens & la raison, que d'agir de cette sorte; ce qui est contraire à la droiture du cœur.



SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

EVANGILE. *S. Jean, 7, 32.*

EN ce temps-là, les Princes des Prêtres & les Pharisiens envoyerent des archers pour prendre Jesus ; mais Jesus leur dit : Je suis encore avec vous un peu de temps, & je vais ensuite *vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point, & vous ne pouvez venir où je suis. Les Juifs dirent donc entre eux : Où est-ce qu'il s'en ira, que nous ne pourrons le trouver ? Ira-t-il vers les Gentils, qui sont dispersés par tout le monde, & instruira-t-il les Gentils ? Que signifie cette parole qu'il vient de dire : Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point, & vous ne pouvez venir où je serai ? Le dernier jour de la fête, qui étoit le plus solemnel, Jesus se tenant debout, disoit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur, comme*

dit l'Ecriture. Ce qu'il entendoit de l'Esprit que devoient recevoir ceux qui croiroient en lui, [car le Saint-*Esprit n'avoit pas encore été donné, parce que Jesus n'étoit pas encore glorifié.*]

EXPLICATION.

I. SI ces Prêtres & ces Pharisiens eussent suivi les lumieres de la raison, ils n'auroient jamais eu recours à ce moyen qu'ils veulent employer; car ne pouvant douter des miracles de Jesus-Christ, ils en auroient conclu que celui qui pouvoit redonner la santé à tant de malades, qui *commandoit aux vents & à la mer*, pourroit bien, s'il le vouloit, rendre leurs desseins inutiles, & même en faire une rigoureuse punition. Cependant ils ne sont point touchés de cette crainte. Ils n'avoient vu en Jesus-Christ aucun mouvement de vengeance contre ses ennemis. Il n'avoit fait paroître aucune marque de puissance dans la punition de qui que ce soit. Ils en concluoient qu'ils étoient en état de l'offenser impunément. C'est l'illusion de la plupart des hommes; la patience de Dieu les trompe, & ils s'imaginent qu'il ne fera jamais ce qu'il ne fait pas en cette vie. Les Pharisiens jugeoient de Jesus-Christ par eux-mêmes. Comme ils ne man-

Luc. 8, 24.

quoient point de se venger de leurs ennemis quand ils le pouvoient, ils s'imaginoient que si Jesus-Christ l'avoit pu, il auroit agi de la même sorte. Ils prenoient donc sa douceur & sa patience pour une marque d'impuissance : mais rien n'est si faux que ces pensées des Pharisiens à l'égard de Jesus-Christ, & des hommes envers Dieu. Jesus-Christ étant juste, avoit dessein de punir les Pharisiens quelque jour : & Dieu a de même la volonté d'exercer sa justice contre les pécheurs ; mais c'est selon les regles d'une sagesse divine, & non selon les caprices précipités des hommes. Les retardemens de Dieu sont des marques de sa puissance, & non de son impuissance. Les hommes se hâtent, parce qu'ils craignent que les occasions ne leur échappent ; & ils se pressent de faire ce qu'ils ont dans l'esprit, parce qu'ils savent qu'ils n'en auront pas toujours le pouvoir. Mais Dieu étant infiniment puissant, ne manque jamais de force pour punir les hommes quand il le veut ; & ainsi il attend que leurs iniquités soient consommées, & il n'exerce ses vengeances que dans les temps que sa sagesse choisit par rapport à tous ses autres desseins.

II. Le combat des justes contre les

méchans est un combat dans lequel les justes sont pleinement assurés de la victoire, pourvu qu'ils ne se trahissent pas eux-mêmes. Ils n'ont pas, à la vérité, comme Jesus-Christ, le pouvoir de renverser & de rendre inutiles tous les efforts des méchans; mais ils ne laissent pas d'avoir des principes immobiles qui les assurent de la victoire. Il est vrai premiérement de tous ceux qui demeurent fermes dans l'exécution des volontés de Dieu, que si leur heure n'est venue, & si Dieu n'a dessein de les livrer au pouvoir des méchans, ces méchans n'ont aucun pouvoir sur eux, & tous leurs efforts s'évanouiront; & il est encore vrai que lors même qu'il plaît à Dieu d'abandonner les justes à leurs ennemis, & de leur donner pouvoir d'exercer contre eux leur animosité & leur malice, c'est par un jugement très-juste, auquel ces justes doivent se soumettre volontairement, & qui tourne à leur avantage. Ils sont donc pleinement assurés, ou de ne pas succomber, ou d'être victorieux, même en succombant. Mais le malheur & l'illusion des hommes du monde, est qu'ils ne comptent pour rien une victoire qui ne se reconnoît que dans l'autre vie. La vie présente est leur tout, & la vie future ne leur est rien. Cependant

ce n'est rien, au contraire, d'être victorieux en cette vie; parce que finissant en si peu de temps, elle anéantit cette prétendue victoire; & c'est tout d'être victorieux dans celle qui ne finira jamais, parce que cette victoire est aussi éternelle que cette vie. Dieu a donc voulu corriger ces faux jugemens des hommes, en voulant que son Fils même ne fût victorieux de ses ennemis qu'après sa mort, & en permettant qu'ils prévalussent sur lui pendant sa vie mortelle, jusqu'à le faire mourir de la mort de la croix, afin d'apprendre aux hommes combien ils devoient faire peu d'état de ce petit avantage de venir à bout de leurs desseins en cette vie.

III. Dieu promet donc à ses serviteurs une victoire certaine, mais non une victoire présente sur les méchans; & cependant il leur donne de grandes ressources pour se soutenir contre eux. Jesus-Christ en marque deux dans cet Evangile même. La premiere est contenue dans ces paroles: *Je suis encore avec vous pour un peu de temps, & je m'en vais ensuite vers celui qui m'a envoyé.* La briéveté du séjour que nous devons faire en cette vie, est un grand motif pour mépriser toutes les entreprises des méchans. Quel est ce pouvoir qui ne dure qu'un mo-

ment, qui paſſe pendant qu'on en parle, & qui diminue à chaque inſtant ? Tout homme de bien peut donc dire à tous ceux qui forment des deſſeins pour lui nuire : Vous ne pouvez rien ſur moi que pendant que je ſuis avec vous ; mais je n'ai plus que peu de temps à y être. Je m'en vais trouver celui de qui je ſoutiens les intérêts, auprès duquel je ſerai à couvert de toutes vos entrepriſes.

La ſeconde eſt contenue dans les paroles qui ſuivent : *Vous me chercherez, & ne me trouverez point ; & vous ne ſauriez venir où je dois aller.* Les juſtes ont après cette vie une retraite aſſurée, où ils ſeront pleinement en ſureté contre toutes les attaques des méchans : car il n'entre point dans cette retraite, ni d'envieux, ni d'injuſtes, ni de calomniateurs. Tous ceux qui perſécutent les juſtes, ou n'y entreront point, ou deviendront leurs amis & leurs défenſeurs. *J'ai vu*, dit le Ecclef. 4, Sage, *les calomnies & les oppreſſions qui* 1. *ſe font ſous le ſoleil, & les larmes des innocens.* Il les a vues, mais *ſous le ſoleil* : VIDI *calumnias quæ ſub ſole geruntur, & lacrymas innocentium.* Au-deſſus du ſoleil, il n'y a, ni *calomnies*, ni *larmes*, ni craintes, ni plaintes, ni *cris* : NEQUE *luctus, neque clamor.* Voilà ce qui Apoc. doit nous ôter toute crainte des mé- 21, 4.

chans ; car on peut leur dire : *Vous ne sauriez venir où je dois aller*, pendant que vous demeurerez ce que vous êtes. Encore donc un peu de temps, & nous serons pour jamais dans cette heureuse retraite où les méchans n'entreront point.

IV. Dieu fait passer ses élus comme en revue dans le monde ; & pendant ce passage, les démons résidant dans le cœur des méchans, les portent à rugir contre eux comme des lions & des bêtes féroces, & à faire une infinité d'efforts pour les déchirer : mais Dieu les en retire bientôt pour les mettre dans un lieu de sureté & de repos. Les méchans n'ont même pouvoir sur eux pendant cette vie, qu'à l'égard des choses superflues dont ils peuvent se passer. Ainsi ils peuvent leur dire avec un sentiment de confiance ce que saint Augustin dit : » Qu'ils » me persécutent tant qu'ils voudront, il » ne peut mourir en moi que ce qu'il y a » de mortel : il y restera toujours quel» que chose où la fureur des persécu» teurs ne peut atteindre ; & c'est là où » mon Dieu habite. « *Saviant persequendo ; nihil in me moritur nisi mortale. Erit in me aliquid, quò persecutor pervenire non possit, ubi habitat Deus meus.*

August. in Psal. 26, Ser. 2, n. 4.

V. Il semble à bien des gens qu'il n'y ait rien de solide dans tout ce que l'on

dit de la haine des méchans contre les bons; parce que communément on n'éprouve pas tant de malice de la part de ceux même qui ne sont pas d'ailleurs fort réglés, & qui ne font pas profession de piété. Souvent même on reçoit de plusieurs d'entre eux quantité de civilités & d'assistances. On vit avec eux dans une société commode, dont il semble qu'on n'ait pas lieu de se plaindre; & enfin, on n'y voit pas de sujet de les regarder comme des ennemis passionnés. Cependant ce n'est que faute de lumiere qu'on ne voit pas dans les méchans tout ce que les saints nous en disent. On les considere tous seuls, & on n'y conçoit que des pensées & des desseins d'hommes: mais il faut les regarder comme assujettis au démon, qui les anime & qui les remue, & à qui ils servent d'instrumens pour perdre les hommes. Or cette haine marquée par les Saints, est encore beaucoup plus vive & plus ardente dans les démons, qu'on ne peut la concevoir. Le démon remue donc toujours tout le corps des méchans contre les justes, avec la même haine & la même fureur. Mais comme il ne lui est pas utile de la faire paroître par tous ses instrumens, & qu'il lui est plus avantageux de les attaquer par divers endroits, il

fait agir & parler fort diversement ceux qu'il emploie à ce ministere. Il y en a qui ne font que leur exposer des intentions & des vues contraires aux leurs, & qui tâchent de les attirer à leur parti en leur témoignant de l'affection. Mais quoiqu'il ne paroisse que de la douceur dans leur procédé, ils ne laissent pas d'être effectivement ennemis des gens de bien ; ce qui fait dire à saint Augustin, » que » quoique ceux qui ne pensent point à » se convertir, vivent en paix, & con- » versent souvent avec ceux qui sont » convertis ; il est vrai néanmoins que la » contrariété de leurs desseins & de leurs » intentions les rend leurs ennemis : « *Tamen intentione contrariâ, inimici sunt eis qui se ad Deum convertunt.* D'autres combattent plus ouvertement les gens de bien, par les fausses maximes dont leurs discours sont remplis, par lesquelles ils décrient la piété & autorisent le relâchement ; & cela se fait souvent avec tant de hardiesse & tant de hauteur, que c'est une grande grace de Dieu, dit saint Augustin, de vivre & de converser tous les jours avec ces personnes, sans sortir des voies de la loi divine : *Magnum donum est, inter eorum verba versari quotidie, & non excedere de itinere praeceptorum Dei.*

August. in Ps. 6, n. 9.

Ibid.

Ibid.

VI. Qui pourroit exprimer combien les railleries des gens du monde ſont ſouvent dangereuſes aux ames foibles, & combien elles ont de force pour les porter à quitter le bien qu'elles avoient embraſſé ? » Les railleries des impies, dit » S. Auguſtin, ſont quelquefois ſi puiſ- » ſantes ſur les eſprits des perſonnes foi- » bles, qu'elles les font rougir de mener » une vie digne de Jeſus-Chriſt. *Ibid. n. 12.*

» L'ame, dit-il encore, qui s'efforce » de s'avancer vers Dieu, ſe trouve ſou- » vent ſi ébranlée & ſi chancelante dans » ſes voies, qu'elle n'accomplit pas ſes » bons deſſeins, de crainte de choquer » les perſonnes avec qui elle a à vivre, » qui n'aiment que les biens paſſagers & » périſſables : « *Sæpe mens nitens pergere in Deum, concuſſa in ipſo itinere trepidat : & plerumque propterea non implet bonum propoſitum, ne offendat eos cum quibus vivit, alia bona peritura & tranſeuntia diligentes atque ſectantes.* *Ibid. n. 9.*

Mais tout cela n'arrive que parce qu'on ne penſe pas aſſez que l'on ne ſera plus guere avec tous ces gens, dont l'exemple, les diſcours & les railleries nous ſervent de tentation, & qu'on eſt prêt à paſſer bientôt à un autre lieu où ils n'auront plus d'accès ; en un lieu où la juſtice régnera, & d'où l'injuſtice n'approchera

point. Notre mal, c'eſt de faire trop d'état de cette vie, & de nous la repréſenter comme longue, au lieu qu'elle paſſe avec une rapidité prodigieuſe, & de ne pas penſer aſſez à ce jour ſtable & éternel, où nous ſerons délivrés pour jamais de tous ces vains fantômes qui nous troublent.

VII. *Le dernier jour de la fête des Tabernacles, qui étoit le plus ſolemnel*, Jeſus-Chriſt donna aux Juifs une inſtruction importante, qui fut alors entendue de peu de perſonnes, mais qui regardoit ceux qui devoient entrer dans ſon Egliſe à l'avenir. *Si quelqu'un*, leur dit-il, *a ſoif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive* ce qui nous donne lieu d'examiner quelle eſt cette ſoif dont on ne ſe délivre qu'en s'approchant de Jeſus-Chriſt, & quelle eſt cette eau qu'il donne, & qu'il nous exhorte à boire.

Il ſemble d'abord qu'il n'y ait pas lieu de douter que cette ſoif ne ſoit celle dont il eſt parlé dans les huit Béatitudes,
Matth. où il eſt dit : *Beati qui eſuriunt & ſitiunt*
5, 6. *juſtitiam :* HEUREUX *ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice ;* ſoif qui n'eſt pas différente de la faim ſpirituelle, & qui a le même objet ; ſoif qui, loin de nous faire ſouhaiter les choſes du monde, en éteint au contraire le déſir ; & enfin

soif qui nous fait chercher en Dieu ce que nous désespérons de trouver dans les créatures. Ainsi cette soif suppose qu'on a déja gouté l'eau de Jesus-Christ : autrement on ne pourroit la désirer. Elle est produite par l'amour de la vérité & de la justice ; mais dans un dégré qui ne satisfaisant pas l'ardeur de l'ame, lui fait désirer de s'en désaltérer pleinement. Cependant on peut aussi fort bien entendre la soif des choses temporelles ; & pour comprendre comment cette soif peut nous conduire à Jesus-Christ, il faut concevoir qu'il y a deux choses dans cette soif ; car il y a le désir d'un bien imaginaire, dont on espere la possession ; & il y a un amas d'inquiétudes qui déchirent l'ame, & la privent de son repos.

Or il arrive quelquefois que Dieu fait sentir plus vivement à certaines ames le mal qu'il y a dans ces inquiétudes, que ce bien qu'elles esperent ; & alors elles sont capables de désirer d'être délivrées de cette soif & de cette ardeur inquiete. Ce sont donc ces ames qui sentent le mal de l'amour du monde, que Jesus-Christ exhorte à venir à lui, pour y trouver, non la possession des biens qu'elles désirent, mais la délivrance de ces désirs : & ainsi cette parole auroit le même

Matth. 11, 28. sens que celle-ci. *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés & chargés, & je vous soulagerai.*

VIII. Quand une ame est touchée, ou du désir des biens véritables, ou d'un vif sentiment des maux qui sont joints aux désirs des choses temporelles, il ne lui reste plus que de s'adresser à Jesus-Christ, c'est-à-dire, à la Sagesse incarnée : car on ne se désaltere pas en contemplant immédiatement le Verbe dans sa divinité ; il faut prendre la voie qu'il nous a marquée. Il s'est fait homme, afin que son humanité nous servît de voie & d'appui, *Ego sum via*, afin d'y représenter ses perfections divines, & de les rendre plus proportionnées à la foiblesse & à la petitesse de l'esprit des hommes. Cette humanité est un miroir très-pur, où l'image du Soleil éternel est imprimée : c'est le dégré dont il faut se servir pour s'élever à Dieu. Qui veut se passer de ce dégré, anéantit le conseil de Dieu ; & voulant arriver à lui par un autre chemin que celui qu'il nous a marqué, n'y arrive point du tout, & ne trouve que des ténebres au lieu de la lumiere qu'il cherche : car pour y arriver, nous avons besoin de la grace de Dieu ; & Dieu ne la donne qu'à ceux qui marchent dans sa voie, qui est Jesus-

Joan. 14, 6.

Christ, & non à ceux qui, par une hardiesse téméraire, s'engageroient dans des routes égarées.

IX. Après avoir trouvé Jesus-Christ, il n'y a plus qu'à boire de son eau ; & cette eau est une eau vivante, *qui rejaillit jusques dans la vie éternelle*, parce que ce n'est autre chose que *son Esprit*. C'est cet esprit de Jesus-Christ qui doit être le principe de toutes les actions d'un vrai Chrétien, & les élever toutes jusqu'au ciel : car ce que cet esprit opere en nous, ne demeure point dans la terre ; il remonte jusqu'à sa source, & devient un trésor & un dépôt entre les mains de Dieu, pour nous être conservé dans la vie éternelle. Il est vrai que pendant qu'on est en ce monde, on boit de cette eau ; mais on ne s'en enivre pas ; on ne s'y plonge pas ; on s'y désaltere seulement : mais en s'y désaltérant en cette maniere pendant cette vie, on se dispose à s'y plonger, & à s'en enivrer en l'autre. Alors il ne sera plus question de chercher cet esprit, ni de le demander à Jesus-Christ. Il se saisira de nous ; il nous inondera ; & pourvu que nous ne l'ayons pas banni de notre cœur pendant cette vie, il nous transformera heureusement dans l'autre en ses divines qualités.

Ibid. 4, 14.
Ibid. 7, 39.

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE. *S. Jean, 7, 1.*

EN ce temps-là, Jesus demeuroit en Galilée, ne voulant pas demeurer en Judée, parce que les Juifs cherchoient à le faire mourir : mais la fête des Juifs, appellée *des Tabernacles, étant proche, ses freres lui dirent :* Quittez *ce lieu, & vous en allez en Judée, afin que vos disciples voient aussi les œuvres que vous faites ; car personne n'agit en secret lorsqu'il veut être connu dans le public : puisque vous faites ces choses,* que ne vous *faites-vous connoître au monde ? Car ses freres ne croyoient pas en lui. Jesus leur dit donc : Mon temps n'est pas encore venu ; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. Le monde ne sauroit vous haïr ; mais pour moi, il me hait, parce que je rends témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises. Allez, vous autres, à cette fête ; pour moi je ne vais pas encore à cette fête-ci, parce que mon temps n'est*

pas encore accompli. Ayant dit ces choses, il demeura en Galilée ; mais lorsque ses freres furent partis, il alla aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher. Les Juifs donc le cherchoient pendant cette fête, & ils disoient : Où est-il ? Et on faisoit plusieurs discours de lui en secret parmi le peuple ; car les uns disoient : C'est un homme de bien ; les autres disoient : Non, mais il séduit le peuple, sans que personne néanmoins osât en parler avec liberté, par la crainte qu'on avoit des Juifs.

EXPLICATION.

I. ON reconnoît parfaitement l'esprit du monde dans ces paroles des parens de Jesus-Christ. Ils ne croyoient pas en lui, & ils ne se mettoient pas non plus en peine de s'éclaircir si ses miracles étoient vrais ou faux ; mais dans l'espérance qu'il pourroit leur en revenir quelque avantage, ils lui conseillent de se produire : c'est ainsi que les gens du monde ne font pas difficulté de se rendre les conseillers de leurs enfans, ou de leurs parens dans l'exercice des ministeres ecclésiastiques, & de vouloir les conduire dans ces fonctions par rapport à leurs intérêts humains. Mais parce qu'il n'y a

rien de plus commun, ni de plus dangereux que cet abus, il eſt bon de s'y arrêter un peu davantage, & de tâcher de découvrir, par ces vues intéreſſées des parens de Jeſus-Chriſt, & par la réponſe que Jeſus-Chriſt leur fit pour les en corriger, quels ſont les défauts qu'on doit éviter ſur ce ſujet, & les regles que l'on doit y ſuivre.

Ces parens de Jeſus-Chriſt le trouvant déja engagé dans la prédication de l'Evangile, ne commettent qu'une faute, qui eſt de vouloir le régler dans les fonctions de ce miniſtere, & de le porter à l'exercer par les vues humaines de s'élever & de ſe ſignaler dans le monde. Mais les parens poſſédés par l'eſprit du ſiecle, & qui ne ſe conduiſent que par ſes maximes, commettent d'abord une autre faute qui n'eſt pas moins importante; c'eſt de ſe rendre les principes de la vocation de leurs enfans, & de deſtiner à la vie religieuſe, ou au miniſtere de l'Egliſe, ceux d'entre eux que l'intérêt de leur famille demande qu'ils y deſtinent, & d'en détourner au contraire ceux qu'il leur plaît de donner au monde. C'eſt aſſurément un très-grand déſordre, & par l'injuſtice qu'il renferme, & par les ſuites qu'il attire : car c'eſt révoquer l'oblation qu'on a faite de ſes enfans à

Dieu en les présentant au baptême, & lui ôter le droit de disposer d'eux selon ses desseins : c'est usurper une autorité que l'on n'a jamais eue, & à laquelle on a solemnellement renoncé en les faisant baptiser : c'est se rendre par-là responsable devant Dieu des fautes énormes qu'ils commettent dans ces engagemens qu'on leur a choisis ; mais ce désordre, quelque grand qu'il soit, est assez connu. Le monde ne peche pas en ce point par ignorance ; on sait assez que la vocation à l'état ecclésiastique, ou à l'état religieux, doit venir de Dieu, & que c'est un très-grand péché que d'y engager ses enfans, lorsque Dieu ne les y appelle point. On s'aveugle sur l'application de cette maxime : mais pour la maxime en soi, on ne la conteste pas.

II. On ne considere d'ordinaire sur ce point que les fautes de ce genre, & l'on ne pense guere qu'on peut en commettre deux autres toutes différentes. C'est que, comme on ne doit porter à l'Eglise, ou à la Religion, que ceux que Dieu y appelle, on ne doit aussi en détourner que ceux que Dieu n'y appelle pas ; & on doit leur souhaiter à tous cette sorte de vocation, & la leur procurer par une éducation chrétienne qui les y dispose. C'est un très-grand mal que de vouloir

ravir à Dieu le droit de choisir ceux qu'il lui plaît entre ses enfans pour les appliquer à son service ; & c'en est un autre qui n'est peut-être pas moins grand, que de ne pas souhaiter cet honneur à ses enfans, & de ne pas le leur procurer autant que l'on peut, par une éducation qui les y dispose. C'est ce qu'enseigne sur ce sujet un Pere de l'Eglise, qui en parle plus en détail & plus particuliérement qu'aucun autre. C'est S. Gaudence, Evêque de Bresse, contemporain de saint Ambroise, dont voici les propres termes : » Ayant fait voir, dit-il, » que les peres, les meres & les autres » parens des vierges de l'un & de l'autre » sexe, n'ont aucun droit de dominer » sur leurs enfans à l'égard du choix du » mariage & de la virginité ; il ne faut » pas qu'ils prennent sujet de là de se » flatter, ni d'en conclure qu'ils n'ont » rien à faire à l'égard d'un choix qui dé» pend de la volonté des enfans, & non » de la leur. Car il est bien vrai qu'ils ne » peuvent en aucune sorte les engager » par autorité à une continence perpé» tuelle, parce que cet engagement doit » dépendre d'un choix volontaire ; mais » ce qu'ils doivent faire, est de tâcher » de tourner leur volonté à celui de ces » états qui est le meilleur ; & ils sont

» obligés, DEBITORES SUNT, de faire
» tout ce qu'ils peuvent par leurs avis,
» par leurs exhortations, & par tout ce
» qui peut nourrir les bonnes inclina-
» tions de leurs enfans, afin de les en-
» gager plutôt à se consacrer à Dieu,
» qu'à embrasser la vie du siecle, &
» que leurs fils puissent être de dignes
» Ministres du saint autel dans l'Ordre
» du Clergé, ou que leurs filles embras-
» sant l'état de virginité, puissent être du
» nombre de celles de leur sexe qui font
» profession de cet état; & qu'ainsi con-
» tribuant en cette maniere à l'ornement
» de l'Eglise de Dieu, par l'éducation de
» leurs enfans qu'ils élevent à ce dessein,
» ils parviennent à la béatitude que l'Ecri-
» ture attache à la pratique de ce devoir
» par ces paroles : Heureux celui qui
» aura de ses enfans dans Sion, & dont
» la race habitera dans Jérusalem. « *Parentes autem & consanguinei virginum tam puerorum quàm etiam puellarum, nolo sibi de supradicta libertate arbitrii blandiantur, quòd alienis mentibus eos dominari non posse tractavimus. Imperare quidem perpetuam continentiam non possunt. Quia res esse noscitur voluntatis : sed voluntatem tunc in melius nutrire possunt,* & DEBITORES SUNT, *ut moneant, ut hortentur, ut foveant, ut pignora sua Deo*

Gaud. Brix. homil. 9, ad Neophytos.

magis gestiant obligare quàm sæculo, ut de propinquis seminis sui, vel in Cleri ordine dignos altari divino ministros exhibeant, vel in sanctarum numero feminarum puellas castimoniæ dicatas enutriant; ut Ecclesiam Dei talibus nutrimentis ornantes, beatitudinem debitam consequantur. Scriptum est enim: Beatus qui habet semen suum in Sion, & domesticos in Jerusalem.

III. Voilà les regles de la conduite chrétienne clairement marquées & exprimées par ce saint Evêque.

Il ne faut point que les peres déterminent par autorité aucun de leurs enfans à la continence, à l'état ecclésiastique, ni à l'état religieux, parce qu'ils ne peuvent pas leur donner les graces nécessaires pour vivre chrétiennement dans ces états, & que Dieu ne les donne pas à tout le monde; mais comme ce sont de grands dons de Dieu, & que ces états sont d'eux-mêmes préférables aux conditions séculieres, ils sont obligés non-seulement de ne pas en détourner leurs enfans, mais de favoriser par leurs avis, par leurs exhortations, & par une éducation chrétienne, l'inclination qu'ils y auroient. Car quoiqu'il ne soit pas nécessaire à chacun de suivre ces conseils, il est nécessaire de les approuver, & de

les préférer, par l'estime & le jugement que l'on en fait, aux états auxquels Jesus-Christ les a préférés. Il n'est donc jamais permis d'en détourner personne ; & quand des enfans y sont attirés de Dieu, on est obligé de seconder ces désirs, & de leur procurer une éducation qui soit capable de les y entretenir.

Que diroit-on d'un pere de qualité, qui voyant que ses enfans se portent d'eux-mêmes à des emplois & à des exercices dignes de leur naissance, voudroit les forcer à embrasser des conditions basses & roturieres, qui les priveroient d'une infinité d'avantages qu'ils auroient trouvés dans l'état où la providence de Dieu les avoit fait naître, & où leur inclination les portoit ? C'est ce qui n'arrive jamais dans le monde, & ce qui arrive, au contraire, très-souvent dans le royaume de Jesus-Christ. Les états les plus nobles & les plus relevés de ce royaume divin, sont ceux où, selon le sentiment de l'Eglise, on fait plus facilement son salut, & l'on arrive avec moins d'obstacle à une plus haute perfection. Au contraire, les états les plus vils, les plus bas, &, pour le dire ainsi, les plus roturiers, sont ceux où le salut est plus rare, & où il est plus difficile de pratiquer les hautes vertus. Ce sont ceux

qui engagent à plus d'occupations basses & terrestres. Jesus-Christ, ni l'Eglise n'ont point remis le discernement de ces états aux opinions que les hommes en pourroient avoir. Ils nous ont prescrit ce qu'il faut en juger, en préferant la virginité au mariage, & la pratique de tous les autres conseils aux états où l'on ne sauroit les observer. Il y a donc de la cruauté à en détourner ses enfans; & l'on ne satisfait à ce qu'on leur doit, qu'en leur souhaitant les vocations que l'Eglise préfere & qu'elle juge les plus favorables pour leur salut, & en faisant ce que l'on peut pour les leur procurer par une éducation toute chrétienne.

IV. Il faut pratiquer ces regles, non par des intérêts bas & grossiers, comme seroit celui de se décharger d'une partie de ses enfans pour en charger l'Eglise; d'enrichir les aînés & de conserver l'éclat des maisons, mais dans la vue unique de leur bien spirituel; & par conséquent il faut les pratiquer à l'égard de tous, & à l'égard des aînés aussi bien que des cadets; parce qu'il n'y en a aucun à qui l'on ne doive souhaiter ce qui est plus avantageux pour son salut. Heureuses les maisons qui seroient détruites, parce que ceux qui pouvoient les soutenir, se porteroient tous à renoncer au monde & à

se consacrer à Jesus-Christ ! Et heureux le monde entier, s'il pouvoit périr en se donnant tout entier à Dieu !

Mais s'il faut favoriser en général ce choix & cette vocation, il faut bien prendre garde de quelle maniere on y porte les enfans, ou comment on souffre qu'ils s'y portent : car il y a bien des manieres d'entrer dans l'Eglise & dans les Religions, qui, bien loin de rendre le salut plus facile, y sont au contraire de grands obstacles. C'est à Dieu à y appeller les enfans ; c'est aux parens à les y disposer par une sainte éducation : mais ce n'est point à eux à les y appeller, & à juger de leur vocation & de toutes les suites de cette vocation, ni à leur choisir la place qu'ils doivent remplir dans l'Eglise. Ils peuvent lui présenter leurs enfans ; mais c'est à elle à voir de quoi ils sont capables, & dans quel rang elle croira devoir les mettre. Il y a dans l'Eglise une infinité de fonctions ; & il n'y en a aucune qui ne soit au-dessus des hommes, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils soient. Les moindres emplois de l'Eglise sont plus grands & plus relevés que toutes les fonctions séculieres ; quiconque n'en est pas persuadé, non-seulement n'est pas digne des plus grands, mais est indigne même des plus petits.

V. C'eſt donc un déſordre très-grand que ce que l'on voit pratiquer par tout le monde, de ne point avoir d'autres bornes dans l'élévation de ſes enfans, que l'impuiſſance de pouvoir les élever plus haut. Si on les laiſſe dans un état plus rabaiſſé, c'eſt qu'on n'a pas eu le crédit de les porter à de plus grandes dignités ; mais ce n'eſt point par modération. Ils ſeroient tous Abbés, Evêques, Archevêques, Cardinaux, ſi leurs parens avoient eu le pouvoir de leur procurer ces dignités. Et comme Dieu prend les volontés réelles & effectives pour les effets même, il regarde ſans doute tous ces peres comme coupables d'une ambition très-téméraire, pour avoir déſiré ces dignités à leurs enfans, & avoir été dans la diſpoſition de les leur procurer, s'ils euſſent pu.

VI. Mais on ne ſe contente pas d'engager & de placer ſes enfans dans l'Egliſe, & de les y élever le plus haut qu'on peut, ſans conſidérer s'ils y ſont appellés : on prétend encore avoir droit de les conduire, comme ſi on étoit fort inſtruit des regles que les Eccléſiaſtiques doivent ſuivre : c'eſt ce qui eſt particuliérement marqué par les conſeils téméraires & intéreſſés que les parens de Jeſus-Chriſt eurent la hardieſſe de lui

donner. *Si vous faites ces choses*, lui disoient-ils, *manifestez-vous au monde.* On veut que les enfans qu'on engage dans l'Eglise, y éclatent; qu'ils se signalent dans le cours de leurs études; qu'ils prêchent, quand ils les ont achevées, & qu'ils fassent tout ce qui peut leur attirer de la considération dans le monde. On les suppose capables de tout, & l'on ne se persuade jamais que ce qui peut leur être utile selon les vues du monde, puisse leur être préjudiciable selon Dieu. A la vérité on ne les veut pas déréglés, car cela n'attire pas d'honneur, mais on ne désire pas aussi en eux une réforme trop exacte : tout cela se termine à empêcher les scandales. Mais les jeunes gens conduits par ces regles, plus politiques qu'ecclésiastiques, ne demeurent pas dans ces bornes que leurs parens leur prescrivent. Il vient un temps où, selon les loix du monde, ils jouissent de leur bien ; & alors ils prennent bientôt l'essor ; & au lieu de se régler par l'intérêt de leur fortune, selon les vues de leurs parens, ils ne suivent plus que les passions qui les dominent, & font quelquefois repentir ceux qui les ont engagés dans cet état, quelque peu sensibles qu'ils soient à ce qui en déshonore la sainteté.

VII. Il y avoit un très-grand défaut de raiſon & de lumiere dans ce que les parens de Jeſus-Chriſt concluoient, que s'il faiſoit tous les miracles dont on parloit, il devoit ſe manifeſter davantage au monde : car ils devoient conclure le contraire, du principe même ſur lequel ils ſe fondoient ; & au lieu de dire, comme ils faiſoient, *Si vous faites ces choſes, manifeſtez-vous au monde*, ils devoient dire tout au contraire, pour parler raiſonnablement : Si vous faites ces choſes, c'eſt-à-dire, ſi vous avez reçu ces dons de Dieu, n'en uſez que ſelon les deſſeins de Dieu ; ne vous manifeſtez au monde qu'au temps où Dieu vous fera connoître qu'il le veut ; ne cherchez que la gloire de Dieu dans l'uſage de ſes dons, & non pas la vôtre ni la nôtre. De ſi grandes choſes ne doivent pas être rapportées à une fin ſi petite. Voilà ce que la raiſon devoit conclure : mais ce n'eſt pas là le compte de l'amour propre ; il veut profiter de tout, & des dons même de Dieu. Il tient donc bien plutôt ce langage-ci : Si vous avez ces dons que vous vous attribuez, paroiſſez dans le grand monde ; acquérez-y de la réputation ; il en rejaillira quelque choſe ſur nous. Langage bas, & même déteſtable, qui rapporte les dons de Dieu à une fin indigne

de leur grandeur ; mais langage ordinaire parmi les hommes, où il n'y a rien de plus commun que de rapporter les plus grandes choses aux plus petits intérêts. Un homme a reçu de Dieu des talens extraordinaires, d'esprit, de science, d'éloquence. Il est donc bien juste qu'il consacre à Dieu ces talens qu'il a reçus de lui, & qu'il ne les produise que par son ordre & pour procurer sa gloire : c'est ce que la piété conclut ; mais l'intérêt au contraire fonde incontinent sur ces talens des desseins de faire fortune & de s'élever dans le monde. Il porte à s'y engager, pour avoir lieu de s'y faire valoir, & il nous dit en un langage intelligible : *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde.* Il ne connoît pas d'autre fin que celle-là : ainsi les gens possédés de l'esprit du monde, rapportent à eux-mêmes tout ce qu'ils ont reçu de Dieu ; ils y rapportent les dignités de l'Eglise ; ils y entrent par intérêt, & ils ne s'y conduisent que par intérêt ; ils prêchent par intérêt ; ils administrent les Sacremens par intérêt ; & enfin l'intérêt propre est le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus saintes & les plus sacrées. Voilà comment l'esprit du monde fait pratiquer cette parole qu'il fit dire

aux parens de Jesus-Christ : *Si vous faites ces choses, manifestez-vous au monde.*

VIII. La réponse de Jesus-Christ contient le vrai remede de cette corruption du cœur des hommes : *Mon temps*, leur dit-il, *n'est pas encore venu ; mais pour vous, votre temps est toujours prêt ;* c'est-à-dire, comme vous n'avez point d'autre regle que vos intérêts & vos fantaisies, vous êtes toujours prêts de faire tout ce qu'il vous plaît ; mais comme je me conduits par d'autres regles & par d'autres principes que les vôtres, mon temps n'est pas toujours prêt. La volonté de Dieu est ma regle. Je n'entreprends rien que cette regle ne me prescrive ; & je ne l'entreprends que dans le temps précis où elle me marque que chaque chose doit être faite. Voilà la conduite que nous devons suivre en toutes choses, & dont nous ne saurions nous écarter sans abuser des dons de Dieu ; & de-là il s'ensuit que les gens de bien sont beaucoup moins libres que les gens du monde ; parce qu'il y a une infinité d'actions que Dieu leur interdit, & une infinité d'autres auxquelles il ne les appelle pas : ce qui leur suffit pour ne pas les entreprendre. Ainsi il les fait marcher par des chemins fort étroits ; mais il leur fait éviter par-là toutes ces vues basses & in-

téressées que l'amour propre fournit. Il leur apprend à ne regarder que lui, à ne se proposer que de lui obéir & de lui plaire ; & cela vaut infiniment mieux que tout ce que l'amour propre pourroit lui faire acquérir.

IX. On ne comprend pas d'abord la vérité de ce que Jesus-Christ ajouta pour rejetter le conseil de ses parens, qui vouloient lui persuader d'aller à Jérusalem : Que *le monde ne pouvoit les haïr, mais que pour lui il étoit haï du monde, parce qu'il rendoit témoignage contre lui.* Car il semble, au contraire, qu'il n'y a rien de plus haïssable que des gens amoureux d'eux-mêmes, & qui cherchent en toutes choses leur propre gloire & leurs propres intérêts. Cela est vrai ; mais ce que Jesus-Christ dit ici n'y est pas contraire. L'amour propre est haïssable quand il se fait paroître tel qu'il est, quand il incommode celui des autres, quand il veut leur ravir quelque chose de ce qu'ils possedent, ou à quoi ils prétendent : mais c'est ce qu'il évite ordinairement. Il se déguise ; il s'assujettit aux autres ; il ne choque point leurs inclinations ; & désespérant de pouvoir obtenir par la force ce qu'il désire, il tâche d'y arriver par la complaisance. Or, quoiqu'il demeure le même dans le fond,

aussi ennemi de tous les autres, aussi injuste qu'on le reconnoît quand il a le pouvoir de se faire voir tel qu'il est, les hommes sont néanmoins si dupes, qu'ils ne distinguent point les soumissions & les complaisances extérieures & feintes, de l'affection véritable : ainsi ils prennent pour amis ceux qui les flattent & qui ne les contredisent pas, & pour ennemis, ceux qui les contredisent, quoique ce soit par un motif de justice & de charité. On ne veut pas pénétrer plus avant, ni chercher la source de ces différentes conduites. Ainsi il est vrai que le monde ne sauroit haïr ceux qui s'accommodent à ses inclinations, quoiqu'ils n'aient le cœur rempli que d'envie & de jalousie, & qu'il haïra toujours ceux qui découvriront ses défauts & ses vices, quoiqu'ils n'aient que la charité dans le cœur.



SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE. *S. Jean, 10, 22.*

EN ce temps-là, on faisoit à Jérusalem la fête de la Dédicace, & c'étoit l'hiver ; & Jesus se promenant dans le temple, dans la galerie de Salomon, les Juifs s'assemblerent autour de lui, & lui dirent : Jusqu'à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous clairement. Jesus leur répondit : Je vous parle, & vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Pere, rendent témoignage de moi ; mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connois, & elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, & elles ne périront jamais, & nul ne les ravira d'entre mes mains. Ce que mon Pere m'a donné est plus grand que toutes choses ; & personne ne sauroit le ravir de la main de mon Pere. Mon Pere & moi nous sommes une même chose.

Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider ; & Jesus leur dit : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres par la puissance de *mon Pere, pour laquelle est-ce que vous me lapidez ? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphême, & parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. Jesus leur repartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des Dieux ? Si donc elle appelle Dieux ceux à qui la parole de Dieu étoit adressée, & que l'Ecriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphême, moi que mon Pere a sanctifié & envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Pere, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à* mes *œuvres ; afin que vous connoissiez & que vous croyiez que le Pere est en moi, & moi dans mon Pere. [Les Juifs tâcherent alors de le prendre, mais il s'échappa de leurs mains.]*

EXPLICATION.

I. IL y a bien des manieres de chercher la vérité, qui ne naissent pas de l'amour de la vérité. On peut la chercher pour la détruire, pour la rendre

odieuse, & pour en prendre un prétexte de persécuter ceux qui la disent ; & il y a bien de l'apparence que c'est avec quelqu'une de ces mauvaises intentions que les Juifs disoient à Jesus-Christ : *Si vous êtes le Christ, que ne nous le dites-vous ouvertement ?* Mais quand on la cherche de cette maniere, la plus grande punition que Dieu puisse exercer, est de permettre qu'on la trouve. Ainsi ce fut par justice que Jesus-Christ répondit aux Juifs : *Je vous le dis, & vous ne me croyez pas.* Ils méritoient, par la corruption de leur cœur, de devenir les persécuteurs de la vérité ; & Jesus-Christ, en avouant qu'il étoit le Messie, & s'attribuant dans la suite la qualité de Fils de Dieu, leur donna l'occasion qu'ils cherchoient : car aussi-tôt qu'ils eurent oui cette réponse, au lieu de l'examiner tranquillement, ils la condamnerent sans examen, & ne songerent plus qu'à lapider Jesus-Christ, leur passion ne leur permettant pas d'user de la moindre suspension.

On ne sauroit trop éviter les préventions & les passions secretes qui s'emparent du fond du cœur ; car elles entraînent ensuite si absolument l'esprit, qu'il n'use plus de ce qu'il a de discernement, & ne s'occupe qu'à trouver des raisons qui favorisent l'inclination dont

le cœur eſt prévenu. C'eſt ce qui arriva aux Juifs dans la plus importante affaire qu'ils puſſent avoir, qui étoit de diſcerner le Meſſie ; & c'eſt ce qui arrive de même à la plupart de ceux qui ont le fond du cœur corrompu par quelque paſſion ſecrete ; car ſi Dieu permet qu'il ſe préſente des occaſions où cette paſſion ait lieu d'agir, elle ne manque pas d'engager ceux qu'elle poſſede dans le mauvais parti qui la favoriſe.

II. La crainte de ces ſurpriſes qui naiſſent de la corruption du cœur prévenu par les paſſions, devroit donc faire prendre à tout le monde pour regle & pour principe de leur conduite, de ſuſpendre leurs jugemens lorſqu'ils ſentent que leurs paſſions ſont émues. Car cette émotion leur marque ſuffiſamment qu'ils ne ſont pas en état de juger équitablement des choſes. Tout témoin paſſionné eſt récuſable ; ainſi nous devrions nous récuſer nous-mêmes dès-lors que nous nous ſentons prévenus de paſſion. C'eſt une des principales raiſons qui prouve l'utilité & la néceſſité de ſe conduire dans ſes affaires, & principalement dans celles de ſa conſcience, par la lumiere d'autrui. Car il arrive aſſez rarement que deux perſonnes ſe trouvent prévenues de la même paſſion à l'égard des mêmes objetſi

Ains,

Ainsi de cela même qu'un Directeur consulté n'a point de part à ce qui excite la passion de celui qui le consulte, il doit lui être plus croyable que lui-même. Ce qui paroît un grand bien ou un grand mal à un homme passionné, paroît tout autrement à un homme exempt de passion. Ainsi, quand même on ne pourroit trouver des Directeurs qui eussent toutes les qualités nécessaires & prescrites par les Saints, il ne laisse pas d'être ordinairement meilleur & plus sûr de se régler par le jugement d'un autre, que par le sien propre.

III. Ce que Jesus-Christ dit aux Juifs, qu'*ils ne croyoient pas en lui, parce qu'ils n'étoient pas de ses brebis :* Non *creditis, quia non estis ex ovibus meis*, ne signifie pas que de ne point être brebis, soit la cause effective de l'infidélité de ceux qui ne croient pas ; cela signifie seulement que l'infidélité est un signe qu'on n'est pas du nombre des brebis de Jesus-Christ : ce qui est très-vrai. Mais comme il y a différens dégrés d'infidélité, elle est aussi différemment signe de réprobation. Une infidélité passagere, & qui n'est que pour un temps, n'est qu'un signe incertain de réprobation : afin qu'elle en soit un signe certain, il faut que ce soit une infidélité persévérante, & qui

dure toute la vie. Mais de quelque maniere qu'elle en soit le signe, elle n'en est jamais l'effet ; c'est-à-dire, que la réprobation n'est jamais la cause de l'infidélité, ni des autres péchés de celui qui est réprouvé. Car Dieu en réprouvant les hommes, ne les met point dans la nécessité de pécher, ni dans l'impuissance de faire le bien ; & il ne s'ensuit pas que Dieu n'ait aucune bonté pour ceux qu'il réprouve. L'Ecriture nous assure du con-
Rom. 2, 4, 5. traire ; puisque saint Paul dit, que *la bonté de Dieu invite à la pénitence ceux même qui, par la dureté de leurs cœurs, amassent un trésor de colere pour le jour de la colere.* Et le Sage considérant la bonté de Dieu sur les païens même,
Sap. 12, 1. s'écrie : *O Seigneur, que votre Esprit est bon & doux en toutes choses ! Car vous ne châtiez qu'en partie ceux qui s'égarent, & vous les avertissez par les choses même qui sont la matiere de leurs péchés, de quitter leur malice & de croire en vous, Seigneur.*

Il ne faut donc point conclure que Jesus-Christ n'eût aucun amour, ni aucune bonté pour ces Juifs incrédules & qui n'étoient pas de ses brebis. Car quoiqu'il ne leur donnât pas de ces graces que Dieu par une miséricorde gratuite a réservées pour ses élus, il leur en donnoit

d'une autre ſorte dont ils abuſoient par leur malice ; mais Dieu ne laiſſoit pas de les leur donner par amour & par bonté.

Il eſt vrai que le ſens humain porteroit à croire que ç'auroit été traiter plus favorablement ces Juifs, de ne point leur donner du tout de graces, que de leur en donner dont Dieu prévoyoit qu'ils abuſeroient ; de même qu'on ſeroit porté à croire que Dieu auroit plus témoigné de bonté aux Anges réprouvés, de ne point les créer du tout, que de les créer en prévoyant qu'ils ſe perdroient éternellement. Mais il faut corriger par la foi tous ces jugemens humains, en reconnoiſſant que Dieu par une ſageſſe élevée au-deſſus de nos eſprits, a jugé qu'il étoit meilleur de tirer le bien du mal, que de ne permettre aucun mal. Si cela ne s'accommode pas à nos idées, il faut réformer nos idées ſur celles de la foi. La bonté de Dieu n'eſt pas moins incompréhenſible que ſa puiſſance. Si donc il y a des effets de la puiſſance de Dieu que nous ne comprenons point, ne nous étonnons pas qu'il y ait des effets de ſa bonté que nous ne puiſſions comprendre.

IV. Jeſus-Chriſt dit enſuite de ſes brebis diverſes choſes qui ſont d'une grande conſolation pour les ames vraiment chrétiennes. Il dit qu'*elles entendent*

ſa voix, qu'il les connoît, qu'elles le ſuivent, qu'il leur donne la vie éternelle, qu'elles ne périront jamais, & que nul ne les ravira d'entre ſes mains. Car encore que les plus juſtes n'aient pas dans cette vie une aſſurance entiere d'être du nombre des élus, ils peuvent néanmoins en avoir une juſte confiance; & cette confiance leur donne droit d'eſpérer les autres avantages qui ſont encore futurs. Quiconque eſt dans un tel état, que ſa conſcience ne lui reproche point d'avoir mépriſé la voix de Jeſus-Chriſt dans aucun de ſes préceptes, ou qui a raiſon de croire qu'il a réparé ce mépris par une ſérieuſe pénitence, a droit d'avoir une confiance raiſonnable, qu'il eſt du nombre de ces brebis qui entendent la voix de Jeſus-Chriſt & qui la ſuivent. Car encore que pour s'attribuer cette qualité avec certitude, il fallût être aſſuré d'entendre & de ſuivre juſqu'à la mort la voix de Jeſus-Chriſt, néanmoins quand on l'a entendue & ſuivie durant un aſſez long temps, on a un très-grand ſujet d'eſpérer qu'on l'entendra & qu'on la ſuivra toujours, & que l'on aura part à ces autres promeſſes que Jeſus-Chriſt fait à ſes élus, *de leur donner la vie éternelle, de ne point les laiſſer périr, & de ne pas permettre qu'aucun les raviſſe de ſes mains.*

La disposition présente est un gage de la future. On a droit de la considérer comme un effet de l'amour de Jesus-Christ envers soi ; & l'on a sujet de croire qu'il nous a aimés de cette *charité perpétuelle*, qu'un Prophete marque par ces paroles : *In caritate perpetua dilexi te : ideò attraxi te, miserans :* Je *vous ai aimé d'un amour éternel : c'est pourquoi je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eue de vous.* Jerem. 31, 3.

V. Un Chrétien est au moins par-là bien plus assuré de son salut, que s'il n'en fondoit l'espérance que sur sa propre vigilance & sa propre volonté. Car il auroit alors tout sujet de craindre que le diable ne le renversât par la force de ses tentations, & ne le trompât par ses artifices : & quelque bonne volonté qu'il se sentît, il devroit appréhender sa foiblesse & son inconstance. Mais étant assuré par l'Ecriture, que Dieu ne permettra pas qu'aucun de ses élus périsse & soit ravi de ses mains, il a tout sujet d'espérer & d'avoir confiance qu'il aura part à cette promesse, & qu'entendant & suivant la voix de Jesus-Christ, il trouvera en lui son asyle & sa force contre les attaques du démon, la malice des hommes & sa propre corruption.

VI. Quoique Jesus-Christ ait dit aux Juifs, à qui il parloit, qu'ils n'étoient

point de ses brebis, on ne doit pas supposer pour cela qu'il leur ait révélé leur réprobation ; & que si ses Apôtres étoient présens à ce discours, ils fussent obligés de regarder tous ces Juifs comme réprouvés, & de ne se mettre plus en peine, ni de leur annoncer l'Evangile, ni de prier pour eux. Pour entendre donc ce langage de Jesus-Christ, il faut savoir que l'on est des brebis de Jesus-Christ en deux manieres ; selon la grace présente, & selon la prédestination éternelle. Etre brebis de Jesus-Christ selon la grace présente, ce n'est autre chose que d'être en grace, d'être juste, d'avoir droit au royaume des cieux. Ceux qui sont en cette maniere du nombre des brebis, entendent la voix de Jesus-Christ pendant qu'ils sont brebis. C'est pourquoi quand Jesus-Christ reproche aux Juifs qu'ils ne sont pas de ses brebis, cela veut dire simplement qu'ils ne le sont pas selon la grace présente : mais il ne s'ensuit pas que pouvant se convertir en un autre temps, ils ne pussent devenir brebis, & qu'ainsi ils ne pussent être brebis de Jesus-Christ selon la prédestination.

N'entendre pas la voix de Jesus-Christ en un certain temps, est un signe certain qu'on n'est pas brebis de Jesus-Christ dans ce temps-là. C'est aussi un signe que

l'on ne l'est pas selon la prédestination, mais un signe qui n'est pas certain. De sorte que Jesus-Christ disant aux Juifs qu'ils n'étoient pas de ses brebis, leur marquoit certainement qu'ils ne l'étoient pas dans le temps qu'ils refusoient de croire en lui, & il leur donnoit lieu de craindre de ne l'être pas non plus selon la prédestination éternelle ; & c'est pour cela qu'il mêle ces deux sens, & passe de l'un à l'autre ; & qu'après les avoir avertis, qu'ils n'étoient pas de ses brebis, il décrit l'avantage de ceux qui sont brebis, selon la prédestination éternelle, afin de leur faire voir de quel bien ils avoient lieu de craindre d'être exclus, quoique ce ne fût pas encore avec certitude. L'infidélité est un signe de réprobation ; & la foi présente est un signe de prédestination. Mais comme l'infidélité, quoique signe de réprobation, n'en est pas un signe certain, celui qui est infidele pouvant anéantir ce signe en croyant & en se convertissant ; de même celui qui a la foi & la charité, peut anéantir ce signe de prédestination en perdant la foi & la charité.

VII. Quoiqu'il n'y ait rien de plus terrible que d'avoir des marques de réprobation, il est clair néanmoins que jamais personne n'en peut être raisonnablement troublé, parce qu'il n'y a point en cette

vie de signe certain de réprobation. Le plus grand signe de réprobation est sans doute de ne point croire du tout. Mais, outre que celui qui ne croit point en un temps peut croire en un autre, il est clair de plus que cette disposition ne sauroit produire de trouble. Une personne qui ne croit point du tout, est à la vérité misérable par cette privation de la foi : mais elle n'en est pas troublée, puisqu'il est impossible d'être troublé par la menace d'être privé de biens qu'on ne croit point. Que si l'on vient à en être troublé, on commence donc à croire, & l'on n'a plus ce caractere de réprobation. Ainsi ce trouble seroit déraisonnable s'il s'élevoit ; & bien loin que ce fût cette doctrine qui le fît naître, on le combattroit plutôt efficacement par cette doctrine. Car la crainte même est un sujet d'espérance. C'est la voie de la charité. C'est le commencement de la conversion. C'est un effet de la foi. Ainsi quiconque est touché de crainte, doit y trouver sa consolation, & en doit tirer des motifs de travailler à sa conversion avec courage.

VIII. Dieu ne met jamais l'homme dans un état où il ait sujet de désespérer de son salut, & cela suffit pour le faire agir. Car toutes les entreprises & tous les desseins des hommes ne sont presque

fondés que sur des espérances sans certitude ; on s'embarque pour de longs voyages ; on embrasse la profession des armes ; on s'engage à la Cour ; on forme dans la suite de sa vie mille sortes de projets, qui sont à la vérité soutenus par quelque espérance, mais qui n'ont aucune assurance de succès ; on ne laisse pas de se flatter de l'espérance des biens auxquels on prétend, lorsqu'il y a bien plus d'apparence qu'on ne les obtiendra pas, qu'il n'y en a qu'on les obtiendra. Il suffit aux hommes, pour se soutenir par l'espérance, que ce qu'ils esperent ne soit pas impossible, & qu'il y en ait des exemples. Combien y a-t-il peu de gens qui parviennent aux premiers emplois de l'Eglise ou de l'Etat ? & combien y en a-t-il qui y prétendent, & qui se repaissent de l'espérance d'y arriver ? Quelle folie seroit-ce donc de renoncer au plus grand de tous les biens, & de se précipiter dans le plus grand de tous les malheurs, parce que ce bien ne seroit pas tout-à-fait certain ?

S'il n'y a pas de certitude d'y arriver, il n'y a jamais aussi de certitude entiere d'en être exclus. La dépendance que nous avons de Dieu pour l'obtenir, est aussi contraire au désespoir qu'à la présomption. Il ne faut pas s'en assurer pleine-

ment, parce qu'il dépend de Dieu. Mais il ne faut pas en déſeſpérer, parce qu'il dépend de Dieu, & que nous pouvons l'obtenir par le ſecours de ſa grace. Il faut donc opérer ſon ſalut avec crainte & tremblement, parce que c'eſt Dieu qui donne la bonne volonté & l'accompliſſement de la bonne volonté; & il faut opérer ſon ſalut avec eſpérance, parce que c'eſt Dieu qui eſt notre refuge & notre ſecours.

Il ne faut pas même croire que le ſalut ſe trouve toujours dans le même degré d'incertitude; car à meſure qu'on y travaille avec plus d'ardeur & plus de fidélité, il devient moins incertain. Chaque degré de vertu & de fermeté dans le bien que l'on acquiert, diminue cette incertitude & fortifie l'eſpérance par la juſte confiance que nous devons avoir du ſecours de Dieu.

IX. Tout ce que l'on en peut donc dire, eſt que l'on n'arrive jamais en ce monde à la certitude entiere; auſſi n'eſt-il pas utile d'y arriver; car cette confiance entiere ſeroit dans l'état préſent une ſemence de préſomption. En ôtant la crainte, on diminueroit la ſollicitude, l'activité, la précaution, la vigilance. On diminue bien par les péchés les ſujets de cette grande confiance, qui eſt jointe aux longs exercices des vertus

chrétiennes ; mais on n'arrive jamais à un état où l'on ait raison de désespérer, parce que le désespoir est une crainte sans espérance. Or on ne peut craindre sans avoir un motif d'espérer, puisque la crainte même est une raison d'espérer. Qui craint, croit ; & qui croit, a le principe du salut. Qu'il s'applique donc uniquement à bien user de ce principe ; & au lieu de s'embarrasser de pensées contraires à la foi & au bons sens, qu'il s'occupe uniquement des moyens d'augmenter sa foi & son espérance. Ces moyens sont de monter par degrés de l'abyme où l'on s'est précipité. Or dans quelque abyme que l'on soit, on peut crier à Dieu avec le Psalmiste : *Seigneur, je m'écrie vers vous du fond des abymes : Seigneur, écoutez ma voix.* Ps. 129. 1, 2.

Il ne faut pas se mettre en peine d'examiner si ces cris sont un pur effet de la crainte, ou s'ils naissent de quelque commencement de charité. Aussi-bien nous ne saurions le distinguer certainement, ces mouvemens se mêlant & se confondant d'une maniere imperceptible. Ce qui est certain, c'est qu'il faut toujours crier à Dieu par la priere. Il y a toujours des actions de vertu qui sont proches, & comme à la portée des états les plus éloignés de Dieu. Ce sont les premiers

degrés qu'il faut monter. Ces degrés nous rendent plus proches d'autres actions qui n'étoient pas d'abord à notre portée. Ainsi peu-à-peu on arrive jusqu'aux degrés où non-seulement on a sujet d'espérer, mais où l'on a même sujet d'avoir une grande confiance de son salut. Les pécheurs doivent tendre à la justice, & ont sujet d'espérer en montant les degrés qui y conduisent. Ce doit être là le but de leurs prétentions. Et ensuite, s'ils deviennent justes, ils doivent tendre à la perfection de la justice, qui se terminera à la béatitude & au salut. Et ils en sont déja en possession en quelque sorte, parce que cette justice qu'ils possedent est la vie éternelle, selon l'Evangile. C'est un bien éternel de sa nature, que Dieu ne leur ôte jamais, s'ils n'y renoncent eux-mêmes : & comme ils sentent une volonté en eux de n'y pas renoncer, ils ont tout sujet de croire qu'ils le conserveront jusqu'à la fin.



SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE. *S. Luc, 7, 36.*

EN ce temps-là, un Pharisien ayant prié Jesus de manger chez lui, il entra en son logis, & se mit à table. En même-temps une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant su qu'il étoit à table chez ce Pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum : & se tenant derriere lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuyoit avec ses cheveux ; elle les baisoit, & y répandoit ce parfum. Ce que le Pharisien qui l'avoit invité considérant, il dit en lui-même : Si cet homme étoit Prophete, il sauroit qui est celle qui le touche, & que c'est une femme de mauvaise vie. Alors Jesus prenant la parole, lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Il répondit : Maître, dites. Un créancier avoit deux débiteurs ; l'un lui devoit cinq cens deniers, & l'autre cinquante : mais comme ils n'avoient point dequoi les lui

rendre, il leur remit à tous deux leur dette, lequel des deux l'aimera donc davantage? Simon répondit : Je crois que ce sera celui auquel il a plus remis. Jesus lui dit : Vous avez fort bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison ; vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver *les pieds, & elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes, & les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête ; & elle a répandu* ses *parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé : mais celui à qui on remet moins, aime moins. Alors il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis. Et ceux qui étoient à table avec lui, commencerent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci, qui remet même les péchés? Et Jesus dit* encore *à cette femme : Votre foi vous a sauvée, allez en paix.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour en nous représentant une sainte Pénitente, dont l'amour ardent obtient la rémission de plusieurs péchés, comme Jesus-Christ

le lui déclare par ces paroles, *Beaucoup de péchés sont remis à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé*, nous fait connoître par les actions où son amour l'engage, que celui de la plupart des pénitens étant si foible, est par conséquent peu capable d'obtenir la rémission de leurs péchés. Rien n'est plus extraordinaire que ce qu'elle fait. Elle entre dans un festin où elle n'est point invitée. Elle baise les pieds de Jesus-Christ; elle y répand des parfums; elle les arrose de ses larmes; elle les essuie de ses cheveux. Il falloit que son amour fût bien fort, pour lui faire ainsi oublier toutes les regles de la bienséance humaine. C'est qu'elle sentoit vivement son mal, & qu'elle avoit une vive confiance que Jesus-Christ y remédieroit. Ces deux dispositions d'une douleur violente de ses péchés, & d'une espérance vive en son Médecin & en son Libérateur, produisirent en elle cet oubli des vues humaines qui pouvoient la détourner de faire ce qu'elle fit; & c'est le défaut de ces deux dispositions qui nous rend au contraire si circonspects & si faciles à remettre à un autre temps les principales actions de notre pénitence. Jamais on ne vit moins d'empressement qu'il en paroît dans la plupart des pénitens. Bien loin de faire des actions extraordinaires,

ils ne font pas les plus ordinaires. Ils craignent toujours de faire parler le monde, & de s'engager à ce qu'ils ne pourront soutenir. Ils veulent qu'on les mene lentement & peu-à-peu, & ils craignent plus d'avancer dans la voie de Dieu, que les vrais pénitens ne craignent de reculer.

Mais il y a une regle indubitable qui doit retrancher la plupart de ces circonspections. C'est qu'il ne faut point délibérer sur toutes les choses incompatibles avec la piété, ou qui peuvent nous être une occasion prochaine de chute. Malheur à nous, si par un retour funeste dans le péché, nous faisons une nouvelle alliance avec la mort. Mais bien loin de nous épargner la confusion que nous nous attirerions par-là, nous devons souhaiter que si nous étions assez malheureux pour retomber dans ce funeste état, nous devinssions l'objet du mépris & de la moquerie de tous les hommes. Ainsi nous ne devons point faire difficulté de nous conduire de telle sorte que nous ne puissions abandonner Dieu sans devenir ridicules. Il ne faut point craindre de s'engager, lorsqu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne sauroit omettre sans périr. Il n'y a rien de pire que de demeurer dans la mort; & par conséquent on ne doit jamais faire difficulté de quitter tout ce

qui nous y retient, & qui est incompatible avec la vie.

II. Pour descendre donc au détail de ce qui est renfermé dans cette maxime, concluons de-là qu'il n'y a point de ménagemens à garder, quand il s'agit de renoncer à l'immodestie scandaleuse des habits & aux liaisons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire une profession publique d'observer les loix de l'Eglise. Il ne faut pas continuer à s'empoisonner, de peur de ne pas persévérer dans la résolution de se conserver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne sont pas essentielles à la vie chrétienne. A la bonne heure qu'on ne frappe pas les yeux du monde par un changement extérieur de son état, lorsque cet état n'a rien en soi qui soit criminel : mais dès-lors qu'il s'agira de renoncer aux obstacles de son salut, dès-lors qu'on reconnoîtra que quelque genre de vie, quelque action, quelque conversation, est une occasion prochaine de retomber dans le crime, ce n'est plus la matiere de ménagement. On ne sauroit trop se hâter de rompre tous ces funestes liens ; & l'on doit embrasser au contraire ces occasions, comme un moyen que Dieu nous donne de réparer nos péchés, & de faire beau-

coup de chemin en peu de temps.

III. Mais outre ce cas qui eſt indubitable, il y en a encore beaucoup d'autres, dans leſquels on uſe d'un ménagement contraire aux intérêts de ſon ſalut, & où la prudence eſt de n'en pas uſer. C'eſt lorſque faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertiſſemens, de ſe retirer de certaines converſations, de faire des retranchemens dans ſa dépenſe & dans ſes meubles, on mene une vie foible & languiſſante, on n'avance point ou preſque point dans la piété, & par ce peu d'avancement, on ſe diſpoſe à des rechutes. Car quoiqu'alors on ne puiſſe dire en particulier d'aucune de ces choſes, qu'elle ſoit abſolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compoſe cette ſorte de vie, qu'on ne ſe guérit point des maladies dangereuſes qu'on a contractées, qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre, & qu'on demeure toujours dans un état de foibleſſe. On craint, dit-on, que ſi l'on ſe ſépare de ces amuſemens, on ne ſoutienne pas cette vie, on ne faſſe parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en ſéparant pas, on ne retombe dans le

péché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre cede à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles qui ne veulent rien faire pour lui ; qui veulent que leur salut ne leur coute rien, & qui ne croient pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y résister ; & comme l'on ne se fortifie point en menant cette vie molle & languissante, on succombe à ces tentations ; on s'approche si près du précipice, qu'on s'y laisse enfin tomber ; on craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort ; on craint de faire parler les hommes & d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & les Anges font de notre lâcheté. Et enfin l'on craint tant le personnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejetter. Tous ces grands ménagemens sont des marques certaines que le monde est grand à nos yeux, & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu. Car si l'on avoit une foi plus vive, si l'on craignoit, comme on le doit, les dangers de cette vie imparfaite, & les effets de la justice de

Dieu ; si l'on étoit touché de son amour, on passeroit par-dessus ces petits obstacles qui arrêtent l'ame ; on se déféreroit de toutes ces vues humaines ; on penseroit d'une autre sorte à assurer son salut. C'est donc un état étrangement dangereux, que celui dans lequel une ame est si peu touchée des sentimens de foi, de crainte & d'amour ; parce que c'est par ces sentimens qu'on repousse les tentations.

IV. Rien n'est plus éloigné de cette prudence humaine qui entretient l'ame, ou dans un état de mort, ou dans une foiblesse dangereuse, que la disposition de cette sainte Pénitente que l'Evangile décrit, pour servir de modele à tous les vrais pénitens ; & c'est pourquoi on ne sauroit trop méditer ce qui nous en est marqué. Il paroît premiérement en elle un mépris, ou plutôt un entier oubli des jugemens des hommes. Elle ne se met point en peine de ce que pourroit penser ce Pharisien. Elle n'y pense pas. Quiconque est bien touché de la honte de ses péchés que la vérité lui découvre, n'est guere touché des vaines pensées des hommes. Une honte étouffe l'autre. Et comme l'on peut dire des faux pénitens, après saint Augustin, » qu'ils préferent à » la justice qui les oblige à s'humilier par » la pénitence, la vaine estime des hom-

» mes qui trouvent cette humiliation » honteuse, » *Plus delectat hominum existimatio, quàm justitia quâ se quisque humiliat pœnitendo :* l'on peut dire aussi d'un vrai pénitent, ce que ce saint Docteur dit d'un homme vraiment converti : » *Depuduit vanitati & erubuit veritati ;* » qu'il cesse de rougir d'être condamné » par les vaines pensées des hommes, & » qu'il commence à rougir d'être con- » damné par la vérité. » Cette mauvaise subtilité qui nous fait pénétrer avec tant de promptitude ce que les hommes jugent de nous, ne vient que de l'attache que nous avons à leurs jugemens. L'amour de la vérité nous aveugle au contraire à l'égard de ces jugemens, pour nous découvrir d'autres jugemens dont il est juste que nous soyons plus touchés. *August. Enchir. c. 81, n. 2.*

Cette Pénitente étant donc entrée dans ce festin où elle n'étoit point invitée, mais où elle étoit portée par le désir de trouver son Médecin, elle s'approche de lui, mais elle ne se présente pas devant lui. Il y a une mauvaise confusion qui fait que les pécheurs tâchent de s'éloigner de Dieu : & ce sera ce sentiment qui abymera tous les réprouvés dans l'enfer, pour tâcher de se soustraire aux rayons de sa justice. Mais la confusion dont cette Pénitente est touchée,

est bien différente de celle-là. Elle fuit la colere de Dieu : mais c'est en recourant à sa miséricorde. Cette confusion lui fait chercher Dieu, & s'en approcher autant qu'elle peut : mais elle s'en approche néanmoins avec retenue ; elle se tient derriere : *Stans retrò* ; elle ne se présente pas devant lui ; elle ne prétend pas qu'il lui parle ; il lui suffit qu'il la souffre à ses pieds, & qu'il lui permette de les embrasser.

Un vrai pénitent fait tout ce qu'il peut pour s'approcher de Dieu ; mais il s'en approche d'une maniere qui marque la confusion qu'il a de ses péchés. Il lui suffit d'être au dernier rang des fideles. Il se met au-dessous de tout le corps de Jesus-Christ. Pourvu qu'il le touche en quelque façon, il ne demande rien davantage. Il est donc bien éloigné de prétendre qu'on doive l'admettre tout-d'un-coup à la table des enfans & au festin des noces de l'Agneau. Ce lui est assez de n'être pas exclus de l'Eglise, qui est le lieu de ce festin.

V. L'Evangile remarque ensuite qu'elle commença d'arroser de ses larmes les pieds de Jesus-Christ, qu'elle les essuya de ses cheveux, & qu'elle y répandit ses parfums. Ses larmes & son prosternement aux pieds de Jesus-Christ

marquent sa douleur & son humiliation ; son amour est marqué par les baisers ; la haine de soi-même par l'usage qu'elle fit de ses cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes ; & enfin le soin de satisfaire pour ses péchés, par l'effusion de ses parfums. Ce sont diverses actions toutes nécessaires à la pénitence, mais qui naissent toutes d'une même source qui est l'amour. Point de pénitence sans humiliation, sans douleur, sans haine de soi-même, sans satisfaction. Mais pourvu qu'il y ait de l'amour, ces suites ne manquent jamais de s'y rencontrer. L'amour nous cause une sainte douleur d'avoir offensé celui que nous aimons. Il nous humilie de nous être élevés au-dessus des loix de Dieu. Il nous fait haïr tout ce qui nous a servi à l'offenser. Il emploie tout ce que nous avons, pour réparer nos péchés, & même les choses que nous avons le plus aimées ; comme il n'y a rien que les femmes vaines aiment d'ordinaire davantage que leurs cheveux.

VI. C'est en cette maniere qu'on répand dans l'Eglise un parfum précieux qui la remplit d'une excellente odeur : & c'est par une raison contraire que la plupart des pénitens, au lieu d'y répandre une odeur agréable, n'y causent au

contraire que de l'infection. On ne voit dans leur extérieur aucun ſigne d'une véritable humiliation de cœur. Tout y reſpire encore le faſte & la vanité. On ne voit point qu'ils mépriſent ce qu'ils ont aimé. On ne voit point qu'ils embraſſent les pieds de Jeſus-Chriſt ; qu'ils témoignent de l'amour pour ſes membres rabaiſſés & ſouffrans ; qu'ils aient ſoin de les ſoulager. Jeſus-Chriſt, en ſe retirant dans le ciel, nous a laiſſé ſes pieds ſur la terre, pour ſervir d'exercice à notre charité. Qui n'a point d'amour pour ſes membres viſibles, mais infirmes, n'en a point pour Jeſus-Chriſt glorieux, mais inviſible. Il veut que les innocens mêmes leur donnent leur ſuperflu ; mais il exige avec juſtice plus des pénitens que des autres. Le ſuperflu a quelque étendue ; & une perſonne touchée de l'eſprit de pénitence, doit le prendre plus à la rigueur. Ce n'eſt qu'un devoir commun aux plus innocens, de donner aux pauvres leur ſuperflu ; parce que Dieu ne donne à perſonne les biens du monde, que pour en prendre ce qui lui eſt néceſſaire, & que l'on n'eſt que dépoſitaire & diſtributeur à l'égard du reſte. Mais un pénitent, outre ce devoir, eſt encore obligé à donner ſon ſuperflu, pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, &

pour

pour réparer l'abus qu'il a fait des biens du monde ; & c'est pourquoi Dieu a voulu que cette Pénitente nous marquât ce devoir par l'usage qu'elle fit de ses cheveux. Les cheveux sont à la vérité superflus ; mais entre les choses superflues, ce sont celles qui le sont le moins. Ce n'est point assez à un pénitent de pratiquer la tempérance. Adam auroit été tempérant, & les plus justes doivent l'être. Il faut qu'un pénitent punisse par quelques mortifications pénibles aux sens, les excès qu'il a commis dans la jouissance des créatures. Ce n'est point assez à une femme qui revient à Dieu, après l'avoir beaucoup offensé par le luxe & par l'immodestie de ses habits, de se réduire à une exacte modestie. Les plus innocentes doivent le faire. Il faut que, si elle est libre de faire ce qu'elle veut, elle répare par le retranchement de toutes sortes d'ornemens, le scandale qu'elle a causé. On ne connoît d'ordinaire qu'une sorte de scandale, qui est celui que peut causer l'immodestie. Mais le seul luxe des habits sans aucune immodestie, en est un très-grand, parce qu'il sollicite toutes les personnes foibles à l'imiter. Il fait passer ce vice en coutume, & la coutume est une espece de loi : ce qui rend toutes les personnes

qui l'établissent, ou qui l'autorisent en la pratiquant, coupables de toutes ces mauvaises suites, & par conséquent obligées de réparer ce scandale par un exemple contraire.

VII. Jesus-Christ déclarant à l'égard de la femme pénitente, que *beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé, & que ceux à qui l'on remet moins, aiment moins*, sembleroit nous donner lieu de préférer en mérite les pénitens aux innocens, & de mesurer même leur charité sur les péchés qui leur ont été remis, en croyant qu'ils ont eu d'autant plus de charité, que Dieu leur a remis plus de péchés. Mais il est bien vrai que plus on aime, plus on obtient pleinement la rémission de ses péchés. Il est encore vrai que le mérite suit l'abondance de la charité ; ensorte qu'un pécheur qui aime davantage, est préférable, selon le jugement de Dieu, à un innocent qui aime moins ; & par conséquent si l'amour d'un pénitent est plus grand, c'est une preuve que Dieu l'aime davantage : car l'amour de l'homme envers Dieu, est un effet de l'amour de Dieu envers l'homme ; & un plus grand amour de l'homme envers Dieu, est une preuve certaine d'un plus grand amour de Dieu envers l'homme. Mais ce que

l'on ne doit pas conclure de ces paroles de l'Evangile, c'est que Dieu fasse toujours plus de graces aux coupables qu'aux innocens, ni qu'il leur témoigne plus d'amour.

C'est à la vérité un grand amour de Dieu que de tirer les pécheurs de l'abyme du péché où ils se sont précipités ; mais c'en est encore un plus grand d'empêcher les innocens d'y tomber. Tous les péchés qu'ils n'ont point commis, sont autant d'effets de ce grand amour, aussi-bien que toutes les bonnes œuvres qu'ils ont amassées durant tout le cours de leur vie. Ainsi les innocens n'ont pas moins de sujet d'aimer Dieu que les pécheurs convertis ; &, comme dit saint Augustin, ils doivent croire que Dieu leur a remis tous les péchés qu'ils n'ont point faits : mais s'ils n'aiment pas Dieu à proportion de ce qu'ils ont reçu de lui, & que les pécheurs le fassent, il est certain que les pécheurs les précéderont dans le royaume de Dieu, & leur seront préférés. Car ce royaume étant le royaume de la charité, & la félicité qu'on y espere consistant dans une abondance de charité, il est certain que qui y aura plus de charité, y sera plus grand, plus élevé & plus heureux.

August. Confess. l. 2, c. 7, n. 15.

VIII. Mais pendant que cette femme

pénitente se purifie de ses péchés par les larmes que son amour lui fait répandre sur les pieds de Jesus-Christ, & par les bonnes œuvres qu'elle pratique, ce Pharisien se souille, & se rend coupable par les jugemens injustes que sa témérité lui fait faire, & d'elle, & de Jesus-Christ. Il conclut que Jesus-Christ n'est pas Prophete, puisqu'il souffroit que cette femme touchât ses pieds ; & tant de marques extraordinaires de pénitence que cette femme fait paroître, ne lui font point quitter la mauvaise opinion qu'il avoit d'elle. Elle est toujours pécheresse dans son esprit ; & il suppose, ou qu'elle n'est point changée, ou que, toute changée qu'elle est, elle demeure digne de l'aversion des hommes. Voilà proprement l'esprit du monde. Il est prompt à juger en mal, & très-lent, & très-retenu à juger en bien. Les plus légeres conjectures suffisent à ce Parisien pour condamner Jesus-Christ ; & les plus fortes preuves de conversion ne lui suffisent pas pour juger favorablement de cette femme. La charité fait tout le contraire. Si elle ne juge pas tout-à-fait sur des preuves petites & légeres, que des personnes qui ont été décriées soient effectivement converties, elle suspend au moins les jugemens contraires. Elle est

bien-aise d'avoir lieu de ne pas les condamner, & elle cesse dès-lors de les regarder comme étant dans le désordre; parce que les preuves, quoique légeres, suffisent pour douter; & que dans le doute, il n'est pas permis de condamner ceux dont le crime nous est douteux. Au contraire pour renoncer à l'estime de quelqu'un, elle demande des preuves claires & décisives. Elle ne se contente nullement de conjectures incertaines; & ainsi elle la conserve tant qu'elle n'a pas d'évidence du contraire.

IX. Ce Pharisien qui formoit de faux jugemens en particulier, & qui se mettoit par ses jugemens injustes beaucoup au-dessous de la femme pénitente qu'il condamnoit si durement, ne laisse pas de bien juger des maximes générales & spéculatives : ce qui lui fait donner cet éloge par Jesus-Christ même, qu'il avoit fort bien jugé, *rectè judicasti.* La vérité ne nous devient odieuse que quand elle choque nos passions : ce qui n'arrive pas si souvent dans les maximes générales. Et c'est aussi ce qui doit nous faire compter pour peu de chose, une certaine droiture que nous témoignons dans l'examen des regles générales du Christianisme, & même une sévérité apparente dans les décisions des cas de conscience où nous

n'avons point d'intérêt. Il semble qu'il n'y ait rien de trop fort pour nous : mais tout cela n'empêche pas que quand nous venons aux affaires particulieres, & que notre amour propre s'y trouve intéressé par quelque endroit, nous ne prenions les partis les plus foibles & les moins honnêtes, & que nous ne soyons fort injustes & fort déraisonnables en effet, comme l'étoit ce Pharisien. Au lieu qu'il devoit se réjouir de la conversion de cette femme & y prendre part, la grace qu'elle a reçue de Dieu devient la cause de sa ruine par le mépris qu'il en fait. Un cœur charitable profite de tout; des maux du prochain, par la compassion; de ses biens, par la joie qu'il en reçoit. Un cœur malin & envieux trouve sa ruine en tout; dans les maux du prochain, parce qu'il s'y plaît; & dans ses biens, parce qu'il en conçoit du dépit & de l'envie, & qu'il tâche de les diminuer autant qu'il peut.



SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 11, 47.

EN ce temps-là, les Princes des Prêtres & les Phariſiens s'aſſemblerent, & diſoient entre eux : Que faiſons-nous ? Cet homme fait pluſieurs miracles. Si nous le laiſſons faire, tous croiront en lui, & les Romains viendront & ruineront notre ville & notre nation. Mais l'un d'eux nommé Caïphe, qui étoit Grand-Prêtre en cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, & vous ne conſidérez pas qu'il vous eſt avantageux qu'un ſeul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne périſſe point. Or il ne diſoit pas ceci de lui-même : mais étant Grand-Prêtre cette année-là, il prophétiſa que Jeſus devoit mourir pour la nation des Juifs, *& non-ſeulement pour cette nation, mais auſſi pour raſſembler & réunir les enfans de Dieu qui étoient diſperſés. Ils ne penſerent donc plus depuis ce temps-là qu'à trouver le moyen de le faire mourir. C'eſt*

pourquoi Jesus ne se montroit plus en public parmi les Juifs, & il se retira même dans une contrée près du désert en une ville nommée Ephrem, où il se tint avec ses disciples.

EXPLICATION.

I. C'Est un étrange spectale que celui de ce conseil tenu contre Jesus-Christ, qui nous est représenté dans l'Evangile de ce jour. Ceux qui le composent sont les chefs de la Religion Judaïque, qui ont à leur tête le Grand-Prêtre. On n'y examine, ni la conduite, ni la doctrine de Jesus-Christ. On y demeure d'accord de la multitude de ses miracles. C'est même la conviction où l'on est de celui qu'il avoit fait en la personne de Lazare, qui y donne lieu. Miracle évident, inoui, & qui, dans toutes ses circonstances, étoit au-dessus de tous ceux qui avoient été faits par les Prophetes. Il falloit donc décider d'abord à quel principe on devoit le rapporter, à Dieu, ou au démon; on ne se met pas en peine de tout cela. Les Prêtres, les Scribes & les Pharisiens, n'avoient aucun sentiment fixe & uniforme touchant Jesus-Christ. Mais ils étoient fort unis dans l'amour des choses présentes & dans le désir de se conserver. Ils convenoient parfaitement

dans ces points. Leur principe commun étoit, de ne point hazarder leur fureté temporelle pour aucune de ces choses qui ne se voient point, comme la justice, la vérité, l'intérêt de Dieu, la crainte des maux dont on les menaçoit en l'autre vie. Tout cela n'étant, ni visible, ni présent, n'étoit d'aucune considération à l'égard des gens attachés uniquement aux choses présentes & visibles. Si quelque passion humaine eût favorisé Jesus-Christ, ils y auroient regardé de plus près. Car jamais nation ne fut plus violente dans ses passions, ni plus propre à se porter aux extrêmités ; & ils le firent bien voir quelques années après, ayant secoué le joug des Romains contre tous leurs intérêts. Mais ici leur passion n'agissoit que contre Jesus-Christ.

Les miracles de Jesus-Christ étoient certains. La malice, l'imposture, l'entêtement ne pouvoient les déguiser. Les Prêtres & les Pharisiens étoient forcés de les reconnoître, de peur de se rendre ridicules. *Cet hommes* disoient-ils, *fait plusieurs miracles.* Or ces miracles étant certains, ils prouvoient invinciblement que la vérité, la justice, la piété, & Dieu qui en est le protecteur, étoient du côté de Jesus-Christ. Ce n'étoient pas là de petits sujets de craindre ; mais ces sujets

de crainte, quelque grands qu'ils fussent, n'étoient pas présens. Car Dieu ne punit pas les crimes des hommes sur le champ, & souvent il ne les punit pas en ce monde. Ils en étoient donc peu touchés.

Que craignoient-ils donc ? Le voici : Les Romains sauront que les peuples s'attachent à Jesus-Christ : ils le trouveront mauvais : ils feront passer cela pour une révolte : ils viendront & détruiront la nation des Juifs & le temple. Quel remede à cela ? *Quid facimus ?*

II. Il falloit prendre parti sur ces diverses raisons de craindre. Il y avoit certitude de la vérité & de la justice de la cause de Jesus-Christ, certitude de la puissance de Dieu pour le défendre, ou pour punir ceux qui se déclareroient contre lui. Les effets de la crainte des Romains étoient incertains. Dieu pouvoit les anéantir ou détourner en mille manieres. Ils n'étoient pas même fort probables. Car que pouvoit-on craindre de l'attachement du peuple à un homme qui faisoit si bien voir qu'il ne prétendoit rien dans le monde, & que son royaume n'étoit pas de ce monde ? Quelle sera donc la conclusion de cette délibération ? On y avança d'abord ces petites raisons humaines ; & sur cela le Grand-Prêtre Caïphe proposa son sentiment de

cette maniere remarquable : *Vous n'y entendez rien, & vous ne considérez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, & que toute la nation ne périsse point.* Il trouve la chose hors de doute, & il fait reproche aux autres d'y hésiter tant soit peu. C'est une moquerie, selon lui, que de mettre en balance, miracles, vérité, justice, crainte de la colere de Dieu, avec la crainte des Romains, quelque incertain que fût l'effet qu'on en appréhendoit. Ce n'est pas, selon lui, une délibération de gens sensés. Que faut-il donc faire ? Il faut que Jesus-Christ périsse pour le salut du peuple. Voilà la conclusion.

Hé quoi ! si c'est un Prophete, un instrument choisi de Dieu, faut-il qu'il périsse ? Si c'est le Messie attendu par les Juifs, faut-il le faire mourir ? La chose ne mérite-t-elle pas bien d'être éclaircie à fond ? Dieu n'est-il pas aussi à craindre que les Romains ? & n'y avoit-il pas lieu d'appréhender qu'il ne tirât une solemnelle vengeance de la mort d'un juste, dont ils ne pouvoient désavouer les miracles ? Ce n'étoient là que des raisons spirituelles, & tirées d'événemens futurs, qui dépendoient de la volonté de Dieu inconnue aux hommes. Les gens du caractere de Caïphe ne se remuent

pas par-là. Que conclut-il donc ? Il faut que Jesus-Christ meure, Prophete ou non Prophete, Messie ou non Messie, Fils de Dieu ou non Fils de Dieu. Il ne craignit point de s'attirer la colere de Dieu. Il considéra seulement que les Romains pouvoient trouver mauvais que l'on crut en Jesus-Christ. Cette raison prévalut tellement sur les esprits, que l'on n'y en considéra point d'autre. La décision parut sans replique : tout le monde y consentit ; & ainsi l'arrêt contre Jesus-Christ fut donné sans retardement.

III. Mais quel est le fondement de cette étrange conclusion ? C'est uniquement que les Romains étoient dès ennemis présens & visibles, capables de leur ôter les biens temporels & visibles dont ils craignoient la privation ; & ces maux visibles dont ils étoient menacés, leur parurent tout autrement solides que toutes ces raisons spirituelles qui pouvoient les détourner d'attenter à la vie de Jesus-Christ. Quelque peu de proportion qu'il y ait entre Dieu & l'homme, l'homme visible fait pourtant plus d'impression sur l'esprit des gens charnels, que Dieu invisible. Il n'y a personne qui ne condamne cette détestable assemblée & cette horrible résolution. Mais, hélas ! on ne fait pas réflexion que la conduite de

La plupart des hommes a de même pour principe, de préférer le présent au futur, le visible à l'invisible. L'on fait tous les jours ce que l'on condamne dans ces Juifs, & l'on ne peche même qu'en le faisant. Les Juifs ont méprisé Jesus-Christ sur la terre, & revêtu des marques de foiblesse & de mortalité ; & les Chrétiens le méprisent immortel & glorieux dans le ciel & dans la possession de son royaume. Les Juifs l'ont méprisé, avant l'accomplissement des prophéties, & avant qu'il eût donné les marques les plus éclatantes de sa divinité & de sa puissance ; & les Chrétiens le méprisent, lorsque toute la terre est remplie de sa gloire & des marques de son pouvoir. Les Juifs l'ont méprisé, sans lui avoir rien promis, & sans l'avoir jamais reconnu ; & les Chrétiens le méprisent, après avoir promis de lui être fideles, en faisant profession de le reconnoître pour leur Seigneur & pour leur Dieu. Les Juifs l'ont méprisé, lorsque sa doctrine n'étoit presque reçue de personne, & qu'ils étoient soutenus en la rejettant, de l'autorité de toute la terre ; les Chrétiens le méprisent, lorsqu'il faut, en rejettant Jesus-Christ, rejetter en même-temps l'autorité de toute la terre qui l'a reçu.

IV. Qui considérera bien ces différences, n'aura pas de peine à entrer dans ce sentiment de saint Augustin, qui paroît d'abord étrange : » Il semble, dit ce » saint Docteur, que le comble de tous » les crimes soit d'avoir crucifié Jesus-» Christ : mais ceux-là en commettent » un plus grand, qui non-seulement ne » veulent pas mener une vie chrétienne, » mais qui haïssent encore les préceptes » de la vérité pour lesquels le Fils de Dieu » a été crucifié. » *Videtur consummata nequitia hominum qui crucifixerunt Filium Dei : sed eorum major est, qui nolunt rectè vivere, & oderunt pracepta veritatis, pro quibus crucifixus est Filius Dei.*

August. in Ps. 7. n. 9.

C'est par cette même raison que les soldats qui crucifierent Jesus-Christ, & Pilate qui le condamna, sont bien moins coupables que les Pharisiens & les Prêtres qui le livrerent entre leurs mains ; parce que la haine de la vérité étoit bien plus forte dans les Juifs que dans ces Romains. Les soldats ne se porterent à outrager Jesus-Christ, que par l'inclination que les soldats ont d'ordinaire à faire du mal. Pilate ne le condamna qu'étant intimidé par les Juifs & par des intérêts humains. Mais, ni les soldats, ni Pilate n'avoient aucune haine particuliere contre Jesus-Christ. Il n'en étoit

pas de même des Prêtres & des Pharisiens. La vie de Jesus-Christ étant contraire à leurs œuvres & à leur orgueil, ils étoient animés contre lui personnellement ; ils le haïssoient ; ils désiroient de l'ôter du monde ; & non-seulement ils se portoient volontairement à sa mort, mais ils y forçoient les autres. C'a été là le principal crime des Juifs ; & tous ceux qui haïssent plus la vérité & la justice qu'eux, sont encore plus coupables qu'eux.

V. Dieu se plaît quelquefois à confondre visiblement la prudence humaine, & à faire tomber ceux qui la suivent, dans les maux qu'ils appréhendent, par les voies mêmes qu'ils prennent pour les éviter. Il faut, disent les Juifs, que Jesus-Christ meure, afin que la nation des Juifs & le temple ne soient point détruits par les Romains ; & ce sera la mort de Jesus-Christ, qui fera détruire par les Romains, & le temple, & toute la nation des Juifs. Daniel l'avoit expressément prédit. Jesus-Christ le prédit depuis encore plus particuliérement ; & les Juifs s'attirent la ruine prédite par ces Prophetes, par le conseil même qu'ils prennent pour l'éviter. Ce sont des instructions utiles pour faire mépriser la prudence humaine. Mais quand Dieu

permettroit qu'elle réussît, & qu'elle évitât les maux temporels qu'elle appréhende, elle n'en seroit pas moins aveugle, ni moins méprisable. Qu'est-ce que d'éviter un mal passager, quand on s'engage par-là en des maux éternels? Qu'est-ce que d'échapper des mains des hommes, quand on tombe par-là dans celles d'un Dieu tout-puissant & irrité? Aussi Dieu ne permet ces châtimens visibles, comme celui qu'il fit des Juifs, que pour nous porter à craindre bien plus sa colere que celle des hommes, & pour nous faire voir que si sa vengeance est si terrible dans ce monde même, lorsqu'il veut l'exercer d'une maniere visible, elle le sera bien autrement en l'autre, qui est proprement le temps de ses vengeances contre les méchans. Ils sont donc toujours trompés par leur malice, & ils s'attirent toujours les maux qu'ils prétendent éviter. Car ils ne veulent pas seulement éviter un mal particulier; ils veulent éviter d'être malheureux. Or ils s'attirent le souverain malheur par tout ce qu'ils font pour l'éviter. Ainsi il est vrai de dire d'eux ce que dit l'Ecriture:
Prov. 10. 24. *Quod timet impius, veniet super eum*: Ce *que craint l'impie, lui arrrivera*.

VI. Dieu laisse quelquefois tomber les justes dans les maux temporels, &

permet que les méchans les évitent. Il permet même l'un & l'autre assez souvent ; parce que les gens de bien n'ont pas d'ordinaire autant de précaution pour éviter les accidens de la vie que les méchans, & qu'il y a bien des moyens qu'ils ne croient pas pouvoir employer. Les méchans au contraire trouvent bonnes toutes les voies qui les en délivrent. Mais ils ne prennent pas garde que Dieu a une autre voie de délivrer ceux qui sont à lui, & de punir ceux qui n'y sont pas. S'il ne délivre pas les bons des maux de la vie présente, il en fait des remedes à leurs maladies spirituelles. Il les préserve par-là de maux infiniment plus grands, & enfin il les y soutient par sa grace ; il adoucit ces maux par la patience qu'il leur donne, & il leur y fait trouver leur consolation & même leur joie. Et s'il en délivre les méchans, il permet que cette délivrance soit pour eux un surcroît d'aveuglement ; qu'ils se fortifient dans le déréglement par le succès apparent de leur malice ; qu'ils pensent moins à s'en relever ; qu'ils s'y enfoncent de plus en plus, & que leurs maux en deviennent plus grands & plus irrémédiables. Voilà ce qu'on gagne en rejettant la vérité & la justice par des intérêts humains.

VII. Mais comment eſt-il poſſible que des gens qui paroiſſoient ſi zélés pour les intérêts de Dieu, & qui faiſoient une ſi haute profeſſion de donner leur vie pour leur Religion, comme les Phariſiens, aient pu condamner Jeſus-Chriſt en voyant dans ſes miracles, qu'ils ne pouvoient révoquer en doute, des marques viſibles de la protection & de l'approbation de Dieu ? Cela n'eſt pas difficile à comprendre, à qui comprendra bien l'état d'une ame que la paſſion poſſede. Elle ne juge pas poſitivement que ce qui eſt évidemment vrai ſoit faux. Ce n'eſt pas là la maniere dont elle s'y prend : mais elle favoriſe tous les doutes, pour peu raiſonnables qu'ils ſoient. Si elle n'a pas des ſujets particuliers de douter des vérités qu'elle n'aime pas, elle fait valoir certaines raiſons générales, qui portent à douter de tout. Il y a bien des choſes, dit-elle, qui paroiſſent miraculeuſes, & qui ne le ſont pas. On ſe trompe très-ſouvent en matiere de miracles. Qui ſait toutes les fins que Dieu peut avoir en les opérant par les hommes ? Sur ces raiſons générales, elle met le point dont il s'agit au rang des choſes douteuſes ; & croyant ainſi avoir droit de le regarder comme n'étant pas ſuffiſamment prouvé, elle s'arrête à ſa pré-

vention ; & évitant d'envisager les raisons qui pourroient lui en faire voir la fausseté, elle s'occupe uniquement de ce qui la favorise. Ainsi en augmentant d'une part toutes les raisons de doute, en se cachant toutes les preuves de la vérité, en s'appliquant fortement aux lumieres trompeuses, favorables à la fausseté, elle vient à bout de rejetter des vérités évidentes par elles-mêmes, & de demeurer attachée à des erreurs claires & certaines. C'est ainsi qu'ont fait les Pharisiens ; c'est ainsi que les hérétiques agissent, en préférant des sectes destituées de raisons solides, à l'Eglise Catholique, quelque environnée qu'elle soit de preuves & de lumieres. C'est enfin de cette maniere que se prennent tous les faux partis où l'on se porte par le poids des passions.

VIII. Il est marqué expressément dans l'Evangile, que *Caïphe ne dit pas de lui-même qu'il étoit avantageux qu'un seul homme mourût pour le peuple, & que toute la nation ne pérît pas ; mais qu'étant Grand-Prêtre cette année-là, il prophétisa :* c'est-à-dire, qu'en le disant, il avoit dans l'esprit une lumiere de Dieu & une lumiere prophétique ; & cette lumiere, en tant qu'elle venoit de Dieu, ne pouvoit être mauvaise. Cependant ce

fut sur cette lumiere que la résolution de faire mourir Jesus-Christ fut prise ; & ce fut là l'usage que Caïphe en fit, & l'impression qu'elle fit sur l'esprit de tous ces Prêtres & de tous ces Pharisiens. Mais c'est qu'il faut bien distinguer entre cette lumiere en tant qu'elle venoit de Dieu, & en tant qu'elle étoit altérée dans l'esprit de l'homme par les additions que les passions y faisoient. La lumiere de Dieu lui découvroit simplement que la mort de Jesus-Christ seroit inutile aux Juifs, & cette lumiere étoit exactement véritable. Mais elle ne déterminoit point la maniere dont elle seroit utile. Elle ne marquoit point qu'il fût juste de procurer la mort de Jesus-Christ, & de n'avoir aucun égard à son innocence & à ses miracles. C'étoient toutes additions que Caïphe y faisoit par la corruption de son cœur. Il en concluoit qu'il seroit utile que Jesus-Christ mourût, pour empêcher que les Romains ne détruisissent le temple & la nation. C'est ce que cette lumiere ne marquoit point.

Il en concluoit qu'il falloit donc le faire mourir, sans examiner s'il avoit ou s'il n'avoit point mérité la mort ; & c'est ce qui n'étoit point compris dans la lumiere de Dieu, & qui étoit une pure addition de la malice de l'homme. Qu'il est aisé

à un cœur corrompu d'abuser des vérités les plus certaines & les plus saintes, en les altérant ainsi par des additions dont il ne veut pas s'appercevoir! Qu'il est aisé de les rendre les instrumens de ses passions, quand on se laisse dominer par elles! Et qu'il est important de demander continuellement à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas, de peur que les lumieres mêmes qu'il nous aura données pour nous éclairer, ne se changent en ténebres qui augmentent notre aveuglement!

IX. Mais que les hommes fassent ce qu'ils voudront: en suivant leurs passions, ils peuvent bien se tromper eux-mêmes; mais ils ne peuvent tromper Dieu, ni se soustraire à son pouvoir. Dieu préside à l'assemblée des bons, pour les éclairer & pour les conduire; & il préside à l'assemblée des méchans, pour user de leur malice selon ses desseins. Jesus-Christ comme Dieu étoit présent dans cette délibération dans laquelle sa mort fut conclue. Il donna lui-même à Caiphe cette lumiere prophétique, dont il fit un si détestable usage. Il laissa agir les passions des hommes jusqu'à un certain point précis, & il ne permit pas qu'elles allassent plus avant. Que de voies les Prêtres & les Phariſiens pouvoient prendre pour le perdre! Mais il les éloigna de

toutes celles qui ne s'accordoient pas avec ses desseins. Il régla avec un pouvoir souverain toutes les circonstances du sacrifice qu'il vouloit offrir pour les hommes. Ceux qui se croyoient maîtres de sa vie, étoient dominés par lui, sans qu'ils s'en apperçussent, dans toutes leurs paroles & toutes leurs actions. Il étoit maître absolu, lorsqu'il paroissoit assujetti aux méchans ; & les méchans n'étoient que ses esclaves, lorsqu'ils croyoient être les maîtres de tout. N'entreprenons donc point de nous soustraire à l'empire de Dieu ; ce qui ne peut avoir d'autre succès que de nous tromper. Employons tous nos soins à connoître, non ce qu'il permet simplement, mais ce qu'il approuve & qu'il nous ordonne d'accomplir. Les bons & les méchans ne sauroient rien faire que ce qu'il veut, ou ce qu'il permet ; mais il n'y a que les
Rom. 12, 2. bons qui exécutent ce qu'il veut & ordonne comme juste ; il n'y a qu'eux à qui Dieu révele quelle est sa volonté, que l'Apôtre appelle *bonne, agréable & parfaite*, parce qu'elle ne nous porte qu'à ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux, & ce qui est parfait : c'est ce que nous devons chercher toute notre vie.

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Evangile. *S. Jean*, 12, 10.

EN ce temps-là, les Princes des Prêtres délibérerent aussi de faire mourir Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiroient d'avec eux à cause de lui, & croyoient en Jesus. Le lendemain une grande quantité de peuple qui étoit venu pour la fête, ayant appris que Jesus venoit à Jérusalem, ils prirent des branches de palmiers, & s'en allerent au-devant de lui en criant : Hosanna (salut & gloire) *béni soit le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur. Et Jesus ayant trouvé un ânon, monta dessus, selon qu'il est écrit : Ne craignez point, fille de Sion, voici votre Roi qui vient monté sur le poulain d'une ânesse. Les disciples ne firent point d'abord attention à cela ; mais quand Jesus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avoient été écrites de lui, & que ce qu'ils avoient fait à son égard*, en étoit l'accomplissement. *Le*

grand nombre de ceux qui s'étoient trouvés avec lui lorsqu'il avoit appellé Lazare du tombeau & l'avoit ressuscité d'entre les morts, lui rendoit témoignage; & ce fut aussi ce qui fit sortir tant de peuple pour aller au-devant de lui, parce qu'ils avoient oui dire qu'il avoit fait ce miracle; de sorte que les Pharisiens dirent entre eux: Vous voyez que nous ne gagnons rien; voilà tout le monde qui court après lui. Or il y eut quelques Gentils, de ceux qui étoient venus pour adorer au jour de la fête, qui s'adresserent à Philippe, qui étoit de Bethsaïde en Galilée, & lui firent cette priere: Seigneur, nous voudrions bien voir Jesus. Philippe vint le dire à André, & André & Philippe le dirent ensemble à Jesus. Jesus leur répondit: L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié. Oui, je vous le dis & je vous en assure: Si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; & où je serai, là sera aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Pere l'honorera. Maintenant mon ame est troublée; & que dirai-je? Mon *Pere, délivrez-moi*

moi de cette heure ; mais c'est pour cela que je suis venu en cette heure. Mon *Pere, glorifiez votre nom. Au même temps on entendit une voix du ciel* qui dit : *Je l'ai déja glorifié, & je le glorifierai encore. Le peuple qui étoit là & qui l'écoutoit, disoit que c'étoit un coup de tonnerre ; d'autres disoient : C'est un Ange qui lui a parlé. Jesus répondit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous : c'est maintenant que le monde va être jugé : c'est maintenant que le Prince de ce monde va être chassé dehors. Et pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. (Ce qu'il disoit pour marquer de quelle mort il devoit mourir.) Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ doit demeurer éternellement : comment donc dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut ? Qui est ce Fils de l'homme ? Jesus leur répondit : La lumiere est encore avec vous pour un peu de temps ; marchez pendant que vous avez la lumiere, de peur que les ténebres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténebres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumiere, croyez en la lumiere, afin que vous soyez des enfans de lumiere. Jesus parla de la sorte ; & se retirant, il se cacha d'eux.*

EXPLICATION.

I. UN des plus étranges effets de passion qui ait peut-être jamais été, est le dessein que formerent les Princes des Prêtres, de tuer Lazare après que Jesus-Christ l'eut ressuscité. Ils ne s'y porterent point dans la créance que sa résurrection fût feinte. Ils étoient assurés de sa vérité par trop de témoins, auxquels ils ne savoient que répondre. Ils étoient même forcés d'avouer que Jesus-Christ faisoit plusieurs miracles : *Hic homo multa signa facit.* Que prétendoient-ils donc faire en tuant Lazare ? Il y a bien de l'apparence qu'ils n'avoient aucune vue distincte, sinon d'anéantir une œuvre de Jesus-Christ qui leur déplaisoit. Il falloit pour cela faire des suppositions insensées ; que Dieu ne pouvoit les empêcher de tuer Lazare ; qu'il ne pouvoit le ressusciter qu'une fois, ou qu'il favoriseroit leur mauvaise intention. Il est clair qu'il y a de la folie dans toutes ces pensées : aussi peut-être ne s'y arrêtoient-ils pas distinctement ; ils étoient uniquement occupés de cet objet, que la vie de Lazare ressuscité par Jesus-Christ, relevant Jesus-Christ, étoit contraire à leurs desseins. La passion, quand elle est excessive, ne rai-

sonne plus ; elle tend à son but par toutes sortes de voies. Si Jesus-Christ a ressuscité Lazare, ou il est Dieu lui-même, ou Dieu lui communique sa puissance. C'est donc une impiété de s'opposer à lui, & de vouloir détruire ce qu'il a fait : c'est ce que la raison dicte ; mais la passion prend un autre tour, & en tire une autre conclusion. Elle faisoit dire aux Pharisiens : Jesus-Christ est contraire à nos œuvres, à notre réputation, à nos intérêts. Il faut donc qu'il meure. Lazare lui attire de la réputation : il faut donc le perdre aussi ; en arrive ce qu'il pourra. Leur passion n'alloit pas plus avant, & ne vouloit pas écouter d'autres raisons, parce qu'elle ne pouvoit souffrir que celles qui la secondoient.

II. Des Gentils, favorables à la Religion des Juifs, & qui étoient venus à Jérusalem pour y faire leurs prieres & pour y adorer le vrai Dieu, ayant prié Philippe de leur faire voir Jesus, Jesus-Christ en prit sujet de marquer à ses Apôtres, que le temps étoit venu que sa gloire devoit être manifestée parmi les Gentils, & que sa mort en seroit le moyen ; c'est ce qui est signifié par ces paroles : ***L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié ;*** c'est-à-dire que

ſa gloire doit éclater parmi les Gentils. En prédiſant ainſi ſa gloire, il avoit dans l'eſprit le principal moyen de cette gloire, qui étoit ſa mort, comme il paroît par le diſcours qu'il fait enſuite, qui ſe rapporte uniquement à cette mort, par laquelle il enſeigne à ſes diſciples qu'il opéreroit la converſion des peuples : *Si le grain de froment jetté en terre ne meurt, il demeure ſeul ; mais s'il meurt, il apporte beaucoup de fruit.* Il eſt permis de déſirer la gloire que Dieu nous a deſtinée ; mais nous devons toujours enfermer dans ce déſir les moyens par leſquels Dieu a deſſein de nous y conduire ; & ces moyens ſont les ſouffrances & la mort même. Jeſus-Chriſt l'a demandée diſtinctement à ſon Pere par
Joan. 17, 1. ces paroles : *Mon Pere, l'heure eſt venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.* Il ſuffit aux Chrétiens qui ne connoiſſent pas cette heure, de demander à Dieu en général qu'il les conduiſe par la voie des ſouffrances qu'il leur a deſtinées. Mais dès que la volonté de Dieu leur eſt manifeſtée par les néceſſités où il les met, ils doivent approuver & recevoir avec action de graces cette meſure de ſouffrances qu'il leur deſtine comme la voie de leur ſalut ; & ils ne ſauroient ſéparer le déſir

& la demande de la gloire, du désir & de la demande de ces souffrances.

III. Jesus-Christ a demandé à son Pere qu'il le glorifiât; mais c'est afin de le glorifier lui-même, & de faire servir sa propre gloire à celle de son Pere: *Clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* C'est ainsi que la charité nous faisant désirer la gloire du ciel & la souveraine béatitude, n'en est pas moins pure, ni moins désintéressée, parce qu'elle regarde cette béatitude comme un moyen de glorifier Dieu plus parfaitement; & elle la rapporte ainsi toute entiere à Dieu. L'amour de Dieu fait désirer d'arriver à la fin à laquelle l'homme est naturellement destiné, qui est de servir à jamais à la louange de la miséricorde de Dieu; & c'est ce qu'on ne sauroit faire que par la possession du souverain bien, c'est-à-dire par la connoissance & par l'amour de Dieu. Car on ne sauroit glorifier ce qu'on ne connoît point & ce qu'on n'aime pas; & on le glorifie d'autant mieux, qu'on le connoît & qu'on l'aime plus parfaitement.

Ibid.

IV. Ce que Jesus-Christ dit à ses Apôtres, que *si le grain de froment ne meurt, il ne porte point de fruit, mais qu'il en porte beaucoup quand il est mort,*

ſe vérifie clairement par le ſuccès prodigieux de la prédication des Apôtres après la mort de Jeſus-Chriſt ; au lieu qu'il n'avoit converti que très-peu de perſonnes avant ſa mort, & encore d'une maniere fort imparfaite. C'eſt qu'il vouloit montrer que ſa mort eſt le vrai principe de la converſion des pécheurs ; que c'eſt d'elle que découlent tous les bons mouvemens qui font quitter le péché ; que c'eſt par elle qu'on en obtient la rémiſſion ; que c'eſt en elle que les pécheurs doivent mettre toute leur confiance. Or comme la foi de la mort de Jeſus-Chriſt ne pouvoit être fort commune avant qu'elle fût effectivement arrivée, les converſions, en ce temps-là, étoient rares par néceſſité ; & elles ne ceſſerent de l'être que lorſque cette foi devint commune, & que l'on crut diſtinctement la mort du Médiateur.

V. Jeſus-Chriſt a voulu que ſa mort fût le principe de la vie des ames, afin de leur faire entendre que la vie qu'il leur donnoit en ce monde-ci, étoit une vie de mort. Car comme Jeſus-Chriſt en mourant s'eſt dépouillé de la vie d'Adam, il veut auſſi que la vie à laquelle il reſſuſcite les Chrétiens, ſoit une renonciation continuelle à toutes les inclinations de la nature corrompue. On

n'est vivant de la vie nouvelle, que par une mort continuelle à la vie d'Adam. Il faut que la vie d'un Chrétien tienne de son origine, & qu'ayant pour principe la mort de Jesus-Christ, elle porte en toutes choses les caracteres de cette mort, & qu'elle l'annonce non-seulement dans la réception des sacrés mysteres, comme saint Paul nous l'ordonne, mais par toutes les actions dont elle est le principe : tout doit être marqué à ce coin, & porter l'image de Jesus-Christ mort à la vie d'Adam ; & c'est ce que Jesus-Christ nous marque expressément dans cet Evangile même. *Celui*, dit-il, *qui aime sa vie, la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle* ; c'est-à-dire que celui qui s'aime pour le monde, & qui cherche à y mener une vie sensuelle, se perdra lui-même ; & qu'afin de se conserver pour l'éternité, il faut mourir à toutes les satisfactions humaines & à tous les objets de la vie d'Adam.

1. Cor. 11, 26.

VI. Quoique les Ministres de Jesus-Christ n'aient pas la même nécessité de mourir que lui pour profiter aux autres, puisque c'est, au contraire, durant leur vie qu'ils travaillent à la conversion des peuples, il veut néanmoins que ce qu'il dit de lui-même, que si le grain de fro-

ment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure ſeul; mais que quand il eſt mort, il porte beaucoup de fruit, ſe trouve vrai en eux en pluſieurs manieres.

Premiérement, cela eſt vrai à la lettre à l'égard de pluſieurs, en l'entendant de leur mort naturelle : car il y en a beaucoup à qui il ne permet point de voir le fruit de leurs travaux. Il fait ſemer par les uns & recueillir par les autres, afin de les tenir tous dans l'humilité, & que perſonne ne s'attribue les fruits qu'il plaît à Dieu de produire par leur miniſtere. Ainſi pour voir le fruit de leurs travaux, il faut qu'ils meurent comme Jeſus-Chriſt.

Mais cela eſt vrai de tous, en l'entendant de la mort ſpirituelle à la vie des ſens & de la concupiſcence; car un Miniſtre de Jeſus-Chriſt fait toujours peu de fruit s'il n'eſt effectivement mort au monde, & ſi l'on ne peut dire de lui ce que ſaint Paul dit de lui-même, qu'*il*
Gal. 6, 14. *étoit crucifié au monde, & le monde à lui :* MIHI *mundus crucifixus eſt, & ego mundo.*

Il ne faut point chercher d'autre raiſon que celle-là, pourquoi il y a ſi peu de Prédicateurs dont la parole fructifie; c'eſt qu'ils ſont trop vivans, que leurs

passions se font trop paroître, & qu'ils aiment trop ce qui regarde la vie présente : ainsi, au lieu de s'exercer à l'éloquence des paroles, & de tâcher d'acquérir les autres talens nécessaires à des Orateurs, pour rendre leurs prédications efficaces, ils devroient s'exercer à la mortification de leurs passions, & à devenir des grains qui meurent & qui germent dans la terre : cela vaudroit bien mieux sans doute, pour les disposer à leur ministere, que tous les talens humains qu'ils cultivent avec tant de soin.

VII. Jesus-Christ, après avoir marqué à ses Apôtres les avantages de sa mort, ne laisse pas de leur témoigner que *son ame en est troublée :* ET *nunc anima mea turbata est.* Il est difficile de comprendre comment ce trouble a pu s'élever dans l'ame de Jesus-Christ. Car étant certain que les plus forts mouvemens de l'ame étouffent les moindres, on ne voit pas comment l'ame de Jesus-Christ, étant toute pénétrée d'un amour sans mesure pour la volonté de Dieu & pour le salut des hommes, a pu être troublée de l'approche de cette heure, dans laquelle il devoit accomplir le principal de ses désirs, qui étoit d'exécuter l'ordre de son Pere en rachetant les hommes. Si la

mesure de charité que Dieu versoit dans l'ame des Martyrs, leur faisoit trouver de la joie dans les souffrances, combien la charité sans bornes que l'Esprit de Dieu répandoit dans l'ame de Jesus-Christ, étoit-elle plus capable de produire cet effet? Il faut donc dire que ce trouble n'étoit point l'effet de la seule idée de la mort, mais qu'il étoit produit par la volonté de Jesus-Christ. C'est elle qui suspendoit l'effet de la joie qu'il ressentoit au fond du cœur par l'amour immense qu'il avoit pour la volonté de son Pere, & pour la rédemption des hommes. C'est elle qui empêchoit cette joie de se répandre sur la partie sensible de l'ame, & qui faisoit qu'elle ne laissoit pas d'être fortement frappée de l'idée des souffrances jusqu'à en être troublée. Ce trouble même faisoit partie de ce qu'il devoit souffrir. Il eût moins souffert s'il n'eût pas été troublé ; comme l'effusion de cette joie qui étouffoit tous les sentimens de trouble dans les Martyrs, diminuoit beaucoup leurs souffrances. Or Jesus-Christ ne vouloit diminuer en rien les siennes ; il vouloit boire son calice tout entier, & n'en pas perdre la moindre goutte. Les hommes auroient pu penser qu'il s'étoit servi de la force qu'il avoit comme Dieu, pour

étouffer en lui le sentiment des maux qu'il a soufferts. Il a donc voulu au contraire ne se servir de la force qu'il avoit comme Dieu, que pour empêcher que ses souffrances ne fussent diminuées par la joie qu'il avoit d'exécuter l'ordre de son Pere ; & c'est là la véritable cause de ce trouble.

VIII. Mais comme c'étoit lui-même qui l'excitoit, & qu'il n'auroit pu s'élever en lui sans sa volonté, il n'y a que lui qui en sache la mesure. Les troubles des hommes sont bornés par la foiblesse de leur esprit & par l'obscurité de leurs connoissances ; ainsi les effets n'en sauroient être grands, parce que la cause en est toujours foible. Mais le trouble de Jesus-Christ étant l'effet de sa puissance, qui est infinie, & du désir qu'il avoit de souffrir, il y a lieu de juger que ç'a été un des grands tourmens de sa Passion ; & c'est ce qu'il a voulu nous faire connoître, en permettant que ce trouble fût marqué par un signe aussi extraordinaire que celui de cette sueur de sang qu'il produisit dans le jardin des olives, où il voulut le ressentir pleinement.

IX. Jesus-Christ finit les instructions qu'il donne aux Juifs dans cet Evangile, par cet avis important : *Marchez pendant que vous avez la lumiere, de peur que les*

ténebres ne vous surprennent. Le moyen ordinaire de conserver & d'augmenter les lumieres & les graces de Dieu, n'est pas d'en parler, d'en écrire, d'en faire le sujet de ses spéculations; c'est de marcher & de vivre selon ces lumieres & ces graces, & de les réduire ainsi en pratique. Au contraire, la voie ordinaire de les perdre & de les anéantir, est de négliger de les pratiquer. Il y a bien des gens qui demandent avec empressement ce qu'il faut faire pour avancer dans la vertu, & qui croient n'avoir jamais assez d'avis & de méthodes pour cela, comme si cet avancement & ce progrès dépendoient d'un certain secret & d'une certaine méthode. Mais voici une méthode que l'on peut appeller évangélique, & qui nous est proposée par J.C. même. Pour avancer dans la piété, pour empêcher que les ténebres ne nous surprennent, il ne faut considérer que ce que Dieu nous a fait connoître de ses vérités, & les réduire en pratique. Cet usage des vérités que nous connoissons, nous en découvrira d'autres que nous ne connoissons pas encore. Nos lumieres s'augmenteront par la pratique des vertus; & ces lumieres dissipant les ténebres, empêcheront ainsi que nous n'en soyons surpris: *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.*

SUR L'ÉPÎTRE
DU DIMANCHE
DES RAMEAUX.

ÉPÎTRE. *Philip.* 2, 5.

MEs Freres, ſoyez dans la même diſpoſition & dans les mêmes ſentimens où a été Jeſus-Chriſt, qui ayant la forme & la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une uſurpation d'être égal à Dieu; mais il s'eſt anéanti lui-même en prenant la forme & la nature de ſerviteur, en ſe rendant ſemblable aux hommes, & étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au-dehors. Il s'eſt rabaiſſé lui-même, ſe rendant obéiſſant juſqu'à la mort, & juſqu'à la mort de la croix. C'eſt pourquoi Dieu l'a élevé par-deſſus toutes choſes, *& lui a donné un nom qui eſt au-deſſus de tout nom, afin qu'au nom de Jeſus tout genou fléchiſſe dans le ciel, ſur la terre & dans les enfers, & que toute langue confeſſe que le Seigneur Jeſus-Chriſt eſt dans la gloire de Dieu* ſon *Pere.*

EXPLICATION.

I. IL y a quantité de paroles & de maximes de l'Ecriture qui comprennent en abrégé toutes les vérités de la morale chrétienne, ou qui nous donnent des ouvertures pour les découvrir; mais je ne crois pas qu'il y en ait de plus féconde que celle-ci : *Soyez dans la même disposition & les mêmes sentimens où a été Jesus-Christ.* Car pour reconnoître ce qu'il faut faire dans toutes les rencontres de la vie, nous n'aurions qu'à examiner quels sentimens auroit eus Jesus-Christ sur la chose dont il s'agit. La vérité, qui ne nous paroît pas toujours en elle-même & par rapport à notre disposition, nous paroîtroit beaucoup plus facilement à la faveur de celle de Jesus-Christ. Elle nous marqueroit nos devoirs & nos obligations, parce que nous n'avons pas une autre regle que lui. En tant que Dieu, il étoit la vérité même; & cette vérité le régloit toujours en tant qu'homme : il doit en être de même de nous; ses dispositions sont notre regle par elles-mêmes, parce que nous devons nous y conformer. Car, selon S. Paul,
Rom. 8, 9. *Quiconque n'a point l'esprit de* Jesus-Christ, *n'est point à lui : Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Or il

est bien clair que qui n'a point les dispositions de Jesus-Christ, n'a point son esprit. Ainsi l'examen des sentimens de Jesus-Christ sur chaque chose, peut nous instruire en même-temps de ce que nous devons faire, & nous apprendre si nous avons lieu de croire que nous lui appartenons; & cette pratique est d'autant plus utile, qu'elle renouvelle en nous le souvenir de Jesus-Christ, & qu'elle nous donne lieu de recourir à lui; & qu'ainsi elle ne nous montre pas seulement ce que nous devons faire, mais qu'elle nous découvre encore de qui nous pouvons en obtenir la grace.

II. Ce n'est pas une marque certaine qu'on n'est pas à Jesus-Christ, de trouver en soi quantité de sentimens contraires à ceux qu'il a eus; car il est certain que la concupiscence qui vit toujours en nous jusqu'à la mort, ne cessera jamais d'y exciter des désirs contraires à ceux de l'esprit : mais c'est de se laisser dominer par ces sentimens corrompus, & de ne point avoir dessein de les combattre & de les détruire en soi. C'est de les approuver, de les suivre & de mépriser ceux qui ne les suivent pas. Car ce n'est pas un conseil de tendre à former en nous les sentimens de Jesus-Christ, &

de condamner tout ce qui y eſt oppoſé : c'eſt un précepte, ſans l'obſervation duquel nous ne ſaurions appartenir à Jeſus-Chriſt. Cette condamnation de tous ces mauvais ſentimens, nous rend conformes aux diſpoſitions de Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt une marque qu'on les a gravées dans le fond du cœur ; & quoiqu'il nous échappe des fautes qui y ſont contraires, pourvu qu'elles ne ſoient que vénielles, elles ne nous donnent lieu que de dire avec l'Apôtre : *Je*
Rom. 7, 16, 25. *conſens à la loi*, & reconnois *qu'elle eſt bonne* : Consentio *legi, quoniam bona eſt* ; ou, *je ſuis ſoumis à la loi de Dieu ſelon l'eſprit* : Mente *ſervio legi Dei*. Mais il n'y a point de conformité avec Jeſus-Chriſt dans ceux qui ne condamnent point ces mauvais ſentimens, & qui n'ont aucun déſir d'en être guéris.

III. L'Apôtre ne ſe contente pas de nous exhorter en général à être dans les mêmes ſentimens que Jeſus-Chriſt ; il nous propoſe même en particulier la diſpoſition de Jeſus-Chriſt, qui paroît la plus éloignée de pouvoir être ſuivie & imitée par les hommes. *Soyez*, dit-il, *dans les mêmes ſentimens & dans les mêmes diſpoſitions où Jeſus-Chriſt a été, qui ayant la forme & la nature de Dieu, s'eſt anéanti lui-même en prenant la forme &*

la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, &c. Car comment, dira-t-on, l'homme peut-il imiter cet anéantissement, puisque toute l'humiliation des hommes ne va qu'à reconnoître l'état très-effectif de bassesse où ils sont réduits, & à vouloir bien être traités selon cet état? Qu'ils fassent ce qu'ils voudront, ils ne sauroient se rabaisser plus qu'ils ne méritent; ils ne sauroient renoncer à aucune grandeur, puisqu'ils n'en ont plus. Il est vrai qu'il faut reconnoître cette différence entre l'humilité de Jesus-Christ & celle des hommes; mais il n'en est pas moins vrai que cette humilité, inimitable à l'homme, le met dans une obligation indispensable de s'humilier en la maniere qu'il le peut. Si Jesus-Christ s'est humilié en Dieu, il faut que l'homme s'humilie en homme, & qu'il renonce aux petites élévations & aux petits avantages dont il est capable, puisque Jesus-Christ s'est anéanti dans les avantages divins qui lui appartenoient selon sa nature divine. » Il faut, dit saint Augustin, que l'homme rougisse d'être superbe, puisque » Dieu s'est humilié pour lui « : *Erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus.* Car l'homme, sans doute est d'autant plus obligé de

August. Serm. 2, in Ps. 18, n. 15.

renoncer à la fausse grandeur que son orgueil lui attribue, que Dieu s'est dépouillé pour lui des véritables grandeurs qui lui appartenoient légitimement.

IV. Outre cet anéantissement de Jesus-Christ en tant que Dieu, qui ne sauroit convenir proprement à aucune créature, il nous donne de plus, en tant qu'homme, des exemples de la plus parfaite humilité qui puisse être pratiquée par les hommes. Cette humilité consiste à avoir tellement regardé la gloire de Dieu en toutes choses, qu'il n'y a jamais mêlé aucune recherche humaine, ni aucune complaisance dans sa propre excellence, comme il est aisé de le remarquer en toute sa vie. C'est ce qui fait qu'il se rend lui-même ce témoignage, qu'*il ne cherche point sa gloire :* Ego *autem non quæro gloriam meam ;* & que son Apôtre déclare que Jesus-*Christ n'a jamais eu aucune vue de sa propre satisfaction :* Christus *non sibi placuit.* Il nous dit encore dans son Evangile, qu'*il n'est point venu au monde pour faire sa volonté*, *mais celle de son Pere.* Et quoiqu'il ait été élevé par son Pere, selon son humanité, à une gloire ineffable, il rapporte néanmoins totalement cette gloire à l'honneur de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre témoigne qu'à

Joan. 8, 50.

Rom. 15, 3.

Joan. 6, 38.

la fin de tous les temps, & au commencement du regne de l'éternité, *il remettra son royaume à Dieu son Pere :* Cum *tradiderit regnum Deo & Patri ;* Et *qu'après que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses :* Tunc *& ipse Filius subjectus erit ei, qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus.* L'ordre naturel est que Dieu regne sur toutes choses. Jesus-Christ, bien loin de troubler cet ordre, est venu pour le rétablir, en rapportant toutes choses à Dieu. Or ce rapport de toutes choses à Dieu, qui paroît excellemment dans Jesus-Christ, renferme la parfaite humilité & la destruction totale de l'orgueil : car l'orgueil n'est autre chose qu'un vol que l'on fait à Dieu d'une partie de sa gloire ; & il est clair que celui qui lui rapporte tout, ne lui vole rien, & par conséquent qu'il est parfaitement humble.

1. Cor. 15, 24, 28.

V. On ne considere guere parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas : mais le fond de ce vice est de se plaire en soi-même & de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on ne les ait pas. C'est une sotte vanité si l'on s'imagine

les avoir, lorſqu'on en eſt dépourvû : mais c'eſt toujours orgueil de s'y plaire & de s'en élever quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en louent & nous en eſtiment, & d'avoir de la complaiſance dans ces louanges & dans cette eſtime : il y a toujours en cela non-ſeulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injuſtice & du larcin. Quiconque a de la complaiſance dans ſa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il eſt obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiere. Enfin il ne voit pas qu'il eſt beaucoup plus rabaiſſé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'eſt relevé par ces talens & ces qualités dont il ſe glorifie. Il eſt meilleur, ſi l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines & certains talens, que de ne point les avoir ; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un ſujet d'élévation & d'orgueil. Ainſi la plupart des talens rabaiſſent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux.

Or comme il n'eſt pas permis de s'élever & de ſe plaire dans ſes propres talens, il n'eſt pas permis auſſi de contribuer à produire cette mauvaiſe complai-

ſance dans les autres. Si l'on demande donc à un homme de bien pourquoi il fait difficulté de louer les Grands du monde, lors même qu'ils paroiſſent louables, il peut répondre en un mot, que ce qui l'empêche d'imiter ceux qui les accablent de louanges, c'eſt qu'il les aime, & que les aimant, il ne croit pas qu'il lui ſoit permis de leur nuire & de les empoiſonner, comme il le feroit par ſes louanges. Il faut donc voir avec plaiſir les bonnes qualités des Grands; il faut en rendre un témoignage équitable en leur abſence; mais il eſt dangereux d'en parler devant eux d'une maniere qui puiſſe leur ſervir de tentation, parce qu'il n'eſt pas permis de leur nuire, & qu'on eſt obligé de les aimer.

VI. Il n'eſt pas beſoin de prouver que Jeſus-Chriſt a renoncé à toutes les choſes qui ſervent d'ordinaire de fondement à l'orgueil des hommes, comme les richeſſes, la pompe, la puiſſance, la magnificence, la faveur des Grands, les talens humains: mais il n'eſt pas aiſé d'abord de comprendre que ce ſoit par humilité qu'il s'en eſt privé; car ſa lumiere lui faiſoit tellement voir le néant & le vuide de toutes ces choſes, qu'il auroit pu les poſſéder ſans aucun danger. Comme il n'étoit pas moins tempérant

en se trouvant à des festins par des motifs de charité, il n'en auroit pas été moins humble en possédant tous les objets de la vanité des hommes, parce qu'il n'en auroit pas moins connu le néant, & qu'il n'y auroit eu aucune complaisance. Pourquoi donc a-t-il voulu s'en priver ? C'est par des raisons dignes de sa charité. Il pouvoit, à la vérité, être parfaitement humble en possédant tous les avantages humains, mais il n'auroit pas instruit les hommes par son exemple, qu'il leur est meilleur d'en être privés que de les posséder. Les maximes de vérité qu'il auroit pu leur proposer sur ce point, n'auroient pas été accompagnées de la pratique. Or les hommes sont si grossiers, qu'ils sont peu touchés des instructions qui ne consistent qu'en paroles. Afin donc de les détromper de la fausse idée qu'ils avoient de toutes les qualités humaines, & pour leur apprendre efficacement que leur bien consistoit à en être privés, il devoit marquer ce jugement aussi-bien par ses actions que par ses paroles ; & pour les obliger à ne pas mépriser ceux qui seroient privés de ces biens humains, il falloit qu'ils fussent obligés à honorer ces privations dans la personne de la Sagesse éternelle. On élude plus facilement ce

qui n'eſt marqué que par les paroles; mais on n'élude pas de même des exemples vivans tels que Jeſus-Chriſt nous a donnés de ſes ſentimens. On ne ſauroit nier, en voyant Jeſus-Chriſt privé de tous les biens du monde par un effet de ſa volonté & de ſon choix, que cette privation ne ſoit préférable à la poſſeſſion de toutes ces choſes : c'eſt la premiere raiſon qui a porté Jeſus-Chriſt à embraſſer cette privation en qualité de Docteur de l'humilité.

VII. Un autre motif que Jeſus-Chriſt a eu de ſe priver de toutes les grandeurs du monde, a été l'intérêt de la gloire & de l'honneur de ſon Pere : car comme la paſſion que les hommes avoient pour l'élévation, les a portés à ſe faire des idoles de tous les objets de leur orgueil, Jeſus-Chriſt a jugé, avec raiſon, que le zele de l'honneur de ſon Pere l'obligeoit à ſe priver de toutes ces idoles profanes dont les hommes s'étoient ſervis à déshonorer Dieu. Ainſi pour leur inſpirer le même mouvement de zele, il a voulu leur en montrer l'exemple dans ſa perſonne. Le mauvais uſage que les hommes font de toutes les grandeurs humaines, ſuffit donc à un Chrétien pour s'en éloigner, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, afin de témoigner par-là qu'il déteſte cet

ufage criminel, & qu'il ne veut point y avoir de part.

Cette raifon nous en découvre une autre, qui obligeoit encore Jefus-Chrift à fe priver de toutes les chofes qui fervent de nourriture à l'orgueil des hommes. C'eft que toutes ces chofes font devenues à l'homme de grandes tentations. Le péché a imprimé dans fon cœur un tel penchant à l'orgueil, qu'il eft très-difficile de s'en garantir autrement que par la privation de ce qui l'excite. Ainfi cette privation eft devenue par-là le grand remede de fa principale plaie; & comme Jefus-Chrift eft venu dans le monde pour l'en guérir, il étoit obligé, en qualité de Médecin, de lui en montrer l'exemple. Il n'en avoit pas befoin pour lui-même, mais l'homme en avoit befoin; & pour l'empêcher d'en avoir horreur, il a voulu prendre lui-même ce remede, afin que l'homme ne fît pas difficulté de le prendre dans le befoin preffant qu'il en a.

VIII. Mais outre ces raifons qui ont porté Jefus-Chrift à renoncer à tous les objets de l'orgueil des hommes, il y a encore été obligé par la principale de fes qualités, qui eft celle de Médiateur entre Dieu & les hommes: car cette qualité ne confiftoit pas feulement à réconcilier

concilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ses péchés ; elle consistoit à satisfaire à la justice de Dieu, & à prendre sur soi les peines qui étoient destinées à l'homme, & qu'il devoit souffrir selon les regles de cette justice. Comme donc le capital des péchés de l'homme étoit l'orgueil, Jesus-Christ en qualité de Réparateur de ce péché, a voulu porter la peine due à l'orgueil de l'homme. Or il n'y en a point de plus convenable que l'humiliation. L'outrage fait à Dieu par l'élévation injuste de l'homme pécheur, devoit être réparé par la profonde humiliation du Fils de Dieu ; & comme tous les crimes des hommes portoient le caractere de leur orgueil, toutes les actions de Jesus-Christ homme ont dû porter les caracteres de son humilité ; & c'est aussi ce qu'il a parfaitement accompli, & ce qui paroît dans toutes les actions de sa vie.

IX. L'Apôtre nous le marque clairement par ces paroles qu'il ajoute : *Que* Jesus-Christ *s'est rabaissé lui-même en obéissant à son Pere jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix :* HUMILIAVIT *semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Le grand orgueil de l'homme a été de s'être voulu rendre indépendant de Dieu,

& de s'être soustrait à son obéissance, pour chercher sa gloire & son bonheur dans soi-même. La grande humilité de Jesus-Christ est de n'avoir jamais eu en vue que d'obéir à son Pere, & de faire, non sa volonté, mais celle de son Pere. Cette obéissance n'a eu pour terme que la mort & la mort de la croix, parce que c'est le terme de la vie de Jesus-Christ : mais elle a commencé dès le premier moment de son être ; car pour rendre ses humiliations parfaites, il ne s'en est pas réservé le choix, & il a voulu qu'elles fussent toutes consacrées par l'obéissance ; parce que comme il n'y a rien de plus grand dans l'homme que sa volonté, par laquelle il commande à toutes choses, la principale humiliation de l'homme consiste dans le dépouillement de sa propre volonté. C'est là l'humiliation que Jesus-Christ a pratiquée depuis le premier moment de sa vie jusqu'à sa mort. Ainsi son humiliation a été continuelle, parce que son obéissance a été sans interruption.

Mais puisque c'est là l'humiliation que Jesus-Christ a pratiquée, il s'ensuit que c'est aussi celle qui nous est principalement proposée à imiter. Jesus-Christ s'est humilié comme chargé des péchés des hommes, & nous devons nous hu-

milier comme étant effectivement pécheurs. Car Jesus-Christ n'a pas prétendu en s'humiliant pour les péchés des hommes, les exempter de s'humilier ; mais il a voulu sanctifier nos humiliations par le mérite des siennes, & les rendre capables d'être reçues de Dieu en satisfaction de nos péchés, étant jointes avec les siennes. Il s'est humilié pour nous obtenir la grace de nous humilier : mais qui ne s'humilie point, n'a point de part à cette grace. Il faut donc que notre vie, pour être semblable à celle de Jesus-Christ, soit une humiliation continuelle ; que nous renoncions à toutes nos fantaisies & à toutes les volontés de la chair, pour nous conduire par la volonté de Dieu. Cette obéissance nous conduira, comme Jesus-Christ, à la mort, & à la mort de la croix : car la mort que Dieu nous fait rencontrer dans le cours de notre obéissance, est pour chacun de nous notre propre croix ; & si le reste de notre vie a été l'imitation de l'obéissance de Jesus-Christ, nous devons espérer que notre mort sera l'imitation de la sienne, & qu'elle nous conduira à la participation de la gloire que Jesus-Christ s'est acquise par ses humiliations, & qu'il a acquise à tous ceux qui se rendront imitateurs de sa vie & de sa mort.

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

ÉVANGILE. *S. Matth. 21, 1.*

EN ce temps-là, Jesus étant près de Jérusalem, & étant arrivé à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses disciples, & leur dit : Allez à ce village qui est devant vous, & vous y trouverez en arrivant une ânesse liée, & son ânon auprès d'elle; déliez-la & me l'amenez. Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, & aussi-tôt il les laissera emmener. Or tout ceci s'est fait afin que cette parole du Prophete fût accomplie : Dites à la fille de Sion, voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse & sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allerent donc, & firent ce que Jesus leur avoit commandé. Et ayant amené l'ânesse & l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtemens, & le firent monter dessus. Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtemens le long du chemin; les autres coupoient des branches d'arbres, & les jettoient par où il

paſſoit ; & tous enſemble, tant ceux qui alloient devant lui, que ceux qui le ſuivoient, crioient : Hoſanna, ſalut & gloire *au Fils de David : Béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur.*

EXPLICATION.

I. C'Eſt une pompe digne de Jeſus-Chriſt, & d'une grande inſtruction pour tous les fideles, que celle dont il voulut que ſa derniere entrée dans Jéruſalem fût accompagnée. Jamais rien ne fut plus diſtingué des pompes du monde ; & l'on peut dire que Jeſus-Chriſt s'eſt autant humilié dans ce triomphe, que dans aucune autre action de ſa vie. Il y paroît ſuivi d'une troupe de gens ramaſſés, qui jettent leurs vêtemens dans le chemin où il devoit paſſer, coupent des branches d'arbres pour l'honorer, & lui font diverſes acclamations. Il entre ainſi dans une eſpece de triomphe à Jéruſalem ; mais il y entre pour mourir, ayant l'eſprit tout rempli de la vue de ſa mort prochaine. Les grandeurs humaines ne ſeroient guere dangereuſes, ſi ceux qui en jouiſſent étoient occupés de ces penſées. Ce ne ſont point les Phariſiens & les Grands de la Judée qui lui font cette entrée, ni même les habitans de Jéruſalem ; ce

ſont des troupes de peuple qui étoient
Joan. 12, 12. venues à la fête de Pâque : *Turba multa quæ venerat ad diem feſtum*, & qui n'avoient point de part à la conſpiration des Juifs. Ainſi cette multitude n'empêchoit pas qu'il ne vît qu'il alloit ſe livrer à ſes ennemis, ni qu'il ne connût toute leur haine & tous leurs deſſeins contre lui. Il voyoit juſques dans le fond la foibleſſe du zele que ce peuple faiſoit paroître pour lui. Il voyoit que ce n'étoient que des roſeaux que la moindre agitation feroit plier, & qu'il ſe trouveroit ſeul & abandonné dès que ſes ennemis ſe ſeroient ſaiſis de lui. Il n'avoit donc garde de faire grand fonds ſur ces acclamations, & ſur ces marques d'un zele qui avoit ſi peu de force & de fermeté.

II. Que les Grands du monde ſeroient heureux, s'ils connoiſſoient de même le peu de fonds qu'ils devroient faire ſur toutes les louanges qu'on leur donne, & ſur les complaiſances qu'on leur rend, & s'ils pouvoient pénétrer combien il y a en tout cela peu de vérité & peu de ſincérité ! Ils le pourroient ſans doute ; & il leur ſeroit facile de s'en aſſurer par la maniere dont on parle devant eux de ceux qu'on a traités autrefois de la même ſorte qu'eux, mais dont on n'eſ-

pere plus rien. La conclusion seroit facile à tirer : ils ne la tirent pas néanmoins ; & ils veulent bien se tromper eux-mêmes, pour ne pas voir un objet désagréable, qui est que la plupart de ceux qui font paroître tant de zele & tant d'estime pour eux, n'ont dans le fond, ni affection, ni estime pour leurs personnes, & seroient peut-être ravis d'être en pouvoir de faire paroître librement le mépris qu'ils ont pour eux.

III. Jesus-Christ, qui étoit incapable de cette illusion, & qui voyoit clairement jusqu'où s'étendoit l'affection & le zele que ce peuple avoit pour lui, ne laissa pas de permettre qu'il lui en rendît ces témoignages extérieurs ; parce que, quoique foibles, ils étoient néanmoins sinceres. Il voulut montrer par-là que la mort qu'il alloit souffrir, n'avoit point pour cause la haine des peuples, mais l'envie des Prêtres & des Pharisiens.

1. Il voulut donner lieu de distinguer dans cette union des Prêtres & des Pharisiens avec le peuple, qui parut à sa mort, ce qui venoit de la foiblesse & de la légéreté du peuple, & ce qui procédoit de la jalousie & de la haine opiniâtre des Pharisiens & des Prêtres ; & ainsi c'étoit une justice qu'il rendoit à ces peuples, que de montrer par-là que ce n'a

point été par leur propre inclination qu'on lui a donné la mort.

2. Il voulut faire voir que le dégré de corruption où l'on arrive par l'orgueil, l'avarice, la jalousie & les autres péchés spirituels, est tout autrement grand & tout autrement capable des crimes énormes, que celui qui se rencontre dans ceux qui ont plus de simplicité & moins d'orgueil.

3. Comme Jesus-Christ dit de Marie, lorsque peu de temps avant sa mort, elle répandit des parfums sur ses pieds & sur sa tête, qu'elle avoit prévenu le temps de sa sépulture ; on peut dire de même de cette troupe qui accompagna son entrée dans Jérusalem, qu'elle prévint le temps de sa sépulture & de sa mort. Elle n'y pensoit pas, à la vérité, non plus que Marie : mais Jesus-Christ y pensoit pour elle ; & allant à la mort, il se faisoit rendre par ce peuple les devoirs qui étoient dus à sa sainte humanité. Ce n'étoit donc pas tant un triomphe qu'un convoi & une pompe funebre.

4. Enfin la malice des Pharisiens & des Prêtres méritoit d'être poussée à bout par ces marques de l'inclination des peuples pour Jesus-Christ, afin qu'elle ne différât pas davantage à se porter à l'excès horrible qui a fait le comble de leurs

crimes, mais qui étoit nécessaire au salut du monde & à l'accomplissement de l'œuvre de Jesus-Christ.

IV. Mais ce triomphe de Jesus-Christ étoit particuliérement destiné à faire voir que la mort vers laquelle il marchoit, étoit le moyen que Dieu avoit choisi pour triompher de ses ennemis; & c'est ce qu'il marque clairement un peu après par ces paroles : *C'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le Prince du monde va être chassé dehors.* Jamais il n'y eut une victoire si importante; & c'est pour témoigner avec quelle joie il y alloit, qu'il voulut y marcher avec une espece de triomphe. Cette mort étoit terrible à la nature; & c'est pourquoi il voulut en être troublé : mais elle étoit infiniment aimable à la charité de Jesus-Christ, puisque c'étoit la principale de ses œuvres, & la consommation de toutes les autres; c'étoit la principale fin de sa venue, comme il l'assure lui-même : *Propterea veni in horam hanc*; & c'est pourquoi il voulut qu'elle fût accompagnée de triomphe, pour marquer la joie avec laquelle il l'accomplissoit. Cette joie auroit dissipé ce trouble que Jesus-Christ voulut bien ressentir à l'approche de la mort; ou plutôt elle l'auroit empêché de

Joan. 12, 31.

Ibid. v. 27.

naître, s'il ne l'eût retenue dans la partie supérieure de son ame; mais comme elle étoit très-réelle & très-effective, il voulut la faire connoître par cette pompe extérieure.

V. On peut voir dans ce triomphe de Jesus-Christ, de quelle maniere Dieu a voulu que les choses les plus grandes & les plus importantes fussent exposées aux yeux des hommes. Rien n'est plus grand que la victoire que Jesus-Christ a remportée sur le démon par sa mort. C'est la fin de l'Incarnation; c'est la consommation du grand œuvre de Dieu; c'est la rédemption du genre humain; c'est le moyen choisi de Dieu pour la réparation de sa gloire : mais rien ne paroît plus petit & plus vil que les signes extérieurs par lesquels il plut à Dieu de la faire paroître aux hommes. Il voulut que son Fils, qui alloit à Jérusalem pour l'accomplir, y fût reçu en triomphe : mais quel triomphe & quel appareil ! une troupe de gens ramassés & d'enfans s'en va au-devant de Jesus-Christ; il marche environné de ce peuple, monté sur un ânon. De pauvres gens jettent leurs vêtemens sur son chemin; d'autres y mettent des branches d'arbres. Toute cette pompe, regardée selon les pensées humaines, & selon les idées de grandeur

que les hommes se sont formées, paroît plutôt ridicule qu'honorable : mais ce sont là les voies & les moyens dont Dieu se sert pour faire paroître en ce monde-ci les grandeurs de l'autre monde. Il veut les faire connoître, mais sans préjudice de l'humilité qui devoit accompagner toute la vie de son Fils. Il veut qu'elles paroissent, mais sans rien emprunter du faste & de la pompe du siecle, & sans frapper les sens des hommes charnels d'aucun spectacle conforme à leur vanité & à leur orgueil. Il ne falloit pas qu'il parût que son Fils aspirât en aucune sorte aux grandeurs du monde, ni qu'il en fît aucun état. Il falloit donc que son Fils allât en triomphe à Jérusalem, puisqu'il y alloit triompher du monde : mais il falloit aussi que ce triomphe n'eût aucun éclat, & qu'il ne ressemblât en rien aux pompes du monde ; & c'est ce qui fut parfaitement bien marqué par toutes les circonstances dont il fut accompagné. Les hommes qui n'ont que des vues bornées, & qui ne se proposent que l'éclat & la grandeur, n'y voient rien qui puisse les satisfaire ; mais la foi, qui a des lumieres plus étendues, y découvre une proportion admirable avec les desseins de Dieu.

VI. Quelque bassesse apparente qu'il

y eût dans ce ſpectacle, il ne laiſſa pas
Matth. 21, 15. de piquer les Phariſiens & d'irriter leur envie; & ſur-tout elle fut étrangement aigrie par les acclamations des enfans.
v. 16. Ils en firent donc des reproches à Jeſus-Chriſt, comme s'il eût eu tort de les ſouffrir; & Jeſus-Chriſt leur ferma la bouche par ce paſſage des Pſeaumes:
Ps. 8, 3. *Vous avez accompli votre louange par la bouche des jeunes enfans, & de ceux mêmes qui ſont à la mamelle.* Le cœur poſſédé d'envie ſe ſcandaliſe de tout. Au lieu d'être appliqué à s'humilier ſoi-même, il ne penſe qu'à rabaiſſer les autres. Il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en ſoi, quoiqu'il en ſoit tout rempli. Les cris & les acclamations des enfans mêmes incommodent ces Docteurs des Juifs, & ils ne peuvent ſouffrir que celui dont ils conjuroient la mort, reçût ces honneurs pour petits qu'ils fuſſent. Mais leur jalouſie n'étoit pas la regle de Jeſus-Chriſt. Il ne devoit pas empêcher pour les contenter, ce qui devoit édifier toute ſon Egliſe; ce qui accompliſſoit les prophéties; ce qui rendoit témoignage du jugement ſincere des perſonnes non paſſionnées, & qui étoit la conviction de la malice de ceux qui étoient aveuglés par leur paſſion. Ainſi il n'y eut aucun égard,

Il entra dans Jérusalem en cet état, & il laissa les Pharisiens & les Prêtres faire leurs complots, qu'il pouvoit empêcher en mille manieres, mais dont il vouloit souffrir l'exécution pour obéir aux ordres de son Pere *jusqu'à la mort & à la mort de la croix*, comme dit l'Apôtre. Phili. 2, 8.

VII. Toutes ces troupes qui suivoient Jesus-Christ, & qui contribuoient à son triomphe, le faisoient volontairement & de bon cœur. Car il n'y avoit gueres alors d'autre motif qui pût porter à honorer Jesus-Christ. Ils lui rendoient un témoignage qu'ils savoient pouvoir leur être dangereux, parce qu'il les rendoit odieux aux Pharisiens. Ils avoient un zele sincere pour Jesus-Christ & quelque dégré de courage ; & par-là ils étoient beaucoup au-dessus de plusieurs Chrétiens, qui ne s'acquittent des devoirs communs du Christianisme que par coutume, ou par la crainte de passer pour des gens sans religion. Mais ce dégré de zele ne mettoit pas encore ce peuple en état de résister aux fortes épreuves, telles que celle qui arriva peu de jours après. Le corps de la Religion Judaïque s'étant soulevé contre Jesus-Christ, & s'étant uni pour demander sa mort, tous ces gens qui l'avoient suivi dans son triom-

phe ne parurent plus; personne ne s'opposa à la violence des Prêtres; personne ne rendit témoignage à l'innocence de Jesus-Christ, & ne contredit ceux qui demandoient sa mort. Ainsi ils succomberent tous à cette tempête; & c'est ce qui fait voir qu'il y a une extrême différence entre une vertu éprouvée, & une vertu qui ne l'a jamais été. On ne se connoît pas, dit S. Augustin, quand on n'a point été tenté. L'homme croit quelquefois pouvoir ce qu'il ne peut pas, & ne pouvoir pas ce qu'il peut. La tentation lui est comme une maniere d'interrogation que Dieu lui fait, qui lui apprend à le discerner: *Unusquisque se tentatione tanquam interrogatus agnoscit.*

In Ps. 43, n. 20.

Serm. 1, in Ps. 36, n. 1.

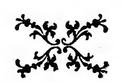
VIII. Ce n'est pas que quelques épreuves qu'un homme ait faites de ses forces, & quelques graces qu'il ait reçues de Dieu pour résister aux grandes tentations, il ait jamais sujet d'avoir une telle confiance dans soi-même, qu'il croie n'avoir point besoin d'un nouveau secours de la grace. Ce seroit une présomption criminelle, qui le rendroit plus foible effectivement que ceux qui n'auroient jamais été éprouvés; car il ne seroit pas seulement en danger de tomber, il seroit effectivement tombé & renversé: mais c'est que les personnes éprou-

vées peuvent, selon les regles de la prudence chrétienne, se porter à des œuvres de charité, que d'autres qui n'auroient passé par aucune épreuve, ne pourroient entreprendre sans témérité. Les épreuves qu'ils ont souffertes, peuvent leur servir à discerner la volonté de Dieu ; elles leur donnent lieu de croire qu'il les appelle à ces œuvres ; & elles leur sont des gages de son secours : au lieu que d'autres, qui n'auroient pas été éprouvés, ne pourroient se le promettre sans témérité, & devroient recourir au moyen qui leur convient davantage, qui est la fuite des occasions. Ainsi les personnes éprouvées peuvent être engagées à des ministeres, & accepter selon l'ordre de Dieu des emplois, que d'autres devroient refuser, quand on les leur présenteroit. C'est la raison pour laquelle l'Apôtre défend de choisir les *Néophytes ;* parce que le défaut d'expérience & d'épreuve fait que leur vertu est ordinairement moins solide, & qu'elle succombe plus facilement aux tentations, & principalement à celles qui portent à l'orgueil. *1. Tim. 4, 6.*

IX. La vie chrétienne est une tentation continuelle ; parce que la concupiscence nous tendant continuellement des pieges, il n'y a pas d'autre moyen de les éviter, que de ne jamais se lasser

de combattre. Cependant il y a certains temps dans la vie qui sont appellés des temps de tentation, parce que Dieu permet que nous y soyons plus violemment & plus dangereusement tentés, & que les chutes qu'on y fait sont plus mortelles. Il y a peu de personnes à qui il n'en arrive de cette sorte dans le cours de la vie ; & c'est le plus souvent la maniere dont on s'y conduit, qui décide du salut : ce qui est marqué par ces vents & ces tempêtes qui renversent, selon l'Evangile, la maison qui n'est pas bâtie
Matth. sur le roc. Mais la différente maniere
7, 27. dont on se conduit dans les grandes tentations, dépend ordinairement de celle dont on se conduit dans les petites, qui passent pour un temps de calme en comparaison des grandes tempêtes. Ceux qui pendant qu'ils jouissent de cette paix, sont fideles à leurs devoirs, & tâchent de se fortifier & de faire du progrès dans la vertu ; qui, selon l'avis que leur
Eccli. 2, en donne le Sage, *préparent leur ame*
1. *à la tentation*, par la vigilance, par la priere, par la méditation des vérités de l'Evangile ; ceux-là, dis-je, obtiennent la grace d'être fideles dans les grandes occasions. Mais ceux qui menent une vie relâchée, qui ne font point provision de ce qui est nécessaire pour se

ſoutenir dans les grandes épreuves, ſont d'ordinaire emportés par ces ſortes tentations; ainſi l'épreuve ne fait que manifeſter ce qui étoit déja fait. Ceux qui demeurent debout étoient déja parvenus à cette force, & ceux qui ſuccombent avoient déja ſuccombé. La tentation ne fait que manifeſter ce qui étoit déja preſque fait; & c'eſt ce qui oblige tous les Chrétiens de vivre toujours dans une profonde humiliation devant Dieu, & dans une vigilance continuelle : car tout le temps de cette vie étant partagé en ces deux états, de réſiſtance à la tentation, & de préparation à la tentation, aucun de ces deux temps ne ſouffre le relâchement, la langueur, la pareſſe, l'orgueil; & l'un & l'autre demandent beaucoup d'humilité, de prieres, de vigilance & d'activité.



SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE-SAINTE.

ÉVANGILE. *S. Jean, 12, 1.*

SIx jours avant la Pâque, Jesus vint à Béthanie où il avoit ressuscité Lazare d'entre les morts. On lui apprêta là à souper. Marthe servoit, & Lazare étoit un de ceux qui étoient à table avec lui. Mais Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui étoit de grand prix, le répandit sur les pieds de Jesus, & les essuya de ses cheveux ; & toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum. Alors l'un de ses disciples, savoir *Judas Iscariote, qui devoit le trahir, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cens deniers, qu'on auroit donnés aux pauvres ? Il disoit ceci, non qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il étoit larron, & que gardant la bourse, il portoit l'argent qu'on y mettoit. Mais Jesus dit : Laissez-la faire, parce qu'elle a gardé ce* parfum *pour le jour de ma sépulture. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous ;*

mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours. Une grande multitude de Juifs ayant ſu qu'il étoit là, y vinrent, non-ſeulement pour Jeſus, mais auſſi pour voir Lazare qu'il avoit reſſuſcité d'entre les morts.

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour nous repréſente l'action de Marie, ſœur de Lazare, qui répandit un parfum précieux ſur les pieds & ſur la tête de Jeſus-Chriſt. Cette action condamnée par Judas, & peut-être par quelques autres Apôtres, mais juſtifiée & défendue par Jeſus-Chriſt même, nous apprend à ne pas juger facilement de la conduite des perſonnes de piété, quoiqu'il nous paroiſſe qu'elles pourroient faire un meilleur uſage de leurs biens ou de leurs talens. Car dans les choſes qui ſont bonnes en elles-mêmes, Dieu ne porte pas toujours les ames à ce qui nous paroît un plus grand bien. Il permet qu'elles ne voient pas tout, & qu'ayant l'eſprit borné, elles s'occupent entiérement d'un certain bien qu'elles ſe propoſent. Il les pouſſe lui-même quelquefois à certaines œuvres, qui ſont importantes pour ſes deſſeins, mais dont nous ne pénétrons pas l'utilité. Quelquefois il le fait par miſéricorde, parce que ſouvent ce qui

nous paroît moins considérable, est très important par les suites qui y sont attachées. Quelquefois il le permet par justice, parce que les péchés des hommes méritent qu'il n'éclaire pas ceux qui sont en état de faire de grands biens, sur ce qui auroit été plus utile pour l'Eglise. Et lorsqu'il punit ainsi les hommes par ces ténebres, qui dérobent à ceux qui sont d'ailleurs bien disposés, la connoissance des vraies utilités de l'Eglise, il ne laisse pas de les récompenser de leur bonne volonté; ces ténebres étant plutôt destinées à la punition des autres, qu'à celle de ces personnes qu'elles empêchent de faire un meilleur choix dans leurs bonnes œuvres.

II. Il faut donc extrêmement distinguer la conduite de Dieu, de celle des hommes; & à l'égard des hommes, le jugement qu'ils doivent porter des bonnes œuvres, lorsqu'il s'agit de les entreprendre, & celui qu'ils doivent en faire lorsqu'elles sont accomplies par d'autres. Les voies de Dieu à l'égard des hommes étant mêlées de miséricorde & de justice, il ne leur inspire pas toujours les œuvres les plus excellentes, ni les plus utiles. Les hommes au contraire ne devant se regarder que comme ministres de la miséricorde de Dieu, doivent tou-

jours conseiller ce qu'ils croient de plus utile à l'Eglise. Leur regle dans les conseils qu'ils ont à donner, doit être l'ordre de la charité, qui les oblige de préférer les charités spirituelles aux corporelles, les plus grandes aux plus petites, les plus étendues aux plus resserrées; & il ne leur est jamais permis de s'éloigner de cet ordre par des caprices & des intérêts humains. Mais quand il s'agit, non de conseiller de bonnes œuvres, mais de juger de celles qui sont déja faites, il doit leur suffire, pour les approuver, qu'elles soient bonnes en elles-mêmes, & qu'elles puissent avoir été faites par de bons motifs. C'est ce qui doit modérer les censures qu'on fait quelquefois des ornemens & des décorations des Eglises. Car encore qu'il puisse y avoir de l'excès, & qu'il arrive souvent que l'amour-propre & le désir de jouir de ce que l'on donne à Dieu, y aient autant de part qu'une piété sincere; néanmoins comme ce peut être aussi l'effet d'un bon zele, & qu'il peut se faire que Dieu ne donne pas d'autres lumieres, ni d'autres vues à ces personnes, il faut s'abstenir de condamner ce qui est peut-être approuvé de Dieu.

III. Mais cette réserve qu'il est si nécessaire de garder dans ses jugemens,

lorſqu'il s'agit de condamner des actions qui peuvent être bonnes, ne diſpenſe pas ceux qui ont le déſir & l'obligation d'employer leur bien en bonnes œuvres, de veiller extrêmement pour empêcher que le diable ne les leur raviſſe en les corrompant, ou dans le principe, ou dans la ſuite, ou dans la fin de l'action. Car comme il n'a pas moins de déſir de gâter nos bonnes œuvres & de nous les rendre inutiles, que de nous porter à en faire de mauvaiſes; s'il ne peut pas nous empêcher de nous dépouiller d'une partie de nos biens, il tâche de faire enſorte qu'en nous en dépouillant en apparence, nous les retenions en effet, & que nous donnions à notre amour-propre ce qu'il ſemble que nous donnons à Dieu. C'eſt à quoi il réuſſit, en nous faiſant mêler des vues de vanité ou d'intérêt dans l'uſage que nous en faiſons; en nous faiſant choiſir des œuvres éclatantes & des charités magnifiques, afin de jouir de l'honneur qui nous en revient. On a des précautions merveilleuſes quand il s'agit d'aſſurer ſon bien: mais on n'en a aucune pour empêcher que le diable ne nous raviſſe le fruit de nos bonnes œuvres. On ne voit preſque autre choſe dans l'Egliſe, que de bonnes œuvres perdues pour ceux qui les

font, par les vues basses & intéressées qu'ils y joignent. On fait presque toujours ensorte de reprendre ce que l'on faisoit semblant de donner à Dieu ; & en le reprenant de la sorte, on le perd, & on se prive de la récompense qu'on avoit sujet d'en attendre de Dieu, si on lui eût offert ces œuvres avec pureté & désintéressement.

IV. Une des causes ordinaires de ce mauvais usage des biens humains, lors même qu'il semble qu'on les emploie pour Dieu, c'est qu'on les regarde comme des dons pleinement gratuits que l'on fait à Dieu, auxquels on croit n'être point obligé par aucune loi. Mais il n'en est pas ainsi. Dieu veut bien recevoir comme des présens & des offrandes de charité, ce que nous employons en bonnes œuvres, pourvu que nous n'ayons en vue que sa gloire. Mais il n'en est pas moins vrai que nous ne saurions rien lui offrir que ce qui lui est dû par justice. Quelques biens que l'on puisse posséder en ce monde, non-seulement on ne les tient que de la libéralité de Dieu, mais ils appartiennent toujours proprement à Dieu. Après en avoir pris ce qui nous est nécessaire, le reste doit être employé purement à son honneur & selon ses ordres. Si donc ce qui nous déter-

mine à une œuvre plutôt qu'à une autre ; est notre amour-propre & notre intérêt ; il est clair qu'alors nous ravissons à Dieu ce qui lui appartient, pour nous l'attribuer à nous-mêmes. Il n'est donc pas vrai que nous soyons absolument libres dans l'exercice de la charité, c'est-à-dire, que notre volonté en soit la regle ; car Dieu ne nous commande pas seulement la charité, mais aussi l'ordre de la charité. Ce que nous avons de superflu est à l'Eglise & aux pauvres : mais il est à l'Eglise & aux pauvres selon l'ordre de leurs besoins. On est obligé de s'informer de ces besoins, de satisfaire aux plus pressans, & de se dépouiller dans cette distribution, des inclinations humaines qui seroient contraires à l'ordre de la charité. C'est pourquoi il n'y a guere de choses où l'on ait plus besoin de conseil, que dans la distribution de ses charités, afin de ne point y agir par caprice, par fantaisie, & par certains intérêts humains, qui anéantissent le mérite des bonnes œuvres. Nous ne devons pas seulement avoir pour suspects nos propres pensées & nos propres mouvemens ; mais nous devons aussi être en garde contre les conseillers intéressés, qui se proposent certains biens particuliers, auxquels ils s'attachent par des vues humaines.

V. Jesus-

V. Jesus-Christ voyant Marie condamnée par quelques-uns de ses Apôtres, s'en rendit le défenseur, & en prit sujet de faire une des prédictions des plus clairement vérifiées qui ait jamais été faite, en déclarant *que ce qu'elle avoit fait, seroit célebre par-tout où son Evangile devoit être prêché.* Et c'est ce que nous voyons parfaitement accompli. Ce qui peut nous faire juger que cettre œuvre étoit accompagnée d'un dégré d'amour, qui la rendoit infiniment plus grande devant Dieu qu'elle ne le paroissoit à l'extérieur. Il ne faut pas facilement prendre la liberté de juger du mérite & de la perfection des actions des Saints. Leur prix dépend du dégré d'amour qui les produit : & quand cet amour est grand, elles sont très-grandes, quoiqu'elles ne paroissent qu'ordinaires. Tout paroît commun dans les actions de la sainte Vierge ; & néanmoins ce sont les plus grandes & les plus saintes qui aient été faites par une pure créature. Il y a même des actions qui sont des suites comme nécessaires de la violence de l'amour. C'est un feu qui dévore certaines ames ; & Dieu veut bien qu'elles y donnent de l'air, par certaines actions qui ne feroient pas proportionnées à d'autres. C'est ainsi qu'il

Matth. 26, 13.

semble qu'il faut considérer l'action de Marie. Elle brûloit d'amour pour Jesus-Christ, & du désir de l'honorer & de lui sacrifier tout ce qu'elle avoit. Elle ne savoit que faire pour lui rendre quelque honneur & quelque service ; & ce mouvement, de verser sur ses pieds ce parfum précieux, lui étant venu, elle le suivit sans délibérer. Qu'une ame froide & qui n'agit guere que par la raison, entreprenne de faire la même chose, elle ne feroit rien d'agréable à Dieu ; parce qu'elle devroit alors suivre les regles communes. Mais l'amour est une raison supérieure pour les cœurs pleins d'ardeur ; parce que Dieu considere infiniment plus cet amour, que les œuvres extérieures auquel il les porte.

VI. Ce parfum de Marie, qui embauma *toute la maison* où elle le répandit, étoit la figure des bons exemples, qui ont quelquefois de grands effets dans l'Eglise. Il y a divers principes extérieurs des actions des hommes : les instructions, les loix, les exemples ; mais il n'y en a point de plus efficaces que les exemples. Ils se répandent comme une odeur dans tous ceux qui en sont spectateurs. Ils pénetrent insensiblement jusqu'au fond du cœur ; & quand ils sont mauvais, ils se joignent aux passions corrom-

pues qu'ils y trouvent, & y excitent de grands mouvemens. Ils font à peu près sur les esprits, ce qu'un air empoisonné fait sur les corps, en y causant des maladies dangereuses, par le mouvement qu'il donne aux humeurs qu'il y rencontre. Il semble qu'il n'en devroit pas être de même des bons exemples, parce que la corruption du cœur de l'homme est capable d'elle-même d'en arrêter l'effet, quelque bons qu'ils soient. Mais Dieu, qui dans les opérations surnaturelles de sa grace, se plaît à imiter les effets de la nature, rend les bons exemples presqu'aussi efficaces que les mauvais. Et comme il est rare que de mauvais exemples ne soient point suivis de mauvais effets, il est rare aussi que Dieu donne à des ames des graces excellentes, & qu'il les remplisse d'un ardent amour, sans qu'il s'en serve pour enflammer plusieurs cœurs, & pour produire dans l'Eglise de très-grands effets. Quels changemens Dieu n'a-t-il point opérés dans le monde par les saints Fondateurs des Ordres Religieux ? Et combien l'odeur des graces que Dieu leur a faites, s'est-elle étendue dans l'Eglise ? Y eut-il jamais une pareille fécondité à celle des graces de S. Antoine, de S. Benoît, de S. Bernard, de S. François, de S. Dominique,

de sainte Thérese ? Et avec combien de vérité peut-on dire, que toute l'Eglise a été remplie de l'odeur de leurs parfums? *Et domus impleta est ex odore unguenti.*

VII. Il n'appartient pas à tout le monde d'instruire l'Eglise par ses paroles, ni par des écrits, & tous les fideles n'en sont pas capables : mais il n'y a personne qui ne soit obligé de l'instruire par la bonne odeur de ses actions & de sa conduite; c'est-à-dire, que de toutes les manieres d'instruire, celle qui est la plus efficace est aussi la plus générale, & appartient à tout le monde. Ainsi personne n'est exempt de cette obligation de remplir la maison de Dieu de l'odeur de ses parfums, & personne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a personne qui ne puisse édifier ceux qui le voient, par sa patience, par son humilité, par le réglement de ses paroles & de ses actions. La charité, quand elle est dans le cœur, est un trésor inépuisable de ces sortes de parfums : & ce ne peut être que le défaut de charité, qui nous mette dans l'impuissance de contribuer en cette maniere à l'utilité de l'Eglise.

VIII. Dieu ne se sert pas seulement de cette odeur que les bons exemples répandent dans l'Eglise, pour y opérer divers effets de graces dans les ames qu'il dis-

pose à les recevoir. Il s'en sert aussi à distinguer les paroles & les actions qui ont pour principe la nature, c'est-à-dire, des vues humaines d'intérêt & de passion, de celles qui sont produites par son esprit. L'esprit humain réussit en quelque sorte à imiter le langage & l'extérieur des gens de bien : mais il n'en imite pas aisément l'odeur, c'est-à-dire, une certaine impression secrete qui naît du corps, de leurs actions & de leurs paroles. Quelque adresse que l'amour-propre ait pour se déguiser, il mêle néanmoins toujours quelques exhalaisons de mauvaise odeur parmi les apparences du bien dont il frappe les sens : & cette mauvaise odeur laisse un certain dégoût dans l'esprit, & y produit un secret éloignement. Aussi l'on voit que tout l'éclat de ces actions humaines se ternit & s'efface peu à peu, & qu'au contraire l'éclat des véritables vertus s'augmente & se fortifie. Il est difficile de donner des regles précises pour discerner les vertus contrefaites de celles qui sont sinceres. Mais Dieu en fait sentir la différence à toutes les ames pures & droites, qui ne sont point corrompues par les passions.

IX. Saint Jean remarque que Judas ne reprit l'action de Marie que par une

avarice criminelle, & parce qu'il avoit accoutumé de voler une partie des aumônes qu'on faisoit à Jesus-Christ. Ce qui nous donne lieu d'admirer la patience incomparable de Jesus-Christ, qui ne pouvant ignorer ses vols, épargnoit néanmoins sa réputation, & ne lui en vouloit pas faire souffrir la confusion. Et cela nous apprend combien il faut être réservé sur le sujet du prochain, à l'égard des déréglemens secrets, & jusqu'à quel point il faut pratiquer la patience envers les méchans qui ne sont pas convaincus. Quand Jesus-Christ auroit chassé Judas, qui auroit eu droit de s'en scandaliser, puisqu'il donnoit tant de preuves qu'il connoissoit le secret des cœurs ? Cependant il ne le fait pas. Il agit avec lui comme ne connoissant pas ses désordres; & c'étoit peut-être une raison à Judas de douter qu'il fût le Messie & le Fils de Dieu. C'est ainsi que la patience de Dieu envers les pécheurs, sert d'occasion à plusieurs de s'abandonner aux vices avec plus de licence. Cependant Dieu pour cela ne change point de conduite. Il les souffre jusqu'au terme qu'il a résolu. Il ne précipite point leur punition, se réservant de punir avec une juste sévérité, l'abus qu'ils auront fait de sa bonté, & c'est là la regle que nous devons suivre à

l'égard de tous ceux dont les crimes ne ſont pas publics, quoiqu'ils puiſſent abuſer de l'indulgence qu'on a pour eux, & du ſoin que l'on a de ménager leur réputation.

AVERTISSEMENT.

On ne trouve pas ici de réflexions particulieres ſur le Mardi, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi de la Semaine-Sainte; parce qu'on a traité aſſez amplement de la Paſſion de Jeſus-Chriſt dans les Penſées ſur les Myſteres qui ſont à la fin du dernier volume.

Ainſi pour remplir ces quatre jours, il n'y a qu'à diviſer en quatre parties ce que l'on y trouvera; en liſant, par exemple, pour le Mardi : *L'agonie du jardin : La priſe de Jeſus-Chriſt : Le ſilence de Jeſus-Chriſt dans ſa Paſſion : Barabbas préféré à Jeſus-Chriſt.*

Pour le Mercredi : *La flagellation de Jeſus-Chriſt : Le couronnement d'épines : Jeſus-Chriſt condamné & livré aux Gentils : Le portement de la croix.*

Pour le Vendredi : *Le crucifiement : Jeſus-Chriſt élevé ſur la croix : La mort de Jeſus-Chriſt.*

Pour le Samedi : *La ſépulture : La deſcente de Jeſus-Chriſt aux enfers.*

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI-SAINT.

EVANGILE. *S. Jean, 13, 1.*

AVant la fête de Pâque, Jesus sachant que son heure étoit venue de passer de ce monde à son Pere ; comme il avoit aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et après le souper, le diable ayant déja mis dans le cœur de Judas, fils *de Simon Iscariote,* le dessein *de le trahir ; Jesus qui savoit que* son *Pere lui avoit mis toutes choses entre les mains, qu'il étoit sorti de Dieu, & qu'il s'en retournoit à Dieu, se leva de table, quitta ses vêtemens, & ayant pris un linge, il le mit autour de lui : puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, & à les essuyer avec le linge qu'il avoit autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre, qui lui dit : Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds! Jesus lui répondit : Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez ensuite. Pierre lui dit : Vous ne me laverez jamais les pieds. Jesus lui repartit : Si je ne vous les lave,*

vous n'aurez point de part avec moi. Alors Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains & la tête. Jesus lui dit : Celui qui a déja été lavé, n'a plus besoin que de se laver les pieds, & il est pur dans tout le reste : *& pour vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous ; car il sçavoit qui étoit celui qui devoit le trahir ; & c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, il reprit ses vêtemens, & s'étant mis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appellez* votre *Maître, &* votre *Seigneur, & vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis* votre *Seigneur &* votre *Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné exemple, afin que* pensant *à ce que je vous ai fait, vous fassiez aussi de même.*

EXPLICATION.

I. SAint Jean, avant que de rapporter comment Jesus-Christ lava les pieds de ses Apôtres, y prépare l'esprit par cette préface : *Sachant que le temps où il devoit quitter le monde & retourner à son Pere étoit venu, il voulut leur témoigner que les ayant aimés durant sa vie, il les aimoit jusqu'à la fin :* CUM *dilexis-*

ſet ſuos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Or quoique cette marque ſinguliere d'affection qu'il vouloit leur donner à la fin de ſa vie, puiſſe s'entendre du préſent ineſtimable qu'il leur fit de ſon corps & de ſon ſang dans l'Euchariſtie ; néanmoins ſaint Jean ſe ſervant de ces paroles immédiatement avant que de décrire de quelle ſorte Jeſus-Chriſt leur lava les pieds, rien n'empêche de les y rapporter, & de conſidérer cette action comme une marque illuſtre de l'amour conſtant de Jeſus-Chriſt envers les Apôtres & envers les hommes juſqu'à la mort. Ce diſcours même de ſaint Jean nous fait connoître admirablement la nature de la vraie charité : ce n'eſt point un amour paſſager & qui s'efface ; c'eſt un amour permanent & qui doit toujours durer. Les Chrétiens ne doivent point s'aimer pour un temps. Ils doivent rendre leur affection immortelle & inaltérable. Jeſus-Chriſt prévoyoit que ſes Apôtres l'abandonneroient. C'eſt néanmoins peu avant cette chute qu'il leur donne ce témoignage d'affection. Les péchés & les chûtes des Chrétiens ne doivent donc point éteindre notre charité; parce que ces eaux peuvent bien refroidir les affections humaines ; mais elles ne peuvent rien ſur

la vraie charité, telle que celle dont Jesus-Christ nous donne l'exemple.

II. Mais en même-temps que Jesus-Christ nous fait voir la force de la vraie charité, il nous montre aussi en quoi elle consiste. Jesus-Christ ne s'abaisse aux pieds de ses disciples que pour leur donner l'exemple de s'humilier ainsi les uns à l'égard des autres. Comme il n'avoit rien de plus cher durant sa vie que l'humilité, il fait un dernier effort pour la graver dans leurs esprits & dans leurs cœurs. Il y emploie non-seulement ses paroles, mais son exemple, & pratique une action extraordinaire, afin qu'elle fît plus d'impression sur eux. C'est le présent qu'il leur fait, & l'instruction qu'il leur donne avant que de les quitter; & comme ce qu'il leur avoit recommandé le plus étoit de s'entr'aimer, *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem*, *Joan. 15, 12.* en y joignant cet exemple d'humilité, il a voulu leur montrer par-là que rien n'est plus ennemi de la charité que l'orgueil; que c'est la source ordinaire des divisions, & qu'ainsi il n'y a point d'autre remede pour les éviter, que de mettre sincérement les autres au-dessus de soi par une vraie humilité, qui nous les fait regarder avec respect, qui nous fait craindre de les offenser, qui nous porte

à les satisfaire quand il nous arrive de les blesser, & qui nous fait souffrir avec douceur ce que la prévention & les autres passions injustes peuvent les porter à faire contre nous.

III. Jesus-Christ, en s'abaissant au-dessous de ses disciples, pratiquoit une humilité à laquelle il n'étoit point obligé ; mais les hommes, en s'abaissant sous d'autres hommes, ne font que ce qu'ils doivent, & ne se mettent que dans le rang qu'ils méritent : car la vérité les obligeant de reconnoître qu'ils ont tous reçu par le péché une plaie profonde d'orgueil capable d'infecter le fond de leurs cœurs, elle leur dicte aussi qu'ils ne font, en s'humiliant, que se réduire au rang qu'ils méritent. Dieu peut les élever par ses dons comme il lui plaît ; mais comme ces dons ne leur appartiennent point, ils ne doivent pas se traiter eux-mêmes selon ces dons, mais selon ce qui leur convient par leurs péchés. Or, par cette considération, non-seulement ils ne peuvent justement s'élever au-dessus des autres, mais il est juste qu'ils se mettent au-dessous d'eux, parce qu'il est juste que les orgueilleux soient rabaissés. A la vérité, ceux devant qui ils s'abaissent, peuvent être aussi orgueilleux qu'eux ; mais ils ne sont pas chargés de

guérir, ni de punir l'orgueil des autres. Chacun est obligé de guérir le sien; & la guérison s'en fait par l'humiliation. Ainsi ceux qui refusent de s'humilier à l'égard des autres, sous prétexte qu'ils ont autant de défauts qu'eux, sont semblables à des malades qui ne voudroient pas prendre un remede qui leur seroit salutaire, sous prétexte qu'il y en a d'autres aussi malades qu'eux qui le refusent; & comme on auroit droit de dire à ces malades, qu'ils pensent à se guérir eux-mêmes, & qu'ils laissent le soin aux autres de se guérir, on peut dire de même à tous les Chrétiens, qu'ayant besoin de s'humilier pour leur propre bien, ils ne doivent pas s'en croire dispensés par la raison que les autres en ont autant de besoin qu'eux, puisqu'ils ne sont chargés que d'eux-mêmes, & non des autres.

IV. L'Apôtre, en obligeant chacun des Chrétiens *d'estimer les autres supérieurs à soi*, SUPERIORES *sibi invicem arbitrantes*, n'a pas prétendu, sans doute, leur donner une regle d'une civilité purement humaine, & qui fût contraire à la vérité. Il faut donc qu'il y ait des raisons véritables & solides de croire les autres au-dessus de nous, & de les regarder comme nos supérieurs; & il est bien

Philip. 2, 3.

aisé d'en découvrir plusieurs de ce genre, pour peu de lumiere que l'on ait. En voici quelques-unes qui sont fort générales, & que l'on peut appliquer à tout le monde. Un homme de qui notre vie & notre fortune dépendent, & qui peut nous rendre, ou heureux, ou malheureux, selon le monde, est sans doute en cela supérieur à nous, & mérite que nous nous abaissions sous lui, ou intérieurement, ou extérieurement. Or nous sommes à l'égard de tous les Chrétiens dans cette sorte de dépendance pour la vie de notre ame & notre sort éternel. La vie de la grace dans cette vie, & la vie éternelle dans l'autre, sont procurées à chacun des membres de l'Eglise par les prieres & les mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à aucun de ces membres, que nous n'avons point besoin de lui, & que nous pouvons nous sauver sans lui. Ainsi bien loin d'avoir droit de mépriser aucun membre de l'Eglise, ou quelqu'un de ceux qui peuvent le devenir, nous sommes obligés de nous humilier à l'égard de tous, parce que nous dépendons de tous. Ce seront ces membres *qui nous recevront*, comme
Luc. 16, 9. dit l'Evangile, *dans les tabernacles éternels*. Si nous en méprisons quelqu'un, il aura assez de crédit pour nous en exclure,

ſon crédit & ſa force étant la puiſſance de celui qui ſe tient mépriſé par le mépris que l'on fait des plus petits de ſes membres, & honoré par toutes les marques de reſpect qu'on leur donne.

V. Il n'y a point d'homme qui ne porte les caracteres de l'image de Dieu, qui n'ait un droit, ou prochain, ou éloigné à ſon royaume & au corps de Jeſus-Chriſt; & par conſéquent il n'y a point d'homme qui ne ſoit digne d'être honoré, & à qui nous ne puiſſions donner des marques de ſoumiſſion & de reſpect. Car ſi c'eſt une grande qualité, dans un royaume ſucceſſif, d'être Prince du ſang, parce que cette qualité donne un droit, ou prochain, ou éloigné à ce royaume, c'en eſt une bien plus grande de pouvoir parvenir au royaume du ciel, d'y être appellé, d'y avoir droit, de maniere que cette grandeur ineffable dépende en quelque ſorte de notre volonté. Or c'eſt l'état de tous les Chrétiens, & en quelque ſorte de tous les hommes. Ils peuvent tous devenir des rois, & des rois éternels, étant tous appellés à un royaume éternel. Pluſieurs en ont reçu le droit effectif par le gage du Saint-Eſprit; & il faut, pour perdre ce droit, qu'ils y renoncent & qu'ils s'en dépouillent volontairement. Il ne faut donc

qu'avoit quelque idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier sous d'autres hommes qui l'ont. Car quoique nous puissions avoir part au même droit & au même avantage qu'eux, il est toujours vrai que celui que l'on honore, peut aussi l'avoir, qu'il peut en jouir, que peut-être il sera plus fidele que nous à coopérer aux graces de Dieu; & cela suffit, pour nous mettre au moins intérieurement, au-dessous de lui, & pour le préférer à nous.

VI. Il est juste que chacun se tienne dans la place qui lui est la plus avantageuse, pourvu qu'il y ait un droit légitime; & le monde n'a pas tort de ne point vouloir céder à d'autres les rangs auxquels il a autant de raison d'aspirer qu'eux. L'ordre de la charité est que dans le choix des biens, nous nous désirions & nous nous procurions les plus excellens. On ne peut donc blâmer personne d'être dans ce sentiment, & de se conduire par cette maxime: mais l'erreur du monde consiste dans l'application qu'il en fait par la fausse idée qu'il a de ce qui est utile & avantageux. Il s'imagine faussement que les rangs & les places éminentes, au jugement des ambitieux, sont les meilleures & les plus désirables; & c'est en quoi il se trompe. Les places

les plus utiles, sont celles qui contribuent le plus à nous guérir de la plus dangereuse de nos maladies, qui est l'orgueil. Le rang le plus éminent est celui qui nous approche le plus de Jesus-Christ, qui est le plus propre à nous conserver ses graces, & où nous sommes moins en danger de les perdre. Or Jesus-Christ même a voulu nous apprendre, & par ses paroles & par son exemple, que les places & les rangs les plus propres, à cet effet, sont ceux qui sont les plus humbles & les plus rabaissés selon le monde. Tout ce qui nous éleve dans le monde, éleve insensiblement le cœur, & nous porte de soi-même à l'orgueil. Au contraire, l'état & les emplois les plus humbles & les plus méprisés contribuent à humilier notre ame; parce que, comme dit saint Basile, elle prend insensiblement le pli & la posture du corps, & se conforme intérieurement à son état extérieur. C'est un état violent & difficile à soutenir, que de demeurer intérieurement dans une disposition opposée à celle qu'on est obligé de représenter à l'extérieur. Ainsi il est difficile que l'ame se tienne au-dessous de ceux sur qui elle est obligée de conserver extérieurement quelque autorité. L'état qui

Basil. hom. de hum.

eſt effectivement le plus utile & le plus avantageux, ſelon Dieu, eſt donc celui qui eſt le plus humble ſelon le monde, pourvu que les autres conditions s'y trouvent également. Si l'on demande, par exemple, quelle eſt la meilleure place dans un Monaſtere, il faut dire nettement que c'eſt celle où l'on a le moins de conſidération & d'autorité, où l'on eſt le plus oublié, où l'on penſe le moins à nous, & où l'on eſt moins obligé de penſer aux autres. Ceux qui ne ſont pas contens de cet état, & qui tâchent d'en ſortir, témoignent par-là qu'ils ne ſavent pas ce qui leur convient; & par-là même ils ſont voir qu'ils ont un beſoin particulier de ce rabaiſſement qu'ils fuient.

VII. Mais ſi cela eſt, il faudroit donc, dira-t-on, qu'il ſe fît un renverſement général dans l'ordre du monde; qu'au lieu que chacun fait tout ce qu'il peut pour devenir grand, on fît tout ce qu'on pourroit pour ſe rabaiſſer & pour devenir petit, vil & mépriſable. Il faudroit que tous les grands ſe réduiſiſſent à des conditions baſſes, & renonçaſſent à celle où ils ſont nés, puiſque ces conditions baſſes ſont en effet les plus elevées & les plus heureuſes. Mais c'eſt l'inconvénient le

moins à craindre ; & l'orgueil des hommes ſaura toujours parfaitement l'éviter. Quand même on ſuppoſeroit les hommes beaucoup plus intelligens qu'ils ne ſont dans leurs véritables intérêts, cet inconvénient ne ſeroit pas à appréhender ; car il s'enſuivroit ſeulement que ceux à qui Dieu a fait la grace de les faire naître dans une condition baſſe, & qui y ſont accoutumés, ne doivent point d'eux-mêmes tendre à la changer, pour s'élever à un état plus commode & plus élevé ſelon le monde : ce qui eſt en effet fort raiſonnable. Car pourquoi voudroient-ils ſe rendre plus malheureux ? Pourquoi ſe priveroient-ils d'un bien dont Dieu les a favoriſés dans leur naiſſance & par leur éducation ? Et enfin pourquoi ſe rendroient-ils le ſalut plus difficile ?

Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ſont nés dans une condition plus élevée, ſoient obligés de changer d'état. Les conditions baſſes ſont effectivement les plus eſtimables au jugement de la vérité ; mais elles ſont pénibles à l'orgueil des hommes ; & cet orgueil, lors même qu'ils y renoncent, ne laiſſe pas de les réduire à une foibleſſe que tous n'ont pas la force de ſurmonter. Ainſi les grands & les riches ne ſont pas obligés

de changer d'état, parce qu'ils n'ont pas tous reçu de Dieu la force de supporter l'humiliation attachée aux petites conditions. Ils sont trop foibles pour cela, & Dieu veut bien qu'ils se traitent selon leur foiblesse, dont ils se sont fait une espece de nécessité ; & comme la coutume qu'ils ont de vivre d'une maniere plus délicate, fait que l'on doit trouver bon qu'ils vivent selon les nécessités qu'ils ont contractées, pourvu qu'elles ne soient pas criminelles, il ne leur est pas aussi commandé de changer l'état où ils sont nés, pour se réduire à un état plus bas & plus humble, à moins qu'ils ne se trouvent dans des circonstances particulieres qui les y obligent.

VIII. Mais ce que Dieu demande d'eux, est qu'au moins ils n'augmentent pas leur misere & leur rabaissement, en voulant s'élever plus haut par une ambition déréglée ; & que s'ils ne suivent pas extérieurement toutes les lumieres de la vérité touchant l'ordre & le rang des divers états des hommes, ils s'y conforment au moins par leurs sentimens intérieurs. Ils peuvent demeurer au-dessus des autres hommes, pourvu qu'ils reconnoissent devant Dieu que ceux à qui ils commandent, sont véritablement au-dessus d'eux, & qu'ils

sont, selon Dieu, dans un rang & dans une condition d'autant plus élevée, qu'elle est plus basse selon le monde. Il faut qu'ils fassent de leur grandeur même un sujet de se rabaisser, & qu'ils ne s'humilient pas seulement dans leur grandeur, mais de leur grandeur. Ils doivent regarder leur état comme bas dans le royaume de celui qui est venu, comme il le dit lui-même, *pour servir & non pour être servi :* Filius *hominis non venit ministrari, sed ministrare.* C'est un état en quelque sorte honteux aux grands & aux riches, que d'avoir besoin de tant d'apprêts & de tant d'attirail pour leur nourriture, & d'occuper tant de gens à les servir. Ce qu'on appelle magnificence & splendeur, est une multiplication de besoins; & la multiplication des besoins est une multiplication de servitudes. Plus on s'éloigne de Jesus-Christ, qui est la regle & le modele de la grandeur du royaume de Dieu, plus on se rabaisse effectivement. Or plus on est grand selon le monde, & attaché à cette grandeur humaine, plus on est éloigné de Jesus-Christ.

Matth. 20, 28.

IX. Il peut y avoir encore d'autres raisons que celle de la foiblesse, qui dispensent les grands & les riches de changer d'état, & qui leur permettent de se

tenir dans celui où ils ſont nés. Il peut même y en avoir qui les engagent à s'élever à des états plus grands ; parce que la juſtice, l'utilité publique & d'autres raiſons de charité peuvent l'exiger. Il y en a qui ſont obligés de conſerver leur rang, & de frapper les yeux des autres par quelque ſorte de magnificence. L'élévation extérieure n'eſt pas abſolument incompatible avec l'humilité intérieure ; & il peut ſe faire que celui qui, par le ſoin qu'il doit avoir de conſerver l'état qu'il ſoutient, ſe fait rendre les reſpects qui lui ſont dûs, ſoit par la diſpoſition d'humilité que Dieu voit dans ſon cœur, ſous les pieds de tout le monde. Mais il eſt vrai que cette union de l'élévation extérieure avec un abaiſſement intérieur, eſt extraordinairement difficile, & qu'il eſt bien mal-aiſé que l'ame ſe conſerve dans l'humilité, étant portée à l'orgueil par l'impreſſion forte de toutes les choſes extérieures, & par la pente & l'inclination de la nature. C'eſt auſſi en cela que conſiſte le danger de la condition des grands ; & c'eſt ce qui les oblige à de plus grands efforts pour s'humilier, parce qu'ils ſont plus violemment tentés de s'élever, & plus en danger par conſéquent de tomber dans le précipice de l'orgueil.

SUR L'ÉPÎTRE DU JOUR DE PÂQUES.

ÉPÎTRE. I. *Corinth.* 5, 7.

MEs Freres, purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte toute nouvelle, comme vous êtes vraiment les pains purs & *sans levain : car Jesus-Christ a été immolé, lui qui est notre Agneau pascal. C'est pourquoi célébrons cette fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice & de la corruption, mais avec les pains sans levain de la sincérité & de la vérité.*

EXPLICATION.

I. SAint Paul appelle dans cette Epître les Chrétiens *azymes*, c'est-à-dire exempts de levain ; & cependant il les exhorte pour honorer l'immolation de Jesus-Christ qui s'est rendu notre Pâque, à se *purifier du vieux levain, afin d'être une masse toute pure :* EXPURGATE *vetus fermentum, ut sitis nova consperssio.* Il nous apprend par-là qu'il y a deux manieres d'être exempts de ce levain : l'une,

qui doit convenir à tous les Chrétiens; l'autre, qui doit faire l'exercice des bons Chrétiens durant toute leur vie. Il faut, pour être Chrétien, que le péché ne domine point en nous, que son regne y soit détruit, & que Dieu y ait établi l'empire de son amour, qui est la source de la vraie pureté des ames. Il faut donc qu'il y ait en nous un principe de pureté opposé au levain corrompu qui est dans le fond du cœur, & que ce principe soit plus fort que ce levain. Il faut par conséquent que nos actions tiennent plus de l'amour de Dieu que de celui du monde, qui est ce mauvais levain, puisque le bon levain doit être le plus agissant en nous. C'est en ce sens que tous les Chrétiens doivent être *azymes*, ou exempts de levain, c'est-à-dire exempts du regne de la concupiscence, & assujettis au contraire au regne de Dieu par un saint amour.

II. Mais ce levain dominant, qui répand sa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en demeure néanmoins des restes, qui ne regnent pas à la vérité dans le cœur, mais qui infectent diverses actions particulieres; & ce sont les divers retours de l'amour propre qui y produisent des mouvemens d'orgueil, d'envie, de colere, de tristesse, de recherche

cherche de soi-même, & enfin les désirs des biens périssables & créés. C'est ce vieux levain qui reste, dont il faut tâcher de se purifier peu à peu. Mais pour ne pas se décourager, il faut faire état que cette purification est l'occupation de toute la vie; car ces restes étant comme des racines qui poussent toujours divers rejettons, il faut toujours travailler à les retrancher : autrement ils se multiplieroient d'une telle sorte, que l'ame en seroit toute couverte; & cette corruption augmenteroit tellement, qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtresse; elle y étoufferoit toutes les bonnes semences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucun fruit de justice. C'est une gangrene qui s'étend, à moins qu'on n'ait soin sans cesse d'en arrêter le cours par le fer de la mortification. C'est une eau corrompue qui tend à nous infecter, à moins que nous ne travaillions à en décharger notre ame. C'est un poids qui nous abaisse continuellement vers la terre, à moins que nous ne fassions des efforts continuels pour nous relever. Enfin c'est un torrent qui nous emporteroit avec soi, si nous n'y résistions fortement, en nous avançant contre son cours. Voilà la condition avec laquelle

Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'eſt l'ouvrage qu'il nous impoſe. Dès qu'on apperçoit en ſoi quelques effets de cet amour corrompu des créatures, il faut auſſi-tôt s'armer de la mortification pour le détruire. C'eſt ce qui rend la vie chrétienne une vie de mort, parce qu'il y faut continuellement mourir à la concupiſcence & à ſes déſirs, en leur retranchant leur nourriture, qui eſt la jouiſſance de leurs objets.

III. Afin de nous animer à cette guerre laborieuſe & pénible, & de renouveller notre application & notre ardeur, qui ſe ralentiroit peu à peu, l'Egliſe veut qu'on ſe ſerve des diverſes ſolemnités qu'elle célebre dans le cours de l'année. Car comme ces ſolomnités demandent de nous une pureté particuliere, elles doivent nous exciter à nous purifier avec plus de ſoin & d'application. C'eſt ce qu'elle nous preſcrit en particulier dans cette grande fête de Pâques, par les paroles de l'Apôtre qu'elle emprunte : *Purifiez-vous du vieux levain.* Le ſoin que les Juifs avoient de purger leurs maiſons du levain matériel, n'étoit que la figure du ſoin que nous devrions avoir de purifier nos ames de ce levain que nous avons décrit : car nous n'avons pas ſeulement à nous préparer à manger

l'Agneau pascal, comme les Juifs ; mais nous devons nous disposer à participer à l'Agneau sans tache & à cette victime sainte qui s'est offerte en la place de cet Agneau, qui n'étoit que sa figure.

Jesus-Christ étant parfaitement exempt de toute corruption, puisqu'il s'est même dépouillé par la mort de tout ce qu'il tenoit d'Adam, c'est-à-dire de tous les effets de sa mortalité, & qu'il est entré dans un état d'incorruption, d'immortalité & de gloire, n'est-il pas juste que ceux qui se préparent à le recevoir, tâchent d'approcher de cet état & de ces dispositions, & qu'ils fassent de nouveaux efforts pour détruire en eux tous les effets du péché ? Qui n'use pas de ces solemnités pour renouveller son ardeur à mortifier ses passions, a peu de sujet d'espérer de pouvoir le faire dans un autre temps, parce que c'est dans ces jours de bénédiction que Jesus-Christ en accorde plus facilement la grace à ceux qui la lui demandent.

IV. Ce n'est pas un précepte d'être parfaitement purifié : mais c'est un précepte de se purifier de plus en plus, & de tendre à la parfaite pureté. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit saint Paul. *Que celui qui est juste devienne encore plus juste*, dit S. Jean. Et ce précepte même Apoc. 22, 11.

fait voir qu'on n'arrive jamais en cette vie à une parfaite purification ; car si on y étoit arrivé, le précepte de se purifier de plus en plus n'auroit plus de lieu. Ce précepte fait donc voir qu'il n'y a aucun dégré de purification de l'ame auquel on puisse se borner volontairement. Il faut toujours tendre à une plus grande pureté ; il faut toujours faire effort pour y arriver. Il n'y a aucun défaut dans lequel on puisse demeurer avec la résolution de ne jamais s'en corriger, si ce n'est qu'on fût trompé & qu'on ignorât que ce fût un défaut ; & en ce cas même on ne pourroit pas tout-à-fait dire qu'on peut y demeurer volontairement ; car à l'égard même des erreurs, il faut toujours faire effort pour s'en délivrer, en reconnoissant humblement devant Dieu qu'on en est capable, & que nous nous y laissons aisément surprendre. On est obligé d'écouter sans prévention ceux qui peuvent nous en retirer, & de de-
Ps. 12. mander à Dieu qu'*il nous éclaire, & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un sommeil de mort :* Illumina *oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* Or cette disposition, quand elle est sincere, est un effort de l'ame pour se purifier des péchés que l'on commet par erreur, & elle obtient

de Dieu qu'il nous délivre de celles qui feroient incompatibles avec notre falut.

V. On a fujet de s'étonner qu'étant obligés à cette purification continuelle, on voie non-feulement tant de déréglement dans les Chrétiens négligens & peu appliqués à leurs devoirs, mais auffi tant de défauts dans ceux qui paroiffent avoir une volonté fincere de s'en corriger. Et c'eft fans doute un fujet très-légitime de fcrupule, quand on reconnoît par l'examen de fa confcience, que l'on manque de vigilance, d'application, de follicitude à fe corriger; que l'on néglige fon avancement, & que l'on ne pratique pas ce que l'on juge utile pour fe délivrer de fes défauts. Cependant, pourvu que l'on ait une volonté fincere de renoncer à tout ce qui déplaît à Dieu, & qu'on lui demande fincérement qu'il détruife en nous tout ce qui eft contraire à fa vérité, en lui difant avec faint Auguftin, *Interfice in me quidquid eft contrarium veritati.* On ne doit point fe troubler pour ne pas reconnoître en foi un avancement fenfible, & cela pour deux raifons.

La premiere eft, que l'augmentation de la lumiere nous découvre en mêmetemps plus de péchés & plus de défauts

en nous, & que la vue de cette multitude de péchés empêche naturellement qu'on ne croie avoir fait beaucoup de progrès : cependant il y en a effectivement, puiſque l'on voit ce que l'on ne voyoit pas, & que l'on commence à s'humilier de quantité de fautes que l'on commettoit auparavant ſans aucun ſcrupule. C'eſt avoir fait du progrès que d'être devenu ſenſible à ſes fautes, & de travailler avec plus d'ardeur à s'en corriger. Plus on avance dans la vertu, plus on ſe voit plein de défauts, d'imperfections & de péchés, plus on ſe trouve éloigné de Dieu ; & cette vue eſt une marque d'un ſolide avancement, quand on y joint le travail pour s'en purifier.

VI. La ſeconde raiſon eſt, que le progrès de l'ame & ſa purification ne conſiſtent pas toujours à remarquer moins de fautes extérieures qui ſoient connues à l'ame, mais dans une ſolide & ſincere humilité, dans un dépouillement de confiance en ſoi-même, qui enferme un recours à Dieu plus humble & plus ſincere. Or cet état peut être accompagné d'une plus grande multitude de fautes extérieures ; & c'eſt quelquefois par cette multitude même de fautes que Dieu le procure. Car cette vue hu-

milie & abat l'ame devant Dieu, & fait qu'elle se connoît mieux dans ses miseres & dans ses imperfections, & qu'ainsi elle paroît devant lui plus dépouillée d'elle-même. C'est en ce sens que saint Grégoire dit : » Que celui qui » se trouve nud de vertus, & par consé- » quent plein de défauts, est plus riche- » ment orné par l'humilité que cette vue » lui procure, qu'il n'auroit pu l'être » par ces vertus même dont il se trouve » dépourvu. « *Virtutibus nudus ipsa melius humilitate vestitur.*

VII. Cela fait voir qu'il y a de grandes obscurités dans le jugement que l'on porte de l'état des ames, & qu'on ne sauroit être trop retenu à juger de soi-même, ni des autres. On croit quelquefois qu'une personne est fort imparfaite & toute souillée par la multitude de ses péchés ; & c'est quelquefois la voie dont Dieu se sert pour la purifier. On se croit fort parfait, parce que l'on ne tombe point dans les mêmes fautes ; & la complaisance que l'on en conçoit nous rend quelquefois plus coupables devant Dieu, que si nous les avions commises. Travaillons donc sincérement à purifier notre cœur de toute tache ; mais ne nous troublons pas des défauts que nous y appercevons, & ne portons au-

cun jugement fixe & certain de notre avancement. Il nous est commandé de nous juger dans les choses claires ; mais il nous est défendu de le faire dans les choses obscures. Or ce qui regarde le dégré de notre avancement & de la purification de notre ame, est du nombre de ces choses obscures dont il ne faut pas juger.

VIII. Le précepte de se purifier de plus en plus, ne consiste donc point à connoître clairement son avancement. Cela ne nous est pas commandé, & ne nous seroit pas même, ni possible, ni utile. Il consiste dans le désir, la volonté, l'effort, le travail pour se purifier de plus en plus. C'est ce que nous devons faire continuellement, à l'exemple du grand Apôtre, & dans les mêmes bornes que lui. Il dit de lui-même, qu'*oubliant tout ce qui étoit derriere lui, il s'avançoit vers ce qui étoit devant lui.* Philip 3, 13, 14. QUÆ *quidem retrò sunt oblivifcens, ad ea verò quæ sunt priora, extendens meipsum.* Il dit *qu'il court incessamment vers le bout de la carriere, pour remporter le prix de la félicité du ciel :* AD *destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei.* Et il dit avec cela, *que quoiqu'il ne se sente coupable de rien, il n'est pas pour cela justifié ; qu'il ne se juge*

point lui-même : NEQUE *meipsum judico*, 1. Cor. 4,
& que c'est à Dieu de juger : QUI *judi-* 3, 4.
cat me, *Dominus est.* Voilà à quoi se réduit ce précepte de se purifier de plus en plus, nécessaire à tous les Chrétiens.

Nous pouvons sûrement condamner nos défauts visibles ; mais il ne nous est pas permis de former un jugement absolu sur la mesure de nos imperfections ; ce qui doit tempérer, & notre crainte, & notre confiance, & nous obliger à marcher toujours jusqu'à la mort avec une espérance mêlée de terreur.

IX. L'Apôtre ne commande pas seulement en général *de se purifier du vieux levain ;* mais il est clair, par la suite de l'endroit de sa lettre où il nous donne ce précepte, qu'il prétend par-là engager les Corinthiens à se séparer de l'incestueux, qui avoit déshonoré l'Eglise par son crime, & à qui l'Eglise, par charité, devoit tâcher de procurer une confusion salutaire. C'est le sens le plus littéral de ce précepte : *Purifiez - vous du vieux levain.* Et ce sens regarde aussi tous les Chrétiens. Car quoique cette séparation & cette soustraction de la conversion & du commerce des pécheurs ne soit plus en usage, & que l'Eglise n'en fasse plus une ordonnance expresse, il y a pourtant dans cette pra-

tique quelque chose de droit naturel & d'invariable qui ne peut être aboli. On est & on sera toujours obligé d'éviter ceux qui nous nuisent, & de témoigner aux pécheurs l'improbation de leur crime, autant que cela peut leur être utile ; & si l'on avoit bien cette pratique dans l'esprit, on ne se prêteroit pas, comme l'on fait, à la conversation des personnes du monde, qui nous inspirent insensiblement leurs passions ; on ne s'y exposeroit pas si facilement, quand on a peu de lumiere & peu de force ; & l'on n'auroit pas pour eux toutes ces complaisances qui les entretiennent dans leurs déréglemens, en leur faisant croire que leur vie est approuvée par des gens de bien. Il y a mille manieres de témoigner aux personnes déréglées que l'on improuve leur vie, sans que l'on en vienne à une rupture entiere ; & la charité nous apprendroit ce tempérament, si elle étoit aussi vive en nous qu'elle devroit l'être. Ainsi nous retrancherions de notre cœur les souillures qu'il contracte par le commerce des personnes vicieuses, & nous contribuerions même souvent à les purifier de leurs vices & de leurs défauts.

SUR L'ÉVANGILE DU JOUR DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Marc*, 16, 1.

En ce temps-là, lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie-Madelaine, & Marie, mere *de Jacques & Salomé, acheterent des parfums pour venir embaumer Jesus; & le premier jour de la semaine* étant parties *de grand matin, elles arriverent au sépulcre au lever du soleil. Elles disoient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? Mais en regardant, elles virent que cette pierre, qui étoit fort grande, en avoit été ôtée. Et entrant dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, dont elles furent fort effrayées; mais il leur dit : Ne craignez point; vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avoit mis. Allez dire à ses disciples & à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée; c'est là que vous le verrez, selon ce qu'il vous a dit.*

O 6

EXPLICATION.

I. ON peut apprendre de cet Evangile, que Dieu considere peu les fautes qui ne viennent pas de la corruption du cœur, mais d'un simple défaut de lumiere, ou du trouble de l'esprit. Il est visible qu'il n'y avoit aucune malice dans ces femmes qui préparerent des parfums pour embaumer le corps de Jesus-Christ. Elles l'aimoient sincérement ; elles avoient contribué durant sa vie, par leurs aumônes, à ses prédications ; elles avoient assisté à sa mort avec de grands sentimens de compassion : ainsi leur amour véritable & sincere ne trouvant plus rien de Jesus-Christ dans le monde que son corps mort, les porta à désirer de lui rendre les offices qu'on avoit accoutumé de rendre parmi les Juifs aux corps morts de ceux qu'on aimoit. Il est vrai qu'elles n'auroient pas eu cette vue si elles eussent eu une foi vive de sa résurrection, & une créance entiere aux paroles par lesquelles il l'avoit prédite : mais le trouble où elles étoient les empêcha d'y faire assez de réflexion. Elles avoient vu mourir Jesus-Christ ; & ce grand objet avoit tellement saisi leur esprit & frappé leur imagination, qu'elles étoient

comme incapables de penſer à autre choſe. Elles ſuivirent donc l'idée qu'elles avoient de Jeſus-Chriſt mort, & elles réſolurent de faire ce que l'amour leur dictoit envers le corps de celui qu'elles avoient chérement aimé, & qu'elles aimoient encore très-ſincérement. Jeſus-Chriſt diſtingua donc en elles les effets du trouble de leur imagination & de la foibleſſe de l'eſprit humain, de ceux de la ſincérité de leur amour. Il ſouffrit les uns, & récompenſa les autres, en rendant ces femmes, qui étoient pleines d'affection & de zele, les premiers témoins de ſa réſurrection.

II. On voit dans le procédé de ces femmes, qu'elles ſuivent impétueuſement les mouvemens d'un cœur ſincere, ſans y joindre les vues & les précautions de prudence qu'elles auroient dû avoir. Elles s'occupent d'abord totalement du ſoin de faire proviſion de parfums. Elles ſe levent de grand matin pour les porter au ſépulcre ; mais elles ne penſent point à l'inconvénient qu'il y avoit à aller ſeules, ſans être accompagnées de quelqu'un qui pût ôter la pierre qui fermoit l'entrée du ſépulcre : elles n'y penſent que dans le chemin. Quand l'eſprit eſt ainſi fortement occupé de quelque objet, il oublie facilement quan-

tité de prévoyances néceſſaires. Mais il étoit important, pour établir la foi de la réſurrection, qu'elles fuſſent de ce caractere, & que ce fût celui de tous les diſciples de Jeſus-Chriſt. Car Jeſus-Chriſt, ſelon l'ordre de ſon Pere, ne pouvant la faire connoître à tout le monde, il falloit qu'il ſe bornât à un certain nombre de témoins; & ces témoins, pour être dignes de foi, devoient être parfaitement ſinceres. Jeſus-Chriſt étoit diſpoſé à leur donner des preuves de ſa réſurrection ſi claires & ſi convaincantes, que ſuppoſé leur ſincérité, il n'y eût pas le moindre lieu d'en douter. Il falloit donc établir principalement leur ſincérité. Or elle paroît admirablement par tout ce que l'Evangile rapporte des diſciples & de ces femmes; & elle paroît d'une maniere ſi naturelle, qu'il eſt impoſſible à l'artifice de contrefaire une conduite ſi naïve. Des femmes ſi perſuadées de la mort de Jeſus-Chriſt, qu'elles achetent des parfums pour l'embaumer, qu'elles ſe levent de grand matin pour aller à ſon ſépulcre, qu'elles s'occupent de la difficulté qu'elles auront à en ôter la pierre, ne penſoient nullement à publier contre la vérité que Jeſus-Chriſt fût reſſuſcité, puiſqu'elles ne le croyoient pas elles-

mêmes. Les mouvemens impétueux qu'elles font paroître & qu'elles avoient conçus à la mort de Jesus-Christ, n'étoient point capables de cet artifice. Tout respire la sincérité dans leur conduite ; & c'étoit cette sincérité qui étoit nécessaire à l'établissement de la foi. Ainsi les ténebres de ces femmes portent la lumiere dans l'esprit des Chrétiens ; & il paroît que c'est une conduite de la sagesse de Dieu de les y avoir laissées.

III. Jesus-Christ, qui vouloit les tirer de ces ténebres, mais d'une maniere proportionnée à leur état, les conduit à la foi de la résurrection par certains dégrés, qui diminuerent peu-à-peu le trouble que cette nouvelle si surprenante devoit produire dans leur esprit. D'abord il leur fit voir que la pierre qui fermoit le sépulcre étoit ôtée. C'étoit une disposition à croire que Jesus-Christ n'y étoit plus. Ensuite il voulut que cette nouvelle leur fût annoncée par deux Anges ; & quoique cette vue les troublât & les remplît de frayeur, elle étoit pourtant moins surprenante pour elles, que si Jesus-Christ, de la mort duquel elles avoient une forte idée, leur eût paru d'abord plein de vie. Ces Anges leur annoncent la résurrection de Jesus-Christ ; ils leur ordonnent d'en avertir ses disci-

ples ; ils leur prédisent qu'ils le verroient dans la Galilée. Ainsi ils les font servir à l'égard des disciples, au même office qu'ils exerçoient envers elles, qui étoit de les préparer à l'apparition de Jesus-Christ. Tout cela étoit nécessaire pour ramener doucement des esprits fortement occupés de la mort de Jesus-Christ, & très-éloignés de le croire ressuscité, non par une malice opiniâtre, mais par l'éloignement naturel que l'on a de croire la résurrection d'un mort. Il n'y a rien en tout cela que de simple & de naïf ; rien qui ne contribue merveilleusement à établir la sincérité de ces témoins. Des femmes qui disent qu'elles ont vu des Anges, ne font pas autant d'impression que si cette apparition s'étoit faite aux Apôtres qui avoient l'esprit plut fort ; mais néanmoins la sincérité de leur rapport ne pouvoit manquer de faire quelque impression sur les esprits : aussi l'on verra dans l'Evangile de demain, que les deux disciples qui alloient à Emmaüs, disent
Luc. 24, 2. *qu'ils avoient été épouvantés* par le rapport de ces femmes ; & quoiqu'ils n'y déférassent pas, cela diminua néanmoins leur surprise, lorsque Jesus-Christ leur apparut à eux-mêmes. Ainsi Dieu conduisit les esprits sur cet article capital,

depuis les preuves les moins convaincantes jusqu'aux plus évidentes & aux plus certaines ; & l'accord de toutes ces preuves, le peu de concert de tous ces témoins, forment une parfaite évidence, & abattent absolument l'esprit de tous ceux sur qui la raison a quelque pouvoir. Admirons la bonté de Dieu, qui regardoit toute son Eglise dans le ménagement de ces preuves, & qui nous facilitoit la foi par les difficultés même qu'il a permis que ses disciples aient eues à s'y rendre.

IV. Il y avoit de l'erreur dans ces femmes, puisqu'elles ne croyoient pas Jesus-Christ ressuscité, & qu'elles le cherchoient encore dans son sépulcre : mais il y avoit un véritable amour, & plus d'amour que d'erreur. Leur erreur n'étoit que l'effet de leur trouble ; mais leur amour agissoit même dans le trouble ; & c'est pourquoi Jesus-Christ remédie à leur erreur par l'appartion des Anges. Quand on aime sincérement Dieu, & que cet amour domine dans le cœur, Dieu ne manque pas de faire trouver la vérité. Quand on voit donc tant de gens qui demeurent attachés à leurs erreurs, & qui se piquent d'y être inflexibles, c'est un grand sujet de craindre qu'ils n'aient pas mérité, par leur sincérité &

par leur amour pour la vérité, que Dieu les aidât à sortir de l'erreur. Avant qu'une ame soit pleinement éclairée d'une lumiere qui dissipe toutes ses ténebres, Dieu lui inspire d'ordinaire un amour ardent de la vérité, qui la porte à la rechercher; & cet amour dissipe peu-à-peu les préventions. Que si cela n'arrive pas, c'est un signe de défaut de sincérité, & une marque que c'est son opinion que l'on aime, & non pas la vérité.

V. La preuve de la résurrection de Jesus-Christ, que l'Ange donna aux femmes, est qu'il n'étoit plus dans son sépulcre; & cette marque n'est pas seulement pour les corps ressuscités, mais aussi pour les ames véritablement ressuscitées. Ces ames ont leurs sépulcres aussi-bien que les corps. Le lieu qui reçoit un corps mort, est son sépulcre; & l'objet auquel une ame morte s'attache, est de même le sépulcre de cette ame. S'il faut donc qu'un corps, pour être ressuscité, sorte du sépulcre; il faut de même qu'une ame, pour être véritablement ressuscitée, se sépare de l'objet de ses attaches. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre saint Paul, lorsqu'il dit aux Colossiens : *Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez ce qui est au ciel, où Jesus-Christ est assis à la droite de son Pere, & n'ayez*

Coloss. 3, 1.

d'affection, ni de gout que pour les choses du ciel, & non pour celles de la terre: Quæ *sursum sunt sapite, non quæ super terram.* C'est en quoi consiste la résurrection d'une ame. Pendant qu'elle étoit attachée à la terre, elle étoit morte, elle étoit dans le sepulcre; en se détachant de la terre, elle ressuscite & se porte vers le ciel.

VI. Mais ce terme, *N'ayez d'affection ni de gout que pour les choses du ciel,* mérite une réflexion particuliere; parce qu'il nous fait voir qu'il ne suffit pas d'avoir dans l'esprit les choses du ciel, c'est-à-dire Jesus-Christ; mais qu'il faut l'avoir dans le cœur par un amour véritable & intérieur. Si ce n'est pas par une douceur sensible, ce doit être par une préférence effective, par laquelle la volonté se porte à Dieu comme à son bien souverain. Il faut de même, pour être véritablement ressuscité, renoncer réellement aux créatures, en ne les regardant plus que dans le rang qui leur convient, c'est-à-dire, comme infiniment moins dignes d'amour que Dieu. L'amour de Dieu doit être le maître du cœur, y dominer & le faire agir. Ainsi quand il n'est pas le maître, il n'y a point de véritable résurrection.

VII. La marque d'une ame ressuscitée

étant d'avoir le cœur & l'esprit dans le ciel, & de ne point l'avoir dans la terre & dans les choses du monde, il s'ensuit que tout ce qui nous porte à nous attacher à Dieu & à nous détacher du monde, contribue à nous procurer cette vie ressuscitée, & à nous la conserver si nous l'avons; & qu'au contraire tout ce qui nous attache au monde, tout ce qui nous en donne le gout & l'amour, nous approche de la mort; & c'est ce qui renverse absolument tous les jugemens que l'on porte des événemens de la vie, & de ce qu'on appelle prospérités, adversités, bonheur, malheur, faveur, disgrace. Voilà un homme, dit-on, bien misérable; sa fortune est ruinée sans ressource : mais qu'arrivera-t-il de-là? Qu'il sera moins attaché au monde; qu'il en perdra le gout & l'amour; qu'il aura plus de temps & plus de moyens de penser à son salut; c'est-à-dire, qu'il aura plus de facilité à mener une vie digne d'une ame ressuscitée, & qu'il s'éloignera davantage de la mort. En voici un autre, dit-on, qui est bienheureux; il est comblé de biens & d'honneurs, & toutes choses lui réussissent; c'est-à-dire, que tout le porte à aimer le monde; que tout contribue à l'y attacher; & qu'ainsi tout le menace de la mort, tout l'y pousse,

tout l'y précipe. Eſt-ce donc là ce qu'on appelle bonheur ? On ne juge point ainſi dans les autres choſes ; on ſe rejouit dans un malade de tous les ſignes de vie, & l'on s'afflige de tous les ſignes de mort. Pourquoi donc, à l'égard de notre vraie vie, appelle-t-on malheur ce qui nous en facilite le recouvrement ou la conſervation, & bonheur ce qui nous approche de la mort, qui nous y engage & qui nous y pouſſe avec violence ?

VIII. Comme donc la grace propre au myſtere de la réſurrection, eſt la vie reſſuſcitée ; que c'eſt ce que Jeſus-Chriſt opere dans les cœurs, & la grace qu'il répand du ciel en qualité de reſſuſcité, il arrive très-ſouvent que ce que les hommes prennent pour un malheur, eſt un préſent de Jeſus reſſuſcité. Car étant non-ſeulement le maître de ſes graces, mais auſſi de tous les événemens du monde par la puiſſance qu'il a reçue de ſon Pere au jour de ſa réſurrection, qui le rend maître abſolu de la conduite des créatures dans le ciel & ſur la terre, il uſe, pour ſauver les ames, de l'une & de l'autre puiſſance, en leur procurant ſes graces par certains événemens & certains moyens. S'il veut donc donner à une ame l'amour des choſes du ciel & le détachement de celles du monde, en

quoi consiste la vie ressuscitée, il la prive de tous les objets de ses attachemens, afin de lui en ôter l'amour & le gout, & de la porter à rechercher les véritables biens, qui sont ceux de l'autre vie. Il apprend à cette ame, dit S. Augustin, à désirer & à aimer les vrais biens, par l'amertume qu'il lui fait trouver dans les choses de ce monde, *Docet amare meliora, per amaritudinem inferiorum ;* & ainsi il est visible que ce qu'on appelle afflictions, n'est souvent qu'un effet de la puissance & de l'amour de Jesus-Christ ressuscité, & ne tend qu'à nous procurer la véritable vie de l'ame.

IX. On dira peut-être que c'est l'union de la grace à ces événemens qui les rend favorables, mais qu'en eux-mêmes ils n'ont rien que de triste & de pénible. Il est vrai qu'ils sont pénibles à l'ame : mais cette peine ne vient que de ce qu'elle aime les choses dont ils la privent ; & comme cet amour est la cause de cette peine, ils l'avertissent simplement du mal qui est en elle, mais ils ne le causent pas. Ils lui découvrent sa maladie, ils la diminuent, & ce n'est que sa faute s'ils ne la guérissent pas entiérement. Car Dieu est toujours prêt de joindre ses graces à ces événemens qui nous détachent du monde, si nous n'en

arrêtions point le cours par notre impatience & notre révolte, si nous nous abandonnions avec la soumission que nous devrions à sa providence & à ses soins, & si nous nous donnions à lui afin qu'il produisît pleinement en nous les effets de sa vie ressuscitée.

On n'a fait que trois considérations sur chaque Evangile des jours suivans de cette Semaine, parce qu'ils ne comprennent que diverses apparitions de Jesus-Christ après sa résurrection, & que l'on peut en trouver plusieurs autres dans les considérations sur les mysteres de Jesus-Christ.

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA SEMAINE DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Luc, 24, 13.*

EN ce temps-là, le jour même de la résurrection de Jesus-Christ, deux disciples s'en alloient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem, parlant ensemble de tout ce qui s'étoit passé; & il arriva que lorsqu'ils

s'entretenoient & conféroient ensemble sur cela, Jesus vint lui-même les joindre, & se mit à marcher avec eux; mais leurs yeux étoient retenus, afin qu'ils ne pussent le reconnoître; & il leur dit: De quoi vous entretenez-vous ainsi dans le chemin, & d'où vient que vous êtes si tristes? L'un d'eux, appellé Cléophas, prenant la parole, lui répondit: Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? Et quoi? leur dit-il. Ils lui répondirent: Touchant Jesus de Nazareth, qui a été un Prophete puissant en œuvres & en paroles devant Dieu & devant tout le peuple, & de quelle maniere les Princes des Prêtres & nos Sénateurs l'ont livré pour être condamné à mort, & l'ont crucifié. Or nous espérions que ce seroit lui qui racheteroit Israël; & cependant après tout cela voici déja le troisieme jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étoient avec nous, nous ont étonnés; car ayant été avant le jour à son sépulcre, & n'y ayant point trouvé son corps, elles sont revenues dire que des Anges même leur ont apparu, qui leur ont assuré qu'il est vivant; & quelques-uns des nôtres ayant été aussi au sépulcre, ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avoient rapportées;

mais

mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé. Alors il leur dit : O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les Prophetes ont dit ! ne falloit-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, & qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et commençant par Moïse, & ensuite par tous les Prophetes, il leur expliquoit dans toutes les Ecritures ce qui avoit été dit de lui. Lorsqu'ils furent proche du bourg où ils alloient, il fit semblant d'aller plus loin ; mais ils le forcerent de s'arrêter, *en lui disant : Demeurez avec nous, parce qu'il est tard, & que le jour est déja sur son déclin, & il entra avec eux. Etant avec eux à table, il prit le pain & le bénit ; & l'ayant rompu, il le leur donna.* En même-temps *leurs yeux s'ouvrirent, & ils le reconnurent ; mais il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'étoit-il pas tout brûlant dans nous lorsqu'il nous parloit durant le chemin, & qu'il nous expliquoit les Ecritures ? Et se levant à l'heure même, ils retournerent à Jérusalem, & trouverent que les onze* Apôtres, *& ceux qui demeuroient avec eux, étoient assemblés, & disoient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, & il est apparu à Simon. Alors ils raconterent aussi eux-mêmes ce qui leur étoit arrivé en chemin,*

& comment ils l'avoient reconnu dans la fraction du pain.

EXPLICATION.

I. L'Evangile de ce jour, qui nous parle de deux Disciples qui alloient à Emmaüs, château distant de deux lieues de Jérusalem, nous représente en eux un nouveau caractere, mais qui tend également à établir la sincérité des témoins de la résurrection de Jesus-Christ. Ce que l'on en disoit ne leur étoit pas inconnu; ils savoient ce qui en avoit été rapporté par les femmes qui avoient été au sépulcre; la vision des Anges qu'elles avoient eue; la confirmation de leur témoignage par saint Pierre & par saint Jean, qui ayant été au sépulcre, avoient trouvé que ce qu'elles avoient rapporté, que le corps de Jesus-Christ n'y étoit plus, étoit véritable. Cependant toutes ces preuves n'avoient fait encore qu'une légere impression sur leur esprit. Ils aimoient Jesus-Christ; ils ne pouvoient parler d'autre chose que de ce qui lui étoit arrivé. Ils lui rendoient témoignage qu'il avoit été *un Prophete puissant en paroles & en œuvres :* mais avec tout cela ils croyoient leurs espérances trompées. *Nous espérions*, disoient-ils, *qu'il déli-*

vreroit Iſraël. Ils ne l'eſpéroient donc plus. Incrédulité qui ne venoit que de ce que l'idée d'un homme reſſuſcité étoit étrangement éloignée de leur eſprit, comme elle devoit l'être naturellement : mais incrédulité utile à l'établiſſement de la foi de ce myſtere ; parce qu'elle fait voir combien ils étoient peu diſpoſés à le croire légérement, & qu'ils n'en ont pu être perſuadés que par des preuves convainquantes.

II. Jeſus-Chriſt ayant pris part à leur entretien ſans être connu d'eux, leur reprocha leur peu d'intelligence dans l'Ecriture, & leur peſanteur à croire ce que. les Prophetes avoient prédit du Meſſie : *O ſtulti, & tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti ſunt Prophetæ !* Cela fait voir qu'il y a dans l'Ecriture une pleine *conviction* de certaines vérités de la foi, quoique la peſanteur de notre cœur nous empêche de les y voir. C'eſt cette peſanteur qui arrête l'impreſſion de la vérité ſur le cœur, & qui fait qu'il n'eſt pas remué & pénétré par ces preuves autant qu'il devroit l'être ; qu'il n'en tire pas les conſéquences naturelles ; qu'il ne joint pas celles qui s'entr'éclairciſſent & qui ſe fortifient les unes les autres ; & cette ſtupidité ne ſe rencontre pas ſeulement dans les hom-

mes à l'égard des myſteres ſpéculatifs ; elle ſe trouve encore plus ordinairement à l'égard des vérités de pratique. Preſque perſonne n'y voit ce qu'on doit y voir, & n'en pénetre les conſéquences. On les entend froidement, quelque grand intérêt que l'on y ait. Il y va de tout, & on les regarde ſans émotion & ſans effroi. Cette froideur eſt une marque viſible que l'on ne les conçoit point dans leur grandeur, & que la petiteſſe de notre intelligence les diminue tellement, qu'elles deviennent auſſi peu capables de nous toucher, étant conçues en cette maniere, que les nouvelles les plus indifférentes. Deſorte que nous avons grand ſujet de nous reprocher notre ſtupidité & notre peu d'intelligence, & de nous dire, comme Jeſus-Chriſt dit à ſes diſciples : *O inſenſés, dont le cœur eſt peſant & tardif à croire !*

III. Quelque temps après, *les yeux de ces diſciples s'ouvrirent, & ils connurent* Jeſus-Chriſt dans la fraction du pain ; & Jeſus-Chriſt fit voir par-là qu'il diſpoſe abſolument des ſens, de l'eſprit & du cœur des hommes. Ils commencerent à voir ce qu'ils ne voyoient pas. Ils conçurent ce qu'ils ne concevoient pas. Leur cœur fut embraſé d'un

amour qu'ils ne sentoient pas, parce qu'ils furent remués par le Saint-Esprit d'une maniere plus vive & plus forte. Jesus-Christ voulut que ce fût par l'Eucharistie que ses graces leur fussent communiquées, afin de leur apprendre, & par eux à toute l'Eglise, que ce mystere est une source de lumiere & de charité; & que ce n'est pas seulement un mystere de foi, parce que c'est un objet de foi, mais qu'il l'est aussi, parce qu'il augmente la foi dans nos cœurs avec la charité, quand on y est préparé comme ces disciples, qui déclarent eux-mêmes que *leur cœur étoit tout brûlant pendant que Jesus-Christ leur parloit dans le chemin.* C'est la préparation qu'ils y apporterent. Ce sont ces cœurs brûlans que Jesus-Christ remplit des lumieres de la foi. Si nous n'en ressentons pas les mêmes effets, c'est que nous n'en approchons pas avec la même ardeur & les mêmes dispositions.



SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA SEMAINE DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 24, 36.

EN ce temps-là, pendant que les Apôtres s'entretenoient, Jesus se présenta au milieu d'eux, & leur dit : La paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. Mais eux étant tout troublés & saisis de crainte, s'imaginoient voir un esprit. Et Jesus leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, & pourquoi s'éleve-t-il tant de pensées dans vos cœurs ? Regardez mes mains & mes pieds, & reconnoissez *que c'est moi-même. Touchez, & considérez qu'un esprit n'a, ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. Après avoir dit cela, il leur montra ses mains & ses pieds. Mais comme ils ne croyoient point encore, tant ils étoient transportés de joie & d'admiration, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger ? Et ils lui présenterent un morceau de poisson rôti, & un rayon de miel ; il en mangea devant eux, & prenant les restes, il les leur donna, & leur dit : Ce que vous*

voyez est l'accomplissement de ce que je vous avois dit lorsque j'étois encore avec vous : Qu'il étoit nécessaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophetes & dans les Pseaumes fût accompli. En même-temps il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Ecritures, & il leur dit : C'est ainsi qu'il est écrit, & c'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît ; & qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisieme jour, & qu'on prêchât en son nom la pénitence & la rémission des péchés dans toutes les nations, [en commençant par Jérusalem.]

EXPLICATION.

I. JEsus, après s'être montré à Madelaine en particulier, aux femmes qui étoient venues pour potter des parfums au sépulcre, à saint Pierre & aux Disciples qui alloient à Emmaüs, voulut encore se faire voir le même jour aux Apôtres assemblés avec plusieurs autres Disciples. Ainsi il se trouva tout d'un coup au milieu d'eux pendant qu'ils étoient à table, & les épouvanta de telle sorte, qu'ils croyoient voir un fantôme & non un véritable corps. Il les convainquit que c'étoit lui-même, en leur montrant ses pieds & ses mains, qui portoient encore les marques des cloux qui

les avoient percés. Il leur fit toucher sa chair, en leur disant qu'un esprit n'avoit point de chair, ni d'os. On demande si ces preuves étoient convainquantes. Car, dira-t-on, ne se pouvoit-il pas faire qu'un démon ayant emprunté la forme d'un corps, y imprimât ces mêmes marques, & les fît ainsi toucher ? Quelle assurance avons-nous donc que la premiere pensée des Apôtres ne fût pas véritable, & que ce ne soit pas un esprit trompeur qui les ait engagés par-là à rendre un témoignage à la fausseté ? Mais il est facile de répondre qu'il n'est pas possible que Dieu permette que le démon fasse une telle illusion aux sens de plusieurs personnes, parce qu'autrement tout seroit incertain : & il seroit aussi aisé de douter de la naissance, de la vie & de la mort de Jesus-Christ, que de sa résurrection. Car on pourroit supposer de même que tout cela s'est fait par le moyen d'un démon, qui s'étant revêtu d'une forme humaine, auroit fait ce qu'on attribue à Jesus-Christ durant sa vie. Or il est contraire à la vérité de Dieu de permettre une telle séduction. On doit croire ce qui paroît ainsi à plusieurs personnes, sans qu'il y ait aucune marque pour reconnoître la fausseté. Ce seroit donc un devoir de croire le faux : & c'est ce que Dieu ne peut permettre.

II. Il faut remarquer qu'il ne s'agit point ici de l'illusion d'une seule personne, ni de celle de plusieurs personnes une seule fois. C'étoit là déja la cinquieme apparition de ce jour, qui étoit le lendemain du sabbat, & cette apparition fut suivie de plusieurs autres de cette nature, dans lesquelles Jesus-Christ se fit reconnoître par toutes les marques par lesquelles on reconnoît les hommes. S'il étoit donc incertain après ces preuves, si Jesus-Christ est ressuscité, il faudroit que toutes les choses du monde passassent pour incertaines. Abraham, Moïse, David, Salomon, Alexandre, César pourroient n'avoir été que des illusions, & on pourroit les faire passer tous pour des fantômes & des démons revêtus de corps, avec autant de vraisemblance que Jesus-Christ ressuscité. C'est donc un principe supposé dans toutes les connoissances les plus assurées que les hommes puissent avoir des faits, que la vérité de Dieu ne peut permettre que le démon se joue ainsi de la créance des hommes. La vérité de tous les faits est appuyée sur ce principe. Ainsi la résurrection de Jesus-Christ est mise par-là au même dégré de certitude que tout ce qu'il y a de certain & d'indubitable dans le monde.

III. On peut même dire que cette certitude va plus loin que celle de tous les autres faits humains, & qu'il y a des choses qui autorisent la résurrection de Jesus-Christ, qui n'autorisent pas tous les autres faits. Car, outre que les Apôtres en ont eu la même assurance qu'ils avoient de toutes les autres choses du monde, outre que cette assurance n'a point été démentie par aucun fait contraire, ce qui arrive aussi dans les autres faits que nous avons marqués; ils avoient de plus certaines assurances particulieres de la résurrection de Jesus Christ, qu'ils n'avoient pas des autres choses du monde. Cette résurrection avoit été prédite par les Prophetes, & très-expressément par Jesus-Christ durant sa vie mortelle. Ces prédictions jointes à ce qui arriva, les mettoient donc dans la nécessité de croire que Jesus-Christ étoit ressuscité. Ainsi il auroit fallu qu'il y eût un devoir & une nécessité parmi les hommes de croire la fausseté. De plus, ce Jesus-Christ qui apparoissoit aux Apôtres & aux Disciples, leur donna le pouvoir de faire des miracles, & de guérir les maladies. Ils les guérissoient au nom de Jesus-Christ ressuscité, & ils étoient témoins de l'effet: & cet effet étant une preuve certaine de la vérité de celui qui leur

avoit donné ce pouvoir ; on peut dire que toute la vie des Apôtres, des Disciples, & de tous les premiers Chrétiens, a été une confirmation continuelle de la résurrection de Jesus-Christ. Nous n'avons donc qu'à le remercier infiniment de ce qu'il a voulu mettre cet article fondamental de notre Religion, dans ce dég:é éminent de certitude, qui égale & surpasse celle de toutes les choses du monde. Or la résurrection de Jesus-Christ étant prouvée, tout le reste des articles de la Religion est invinciblement prouvé. Car si Jesus Christ est ressuscité, il faut croire tout l'Evangile ; il faut croire l'Eglise, parce qu'elle y est promise ; il faut croire l'Ancien Testament, parce qu'il y est autorisé ; enfin il faut croire toute la Religion chrétienne, parce qu'elle est attachée à la résurrection de Jesus - Christ par un enchaînement indissoluble.



SUR L'EVANGILE DU MERCREDI
DE LA SEMAINE DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 21, 1.

EN ce temps-là, Jesus se fit voir encore à ses Disciples sur le bord de la mer de Tibériade, & il s'y fit voir de cette sorte : Simon-Pierre, & Thomas, appellé Didyme, Nathanaël, qui étoit de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, & deux autres de ses Disciples étoient ensemble. Simon-Pierre leur ayant dit : Je m'en vais pêcher ; ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ils s'en allerent donc & entrerent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jesus parut sur le rivage, sans que ses Disciples connussent que c'étoit Jesus. Jesus leur dit donc : Enfans, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jettez le filet au côté droit de la barque, & vous en trouverez. Ils le jetterent aussi-tôt, & ils ne pouvoient plus le tirer tant il étoit chargé de poissons. Alors le Disciple que

Jesus aimoit, dit à Pierre : C'est le Seigneur. Et Simon-Pierre ayant oui que c'étoit le Seigneur, mit son habit, car il étoit nud, & il se jetta dans la mer. Les autres Disciples qui n'étoient loin de la terre que d'environ deux cens coudées, vinrent avec la barque, & ils tirerent le filet plein de poissons. Lors donc qu'ils furent descendus à terre, ils trouverent des charbons allumés, & du poisson mis dessus, & du pain. Jesus leur dit : Apportez de ces poissons que vous venez de prendre. Alors Simon-Pierre monta dans la barque, *& tira à terre le filet qui étoit plein de cent cinquante-trois grands poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jesus leur dit : Venez, dînez. Et nul de ceux qui étoient à table n'osoit lui demander, qui êtes-vous ? Car ils savoient que c'étoit le Seigneur. Jesus vint donc, prit le pain, & leur en donna, & du poisson de même. Ce fut là la troisieme fois que Jesus apparut à ses Disciples depuis qu'il fut ressuscité d'entre les morts.*

EXPLICATION.

I. CEt Evangile contient une nouvelle preuve de la résurrection de Jesus-Christ par la manifestation qu'il fit de soi-même à plusieurs de ses Disciples sur la mer de Tibériade. Il

leur prouva qu'il étoit ressuscité, non-seulement en mangeant avec eux, mais aussi par un miracle mystérieux rapporté dans cet Evangile, qui est que saint Pierre étant allé pêcher, & plusieurs autres Disciples l'ayant suivi, ils ne prirent rien pendant toute la nuit : mais Jesus s'étant présenté à eux le matin sur le rivage, & leur ayant ordonné de jetter le filet du côté droit de la barque, ils prirent tout d'un coup *cent cinquante-trois grands poissons* que saint Pierre tira à terre, sans que le filet se rompît. Ensuite de quoi Jesus-Christ mangea avec eux de cette pêche.

II. Ce travail inutile des Apôtres pendant toute la nuit, marque manifestement l'état de l'ancienne loi ; & celui de la nouvelle où ils entroient, est marqué par cette pêche miraculeuse, faite par l'ordre de Jesus-Christ immortel & glorieux. Les Pasteurs de la vieille loi avoient travaillé beaucoup à la pêche des ames, mais inutilement. Ils n'en avoient pris que fort peu, c'est-à-dire, qu'ils en avoient peu convertis. Ils entretenoient bien un corps extérieur de Religion ; mais un corps destitué d'esprit, un corps dont les membres n'étoient point effectivement à Dieu, parce qu'ils ne le cherchoient qu'avec

un eſprit mercenaire. Cette pêche ſe faiſoit bien par les Miniſtres de Dieu; mais il ne la ſecondoit pas de ces graces fortes qui entraînent les pécheurs, ſelon l'expreſſion de l'Evangile : & les Juifs réſiſtoient toujours par la corruption de leur cœur à la meſure de celles qu'ils recevoient. Les Apôtres n'avoient pas pêché avec plus de fruit juſqu'alors. Mais auſſitôt qu'ils commencerent à pêcher par l'ordre exprès de Jeſus-Chriſt immortel, & qu'il accompagna leur pêche de l'abondance de ſa grace, ils en firent une prodigieuſe. Leur filet ſe trouva plein de grands poiſſons, c'eſt-à-dire, de Chrétiens éminens en vertu, dont la premiere Egliſe fut formée, qui bien loin de rompre les rêts par leurs diviſions, n'étoient au contraire qu'*un cœur* & qu'*une ame*. Les deux premieres prédications de ſaint Pierre convertirent huit mille perſonnes, & celles des autres Apôtres eurent un ſuccès approchant de celui-là. Voilà ce que figuroit cette grande pêche faite par l'ordre de Jeſus-Chriſt. Les efforts des hommes ne produiſent rien quand ils ſont tout ſeuls : mais quand ils ſont accompagnés d'une abondance de graces, ils ne manquent point d'avoir un très-grand effet.

Joan. 6, 44.

Act. 4, 32.

III. La différence de ces pêches diſ-

tingue extrêmement le fruit du travail des ouvriers, mais n'en distingue pas le mérite. Car il peut fort bien se faire que Dieu emploie de grands Saints à des travaux qui paroissent inutiles, & qu'ils produise de grands effets par des hommes d'une médiocre vertu. Moïse & les Prophetes étoient sans doute plus agréables à Dieu que beaucoup de Ministres de l'Evangile. Cependant Dieu ne donnoit pas à leur ministere la même efficace qu'il a donnée depuis dans la loi nouvelle à celui des Ministres évangéliques. La perfection de la vertu chrétienne consiste à obéir à Dieu, & à exécuter ses volontés telles qu'elles soient. Voilà ce qui fait le prix de la vertu des Saints, soit que leurs travaux soient utiles, ou qu'ils soient inutiles. Dieu ne leur demandera compte que de leur travail; & c'est ce qui doit consoler quantité de Pasteurs dont Dieu permet que le travail soit infructueux, même sous la loi nouvelle. Car s'ils travaillent avec autant de fidélité que ceux qui ont eu le plus de bénédiction en leur ministere, ils ne seront pas moins récompensés qu'eux. Dieu a ses temps & ses saisons de grace. Il sait pourquoi il en donne plus en un temps qu'en un autre. Mais quand il donne aux Prédicateurs de son Evangile la grace

de travailler avec le même zele, il leur prépare aussi une égale récompense.

On peut dire même avec vérité, que ceux qui travaillent sans succès & sans fruit, s'acquierent quelquefois plus de mérite ; parce que la nature prend souvent beaucoup de part aux grands succès, & qu'ainsi l'obéissance qu'on rend à Dieu en est moins pure ; on se plaît aux fruits de son travail ; on en attribue quelque chose à son industrie ; on prend part aux suites qu'ils ont d'ordinaire, & l'on souffre un peu trop les attaches humaines que les nouveaux convertis ont pour ceux qui les ont mis dans le bon chemin. Mais ceux dont Dieu ne permet pas que les travaux fructifient, demeurant dans un grand vuide de consolations humaines, s'attachent quelquefois à Dieu avec plus de pureté ; & c'est ce que Jesus-Christ marque assez expressément dans son Evangile, lorsqu'il dit à ses Apôtres, que si dans une maison il n'y a point d'enfans de paix, la paix qu'ils y auront donnée reviendra à eux : *Pax vestra revertetur ad vos*, c'est-à-dire, que l'utilité leur en reviendra.

Matth. 10, 13.

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA SEMAINE DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Jean, 20, 11.*

EN ce temps-là, Marie se tenoit dehors en pleurant près du sépulcre; & comme elle pleuroit, s'étant baissée pour regarder dans le sépulcre, elle y vit deux Anges vêtus de blanc, assis au lieu où avoit été mis le corps de Jesus, l'un à la tête, & l'autre aux pieds. Ils lui dirent: Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit: C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, & je ne sais où ils l'ont mis. Ayant dit cela, elle se tourna & vit Jesus debout, sans savoir néanmoins que ce fût Jesus. Alors Jesus lui dit: Femme, pourquoi pleurez-vous, qui cherchez-vous? Elle, pensant que ce fût le jardinier, lui dit: Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai. Jesus lui dit: Marie. Aussitôt *elle se retourna & lui dit: Rabboni; c'est-à-dire,* mon *Maître. Jesus lui répondit: Ne me touchez pas; car je ne suis*

pas encore monté vers mon Pere : mais allez trouver mes freres, & dites-leur de ma part : *Je monte vers mon Pere, & votre Pere, vers mon Dieu & votre Dieu. Marie-Madelaine vint donc dire aux Disciples qu'elle avoit vu le Seigneur, & qu'il lui avoit dit ces choses.*

EXPLICATION.

I. ON ne vit jamais d'une maniere plus sensible l'accomplissement de cette parole, *Vos consolations ont rempli mon ame de joie à proportion des douleurs qui l'ont accablée*, que dans l'apparition dont Jesus-Christ honora Madelaine avant les Apôtres mêmes. On ne peut douter qu'après la sainte Vierge, elle n'ait ressenti plus vivement que personne la mort de Jesus-Christ, & ce fut par-là qu'elle mérita d'être la premiere consolée par une apparition particuliere. La douleur de la sainte Vierge étoit sans doute beaucoup plus grande que celle de Madelaine : mais elle étoit d'un autre ordre ; plus spirituelle, plus indépendante du corps, plus renfermée dans l'ame. Ainsi elle n'avoit pas besoin de consolations sensibles. Mais la douleur de Madelaine agissant davantage sur ses sens, Jesus-Christ voulut y remédier par une apparition qui la consolât plus sen-

Ps. 93, 19.

siblement. C'est ce qu'il fit en se manifestant à elle sous la forme d'un Jardinier, & se faisant reconnoître à elle en l'appellant Marie.

II. Madelaine, avant que de voir Jesus-Christ, avoit vu les Anges dans le sépulcre, & y avoit fait peu de réflexion. Les personnes fortement occupées d'un grand objet, font moins d'attention aux petites choses; & nous n'en sommes au contraire si frappés, que parce que notre esprit est peu appliqué aux grandes. Madelaine s'informe avec empressement où l'on avoit mis le corps de Jesus-Christ. *Ils ont enlevé*, dit-elle, *mon Seigneur, & je ne sais où ils l'ont mis.* Souvent une certaine tranquillité qu'on témoigne dans les maux des autres, vient d'indifférence & de froideur, plutôt que de fermeté & de force d'esprit; & Dieu qui distingue ces dispositions, aime mieux les craintes empressées qui viennent d'amour, que ces dispositions tranquilles qui naissent d'indifférence. Il juge des paroles par le cœur, & non du cœur par les paroles. Marie, agitée de vaines craintes & de faux soupçons, le touche plus que ceux qui jugeoient mieux qu'elle, mais qui avoient moins d'amour. Il la tire donc de peine en se faisant voir à elle en particulier avant tous les autres.

III. Il eſt remarquable que, quoique les Apôtres, les Diſciples & les femmes, n'aient été perſuadés que par la vue même de Jeſus-Chriſt, & qu'ils n'aient pas déféré au témoignage des autres, néanmoins chaque apparition a ſuffi à chacun, & ne l'a laiſſé dans aucun doute. Jeſus-Chriſt en ſe montrant après ſa réſurrection, faiſoit une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit, qu'il appaiſoit toutes ſortes de doutes. Madelaine, après avoir vu Jeſus-Chriſt reſſuſcité, n'en doute plus, ni ne cherche plus ſon corps, & rend aux Apôtres témoignage de la réſurrection de Jeſus-Chriſt. Il en fut de même des autres femmes, & des deux Diſciples qui virent Jeſus-Chriſt à Emmaüs. Chacun fut pleinement perſuadé par la vue qu'il en eut, & reſſentit la joie de la réſurrection de Jeſus-Chriſt à proportion de la douleur qu'il avoit eue de ſa mort. On peut juger par-là quelle fut la joie de Madelaine. L'Evangile ne nous dit plus rien d'elle après cela, & Dieu a voulu que nous ignoraſſions le reſte de ſa vie. Mais étant propoſée dans l'Evangile comme l'exemple d'un amour extraordinairement ardent, on peut juger de toute la ſuite de ſa vie, en ſe figurant ce que l'amour doit opérer dans un cœur qui en eſt embraſé. En quel-

que lieu qu'elle l'ait paſſée, on peut dire qu'elle y a vêcu dans des ſentimens continuels de joie & d'adoration de Jeſus-Chriſt reſſuſcité ; qu'elle a été inſenſible à toutes les choſes du monde ; & que Jeſus-Chriſt a été l'unique objet de ſon eſprit & de ſon cœur.

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA SEMAINE DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 28, 16.

EN ce temps-là, les onze Diſciples s'en allerent en Galilée ſur la montagne où Jeſus leur avoit commandé de ſe trouver, & le voyant là, ils l'adorerent. Quelques-uns néanmoins furent en doute. Mais Jeſus s'approchant, leur parla ainſi : Toute puiſſance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc, & inſtruiſez tous les peuples, les baptiſant au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit, & leur apprenant à obſerver toutes les choſes que je vous ai commandées. Et aſſurez-vous que je ſerai toujours avec vous juſqu'à la conſommation des ſiecles.

EXPLICATION.

I. L'Apparition de Jesus-Christ rapportée dans cet Evangile, est apparemment celle dont parle saint Paul, dans laquelle Jesus-Christ se manifesta à *plus de cinq cens* disciples. Car comme elle étoit prédite & annoncée, & que Jesus-Christ leur avoit ordonné de se trouver sur cette montagne de Galilée, afin de l'y voir, ils purent s'assembler en plus grand nombre pour jouir de sa présence. Jesus-Christ y convainquit encore l'incrédulité de quelques-uns par les preuves manifestes qu'il leur y donna de sa résurrection ; mais il déclara de plus à tous, la puissance extraordinaire qui lui avoit été donnée dans le ciel & dans la terre sur toute créature ; *Data est mihi omnis potestas in cœlo & in terra.* Cette puissance n'est pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle ne lui a pu être donnée de nouveau, puisqu'il l'a toujours eue. C'est celle qui a été donnée à son humanité, comme une récompense de sa mort & une suite de sa résurrection. Par cette puissance il est établi le Roi & le souverain de toutes les créatures pour en disposer souverainement selon ses volontés. Ainsi c'est un droit nouveau, par lequel nous

1. Cor. 15, 6.

appartenons à Jesus-Christ en toute maniere, temporellement & spirituellement, sans qu'il y ait personne qui puisse se soustraire à sa puissance. C'est proprement l'exécution de la promesse ex-
Ps. 2, 8. primée par David en ces paroles : *Je vous donnerai les nations pour votre héritage, & toute l'étendue de la terre pour la posséder.* Et il est bien clair qu'elle ne s'étend pas seulement sur les élus, mais qu'elle comprend aussi tous les réprou-
Ibid. v. 9. vés, puisqu'il est dit au même lieu : *Vous gouvernerez toutes les nations avec une verge de fer, & vous les briserez comme le vase d'un potier.*

II. Ainsi Jesus-Christ est établi par-là principe de toutes les graces & de toutes les punitions de Dieu, c'est-à-dire, de tous les événemens de la vie des hommes ; puisqu'il n'y en a point qui ne soient des effets, ou de sa miséricorde, ou de sa justice. Tous les hommes établis en quelque puissance & en quelque autorité dans le monde, ou dans la possession de quelques biens temporels, ne peuvent être que ses vicaires & ses lieutenans ; & Jesus-Christ a droit de les priver de leurs charges, ou des biens qu'ils possedent, sans qu'ils aient aucun sujet de s'en plaindre. Et comme Jesus-Christ n'accorde ces biens qui lui appartiennent

tiennent & qui lui ſont propres, que pour les employer à ſon ſervice & ſelon ſes intentions, chacun peut apprendre par-là la vraie nature de ſon miniſtere, & l'uſage légitime qu'il en doit faire. Ainſi un Roi doit ſe regarder comme un pur miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui a reçu de lui le gouvernement d'un royaume, pour le rapporter, non à ſa propre gloire, mais à celle de Jeſus-Chriſt. Il eſt obligé de ne rien faire dans ſon miniſtere qui ne ſe rapporte à cette fin, & il ne ſauroit jamais lui être permis d'avoir pour but dans aucune action, ſa propre gloire, ſa propre grandeur, ni ſon propre plaiſir ; n'y ayant rien qu'il ne doive à Jeſus-Chriſt comme à ſon ſouverain Seigneur. On doit juger de même de tous les autres biens. Perſonne n'en eſt propriétaire à l'égard de Jeſus-Chriſt, & n'a droit d'en uſer pour ſoi-même. On en eſt toujours comptable à ſa juſtice ; & Jeſus-Chriſt examinera à la fin de la vie de chacun, s'il les a employés uniquement ſelon ſes ordres. Cette parole de l'Evangile, *Rendez compte de votre adminiſtration*, n'eſt métaphorique, que parce qu'elle repréſente la poſſeſſion de toutes les choſes du monde ſous l'idée d'une ferme que l'on tient de Dieu : mais elle eſt exacte & littérale en tant qu'elle repréſente le *Luc. 16, 2.*

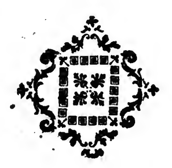
compte qu'on sera obligé de rendre à Jesus-Christ de tout ce qu'on a administré dans le monde sous son autorité.

Il y en a qui sont chargés de la part de Jesus-Christ du gouvernement des autres pour le spirituel, comme les Pasteurs. Il y en a qui sont obligés de les nourrir & de les soulager dans leurs nécessités, comme les riches. Un serviteur est un homme chargé de la part de Jesus-Christ de rendre service à son maître. Un artisan est un homme chargé de contribuer à la commodité publique par son travail. Il y en a qui ne sont chargés que de glorifier Jesus-Christ, & d'édifier l'Eglise par la régularité de leur conduite, en usant, selon ses loix, de leur ame & de leur corps, parce que Dieu ne leur a point confié d'autre administration : & il suffit à ces personnes de rapporter à Dieu leurs actions & leurs souffrances, & de n'user que pour lui de leur corps & de leur esprit. Enfin il n'y a personne qui ne soit obligé d'observer cette parole de l'Apôtre : *Vous avez été racheté d'un grand prix.* 1. Cor. 6, 20. *Glorifiez donc & portez Dieu dans votre corps.* Ce grand prix est la mort de Jesus-Christ ; & ce qui a été acheté par ce grand prix, sont toutes les actions des hommes sans exception. Dieu doit en être le principe, & elles doivent se rapporter à Dieu comme à leur fin.

III. Ç'a été par un usage de cette puissance souveraine, que Jesus-Christ ordonna à ses Apôtres de prêcher son Evangile *à toutes les créatures*, c'est-à-dire, aux Gentils & aux Juifs sans distinction, levant ainsi par cette mission générale, la défense qu'il leur avoit faite durant sa vie de prêcher aux Samaritains & aux Gentils; & c'est en partie par l'exécution de cette mission générale, qu'il exerce le double empire de miséricorde & de justice qu'il a sur les hommes. Car ceux à qui il fait la grace de recevoir la prédication des Apôtres, ou de ceux qui leur succedent dans la suite des siecles, deviennent par-là des vases de miséricorde, qu'il ne traite pas en esclaves, mais en freres. Ceux qui la rejettent par un endurcissement & une impénitence volontaire, sont soumis à son empire de rigueur & de justice, sans qu'il y ait aucune personne au monde qui puisse se soustraire à l'un ou l'autre de ces deux empires. Pour l'exécution de ces ordres, il soumet à ses disciples toute la nature, & leur donne le pouvoir d'en disposer par des miracles qui confirmoient la doctrine qu'ils annonçoient, & qui ne prouvoient pas seulement la vérité des choses qu'ils prêchoient, mais qui prouvoient encore la vérité de la résurrection de

Marc. 16, 15.

Jesus-Christ ; puisque rien ne la confirme davantage, que l'effet d'une puissance qu'il avoit donnée à ses Apôtres en qualité de ressuscité. Enfin il leur promet d'être toujours avec eux, & non pour un temps seulement, mais jusqu'à la consommation des siecles : ce qui renferme une promesse authentique de la perpétuité de l'Eglise ; puisque Jesus-Christ s'oblige par-là d'être toujours avec ses Ministres, & qu'il déclare que ses Ministres prêcheront toujours toutes les vérités qu'il leur a annoncées, & que jusqu'à la consommation des siecles, ils recevront dans son Eglise par le Baptême ceux qui voudront y entrer.



SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI AVANT L'OCTAVE DE PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 20, 1.

EN ce temps-là, le premier jour de la ſemaine, Marie-Madelaine vint dès le matin au ſépulcre, lorſqu'il faiſoit encore obſcur, & elle vit que la pierre avoit été ôtée du ſépulcre. Elle courut donc, & vint trouver Simon-Pierre, & cet autre Diſciple que Jeſus aimoit, & leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du ſépulcre, & nous ne ſavons où ils l'ont mis. Pierre ſortit auſſi-tôt, *& cet autre Diſciple auſſi, & ils s'en allerent au ſépulcre. Ils couroient l'un & l'autre enſemble ; mais cet autre Diſciple courut plus vîte que Pierre, & arriva le premier au ſépulcre ; & s'étant baiſſé, il vit les linceuls qui y étoient, mais il n'entra point. Simon-Pierre qui le ſuivoit, arriva enſuite, & entra dans le ſépulcre, & vit les linceuls qui y étoient, & le ſuaire qu'on avoit mis ſur ſa tête, qui n'étoit pas avec les linceuls, mais plié en un lieu à part. Alors donc cet autre*

Disciple qui étoit arrivé le premier au sépulcre y entra aussi, & il vit, & il crut; car ils ne savoient pas encore ce que l'Ecriture enseigne: Qu'il falloit qu'il ressuscitât d'entre les morts.

EXPLICATION.

I. LA diligence de Madelaine qui se trouve au sépulcre avant le soleil levé, marque la véhémence de son amour. Rien n'est petit à l'amour de ce qui regarde ce qu'on aime. Il ne s'agissoit plus que d'un corps privé de vie & séparé de son ame. La foi de la résurrection étant confuse & troublée dans l'esprit de Madelaine & des Disciples, n'étoit point le principe des devoirs qu'elle vouloit rendre au corps de Jesus-Christ. Il y avoit même de la contrariété entre cette foi & ces devoirs; mais il lui suffisoit que ce fût le corps de Jesus-Christ, pour en être toute occupée. Ce fut par cet amour ardent qu'elle mérita d'être la premiere instruite de sa résurrection. Les cœurs froids & lents n'obtiennent rien de Dieu; parce que cette lenteur & cette froideur viennent du partage du cœur qui est divisé par différentes affections. Aussi voit-on souvent que ces gens qui paroissent si lents à l'égard de Dieu, font paroître une extrême acti-

vité, lorſqu'étant touchés par leurs intérêts, ils réuniſſent tous les mouvemens de leur ame pour acquérir quelque bien, ou pour éviter quelque inconvénient temporel. Quand ils ſont donc ſi froids & ſi lents, c'eſt qu'ils ne ſont pas touchés, & que leur ame eſt diviſée. C'eſt bien la moindre choſe que nous cherchions Dieu avec ardeur : car le chercher froidement, c'eſt témoigner qu'on n'a guere envie de le trouver, & que l'on s'en ſoucie peu. Or c'eſt ce que Dieu ne ſauroit ſouffrir.

II. Pourquoi Madelaine voyant la pierre du ſépulcre ôtée, & Pierre & Jean voyant *les linceuls à terre, le ſuaire plié*, & ne voyant point le corps de Jeſus-Chriſt, ne conclurent-ils point qu'il étoit reſſuſcité ? C'eſt que la réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit ſi éloignée de leur penſée, que leurs conjectures ne tournoient jamais de ce côté-là. Cependant Jeſus-Chriſt ne laiſſoit pas par-là de les diſpoſer à la croire. Car ce ſépulcre ouvert, ces linceuls à terre, ce ſuaire plié, étant joints à l'apparition de Jeſus-Chriſt, faiſoient leur effet, & ſervoient de confirmation à la vérité. Il y a toujours quantité de circonſtances qui s'uniſſent pour nous perſuader d'une vérité, & qui font leur impreſſion, non

séparément, mais toutes ensemble. Au contraire le mensonge est d'ordinaire détaché, & ne s'accorde avec rien. C'est une chose admirable comme Dieu prépare les ames pour les amener au point où il veut, & de combien de petites circonstances dépendent la persuasion qu'il opere dans les esprits, & les résolutions qu'il forme dans les cœurs. De sorte que quand il nous découvrira quelque jour les voies de sa providence, nous reconnoîtrons qu'il ne nous est pas arrivé la moindre chose qui n'ait contribué à nous conduire au point où nous sommes arrivés ; & que souvent les plus importans événemens de notre vie, ont été attachés à des circonstances que nous regardions comme tellement indifférentes, que nous n'y faisions aucune réflexion.

III. Saint Jean, quoiqu'arrivé le premier au sépulcre sur l'avis que Madelaine donna à saint Pierre & à lui, qu'on avoit enlevé le corps de Jesus-Christ, ne voulut pas y entrer le premier, & déféra cet honneur à saint Pierre. C'est qu'il y avoit un certain ordre établi entre les Disciples, selon lequel on déféroit à saint Pierre le premier rang en toutes choses, & que cet ordre subsistoit même après la mort de Jesus-Christ. Mais y étant entré ensuite après

ſaint Pierre, ni l'un, ni l'autre ne furent perſuadés de la réſurrection, tant leur foi étoit éteinte. Ainſi, encore que ſaint Jean ne ſe fût pas porté au même excès de timidité que ſaint Pierre, il eſt clair néanmoins par ces endroits, que la foi de la réſurrection étoit comme éteinte en lui, & que tout ce qu'il en avoit ouï dire à Jeſus-Chriſt, n'avoit pas fait ſur ſon eſprit l'impreſſion qu'il devoit y faire. Il eſt donc vrai de tous les Diſciples, qu'aucun ne fit paroître ſa foi; qu'elle fut aſſoupie, ou éteinte en tous; qu'ils furent tous ſcandaliſés par la mort de Jeſus-Chriſt, & qu'ils tomberent tous dans une eſpece d'infidélité paſſagere, que Dieu permit en eux pour affermir davantage toute ſon Egliſe dans la foi de ſa réſurrection.



SUR L'ÉPÎTRE DU DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PÂQUES.

Epître. 1. *Joan.* 5, 4.

Mes très-chers Freres ; *tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde, & cette victoire par laquelle le monde, est vaincu est* l'effet de *notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jesus est le Fils de Dieu ? C'est ce même Jesus-Christ qui est venu avec l'eau & avec le sang ; non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau & avec le sang. Et c'est l'esprit qui rend témoignage que Jesus-Christ est la vérité ; car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Pere, le Verbe, & le Saint-Esprit, & ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage dans la terre, l'esprit, l'eau & le sang ; & ces trois sont une même chose. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or c'est Dieu même qui a rendu ce grand té-*

moignage en faveur de ſon Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, a dans ſoi-même le témoignage de Dieu.

EXPLICATION.

I. VAincre le monde, c'eſt ſurmonter l'impreſſion de toutes les créatures, qui ſe montrant à nous, nous attirent à les aimer, & à y mettre notre bonheur & notre fin. C'eſt ſurmonter tous les artifices du démon, qui connoiſſant nos foibleſſes & nos paſſions, eſt continuellement appliqué à employer ces créatures pour nous ſéduire & pour nous abattre, qui étudie toutes nos mauvaiſes inclinations, & nous montre tous les vices par la face la plus propre à nous y engager. C'eſt réprimer une foule innomblable de mauvais déſirs qui nous portent à ſortir hors de nous, pour remplir, par la jouiſſance des créatures, le vuide que nous y trouvons. C'eſt ſurmonter l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le déſir de dominer ſur les autres, ou par une puiſſance qui les force à ſe ſoumettre à nous, ou par une eſtime libre & volontaire qui les rende nos admirateurs.

Vaincre le monde, c'eſt découvrir toutes les erreurs par leſquelles le mal

se présente à notre esprit sous l'apparence de bien, & les voies tortues & égarées sous l'apparence d'une voie droite. C'est ne pas se laisser aller à la colere, à la haine, à l'impatience & au désespoir, quelque injustice qu'on exerce contre nous. C'est surmonter toutes les terreurs par lesquelles, en nous menaçant de la perte des biens temporels, & même de notre vie, on voudroit nous détourner de la voie de la justice.

Voilà l'ouvrage que tous les Chrétiens ont à accomplir pour se sauver. Il faut, ou vaincre le monde en toutes ces manieres, ou périr en se laissant surmonter en quelqu'une : & il est facile de voir que sans un puissant secours de la grace, il est impossible d'en venir à bout, comme saint Augustin le dit dans ces paroles qui comprennent en abrégé tout ce qui vient d'être dit : *Magna gratiâ opus est, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus suis, vincatur hic mundus.*

De Corrept. & Grat. c. 12, n. 35.

II. Ce combat contre le monde ne dure pas seulement un certain temps, ni une certaine partie de notre vie ; il est continuel. Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irréconciliables. Si une tentation ne leur réussit pas, ils en emploient une autre. S'ils trouvent

notre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par un autre. Ils joignent les tentations extérieures aux intérieures. Si nous évitons un piege, ils nous en dressent plusieurs autres : & si nous sommes demeurés victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inspirent ensuite de cette victoire.

Il ne faut pas seulement résister aux tentations qui nous attaquent ouvertement, mais aussi aux préparations des tentations dont le démon a dessein de se servir en temps & lieu pour nous renverser ; comme aux grandes occupations, aux distractions, aux dissipations d'esprit, à l'oubli de Dieu qui naît de la multitude des affaires, aux nécessités de la vie, à l'abattement, à la pusillanimité, à la tristesse.

Le démon est toujours occupé à remplir tout notre chemin de pierres auxquelles il juge que nous pourrons nous heurter ; à semer dans notre esprit de faux principes qui nous affoiblissent dans les occasions, & qui nous ôtent la force de résister aux tentations. Il nous voit, & nous ne le voyons point ; & il travaille toujours à notre perte, sans que nous nous en appercevions.

III. Ce n'est pas une guerre où il ne

s'agisse comme dans les guerres du monde les plus animées & les plus cruelles, que de perdre la liberté, les biens & la vie. Nos ennemis ont bien d'autres desseins contre nous : & les expressions même de l'Ecriture qui les compare à des lions rugissans prêts à dévorer leur proie,
Ecli. 51, 4. *rugientibus præparatis ad escam*, sont encore infiniment éloignées de représenter toute la malice de leurs desseins contre nous. Ce qu'ils prétendent est de nous rendre misérables pour l'éternité, de nous insulter à jamais sans que leur rage puisse être assouvie. Leurs traits, selon
Ephes. c. 6. 16. saint Paul, sont des *trais enflammés*, qui ne sont pas seulement capables de percer les cœurs, mais de les embraser & d'y réduire en cendre tout ce qu'on pourroit y avoir amassé de mérites & de vertus. Ce sont là les ennemis que nous avons à combattre toute notre vie.

IV. En considérant donc la force de ces ennemis & notre propre foiblesse, il y auroit sujet de désespérer de pouvoir les vaincre, si Dieu ne nous donnoit un secours qui est au-dessus de leurs forces, quelque grandes qu'elles soient. C'est ce secours qui est marqué par ces paroles de saint Jean : *Tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde.* Car être né de Dieu, n'est autre chose

qu'avoir reçu le Saint-Esprit qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous fait crier, comme dit l'Apôtre : *Mon Pere, mon Pere.* Or quelque force qu'ait le démon, il n'en a pas tant que l'Esprit de Dieu : il faut au contraire qu'il cede à cet Esprit, lorsqu'il vient le dépouiller de ceux qu'il avoit rendu captifs. C'est ce plus fort dont parle l'Evangile, qui entre dans la maison du fort-armé, & qui lui ravit ceux qu'il tenoit enchaînés. Cet esprit est lumiere & amour. Par sa lumiere, il dissipe les ténebres & les illusions du démon : par l'amour qu'il inspire, il détruit le regne de l'amour du monde & de ses passions. Si le démon a une infinité d'adresses pour nous séduire, l'Esprit de Dieu en a encore plus pour les repousser & les rendre inutiles. Enfin avec ce secours nous avons droit de nous promettre une victoire assurée, parce que cet Esprit est le don de Jesus-Christ qui *a vaincu le monde*, & pour lui, & pour nous : *Confidite, ego vici mundum.*

Gal. 4, 6.

Luc. 11. 21.

Joan. 16, 33.

V. Mais il ne faut pas s'imaginer que cet Esprit ayant une fois pris possession des cœurs, il n'y ait plus rien à craindre à l'avenir pour ceux qui l'ont reçu, parce qu'il est dit que *tous ceux qui sont nés de Dieu sont victorieux du monde.* Ils en

sont en effet victorieux dès-lors qu'ils ont reçu cet Esprit ; mais ils n'en sont pas victorieux immuablement, parce qu'ils peuvent le perdre, & qu'ils peuvent le bannir. L'Esprit de Dieu n'entre à la vérité dans les cœurs, & ne leur communique la naissance spirituelle, qu'en leur faisant surmonter le monde : mais le monde surmonté tâche de rentrer en possession des cœurs dont le Saint-Esprit l'a banni. Nous pouvons encore perdre ce trésor, & il faut travailler à le conserver. C'est dans ce soin que consiste tout l'exercice de la vie chrétienne. C'est là le sujet de ces exhortations de saint Paul :
1. Thess. 5, 19. Eph. 4, 30. *Gardez-vous bien d'éteindre le Saint-Esprit : prenez garde de ne pas contrister le Saint-Esprit de Dieu.*

Il est vrai que ce même Saint-Esprit nous assiste dans cette résistance au démon qui tâche de rentrer dans sa maison. Il est toujours prêt d'accorder son secours à ceux qui le lui demandent comme il faut : mais il est vrai aussi qu'il y en a bien entre ceux qui l'ont reçu, qui négligent d'implorer ce secours, & qui par une perfidie honteuse, ouvrent les portes au démon, & le reçoivent dans leur cœur.

VI. Il ne faut pas prétendre trouver en ce monde une assurance entiere que

ce malheur n'arrivera point. Dieu ne nous en veut donner aucune de cette ſorte, parce qu'il nous eſt utile de n'en point avoir, & d'avoir lieu de craindre toujours.

Il doit nous ſuffire que nous en ayons qu'il n'eſt pas encore arrivé ; c'eſt-à-dire, que nous ayons une marque qui nous aſſure, autant qu'on peut en être aſſuré en cette vie, de la préſence du Saint-Eſprit, incompatible avec le regne du péché. Et c'eſt ce que nous pouvons trouver dans ces paroles mêmes : *Tous ceux qui ſont nés de Dieu ſont victorieux du monde.* Car elles ne ſignifient pas que dès qu'on a reçu une fois le Saint-Eſprit, on vaincra toujours le monde : mais elles ſignifient que le Saint-Eſprit n'entre dans les cœurs qu'en leur faiſant ſurmonter le monde ; & qu'ainſi celui qui ne le ſurmonte point, n'a point le Saint-Eſprit. Ainſi la victoire ſur le monde eſt la marque qu'on a reçu le Saint-Eſprit : & le défaut de cette victoire eſt une marque, ou qu'on ne l'a point reçu, ou qu'on l'a laiſſé perdre.

On ne ſe convertit point à Dieu, & on ne devient point enfant de Dieu, d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il

faut changer d'amour, & par conséquent d'actions : & c'est ce qui fait voir l'illusion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, sans qu'il paroisse en eux aucun changement effectif ; qui aiment les biens du monde avec la même passion qu'ils les aimoient ; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient ; qui ne sont pas moins sensibles aux injures, qu'ils l'étoient auparavant ; qui ne donnent pas plus de temps qu'ils faisoient aux actions de piété ; & qui occupent, comme ils faisoient, tout leur esprit des choses du monde. Car quelle marque ces gens ont-ils qu'ils aient vaincu le monde, puisque l'esprit du monde n'est pas moins vivant, ni moins agissant en eux qu'il étoit ? Il est vrai qu'ils s'abstiennent de certaines actions manifestement criminelles : mais cela n'empêche pas que le monde ne regne en eux, puisqu'il est l'objet du gros de leurs actions, & qu'ils font avec inclination, avec joie, avec ardeur, tout ce qui regarde le monde ; & avec langueur, avec chagrin, avec négligence, tout ce qui regarde Dieu. Le diable veut bien entrer dans ces sortes de compositions, & accorder à la crainte qu'on a de se damner, l'exclusion de certaines actions criminel-

les, pourvu qu'on lui accorde l'empire du cœur, & qu'on l'y laiſſe dominer, en regardant toujours les choſes du monde comme ſon bien & ſa félicité : ayant toujours l'eſprit & le cœur occupés du monde, & en ne donnant à Dieu, ou plutôt à la crainte de ſe damner, que l'abſtinence de certaines actions, dont on ſe paſſe aiſément, pourvu qu'on jouiſſe avec liberté des autres plaiſirs du monde. Il ne faut, pour ſe détromper de cette illuſion, qu'avoir recours à la lumiere de ce paſſage : *Tous ceux qui ſont nés de Dieu ſont victorieux du monde ;* & en conclure, que ſi le monde n'eſt point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaiſſance divine, qui ne s'établit dans le cœur qu'en banniſſant l'empire de l'amour du monde.

VII. *Et la victoire par laquelle le monde eſt vaincu, eſt* l'effet de *notre foi.* v. 4.

La marque qu'on eſt né de Dieu eſt donc, comme on a dit, que l'amour du monde ſoit vaincu en nous : mais cette victoire, ſelon ſaint Jean, ne s'obtient que par la foi : *Et hæc eſt victoria quæ vincit mundum fides noſtra.* Et comme la foi ne regarde que les choſes inviſibles, la victoire de la foi conſiſte dans la préférence des biens invi-

sibles que nous ne pouvons montrer ; aux biens grossiers & sensibles que l'on montre. C'est en quoi Dieu a établi la voie du salut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres selon la raison même. Car quelle proportion y a-t-il des biens éternels avec des biens passagers, des biens immenses & infinis avec des biens si frivoles, qu'il vaut mieux s'en passer, que d'en jouir ? Cependant cette différence, que les uns sont présens & visibles, & les autres absens & invisibles, fait une telle impression sur l'esprit, que sans une force surnaturelle que la foi donne, & que l'on n'a point sans elle, on ne préfere jamais ce qui est invisible à ce qui est visible ; ce qui est absent à ce qui est présent.

L'homme en ne suivant que les mouvemens de la nature, veut voir son objet & son bien, & en jouir durant cette vie : & la stupidité où il est tombé par le péché, lui donne de la défiance de tout ce dont il n'est pas assuré par les sens. Il a toutes les peines du monde à donner quelque réalité à ce qu'il ne voit pas : & l'attache que le péché lui donne pour les choses sensibles, est si forte & si violente, qu'il a fallu même plusieurs siecles pour lui donner quelque idée d'un objet spirituel. C'est pour-

quoi des Auteurs judicieux ont remarqué, que dans les premiers livres de l'Antiquité païenne où l'on a voulu représenter des Héros, on ne leur a jamais attribué aucune passion pour des objets spirituels, tant ces objets étoient éloignés de leur pensée. Cependant c'est dans la préférence de ces objets aux objets visibles, qu'il a plu à Dieu d'établir le salut des hommes.

VIII. Ce qui augmente la difficulté de cette préférence, est que l'on connoît presque dans tous ceux qui nous environnent, un amour des choses du monde, accompagné d'un secret mépris pour ceux qui ne les aiment pas & ne les recherchent pas. On sait qu'ils regardent les objets spirituels comme des idées sans réalité, & qu'ils font consister la sagesse à s'attacher au présent. Quoique ces jugemens ne s'expriment pas en termes formels, ils se font fort bien sentir par toutes les actions, & presque par toutes les paroles des hommes. Or c'est une foiblesse naturelle à l'esprit humain, d'avoir peine à s'attacher à un objet, lorsqu'il voit dans l'esprit des autres des sentimens de mépris & de défiance pour cet objet.

Mes larmes ont été mon pain le jour Ps. 41, 4.
& la nuit, disoit David, *en entendant*

dire tous les jours : Où est votre Dieu ? La cause de sa tristesse étoit qu'il ne pouvoit montrer le Dieu qu'il adoroit, parce qu'il est invisible ; & l'on tombe dans ce même découragement, quand on apperçoit dans l'esprit des autres l'estime qu'ils ont pour les biens sensibles. Car par cette estime ils demandent en quelque sorte à ceux qui se proposent d'autres objets : Où est votre bien ? *Ubi est bonum tuum ?* Et ils le demandent même avec insulte ; parce que l'on sent qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui cherchent des biens qu'ils estiment sans solidité. L'ame est incapable de se soutenir contre ce torrent des jugemens des hommes, quand elle n'est pas fortifiée par l'esprit de foi & de charité. Car il est ici parlé de la foi qui opere par la charité : & l'effet de cette foi est de nous donner la force d'aimer des biens méprisés & décriés par les autres, & de les préférer à ceux que le monde estime.

IX. *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jesus-Christ est le Fils de Dieu ?* v. 5.

Nous avons besoin de la foi, non-seulement pour nous découvrir les biens invisibles & spirituels, mais aussi pour nous apprendre de qui nous pouvons

tirer le secours qui nous est nécessaire pour vaincre le monde. Or ce qu'elle nous apprend, c'est qu'on ne l'obtient que par Jesus-Christ. Nous aurions beau connoître Dieu en lui-même : si nous ne connoissions avec cela le Libérateur, nous demeurerions assujettis à l'amour du monde, & dans l'impuissance de nous délivrer de sa servitude. C'est Jesus-Christ seul qui peut nous procurer cette délivrance ; & c'est pourquoi saint Jean ajoute : *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jesus-*Christ *est le Fils de Dieu ?* Car pour avoir recours à lui comme Auteur de la grace & Libérateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par sa grace. Le don de la grace n'appartient qu'au Médiateur ; & il ne seroit pas Médiateur, s'il n'étoit Dieu & homme ; Dieu comme Fils de Dieu ; homme en tant que Fils de l'homme : ce qui le rend capable de réunir & de réconcilier les hommes avec Dieu.

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PÂQUES.

EVANGILE. *S. Jean*, 20, 19.

EN ce temps-là, sur le soir du même jour qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étoient assemblés dans la crainte des Juifs, étant fermées, Jesus vint & se tint au milieu d'eux, *& leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains & son côté. Les disciples eurent donc une grande joie de voir le Seigneur. Et il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux, & leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, & ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Or Thomas, l'un des douze* Apôtres, *appellé Didyme, n'étoit pas avec eux lorsque Jesus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je*

je ne vois dans ses mains la marque des cloux qui les ont percées, & si je ne mets mon doigt dans le trou des cloux, & ma main dans la plaie de *son côté, je ne le croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, & Thomas avec eux, Jesus vint, les portes étant fermées, & il se tint au milieu* d'eux, *& leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt, & considérez mes mains ; approchez aussi votre main, & la mettez dans mon côté, & ne soyez pas incrédule, mais fidele. Thomas répondit & lui dit : Mon Seigneur & mon Dieu. Jesus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu. Heureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. Jesus a fait beaucoup d'autres miracles, à la vue de ses disciples, qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyiez que Jesus est le Christ Fils de Dieu, & qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom.*

EXPLICATION.

I. CEt Evangile contient deux apparitions de Jesus-Christ ressuscité ; l'une aux onze Apôtres en l'absence de saint Thomas, l'autre huit jours après aux mêmes Apôtres en la présence de saint Thomas, destinée particuliére-

ment à le guérir de son incrédulité, & à le convaincre par les marques mêmes qu'il avoit demandées.

Jesus-Christ se trouva dans l'une & dans l'autre au milieu de ses Apôtres, quoique les portes du lieu où ils étoient fussent fermées, pour leur faire voir par ce miracle, que tout lui est ouvert, & que tous les corps lui sont assujettis aussi-bien que tous les esprits & tous les cœurs.

Il leur donna sa paix dans l'une & dans l'autre : paix bien différente de celle du monde ; paix qui consiste dans la réconciliation avec Dieu, & dans la confiance en sa grace & en son amour ; paix qui calme les passions, & établit l'ame dans la tranquillité par la soumission à tous les ordres de Dieu. Car quel trouble peut avoir une ame qui sait que Dieu fait tout, & qui aime tout ce que Dieu fait ; qui aime la justice, & qui sait qu'il n'arrive rien que de juste ; qui a une humble confiance que Dieu l'a reçue dans sa grace & veut la sauver pour l'éternité, mais qui n'en demande pas une plus grande assurance que celle que Dieu veut lui donner ?

II. Cette paix fut accompagnée du don du Saint-Esprit, & d'une mission semblable à celle que Jesus-Christ avoit

reçue de son Pere, & qui en étoit une suite. C'est ce qui est marqué dans ces paroles du Sauveur : *Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoie aussi de même.* Cette mission comprenoit, outre le pouvoir d'annoncer l'Evangile & de remettre & retenir les péchés, une vocation expresse à cet emploi : car, sans cette vocation de Jesus-Christ, c'est un crime terrible d'exercer ce ministere. Quel larcin plus criminel que d'usurper cette mission, que le Pere a donnée à son Fils, & que le Fils s'est réservé de donner à qui il lui plaît; de vouloir, malgré qu'il en ait, être son Ministre; & cela, non pour le servir & pour l'honorer, mais pour s'honorer soi-même, & pour faire servir ce ministere à ses intérêts ? C'est l'usage qu'en font tous ceux qui s'y engagent, sans que Jesus-Christ les y appelle. Ils n'ont aucun dessein de contribuer à la gloire de Jesus-Christ. Ils ne tendent qu'à se procurer une gloire toute humaine, & des avantages tout humains. Ainsi ils font servir la plus grande chose du monde à la plus vile, & ils ne prétendent pas seulement acquérir le don de Dieu pour de l'argent, comme Simon le magicien; mais faire servir le *Act.* 8, 18.
don de Dieu qu'ils usurpent, à acquérir de l'argent, ou d'autres choses aussi viles que l'argent.

III. Cette miſſion des Apôtres eſt compriſe en ce peu de paroles : *Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoie auſſi de même.* Mais ces paroles ſont le principe de tout ce qui s'eſt fait dans la ſuite des ſiecles par les Miniſtres de l'Egliſe ; rien ne s'y faiſant qui ne ſoit l'effet de cette miſſion que Jeſus-Chriſt donna à ſes Apôtres, & que les Apôtres ont tranſmiſe à leurs ſucceſſeurs. Tous ceux à qui les péchés ont été remis, n'ont reçu cette grace que par l'efficace de ces paroles. Nous ne pouvons prétendre aux graces des Sacremens qu'en vertu de cette miſſion. Enfin tout ce qui s'opere dans l'Egliſe par ſes Miniſtres en eſt l'effet, ſoit qu'ils aient légitimement reçu cette puiſſance, ſoit qu'ils l'aient uſurpée. Car elle ne laiſſe pas d'opérer ſur les ames, par les Sacremens qui leur ſont conférés par des Miniſtres qui ont ravi ce pouvoir injuſtement. L'injuſtice de leur uſurpation n'empêche pas l'efficace des Sacremens de Jeſus-Chriſt : elle rend ſeulement ces Miniſtres criminels. Etrange & admirable efficace de la parole de Dieu ! bien différente de celle des diſcours des hommes, qui pour pompeux & magnifiques qu'ils ſoient, ſont ſans force & ſans effet.

IV. Combien cette miſſion que les

Apôtres reçurent, eſt-elle plus glorieuſe que celle de tous les Conquérans dont Dieu s'eſt ſervi pour faire des changemens dans l'ordre du monde ! Car leur miniſtere peut bien être auſſi appellé une miſſion de Dieu, & c'eſt de Dieu qu'il tire toute ſa force & toute ſon efficace. Mais cette miſſion ne ſe terminoit qu'à faire périr des hommes, & à fonder des Empires que d'autres ont détruits depuis. Le miniſtere des Apôtres étoit bien d'une autre nature : il étoit deſtiné à ſauver les hommes, & à fonder un Empire éternel qui ne ſera jamais détruit. Auſſi ces Conquérans n'étoient pas tant des inſtrumens de la miſéricorde de Dieu que de ſa juſtice. Leur miſſion n'étoit qu'une permiſſion de Dieu qui lâchoit la bride à leur ambition, & qui ſe ſervoit d'eux comme d'une verge pour punir les hommes, & comme d'un rets pour les envelopper & leur faire ſouffrir les peines qu'ils méritoient. Et ils étoient eux-mêmes deſtinés au feu, après avoir exercé ce miniſtere ; parce qu'ils n'y avoient point d'autre vue que de contenter leurs paſſions. Mais les Apôtres en recevant l'ordre de fonder cette Empire éternel, étoient deſtinés à être Princes de cet Empire, à en jouir les premiers, & à y être élevés à une

grandeur qui ne leur sera jamais ravie. Voilà quelle est la différence de leur mission d'avec celle de ces ames cruelles & ambitieuses dont Dieu s'est servi pour exercer sa justice sur les hommes.

V. Jesus-Christ en envoyant ses Apôtres, leur donna le Saint-Esprit. *Il souffla sur eux*, dit l'Evangile, *& leur dit: Recevez le Saint-Esprit*, leur communiquant en même-temps le pouvoir de remettre & de retenir les péchés des hommes. Cela fait voir que le pouvoir de remettre les péchés ne devroit point être séparé du Saint-Esprit, & que c'est un désordre quand on exerce l'un sans avoir l'autre. Les Prêtres sont les instrumens de la rémission des péchés ; mais ils doivent en être des instrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour dans les cœurs des autres, par le moyen de celui dont ils doivent eux-mêmes être remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'est pas que la charité de l'Eglise ne supplée au défaut de celle des mauvais Ministres, & ne rende les Sacremens efficaces, lors même qu'ils sont administrés par des personnes qui n'ont point le Saint-Esprit dans le cœur. Mais quand cela arrive, c'est par un désordre contraire à l'intention de Jesus-Christ ; parce que ces Ministres vuides

de l'esprit de Dieu, ne devroient penser qu'à le recouvrer, & non à s'ingérer, pendant qu'ils en sont privés, à l'administration des Sacremens. C'est un attentat qu'ils commettent contre Jesus-Christ en s'y ingérant, & ils ne font par-là que se rendre plus criminels, en séparant ce que Dieu ne veut point qu'on sépare; l'habitation du Saint-Esprit dans le cœur du Prêtre, de l'exercice du ministere de la rémission des péchés. Aussi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de bénédiction dans ce que font ces Prêtres déréglés à l'égard des ames; parce qu'encore qu'il soit certain que leur ministere a son effet sur celles qui sont bien disposées, il arrive souvent aussi qu'il ne l'a pas; parce qu'au lieu qu'un Ministre animé du Saint-Esprit, contribue beaucoup par ses paroles & par ses prieres à les faire entrer dans de bonnes dispositions, un Ministre privé de grace n'y contribue en rien.

VI. Saint Thomas ne s'étant point trouvé à cette apparition de Jesus-Christ, ne put croire ce qu'on lui en rapporta; & Jesus-Christ voulut bien, pour le guérir de cette incrédulité, se faire voir en sa présence huit jours après, & lui permettre de toucher ses mains, ses pieds, & la plaie de son côté.

On voit dans l'Evangile, qu'il refusoit toujours aux Pharisiens de les convaincre à leur mode ; & cependant c'est ce qu'il accorde ici à saint Thomas : mais c'est qu'il distinguoit parfaitement le fond de son cœur, de celui des Pharisiens. Les Pharisiens demandoient certains miracles particuliers par un désir secret de contredire la vérité. Comme ils la haïssoient, ils cherchoient des prétextes pour refuser de la croire. Ils demandoient de nouveaux miracles, pour ne pas croire ceux qu'il leur avoit fait voir. Leur malignité leur auroit fait trouver des raisons de doute dans ces prodiges qu'ils désiroient qu'on leur fît voir, comme ils en trouvoient dans ceux dont ils étoient témoins. Ainsi Jesus-Christ pénétrant la malice de leur cœur, ne se rendoit point à leur demande. Mais Thomas étoit dans une disposition toute contraire. Il ne désiroit rien davantage que la résurrection de Jesus-Christ : & c'étoit ce désir même qui l'empêchoit de la croire. Il vouloit s'assurer pleinement de la réalité d'un bien qu'il souhaitoit ardemment. Jesus-Christ lui accorda donc ce qu'il demandoit. Il lui montra ses pieds, ses mains, son côté. Il convainquit sa défiance, & il l'en reprit avec une douceur admirable, en

lui disant : *Ne soyez pas incrédule, mais fidele :* NOLI *esse incredulus, sed fidelis.* Il fit ainsi pour lui seul ce qu'il avoit fait pour tous les autres ensemble ; afin de faire voir qu'il auroit fait pour un seul élu ce qu'il a fait pour tous les hommes.

VII. Comme cette manifestation étoit accompagnée de la part de Jesus-Christ, d'un très-grand amour pour Thomas, elle produisit en lui cette illustre confession de sa divinité, marquée par ces paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu.* DOMINUS *meus & Deus meus.* Confession plus forte, plus nette, plus précise qu'aucune qui eût été faite. Car ces paroles n'expriment pas seulement la pensée & la créance de saint Thomas : elles marquent la foi que Jesus-Christ vouloit qu'on eût de lui ; puisqu'en lui répondant, il déclare *heureux ceux qui croiroient sans avoir vu,* ce que Thomas crut après l'avoir vu : QUIA *vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non viderunt, & crediderunt.* On est donc heureux de croire que Jesus-Christ est Dieu. Car c'est ce que saint Thomas crut, comme il paroît par ces paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu,* DOMINUS *meus & Deus meus,* qui sont une preuve invincible contre les hérétiques, & anciens, & nouveaux

qui ont attaqué la divinité de Jesus-Christ.

VIII. Cette preuve est d'autant plus forte, qu'elle en suppose nécessairement une autre qu'il est aisé de découvrir. Car la manifestation que Jesus-Christ fit de son corps ressuscité à saint Thomas, ne prouvoit directement que la résurrection de Jesus-Christ : & cette résurrection pouvoit être un effet de la puissance de Dieu, sans qu'il s'ensuivît de-là que Jesus-Christ fût Dieu lui-même. Dieu auroit pu le ressusciter, comme il a ressuscité plusieurs autres morts. D'où vient donc que saint Thomas en conclut que Jesus-Christ étoit Dieu? *Dominus meus & Deus meus.* C'est que Jesus-Christ s'étoit attribué la divinité devant ses Apôtres, & leur avoit parlé de sa résurrection, comme étant son propre ouvrage. C'est qu'il avoit parlé de tous ses miracles, comme les opérant par sa propre force, & qu'il s'étoit associé à toutes les actions de son Pere, selon qu'il nous
Joan. 5, 17. le marque par ces paroles : *Mon Pere depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui ne cesse point d'agir, & j'agis* incessamment comme lui. Ainsi la résurrection de Jesus-Christ prouvant qu'il devoit être cru en tout ce qu'il avoit avancé, elle prouvoit qu'il falloit

croire tout ce qu'il avoit dit de lui-même. Elle faisoit recevoir son témoignage comme entiérement digne de foi; & par conséquent ce témoignage portant que Jesus-Christ étoit Dieu, sa résurrection obligea saint Thomas à en faire cette haute confession. La confession de Thomas prouve invinciblement que Jesus-Christ avoit donné à ses Apôtres par ses discours l'idée qu'il étoit Dieu ; la résurrection de Jesus-Christ prouve qu'il faut s'attacher à cette idée ; & la réponse de Jesus-Christ à cette confession, est une confirmation authentique de la vérité de cette confession.

IX. On ne doit pas conclure de ces paroles de Jesus-Christ : *Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu ; heureux ceux qui croient sans avoir vu,* que le commun des Chrétiens qui n'ont jamais vu Jesus-Christ, soit plus heureux que saint Thomas, & par conséquent que leur foi soit plus excellente que la sienne. Il s'ensuit seulement de-là que, toutes choses étant égales, il y a plus de bonheur à croire sans avoir eu des preuves sensibles de ce que l'on croit, que de ne croire qu'après ces sortes de preuves. Mais il peut y avoir de grandes inégalités dans le reste, qui fassent que cette foi accompagnée de

preuves ſenſibles, ſoit infiniment plus excellente qu'une autre foi deſtituée de ces preuves : & c'eſt ce qui ſe rencontre dans celle de ſaint Thomas. Le moyen par lequel il arriva à la foi, n'étoit pas en ſoi le plus excellent ; mais la foi qu'il reçut de Dieu étoit une foi très-excellente, qui le diſpoſoit à donner ſa vie pour Jeſus-Chriſt, & qui lui fit entreprendre de prêcher ſon Evangile juſqu'aux extrêmités du monde, avec mille peines & mille dangers. Ce que Jeſus-Chriſt lui dit donc, étoit pour lui un juſte ſujet d'humiliation, & d'une humiliation fondée ſur la vérité. Mais cette humiliation ne donne nullement droit au commun des Chrétiens, de préférer leur foi languiſſante & preſque ſans vie & ſans action, à celle de ſaint Thomas ; pleine d'une ardeur & d'une charité apoſtolique.

X. L'inſtruction qu'on doit tirer de cette parole de Jeſus-Chriſt, ne laiſſe pas d'être fort importante pour le réglement de nos mœurs. Car la pente que l'homme a aux choſes ſenſibles, fait qu'il cherche de la ſenſibilité par-tout, & dans la dévotion même. On voudroit en quelque ſorte jouir de ſa récompenſe dès ce monde, & gouter les choſes de Dieu d'une maniere qui laiſſât

quelque ſatisfaction dans les ſens. Ainſi on ſe décourage ſouvent quand on eſt réduit à la ſeule foi. C'eſt ce qui rend la dévotion ſi inconſtante & ſi dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on eſt plein de courage : demain l'on eſt dans l'abattement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains temps : en d'autres on s'éloigne de tout par puſillanimité ; l'ame prenant toutes ces différentes formes, ſelon les différentes impreſſions dont l'imagination eſt frappée. L'unique remede de ces inégalités eſt de ſe conduire par la foi, & non par ſes ſentimens & par ſes humeurs ; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propoſe, ſans faire réflexion ſi l'on eſt conſolé ou non conſolé, ſi l'on eſt dans les ténebres ou dans la lumiere, ſi l'on eſt dans la triſteſſe ou dans la joie. C'eſt proprement là ce qu'on peut appeller une dévotion de foi ; parce que la foi eſt l'unique lumiere à laquelle elle s'attache, & qu'elle eſt fondée uniquement ſur une réſolution forte d'aller à Dieu juſqu'à la fin de ſa vie, ſans lui demander aucune récompenſe, ni aucune aſſurance pour cette vie.

XI. Il eſt vrai que quelque forte réſolution que l'on ait de ſervir Dieu

avec une fermeté égale & uniforme, on ne sauroit appaiser toutes les agitations & les inégalités purement intérieures. On passe toujours un peu par ces divers états, & l'on éprouve toujours quelques effets de l'humeur & du tempérament. Mais ceux qui, par une longue mortification, se sont accoutumés à ne pas vivre selon leurs sentimens, mais selon la foi, empêchent au moins qu'il ne passe rien de ces inégalités intérieures dans les actions, ni dans les paroles. Ils conservent le même visage & le même ton dans les différens accidens de la vie. On ne dit jamais qu'ils soient de mauvaise humeur; qu'ils soient tristes, chagrins, accablés, découragés; qu'ils soient dominés par l'impatience ou par la colere. S'ils sentent ces mouvemens, ils ne s'y livrent pas, & l'accoutumance même qu'ils ont à ne point les écouter, fait qu'ils les sentent moins; parce que toute l'attention de leur ame se porte à rechercher tranquillement ce que Dieu demande d'eux. Une ame dans cette disposition, se sert de la dévotion sensible quand Dieu permet qu'elle en soit touchée; mais elle ne s'y attache pas, & elle ne marche pas avec moins de fidélité quand elle en est dépourvue. Au lieu de se lamenter inutilement

elle remédie aux causes qui peuvent avoir attiré cette privation ; & quand elle n'en connoît point, elle s'humilie & marche avec courage sous la conduite de la foi. Elle ne se décourage point de ce que Dieu ne lui accorde pas sitôt l'effet de ses prieres. Il lui suffit de savoir que Dieu veut qu'elle le prie jusqu'à la mort, & elle s'applique à accomplir en ce point sa volonté. Au lieu de s'inquiéter de ses imperfections, elle pense efficacement, mais tranquillement, à les corriger, résolue de souffrir tous les retardemens de Dieu, & d'être soumise à tous ses ordres.

XII. Mais comme il se glisse de l'illusion par-tout, il faut prendre garde qu'on pourroit aussi fort abuser de cette égalité d'esprit, & de cette prétendue vie de foi, si on la portoit jusqu'à ne se mettre nullement en peine de ses fautes, & de la privation de ferveur, lors même que l'on y donne occasion par une vie molle, relâchée & dissipée ; & si, sous prétexte qu'il ne faut pas chercher d'assurance dans cette vie, on négligeoit de faire attention aux doutes raisonnables que l'on a sujet de former sur son état, & que l'on ne se mît pas en peine d'*assurer sa vocation par les bonnes œuvres,* Dieu veut au contraire 2. Petr. 1. 10.

qu'on cherche toutes les assurances que l'on peut trouver, mais avec deux conditions : l'une, qu'on les cherche sans inquiétude & avec tranquillité ; l'autre, que lorsqu'on a fait de bonne foi ce que l'on peut pour assurer son salut, on souffre avec paix l'incertitude qui reste. Mais ce n'est qu'après avoir fait tout ce qui est possible selon la foi, qu'il faut se mettre dans ce repos. Car si ce repos empêchoit de travailler, & étouffoit des doutes légitimes ; ce seroit un repos d'illusion, qui ne viendroit pas de la lumiere, mais plutôt de l'obscurcissement ou de l'extinction de la foi.

SUR L'ÉPÎTRE DU II DIMANCHE D'APRÈS PÂQUES.

ÉPÎTRE. 1. *Pierre*, 2, 21.

MEs très-chers Freres, *Jesus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'avoit commis aucun péché, & de la bouche duquel il n'est jamais sorti aucune parole de tromperie. Quand*

on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu par des injures : quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces ; mais il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeoit injustement. C'est lui-même qui a porté nos péchés dans son corps sur la croix, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses plaies que vous avez été guéris : car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.

EXPLICATION.

I. ON ne fait pas d'ordinaire assez de réflexion sur les paroles de cette Epître, qui marquent aux Chrétiens leur vocation dans toute son étendue. On comprend bien qu'ils sont appellés au Royaume de Dieu, & à en être cohéritiers avec Jesus-Christ. Mais on ne conçoit pas de même qu'ils soient appellés à imiter Jesus-Christ, & principalement dans ses souffrances. Les hommes voudroient bien séparer ces deux choses ; jouir dans l'autre vie de la félicité du ciel, sans passer dans celle-ci par les maux de la terre, & sans se priver d'aucun de ses biens. Mais saint Pierre nous montre que cette pensée n'est pas

raisonnable. Nous sommes à la vérité appellés aux biens du ciel, mais par les maux de ce monde. Ainsi notre vocation a deux parties essentielles; l'une, d'être appellés à la participation de la récompense de Jesus-Christ; & l'autre, d'être appellés à *marcher sur ses pas*, & à *suivre les traces de ses souffrances*: CHRISTUS *passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* Ne nous y trompons donc pas: le ciel nous est, à la vérité, promis, mais il ne l'est qu'à cette condition: Rom. 8, 17. *Pourvu*, dit l'Apôtre, *que nous souffrions avec Jesus-Christ, afin que nous soyons glorifiés avec lui*: SI *tamen compatimur, ut & conglorificemur.* Quiconque renonce à la condition, renonce à la promesse, & ne doit pas s'étonner qu'on le prive de la récompense qu'on y avoit attachée, puisqu'il refuse d'en accomplir les conditions.

II. A quoi donc, dira-t-on, se réduit cette obligation indispensable de souffrir? Est-ce qu'on est obligé de se procurer des maladies, de se réduire à la pauvreté, de s'attirer des exils & des disgraces? Est-ce là ce qu'emporte cette obligation d'imiter Jesus-Christ, à laquelle nous sommes appellés? Non. Jesus-Christ lui-même n'est pas allé à

la croix ſans qu'on l'y ait mené. Il ſuffit à cet égard d'avoir deux diſpoſitions dans le cœur. La premiere eſt de marcher inviolablement dans la voie de la juſtice, de ne jamais s'en écarter, de quelques maux qu'on ſoit menacé, & de rendre témoignage à la vérité toutes les fois qu'on le doit. Or on ne ſauroit marcher dans cette diſpoſition ſans s'attirer des diſgraces, & ſouvent ſans ſe perdre dans le monde ; & ces maux même ſont d'autant plus grands & plus fréquens, qu'on eſt dans un état plus élevé. Car comme il eſt très-difficile de ſe maintenir dans les places éminentes, ſans déguiſer la vérité & ſans abandonner la juſtice en certaines occaſions, quiconque eſt réſolu de ne jamais plier ſous aucune injuſtice, ne ſauroit guere éviter ce qu'on appelle ruine & renverſement de fortune d'une maniere ou d'une autre. Que ſi ces exemples ſont rares, c'eſt qu'il n'y a rien de plus rare que la réſolution inébranlable de ne jamais conſentir à aucune injuſtice : car l'eſprit humain a mille adreſſes pour ſe diſpenſer de ſouffrir, & pour ſe perſuader qu'il ſouffriroit inutilement, & qu'ainſi il n'y eſt pas obligé.

III. La ſeconde partie de cette diſ-

position est de ne pas regarder comme des objets d'aversion & de tristesse, mais plutôt comme des sujets de joie, les maux que la Providence nous envoie presqu'infailliblement. Un Chrétien doit gémir dans les honneurs, dans les richesses & dans les prospérités du monde, parce que tout cela le rend dissemblable à Jesus-Christ, qui a vécu dans un état tout contraire à celui-là. Mais quand Dieu l'en ôte par les adversités & les disgraces du monde, il doit croire qu'il commence à porter les livrées de Jesus-Christ, & remercier Dieu de le faire entrer dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation. C'est, dit-on, un homme perdu & abymé, jamais il ne s'en relevera; voilà sa fortune arrêtée & renversée: qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que c'est un homme tiré du fond de la mer, & mis dans la voie de son salut. Voilà quelle est la justesse du langage du monde.

IV. Mais suffit-il, dira-t-on, pour suivre l'exemple de Jesus-Christ, d'être préparé aux maux que la Providence nous enverra, & de les regarder comme des biens? N'est-on point obligé de s'en procurer soi-même? Oui, sans doute; car si cela n'étoit, un hom-

me né dans une condition médiocre, étant à couvert des grandes tempêtes & des grandes disgraces du monde, pourroit mener une vie assez commode dans la jouissance des plaisirs de cette vie. Ainsi nous ferions des Chrétiens une troupe de Philosophes Epicuriens, qui se procureroient une vie voluptueuse en ne se mêlant de rien. Il faut donc porter plus loin cette obligation d'imiter Jesus-Christ, & ne pas la mettre seulement dans la souffrance des maux involontaires que la Providence nous envoie, mais aussi dans la privation volontaire des biens du monde auxquels on peut renoncer, & dans la pratique d'une vie dure & laborieuse. C'est une chose honteuse à un Chrétien de vivre dans la mollesse & dans la bonne chere. La tempérance & la pénitence sont des vertus nécessaires à tout le monde; & c'est une grande illusion que de s'imaginer qu'il y ait des personnes dans le monde qui soient obligées par leur état de vivre dans les délices, & de ne point faire de pénitence : & il n'y a rien de si aisé que de se détromper de cette erreur; non-seulement par les maximes du Christianisme, qui n'en dispensent personne, mais aussi par l'exemple d'une infinité de Princes &

de Rois, qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des austérités & des jeûnes ordonnés par l'Eglise. Personne de même n'est dispensé de la fuite du luxe & des magnificences inutiles. Il n'est point permis aux Chrétiens de donner des exemples qui puissent l'augmenter ni l'entretenir. Il n'est permis à personne de mener une vie de divertissement. Il n'est permis à personne de chercher à s'élever & à s'agrandir, ni soi, ni les siens; & s'il y a des personnes qui sont élevées justement à une condition plus haute que leur naissance ne demandoit, il faut que ce soit le besoin des autres, plutôt que leur ambition, qui les y éleve. Il y a, par exemple, des personnes de bon esprit propres à exercer de grands emplois, quoiqu'ils soient nés d'une condition rabaissée : il est juste de les y élever quand le bien public le demande; mais il n'est pas juste qu'ils s'y portent eux-mêmes, parce qu'il n'est pas juste qu'ils rendent leur salut plus difficile, ni qu'ils s'éloignent de l'exemple de Jesus-Christ, dont toute la vie n'a été qu'un rabaissement & un anéantissement continuel. En un mot, l'exemple de Jesus-Christ a consacré l'humiliation, l'anéantissement, les

souffrances, la pauvreté, les injures, la privation des plaisirs & des biens du monde, la pénitence & le travail. Voilà ce que les Chrétiens doivent regarder comme des biens solides & conformes à leur vocation. C'est là ce qu'ils doivent considérer non-seulement comme le sujet de leur patience, mais comme l'objet de leurs désirs. *C'est à quoi vous avez été appellés*, dit saint Pierre. *C'est à quoi nous sommes destinés*, dit un autre Apôtre. 1. Petr. 2, 21. 1. Thess. 3, 3.

Au contraire, ce que Jesus-Christ a rejetté par son exemple & par toute la conduite de sa vie, & ce qu'il a comme dégradé, sont les délices, le luxe, la grandeur, le faste, la pompe. C'est donc aussi ce que nous devons rejetter, ce que nous devons haïr, & de quoi nous devons gémir, si nous nous y trouvons engagés par quelque nécessité.

V. En examinant, selon ces maximes, la vie du commun des Chrétiens, à peine en trouve-t-on à qui ce nom convienne véritablement. Car à moins que de s'aveugler, on ne sauroit nier que presque tout le monde ne tende à sa propre élévation, ou à celle des siens, & à mener une vie commode, accompagnée de tous les plaisirs qui ne nous déshonorent point devant les hommes.

Où voit-on des gens qui tendent sérieusement à se rabaisser, qui se trouvent heureux d'être pauvres, & qui ne cherchent point à sortir de leur état? Cependant cela ne suffit pas encore; & l'exemple de Jesus-Christ doit nous porter plus loin. Il faut souffrir comme Jesus-Christ, & s'humilier comme lui, puisqu'il nous en a donné l'exemple : *Vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* Mais il faut souffrir en reconnoissant l'extrême différence qu'il y a entre Jesus-Christ & nous. C'est ce que saint Pierre nous marque dans les paroles suivantes : *Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus :* Lui, dit-il, *qui n'avoit commis aucun péché, & de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie.* C'est-à-dire que Jesus-Christ n'a point été obligé de souffrir pour ses propres péchés; & qu'étant parfaitement innocent, les souffrances ne lui étoient point dues. Mais il n'en est pas de même de nous. Comme nous sommes, au contraire, tout pleins de péchés, nous ne saurions aimer la justice sans nous condamner nous-mêmes à souffrir. Ne point vouloir souffrir & ne point s'humilier, est un sentiment injuste; au lieu qu'il auroit été juste en Jesus-Christ, s'il eût

voulu

voulu ne point se charger de nos péchés.

Non-seulement nous devons nous porter à l'humiliation & aux souffrances par un motif de justice, mais aussi par le plus grand & le plus solide intérêt que nous puissions avoir. Jesus-Christ n'avoit aucune maladie pour laquelle les souffrances & l'humiliation fussent nécessaires, parce qu'il n'avoit aucun orgueil à combattre, ni aucun amour du plaisir à vaincre. Ainsi l'on peut dire qu'elles lui étoient en quelque maniere inutiles pour lui-même. Mais nous avons au contraire des maux dont l'humiliation & les souffrances sont les uniques remedes. Il ne faut pas prétendre surmonter l'orgueil autrement qu'en s'humiliant, ni se détacher de l'amour des choses du monde, qu'en renonçant à leur possession ou à leur usage. Ainsi ce que Jesus-Christ nous exhorte de faire par son exemple, est un remede nécessaire à la guérison de nos maux. Il a fait comme un Médecin, qui, pour engager un malade à prendre un remede pénible, le prendroit lui-même le premier sans nécessité; & c'est une chose honteuse aux Chrétiens de refuser de l'imiter, au moins en cela, & de ne pas vouloir faire pour leur propre salut ce que Jesus-

Christ a fait pour les y engager par son exemple.

VI. Jesus-Christ étoit incapable d'agir autrement que selon une souveraine raison, & par conséquent il étoit incapable de rendre injure pour injure en la maniere que les hommes ont coutume de le faire. Ce qui les porte à se venger en cette maniere, c'est qu'ils s'imaginent diminuer leur mal, en faisant du mal à ceux dont ils en ont reçu : mais c'est une erreur dont Jesus-Christ étoit incapable. Les injures leur font encore de la peine, parce qu'ils voudroient régner par l'estime dans l'esprit des autres ; & les injures font voir qu'ils n'y regnent pas. Jesus-Christ n'avoit rien de ces défauts ; il ne se soucioit point des jugemens des hommes, & n'en faisoit pas son bien ; il regardoit les injures comme un mal pour ceux qui lui en faisoient, & non pas pour lui ; il étoit incapable de tout sentiment de colere & de vengeance ; il ne pouvoit pas même, pendant qu'il étoit dans le monde, se porter, par un motif de justice, à faire souffrir les hommes ; car quelque haine qu'il eût pour les péchés, il savoit qu'il n'étoit pas venu au monde pour punir les hommes, mais pour les sauver. S'il a donc dit quelquefois des paroles du-

res aux Pharisiens, ce n'étoient, ni des injures, ni des effets de ressentiment; c'étoient des instructions utiles pour eux, qui leur faisoient connoître leurs maux, & dont ils devoient par conséquent profiter. S'ils ne l'ont pas fait, c'est leur faute, & d'autres l'ont fait pour eux : ce sont ces raisons qui ont empêché Jesus-Christ de rendre injure pour injure. Mais outre ces raisons, qui nous sont communes avec lui, nous en avons deux particulieres; l'une, qu'on ne sauroit nous faire d'injure que nous ne méritions de souffrir; l'autre, qu'il est de notre intérêt de les souffrir; car étant tout pleins de ressentiment & de colere, notre intérêt est de résister à ces passions, & de ne pas les satisfaire par la plus prompte de toutes les vengeances, qui est celle qui se tire par les paroles.

VII. Saint Pierre ajoute encore que Jesus-Christ, *quand on l'a maltraité, n'a point fait de menaces.* Les menaces dans les hommes marquent proprement un désir de vengeance pour l'avenir, & une impuissance de se venger pour le présent. On déclare par-là qu'on désire de faire quelque jour ce qu'on n'est pas en état de faire présentement; & ainsi elles ne conviennent point à des Chrétiens,

qui ne doivent avoir pour leurs ennemis que des pensées de paix & de charité, & que des souhaits pour leur conversion & pour leur véritable bien : & c'est pour cela que Jesus-Christ n'a point voulu user de menaces, quoiqu'étant le maître & le juge des hommes, il eût droit de les punir, & par conséquent de les menacer. Mais il n'a pas voulu le faire; parce qu'étant venu au monde pour nous donner l'exemple, cet exemple nous auroit été dangereux. Il a donc renoncé aux menaces aussi bien qu'à la vengeance; & nous a donné l'exemple d'une patience entiere & parfaite, dont nous ne saurions nous éloigner sans suivre nos passions, qui sont nos véritables ennemis.

VIII. *Il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeoit injustement.* ℣. 23.

Il y a, selon le grec, *justement*, qui semble faire un sens contraire; mais ces deux sens reviennent au même, & sont également véritables. Jesus-Christ s'est livré à Pilate, aux Juifs, aux démons,
Luc, 22, 53. & à tout ce qu'il appelle lui-même *la puissance des ténebres*, qui *le jugea très-injustement*. Mais il s'y est livré en respectant l'ordre de son Pere, & en reconnoissant sa puissance dans ces instrumens injustes. Il s'est donc aussi livré à

ſon Pere, qui *l'a jugé juſtement*, & qui le regardant comme chargé des péchés des hommes, pour leſquels il vouloit ſatisfaire, exerçoit ſur lui une juſte punition. Jeſus-Chriſt n'a point ſouffert par contrainte. Il n'a point fallu l'y forcer; il s'eſt livré lui-même à la mort & aux ſouffrances; il a accepté tous les ordres de ſon Pere avec une volonté toute libre. C'eſt auſſi ce qu'il exige de nous. Il veut que le partage des maux qu'il nous deſtine, devienne volontaire par notre acceptation; que nous nous livrions, & à la juſtice de Dieu, & à l'injuſtice des hommes; & que nous rendions les maux les plus néceſſaires & les plus inévitables, libres & volontaires, par notre conſentement & par notre approbation. C'eſt ce que doit produire en nous l'exemple de cette grande obéiſſance de Jeſus-Chriſt. Il eſt bien juſte que s'étant offert pour nos péchés à des tourmens ſi démeſurés, nous recevions avec reconnoiſſance la petite meſure qu'il nous en laiſſe. C'eſt un préſent de Jeſus-Chriſt ſouffrant, & ſouffrant pour nous. Ce n'eſt qu'une goutte de ſon calice, qui n'eſt deſtinée qu'à nous faire connoître foiblement ce qu'il a ſouffert pour nous, & à nous rendre participans de ſa gloire

par l'imitation de ses souffrances.

IX. C'est aussi ce que S. Pierre nous dit dans les paroles suivantes : *C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses plaies que vous avez été guéris.* C'est-à-dire, que ce que Jesus-Christ a souffert nous étoit dû, & non pas à lui ; qu'il a porté sur lui-même la peine de nos péchés ; & que nous devions même souffrir éternellement ce qu'il a souffert passagérement. Ainsi ce qu'il nous reste à souffrir, n'est qu'une très-petite partie de ce que nous devions souffrir. Les mérites de Jesus-Christ rendent ces souffrances temporelles, d'éternelles qu'elles devoient être ; & les rendent des remedes, au lieu qu'elles eussent été de simples punitions. Nous sommes guéris par la souffrance des maux que Dieu nous envoie : mais ce n'est pas par la force de ces souffrances ; c'est par celle des souffrances de Jesus-Christ qui nous est communiquée. Ainsi c'est par les meurtrissures de Jesus-Christ que nous sommes guéris, dit cet Apôtre. Il en fait un baume qui fait changer de nature à nos maux ; & nous aurions grand tort de refuser de souffrir ces maux, & d'en

avoir de l'éloignement; puisqu'étant mêlés avec ceux de Jesus-Christ, ils sont les vrais remedes de nos plaies.

X. C'est en cette maniere que s'accomplit en nous ce qui est dit à la fin de cette Epître : *Car vous étiez comme des brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.* Les hommes étoient, en effet, comme des brebis égarées, exposées à des bêtes farouches qui les dévoroient. Aucune n'échappoit de cette horrible boucherie. Il a fallu que ce divin Pasteur descendît du ciel pour délivrer celles qui le suivroient & se mettroient sous sa garde. C'est le seul moyen que nous ayons pour éviter cet effroyable carnage : mais ce moyen est certain & efficace. Il n'y a qu'à nous tenir unis à ce Pasteur : il écartera ces bêtes furieuses, & nous en garantira. Mais pour le suivre, il faut marcher avec lui dans le chemin où il nous mene. Il y a quelques difficultés, mais il en prend sur lui la plus grande partie. Il porte les foibles, il soulage les malades. Il n'y a qu'à s'abandonner à lui, & le laisser juger de ce qui nous est propre. Il est le Pasteur & l'Evêque, comme parle l'Apôtre, mais le Pasteur & l'Evêque de nos ames. C'est à la guérison de ces ames

qu'il travaille uniquement ; & nous devons être bien aises que pour leur procurer une guérison solide, il épargne moins nos corps, qui trouveront enfin leur santé & leur renouvellement parfait dans la guérison de nos ames.

SUR L'ÉVANGILE
DU II DIMANCHE
D'APRÈS
PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 10, 11.

EN ce temps-là, Jesus dit aux Pharisiens : Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire, & celui qui n'est point Pasteur, & à qui les brebis n'appartiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis & s'enfuit, & le loup les ravit & disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, & qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon Pasteur, & je connois mes brebis, & mes brebis me connoissent, comme mon Pere me connoît, & que je connois mon Pere, & je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas

de cette bergerie, il faut aussi que je les amene. Elles écouteront ma voix, & il n'y aura qu'un troupeau & qu'un Pasteur.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ nous avoit principalement en vue en annonçant ces vérités, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer que les Juifs n'y entendoient rien, & qu'ils ne savoient, ni ce que c'étoit que ces brebis pour lesquelles il disoit qu'il donnoit sa vie, ni quelles étoient ces autres brebis qu'il devoit amener à la bergerie. Mais les Juifs ne laissoient pas d'être coupables de ce qu'ils ne profitoient pas de ces vérités ; parce que c'étoit leur mauvaise disposition qui les empêchoit de les entendre ; & qu'encore même qu'ils ne les entendissent pas, ils pouvoient en profiter en s'y soumettant humblement, en désirant sincérement de les comprendre, & en demandant avec modestie d'en être instruits. C'est la maniere dont ils devoient recevoir ce qu'ils n'entendoient pas dans le discours de Jesus-Christ ; parce qu'il y avoit une infinité de choses en lui, & sur-tout ses miracles, qui faisoient que ce respect lui étoit dû. C'est aussi la maniere dont nous devons recevoir tout ce qui passe notre intelli-

gence dans l'Ecriture & dans la doctrine de l'Eglise. L'humble soumission peut suppléer à l'intelligence, & peut, ou la mériter, ou nous en acquérir le fruit. Mais c'est une horrible insolence de rejetter les vérités & d'en faire le sujet de ses outrages, parce qu'on ne les comprend pas. Ce fut cependant ce que firent ces Juifs, qui, sur le discours de
Jean. Jesus-Christ, *prirent des pierres pour le*
10, 31. *lapider.*

II. Jesus-Christ prévoyoit cet effet de son discours; mais il ne s'abstint pas de le faire, parce qu'il avoit les Chrétiens principalement en vue; c'est-à-dire, ceux qui étant autrefois des brebis égarées, sont entrés dans son troupeau, & se sont convertis au Pasteur & à l'Evêque de leurs ames, comme parle l'Apôtre saint Pierre dans l'Epître de ce jour. C'est donc aux Chrétiens particuliérement à profiter de ces paroles, & à comprendre la bonté de ce Pasteur. Il a bien voulu nous la faire remarquer, parce que c'est notre bien de la connoître. Il la réduit à ce qu'il donne sa vie pour ses brebis, & il exprime par-là tout ce qu'il a fait pour elles. Il n'est
Phil. 2, descendu du ciel, où *il étoit en la forme*
6, 7. *de Dieu, & il ne s'est anéanti, en prenant la forme de serviteur*, qu'afin de pouvoir

donner pour eux cette vie humaine qu'il avoit prise. Il n'a pas attendu pour cela le temps de sa mort ; il l'a donnée dès le moment de son entrée au monde, comme on le voit dans ces paroles rapportées par le grand Apôtre : *Le Fils de Dieu entrant dans le monde, dit* à son Pere ; *Hebr. 10, 5.* *Vous n'avez point voulu d'oblation. Alors j'ai dit : Me voici.* Et après l'avoir donnée dès le commencement, il a toujours continué de la donner.

Il la donnoit dans ses prieres, en s'offrant à Dieu pour les hommes. Il la donnoit dans ses travaux, dans ses voyages, dans ses prédications, dans ses miracles ; puisqu'il savoit bien que tout cela devoit lui procurer la mort ; & c'est pourquoi Jesus-Christ ne dit pas qu'il donnera sa vie pour ses brebis ; il dit qu'il la donne. C'étoit un don continuel qu'il faisoit de sa vie pour ses brebis ; & ce don étoit joint à toutes ses actions. Quel amour approche de cet amour ? Quelle bonté égale cette bonté ? Donner sa vie continuellement pour ceux que l'on aime : c'est à quoi la foiblesse des hommes & l'imperfection de leur amitié ne sauroient aspirer : c'est ce qui étoit réservé à Jesus-Christ ; & c'est ce que nous devons adorer en lui. Il est le bon Pasteur par excellence, & par des

titres singuliers & incommunicables aux créatures.

III. Etant le bon Pasteur, il ne pouvoit pas avoir les qualités des mauvais. Mais afin de nous les faire mieux remarquer, & de nous donner lieu de les éviter, il nous les décrit en trois manieres : en les appellant *mercenaires*, en disant qu'ils ne sont pas *Pasteurs*, & qu'ils ne sont pas *propriétaires* des brebis.

Les mercenaires ne s'appliquent à leurs brebis, qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage. Si cet avantage manque, ils les quittent aussi-tôt ; & ils n'ont garde d'exposer leur vie pour elles, parce qu'ils les aiment bien moins que leur vie.

Ceux qui dans le soin des ames dont ils se chargent, regardent principalement les avantages temporels, ne s'exposent point pour elles, parce que cela ne peut leur paroître avantageux temporellement : ainsi ils cedent à la crainte ou à l'intérêt ; ou ils fuient les loups ; ou ils se rangent même du côté des loups.

IV. Ceux qui ne sont pas Pasteurs, cherchent leur propre gloire, & non l'avantage de ceux qui leur sont soumis. Ils se contentent d'un soin superficiel qui

les honore, & ne descendent point à un détail qui les fatigueroit, & sans lequel néanmoins on ne sauroit remédier aux maladies des ames, ni pourvoir à leurs besoins.

Enfin, ceux qui ne sont pas propriétaires des brebis, ne regardent pas leur perte comme la leur propre; leur vie & leur mort leur est indifférente. La vue qu'ils ont qu'elles ne leur appartiennent pas, leur ôte toute ardeur à les conserver : ce sont là les caracteres des mauvais Pasteurs. Jesus-Christ les propose, afin que les Pasteurs de son Eglise les évitent, & que nous en reconnoissions en lui de tout contraires. Il n'a recherché que notre salut dans tout ce qu'il a fait pour nous. Il s'est appliqué à tous les besoins de ses brebis. Il les regarde comme étant à soi, & comme les ayant reçues de la main de son Pere pour les sauver. Il n'en veut perdre aucune de celles que son Pere lui a données. Voilà ce qui le rend le bon Pasteur.

V. L'esprit mercenaire n'est jamais permis dans les actions même communes, parce qu'elles doivent être toutes faites par l'esprit de la charité, qui est toujours désintéressée. Il y en a néanmoins plusieurs dont il est permis d'exiger une récompense humaine, comme, par

exemple, tous les ouvrages des artisans, & beaucoup d'autres offices humains, tels que sont ceux des Avocats & des Intendans. Dans ces sortes d'actions, ce ne sont point deux choses contraires, qu'elles soient faites par une charité désintéressée, & qu'on en tire néanmoins de ceux pour qui on les fait, le prix & la récompense; parce que tenant lieu à ceux qui les font, d'un moyen que Dieu leur donne pour se procurer leur subsistance temporelle, il leur permet, après qu'ils les lui ont offertes, d'en recevoir encore des hommes une juste récompense. Mais il n'en est pas de même du soin des ames: c'est une chose trop grande & trop précieuse, pour y chercher autre chose que Dieu même. Il veut en être lui-même la récompense; mais il ne permet pas d'en chercher une autre. L'Eglise nourrit ses Ministres pour leur donner moyen de travailler, mais elle ne prétend pas les récompenser. » Que les Mi-» nistres de l'Eglise, dit un Concile après » S. Augustin, reçoivent du peuple les » secours dont ils ont besoin pour les » nécessités de cette vie, mais qu'ils » n'attendent leur récompense que de » Dieu : *Accipiant sustentationem necessitatis à populo, mercedem dispensationis à Domino.* Dieu ayant assujetti ses Mi-

Conc. Aquisgran. anni 816, lib. 1, c. 12, ex Aug.

niſtres aux néceſſités communes, il faut bien que les peuples y fourniſſent, afin de donner moyen à ces Miniſtres de les ſervir; mais ce n'eſt point par maniere de récompenſe, n'y ayant aucune proportion entre les ſervices qui ont pour objet le ſalut des ames, & ces aſſiſtances temporelles dont ils ont beſoin.

VI. Il s'enſuit delà que tout Miniſtre de l'Egliſe qui a un patrimoine ſuffiſant pour vivre, & qui n'a pas cru devoir s'en dépouiller, ne peut rien prendre du bien de l'Egliſe, ni rien recevoir des peuples, que pour le diſtribuer en aumônes. S'il l'appliquoit à ſoi-même, il marqueroit par-là qu'il regarde ce qu'il reçoit des peuples, comme une récompenſe de ſon travail, & non comme un ſecours de ſa néceſſité, puiſqu'on ſuppoſe qu'il n'en a pas. Il ſeroit donc un vrai mercenaire, qui non-ſeulement ne pourroit eſpérer de Dieu la récompenſe qu'il a promiſe aux ſerviteurs fideles, mais qui devroit en attendre un rigoureux châtiment. Car c'eſt une eſpece de ſimonie que d'exercer ces miniſteres, ſi grands & ſi relevés, pour de viles récompenſes. Il ſeroit inutile de dire que ſouvent l'Egliſe offre ces récompenſes, ſans qu'on les exige, ni qu'on les recherche. Car il ne faut pas croire que l'Egliſe

veuille agir contre l'intention de l'Eglise. Or elle y agiroit, si elle employoit les biens temporels dont elle est dépositaire, à un autre usage qu'à l'entretien nécessaire de ses Ministres, ou à l'assistance des pauvres. Ainsi quand un collateur donne un bénéfice à un homme qui a dequoi vivre, il ne peut lui donner le droit de vivre du bien de l'Eglise, puisqu'il n'est pas du rang de ceux que l'Eglise peut nourrir, & il ne fait que l'établir distributeur & économe des revenus de ce bénéfice, dont il ne peut être qu'un pur administrateur, sans aucun droit de s'en rien appliquer. Le bien de l'Eglise est le bien des pauvres : on n'en peut rien recevoir que comme pauvre ; & qui ne l'est pas, en devient usurpateur s'il en use pour lui-même.

VII. Non-seulement le Pasteur est mercenaire, quand il exige quelque chose de ses brebis pour les assistances qu'il leur rend, mais il est mercenaire quand il n'expose pas pour elles sa propre vie & tout ce qu'il a, & quand des intérêts humains le portent à les abandonner, & à ne pas les défendre contre ceux qui peuvent leur nuire. Car il préfere alors ses intérêts au salut de ses brebis. Il aime ses intérêts, ou sa vie

plus que les ames, & que l'ordre de Dieu qui l'en a chargé. Ces intérêts humains, ou sa vie, lui tiennent alors lieu de récompense; ils sont le principal objet de son amour; il met son bien à se les conserver, c'est-à-dire, qu'ils lui tiennent lieu de Dieu. Les Ministres de Jesus-Christ doivent être les Vicaires de son amour pour les ames, aussi bien que de son pouvoir. Ils doivent avoir part à ses dispositions, comme ils ont part à sa puissance. Or quiconque ne préfere pas le bien des ames à sa propre vie & à tous ses intérêts, bien loin de suivre l'exemple de Jesus-Christ, est contraire à ses dispositions essentielles. Il n'est point le bon Pasteur, puisqu'il ne met point sa vie pour ses brebis; & par conséquent il ne peut être qu'un mercenaire.

VIII. Il ne faut pas croire que les Pasteurs ne rencontrent plus d'occasions de donner leur vie pour leurs brebis, dans les temps qui ne sont pas proprement des temps de persécution, ni de martyre. Dieu, qui veut toujours en sanctifier plusieurs par cette voie, qui est pour les vrais Pasteurs une voie ordinaire, ne permet jamais que ces occasions leur manquent. Outre que les soins & les sollicitudes de la charge pasto-

rale en consument plusieurs, & leur donnent moyen de s'offrir à Dieu comme des holocaustes que la charité consume peu à peu: il y a de plus une infinité de rencontres, où, pour l'intérêt de ses brebis, un vrai Pasteur est obligé de s'exposer à de très-grandes persécutions. Il faut souvent perdre l'amitié des brebis même, en leur disant la vérité. On ne sauroit presque, en faisant exactement son devoir, éviter d'attirer l'aversion des hommes du monde, leurs médisances, leurs insultes. Tout cela va souvent à pousser à bout un bon Pasteur, & à lui avancer la mort par les traverses qu'on lui suscite. La plupart du monde se prévient contre lui. On le confond avec quantité de gens qui s'attirent des affaires par leur imprudence, & par un zele sans discrétion. On afflige son cœur par des calomnies; & il est difficile que la nature ne succombe à tant d'épreuves différentes. Or souffrir tous ces maux pour l'amour de ses brebis, c'est donner sa vie pour elles, & endurer une espece de martyre.

IX. Jesus-Christ se représente encore comme le bon Pasteur par cette autre marque: *Qu'il connoît ses brebis, & que ses brebis le connoissent*; & cette marque paroît en lui d'une maniere particuliere

& incommunicable à ses Ministres. Comme Dieu, il les connoît dès l'éternité ; & la connoissance qu'il en a est une connoissance de choix & d'amour, & elle est la cause de ce qu'elles le connoissent, & qu'elles l'aiment dans le temps : *Et cognoscunt oves meas, & cognoscunt me meæ.* Cette connoissance de Jesus-Christ est ce qui les fait brebis. Il les connoît donc d'une maniere bien différente de celle dont il connoît les autres hommes qui ne sont pas de ce nombre : car il les connoît par une connoissance efficace, qui produit en elles ce qu'il y connoît. Il les aime, & il les rend par son amour dignes d'être aimées. O aveuglement & stupidité des hommes, de s'occuper des pensées que les autres ont sur eux, souvent incertaines & téméraires, & toujours passageres & de peu de durée ; & de songer si peu à ces pensées éternelles que Dieu a toujours eues sur eux, qui sont la cause de tous leurs biens, qui ne cessent jamais, & qui ne sont qu'une vue continuelle & invariable qui les met dans l'état où Dieu veut qu'ils soient dans les divers temps ! Le moins que la piété puisse donc faire, c'est d'adorer souvent cette connoissance de Dieu sur nous, afin d'avoir lieu d'espérer d'être

de ces brebis dont Jesus-Christ dit qu'il les connoît & qu'elles le connoissent.

X. Jesus-Christ, comme homme, n'a pas à la vérité cette connoissance éternelle de ses brebis, puisqu'il a commencé d'être homme dans le temps; mais on ne peut nier qu'il ne les ait connues au premier moment de son être, & qu'il n'ait toujours eu depuis cette connoissance. Car ayant offert à Dieu son Pere sa vie pour elles dans le premier moment de son être, il faut par nécessité qu'il les ait connues. Il n'en est pas de même de ses Ministres : ils n'ont pas la lumiere, ni l'étendue de l'ame de Jesus-Christ, & ainsi ils ne peuvent connoître qu'imparfaitement les ames dont ils sont chargés. La connoissance des brebis, telle qu'elle peut convenir à des hommes foibles, est néanmoins un des principaux caracteres des vrais Pasteurs. Ils les connoissent, parce qu'ils les aiment. L'amour les applique à elles, & leur ouvre les yeux pour découvrir leurs besoins. Il leur en rappelle souvent le souvenir ; & si la connoissance qu'ils en ont n'est pas continuelle, elle est au moins très-fréquente. Il n'y a point, au contraire, de plus grandes marques d'un mauvais Pasteur, que de ne point être occupé de ses brebis ; de ne pas se mettre en peine de les

connoître, & de vivre en repos parmi leurs miseres extérieures & intérieures sans s'en informer. Cette négligence volontaire, qui vient de la froideur de l'amour, attire d'ordinaire une grande privation de lumiere, & fait ainsi que ces Pasteurs sont souvent les moins instruits des désordres qui regnent parmi les peuples, & qu'ils croient que tout va bien, lorsque les ames se perdent par-tout.

XI. Comment les connoîtroient-ils, puisqu'ils se mettent volontairement dans l'impuissance de les connoître? Les uns se chargent de tant d'affaires, qu'il ne leur reste presque aucun temps pour s'instruire des nécessités de leurs brebis. L'ambition secrete qui les domine, fait qu'ils ne bornent jamais leurs occupations, & qu'ils aiment mieux s'acquitter superficiellement de la plupart des affaires, que d'en faire quelques-unes avec le soin nécessaire. Il y en a quantité qui ne cherchant que l'honneur & le profit dans les emplois, se déchargent autant qu'ils peuvent de ce qui ne se rapporte pas à ces deux fins. Ils tâchent de satisfaire les Grands & les riches, & ils laissent à d'autres le soin des petits, qui est le plus laborieux; & ainsi ils trouvent moyen de se

faire une vie commode & aisée, & même divertissante dans cet état. D'autres ne savent pas même de quoi ils doivent s'informer; & n'ayant aucune idée de la grandeur des maladies des ames, ni de la difficulté qu'il y a à les guérir, ils s'en tirent sans peine & en peu de temps, & réduisent leur ministere à peu de chose, parce qu'ils n'en connoissent pas l'étendue.

XII. Jesus-Christ durant sa vie a amené à sa bergerie quelques-unes de ses brebis, & il y amenera les autres par ses Disciples, quelque dispersées qu'elles soient : c'est à quoi tout le cours des siecles doit être employé. Il n'en laissera aucune ; elles écouteront toutes sa voix ; elles le suivront toutes ; elles entreront toutes dans l'Eglise de la terre, & delà dans celle du ciel : c'est là où elles seront toutes rassemblées, & où Jesus-Christ exercera envers elles l'office de Pasteur pour toute l'éternité, en les rendant participantes de sa gloire & de sa vie, & en les unissant avec son Pere d'une maniere que nous ne saurions, ni exprimer, ni concevoir. C'est tellement là le principal des ouvrages de Dieu, que tout le reste sera comme anéanti. Si les réprouvés subsistent quant à l'être, ils seront dans

un rabaissement incompréhensible. Tous les élus seront des Rois pleins de gloire, qui regneront dans le ciel & sur la terre, & il ne restera des réprouvés aucun souvenir qui ne contribue à leur avilissement. Ils seront sans force, sans appui, sans consolation, sans amis. Ils ne verront rien dans les pensées des autres qui ne les afflige. En un mot, ils seront accablés de toutes sortes de maux, sans mêlange d'aucun bien. Au contraire, la société des élus sera comblée de toutes sortes de biens, sans mêlange d'aucun mal, & ne verra rien que de favorable & de consolant dans les pensées de Dieu, de Jesus-Christ & des élus. C'est là le grand ouvrage de Dieu; c'est la fin de toutes ses œuvres: & les hommes qu'il regarde uniquement, & dont il fait le bonheur, sont assez aveugles pour penser à toute autre chose.



SUR L'ÉPÎTRE DU III DIMANCHE D'APRÈS PÂQUES.

ÉPÎTRE. I. *Pierre*, 2, 11.

JE vous exhorte, mes bien-aimés, de vous abstenir, comme étrangers & voyageurs que vous êtes, des désirs charnels qui combattent contre l'ame. Conduisez-vous parmi les Gentils d'une maniere sainte, afin qu'au lieu qu'ils médisent de vous, comme si vous étiez des méchans, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire, les portent à rendre gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis pour l'amour de Dieu à toutes sortes de personnes, soit au Roi, comme au Souverain, soit aux Gouverneurs, comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, & pour traiter favorablement ceux qui font bien. Car c'est là la volonté de Dieu, que par votre bonne vie vous fermiez la bouche aux hommes ignorans & insensés, étant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir

agir en serviteurs de Dieu. Rendez à tous l'honneur qui leur est dû ; *aimez vos freres ; craignez Dieu ; honorez le Roi. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect ; non-seulement à ceux qui sont bons & doux, mais même à ceux qui sont rudes & fâcheux : [car ce qui est agréable* à Dieu, *est que dans la vue de lui plaire, nous endurions les maux & les peines qu'on nous fait souffrir avec injustice.*]

EXPLICATION.

I. L'Apôtre saint Pierre nous enseigne dans cette Epître, qu'en qualité de Chrétiens, nous devons être étrangers & voyageurs dans ce monde, & que ces deux qualités d'*étrangers* & de *voyageurs*, ne nous permettent pas d'attacher notre amour aux choses du monde, en quoi consistent ces désirs charnels qu'il nous défend : car c'est l'amour proprement qui nous rend citoyens du lieu où nous prétendons jouir de l'objet que nous aimons. Si cet objet est dans le monde, nous sommes citoyens du monde ; & s'il est hors du monde, & dans la céleste Jérusalem, nous sommes citoyens de Jérusalem. L'amour nous arrêtant dans l'objet aimé, fait donc que nous cessons d'être voyageurs,

puisque nous nous arrêtons à cet objet. Si nous nous y arrêtons totalement, & que nous le préférions à tout, il est clair que devenant la fin de notre voyage, il nous ôte entiérement la qualité de voyageurs. Mais si nous avons dessein d'aller plus avant, il nous retarde seulement, & il fait qu'il y a toujours à craindre que nous ne nous y arrêtions absolument, comme ceux qui, charmés de la beauté d'un lieu qu'ils rencontrent dans le cours d'un voyage, en font leur séjour & leur patrie, & perdent le désir d'aller plus avant. Il est donc clair que nous ne saurions nous attacher par amour à aucune chose du monde, sans perdre, ou en tout, ou en partie, la qualité de voyageurs; & par-là nous perdons aussi, ou en tout, ou en partie, la qualité de citoyens du ciel : car nous n'avons cette qualité, qu'autant que nous y tendons par notre amour & par nos désirs, & que nous y aspirons comme au lieu de notre bonheur.

II. Mais s'il ne nous est pas permis d'aimer les choses du monde, il est clair qu'il ne nous est pas permis de les désirer; puisque le désir est l'effet naturel de l'amour, ou plutôt que c'est l'amour même, en tant qu'il ne possede pas son objet, & qu'il y tend seulement. Car

l'amour prend diverses formes, selon que son objet est absent ou présent; qu'il est regardé comme facile à acquérir, ou comme difficile; qu'on en jouit, ou qu'on en est privé; qu'on rencontre des obstacles à sa possession, ou qu'on n'en rencontre point. C'est ce qui fait les diverses passions, qui, comme dit S. Augustin, ne sont que diverses formes de l'amour. Ainsi l'amour des choses du monde nous étant interdit, toutes les passions volontaires à l'égard de ces mêmes choses, le sont aussi. S'il ne nous est pas permis de les désirer, comme dit saint Pierre, il ne nous est donc pas permis d'avoir de la joie en les possédant, ni de la tristesse quand nous en sommes privés, ni de la colere contre ceux qui veulent nous les ravir, ou nous empêcher de les obtenir, ni de la crainte qu'on ne nous les ôte. Toutes ces passions, quand elles sont volontaires, sont mauvaises; & quand elles ne le sont pas, elles marquent néanmoins que le cœur est gâté & corrompu. Ainsi l'Apôtre saint Pierre, en nous défendant l'amour des choses du monde, qu'il exprime par le mot de *désirs*, nous interdit aussi toutes les autres passions; & il nous marque que nous devons être dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes ces choses.

III. Mais quelle eſt, dira-t-on, l'étendue de ces déſirs charnels que S. Pierre nous défend ? Il eſt facile de le marquer. Tout déſir qui n'a point Dieu pour objet, eſt charnel, ſelon l'Ecriture; parce que c'eſt une ſuite de la corruption du cœur, qui nous ayant ſéparés de l'amour de Dieu, a porté l'ame à vouloir remplir, par la poſſeſſion des créatures, le vuide qu'elle reſſent. Que ces objets ſoient ſpirituels, ou corporels, les déſirs que nous en avons, ſont toujours charnels dans le langage de l'Ecriture. C'eſt pourquoi
Gal. 5, 20. ſaint Paul met entre les œuvres de la chair, les diſſentions & les jalouſies. Ainſi ce n'eſt pas un déſir moins charnel de déſirer la gloire, la réputation, & les talens qui ſervent à y arriver, que de déſirer les plaiſirs du corps; parce que ces objets ne ſont pas plus notre véritable bien. Dieu ne ſouffre pas plus que nous partagions notre cœur entre lui & la réputation, entre lui & l'affection des hommes, que ſi nous le partagions entre lui & les plaiſirs du corps. C'eſt toujours un partage d'une choſe qui lui étoit due toute entiere. C'eſt toujours un aviliſſement de l'ame, qui étant créée pour Dieu, ſe rabaiſſe en voulant jouir d'une créature, ou égale,

ou inférieure à elle. Dieu eſt aſſez grand pour être l'unique objet de notre cœur ; & c'eſt lui faire injure que de partager ce cœur, parce que c'eſt lui déclarer qu'il ne le mérite pas tout entier.

IV. Mais ne peut-on pas, dira-t-on, déſirer certaines qualités, qui ſervent comme d'inſtrument aux vertus, & qui peuvent être employées à procurer la gloire de Dieu, comme l'éloquence, la ſcience, la mémoire, l'adreſſe, & tous les autres talens ſpirituels ? Car comment pourroit-on les rechercher ſi on ne les déſiroit ? Et cependant c'eſt une des occupations des plus ordinaires & des plus honnêtes des hommes, que de cultiver ces qualités. Tout cela ne détruit point la regle que nous avons propoſée. Car il eſt certain que nous ne devons point aimer ces qualités pour elles-mêmes, & pour nous attirer l'eſtime des hommes ; & que c'eſt un beaucoup plus grand bien d'en être privé en ne les aimant point, que de les avoir en les aimant. Ainſi c'eſt une louange fort équivoque que celle qu'on donne aux gens à cauſe de ces qualités. Car ſi elles ſont jointes avec une vaine complaiſance, on les loue de leur malheur. C'eſt l'uſage qu'on en fait qui peut être

estimable, & non les qualités toutes seules; & quand on blâme, ou qu'on méprise quelqu'un pour ne point les avoir, peut-être qu'on le blâme & qu'on le méprise de ce qui sera le fondement de son bonheur véritable. C'est un grand talent que d'avoir celui de l'humilité, & qui surpasse infiniment tous les autres: or la privation des talens extérieurs est souvent le moyen dont Dieu se sert pour la procurer à ceux qu'il aime: c'est ce qui fait voir que la plupart des discours des hommes sont téméraires; parce qu'ils ne s'arrêtent pas à une estime générale de certaines qualités, mais qu'ils passent de là jusqu'à l'estime de ceux qui les ont, & qu'ils les en croient plus heureux & plus dignes de louanges. Quand on loue, par exemple, un homme d'avoir bien réussi dans quelque action publique, on ne sait ce que l'on dit. Car si cet homme s'en éleve, & en a conçu de la com-
1. Cor. plaisance, il n'a été qu'*une cymbale reten-*
13, 1. *tissante*; & bien loin de mériter des louanges, il ne mérite que du mépris. Une action sans charité n'est rien, selon
Ibid. 3. l'Apôtre. Quiconque loue donc quelque chose sans savoir si elle est jointe à la charité, la loue sans savoir si c'est un néant, ou une réalité.

L'usage du monde a pourtant établi que l'on loue les qualités humaines, lorsqu'elles sont estimables en elles-mêmes, & qu'on peut en faire un bon usage ; mais cette coutume ne peut pas prescrire contre la vérité ; & il faut toujours que ceux qui parlent de cette sorte, soient persuadés intérieurement que ces talens qu'ils estiment, ne rendent ceux qui les ont plus estimables, qu'à proportion du bon usage qu'ils en font.

V. On pourroit, peut-être, dire qu'il s'ensuit de ces principes, que personne ne doit se mettre en peine d'acquérir ces talens ; parce qu'y ayant un bien certain à ne point les avoir, & beaucoup de danger à les avoir, puisque l'expérience fait voir que la plupart du monde en abuse ; la condition de ceux qui ne les ont pas, est beaucoup meilleure que celle de ceux qui les ont. Et l'on conclura delà, que ces maximes vont à introduire une paresse & une ignorance générale parmi les hommes. Mais la conclusion seroit mal tirée ; & tout ce qu'on doit en conclure, c'est que de soi-même un homme doit se tenir plus heureux de ne point avoir de talens, que d'en avoir ; & que s'il étoit à son choix, il devroit plutôt prendre le

parti de ne rien avoir qui lui attirât de la réputation dans le monde, que d'avoir des talens éclatans qui frappent les yeux & l'esprit des hommes. Mais la vérité est que les hommes ne doivent point croire que cela soit à leur choix. C'est Dieu qui donne le commencement des talens par les qualités naturelles qu'il donne à chacun. Celui qui les a reçues, doit se croire obligé d'en user selon les regles de Dieu, puisqu'il doit lui en rendre compte. Et pour en user de cette sorte, il ne faut pas s'en croire soi-même, mais consulter des personnes désintéressées & des Directeurs éclairés. Que si ces personnes, voyant d'une part la nécessité de l'Eglise, ou de l'Etat, & de l'autre, que les talens naturels de celui qui les consulte, lui donnent moyen de rendre service à l'un ou à l'autre, lui conseillent de les cultiver, alors il est plus dangereux à cette personne de négliger ces talens, que de s'appliquer sérieusement à les perfectionner.

Il faut encore considérer que ce qui est plus sûr en soi, ne l'est pas à l'égard de tout le monde, parce qu'il y a des dispositions qui rendent certaines vertus comme impossibles. Il est plus sûr en soi de ne point s'engager dans les emplois qui ont besoin de talens : mais il y a des

personnes à qui la vie sans emploi est si dangereuse, qu'il vaut mieux pour eux qu'ils tâchent d'acquérir les talens qui les en rendent capables, que de demeurer dans une espece d'oisiveté, qui est souvent jointe à beaucoup de vices. Entre les inconvéniens, il faut choisir les moindres; & souvent il y en a moins dans la vie laborieuse que l'on mene en travaillant à acquérir les qualités que le monde estime, qu'à couvrir sa paresse naturelle par une fausse humilité, qui donne souvent entrée à toutes sortes de vices. La privation humble des talens qui ne déregle point l'ame, est peut-être plus estimable que les talens mêmes. Mais il n'y a rien de pire que cette même privation, lorsque sans humilier l'ame, elle fait seulement qu'on se contente de vivre dans l'oisiveté, dans la paresse & dans le vice.

VI. *Conduisez-vous parmi les Gentils d'une maniere pure & sainte, &c.* v. 12.

C'est une erreur assez ordinaire que de s'imaginer que, quand on n'est point chargé du soin des autres par un ministere particulier, on ne répondra point de leurs fautes, & qu'on n'est point obligé de procurer leur conversion. Cette erreur est contraire à ce précepte de l'Ecriture, qui commande à chacun d'a-

Eccli. 17, 12. voir soin de son prochain : *Mandavit illis unicuique de proximo suo*. Elle est contraire à l'ordre de la charité ; car y ayant des actions qui blessent le prochain, & d'autres qui sont capables de l'édifier, il est clair que la charité nous oblige à éviter celles qui le blessent, & à préférer celles qui l'édifient : autrement il se trouveroit que nous préférerions notre satisfaction particuliere au salut du prochain ; ce qui est un renversement visible de cet ordre. La différence qu'il y a donc sur ce point entre ceux qui sont obligés par leur ministere de servir le prochain, & ceux qui n'ont point contracté cette obligation, c'est que les uns sont obligés de veiller sur les actions du prochain, & de s'informer de sa conduite ; au lieu que les autres ne sont obligés qu'à veiller sur leurs propres actions, & à faire ensorte qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui puisse scandaliser leur prochain, & qui ne soit capable de l'édifier.

Il ne faut pas croire que cette maniere de servir le prochain soit de peu d'utilité & de peu de fruit. Elle contribue souvent autant à la conversion des ames, que toutes les instructions qu'on peut leur donner. C'est une instruction vivante & continuelle, qui s'insinue

dans l'ame avec d'autant plus de facilité, qu'elle y trouve moins d'opposition : c'est donc un très-grand mal de ne pas tâcher de contribuer en cette maniere au salut du prochain. On n'a point la charité dans le cœur, si on ne désire sincérement le salut des autres comme le sien propre ; & ce désir ne peut être vrai & sincere, s'il ne nous porte à nous abstenir de ce qui peut produire de mauvais effets dans leur esprit, & ne nous engage à faire les choses qui peuvent en produire de bons. Il y a néanmoins ces deux regles à observer sur ce point. On n'est pas obligé de s'abstenir des choses qui étant utiles à nos ames, ne scandalisent les autres, que parce qu'ils sont dans une disposition notoirement injuste ; & on n'est pas non plus obligé, pour l'édification du prochain, de faire des actions auxquelles nous ne sommes point obligés par un devoir de justice, lorsque nous avons lieu de craindre qu'elles ne soient préjudiciables à notre salut.

VII. *Soyez donc soumis, pour l'amour de Dieu, à tout homme qui a du pouvoir sur vous, &c.* v. 13.

Il n'y a point, ni d'indépendance, ni de dépendance pareille à celle des Chrétiens. Ils n'obéissent à aucun homme,

& obéissent à tous les hommes ; & c'est la même disposition qui est la source de cette dépendance & de cette indépendance. Comme leur amour les attache à Dieu, & qu'ils sont persuadés qu'ils lui doivent toutes leurs actions, & qu'ils sont obligés de suivre sa volonté en toutes choses, ils ne font aucune action pour obéir proprement aux créatures ; parce qu'il n'y en a point qu'ils ne doivent faire par le pur motif d'obéir à Dieu : c'est en quoi consiste leur indépendance. Leur assujettissement à Dieu les délivre de toute autre servitude ; & cela paroît manifestement, lorsque ce que les créatures exigent est contraire à ce que Dieu demande d'eux : car alors elles ne trouvent plus en eux aucune volonté de leur obéir. Mais aussi il n'y a rien de plus dépendant qu'un Chrétien ; parce que Dieu veut qu'il préfere ordinairement la volonté des autres à la sienne ; & sur-tout il l'oblige d'obéir à ceux qui, selon l'ordre du monde, ont droit de lui commander. Rien ne peut l'en dispenser, que lorsque les commandemens des hommes sont contraires à ceux de Dieu. Ainsi il n'y a rien de plus attaché aux loix & aux commandemens des Princes, qu'un bon Chrétien. Le commun du monde ne

leur obéit, que parce qu'ils craignent d'être punis s'ils ne le font; mais un Chrétien leur obéit, parce que c'est l'ordre de Dieu, & que la volonté du Prince lui représente celle de Dieu. Ainsi c'est une obéissance non-seulement du corps, mais du cœur; & par-là elle est tout autrement forte que celle qui n'est fondée que sur la crainte de la punition, ou sur quelque autre raison humaine.

VIII. *Car Dieu veut que par votre bonne vie, vous fermiez la bouche aux ignorans & aux insensés.* v. 15.

On ne sauroit empêcher tous les jugemens injustes des hommes; & Dieu ne nous en rendra pas responsables, pourvu que, pour les arrêter, nous employions le moyen qu'il nous prescrit, qui est d'y opposer une vie uniforme & exempte de reproches. Ces jugemens insensés viennent sans doute d'impressions injustes & sans raison. Cependant Dieu veut qu'on y ait égard jusqu'à quelque point. Il faut remédier aux scandales des foibles, en s'abstenant des actions qui les scandalisent; & même aux scandales déraisonnables & injustes, non pas en s'abstenant des choses dont les hommes se scandalisent injustement, mais en les continuant d'une maniere si réglée,

qu'ils cessent enfin de médire de nous. L'uniformité d'une vie qui ne se dément en rien, a une force très-grande pour confondre les esprits déraisonnables : car on ne médit des personnes qu'autant qu'on espere d'être cru. Or il se forme par la continuation d'une bonne vie, une impression si forte sur la plupart des esprits, que les plus méchans désespérant de pouvoir la changer, sont obligés de se taire.

IX. *Etant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, &c.* v. 16.

Les Chrétiens sont libres en bien des manieres. Ils sont libres premiérement de toutes les observations légales imposées aux Juifs ; comme, par exemple, de la distinction des viandes, & de mille autres pratiques incommodes. Ils sont libres même dans l'observation des loix de Dieu les plus indispensables, parce que ce n'est point par crainte, ni par un esprit servile qu'ils y obéissent, mais par un esprit d'amour opposé à l'esprit de servitude & de crainte. Ainsi la Religion Chrétienne est une loi de liberté. Mais de peur qu'on n'abusât de ce mot, saint Pierre le resserre dans de justes bornes. Il ne veut pas qu'on s'en serve pour agir par caprice & par fantaisie. Il faut

que la prudence & la charité reglent tout. Il y a mille choses permises en soi, dont on est obligé de s'abstenir pour ne pas scandaliser le prochain, & pour ne pas donner lieu à des discours téméraires & injustes. Saint Paul déclare lui-même que s'il voit que son frere se scandalise de ce qu'il mange de la chair ; il aime mieux s'en priver pour toujours. Ces vues de charité & de prudence resserrent donc infiniment la liberté qui appartient aux Chrétiens ; mais elles s'accordent néanmoins avec elle, parce qu'elles n'en changent pas le motif ; & que le Chrétien agissant toujours avec amour, n'agit jamais par un esprit de servitude. Il est bien-aise de pouvoir rendre cette obéissance à Dieu en la personne de ses freres, & de se priver de ces actions permises pour contribuer à leur salut. Car c'est encore une des manieres dont la loi chrétienne nous rend libres, en ce qu'elle nous délivre des attaches. Un Chrétien n'a point proprement d'autre désir, ni d'autre vue, que d'exercer la charité envers Dieu & envers le prochain. Ainsi cette même charité le sépare sans peine de tout ce qui y est contraire, ou de sa nature, ou par l'impression que les autres en ont. Il ne tient à rien, & c'est en quoi consiste sa

1. Cor. 8, 13.

liberté ; & il est ravi d'avoir sans cesse à offrir à Dieu ces petites privations, que Dieu a la bonté de recevoir comme des actions de mortification & de pénitence, & comme des sacrifices de charité, qui ne manquent jamais à personne quand on l'a bien dans le cœur.

SUR L'ÉVANGILE DU III DIMANCHE D'APRÈS PÂQUES.

EVANGILE. *S. Jean, 16, 16.*

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de temps, & vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Pere. Sur cela quelques-uns de ses Disciples se dirent les uns aux autres : Que veut-il nous dire par-là : Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de temps, & vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Pere ? Ils disoient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut dire. Mais Jesus connoissant qu'ils vouloient l'inter-

roger là-dessus, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu vous dire par ces paroles : Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de temps, & vous me verrez. Oui, je vous le dis & je vous en assure : Vous pleurerez & vous gémirez, & le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se changera en joie. Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de tous ses maux dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Ainsi vous êtes maintenant vous autres dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, & votre cœur se réjouira, & personne ne vous ravira votre joie.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ éprouva ses Apôtres par la vicissitude de son absence & de sa présence. Il s'absenta d'eux par sa mort : il leur rendit sa présence par sa résurrection. Il éprouve de même ses élus par les changemens & les vicissitudes par où il les fait passer. Il se retire quelquefois d'eux ; & après s'être caché pendant quelque temps, il les console de nouveau par le sentiment de sa

grace. Il les conduit ainsi, par ces divers changemens, à une disposition immobile. La constance & l'uniformité d'humeur & de sentimens est l'état où ils doivent tendre ; mais on n'y parvient pas sans variété & sans changement : c'est, au contraire, en éprouvant la prospérité & l'adversité, l'inconstance des humeurs des hommes, leurs diverses fantaisies, & enfin, la diversité de ses propres humeurs, & l'instabilité de ses désirs, qu'on apprend à n'être surpris de rien, & à juger équitablement & uniformément, & des autres, & de soi-même.

II. Que si l'on demande pourquoi Dieu choisit cette voie de vicissitudes & de changemens pour conduire les hommes à la stabilité, il est aisé de répondre qu'il le fait par diverses raisons. Il n'y a point de disposition qui leur soit plus nécessaire que celle d'un grand mépris d'eux-mêmes & de toutes les choses passageres. Or rien ne les y conduit plus directement, que l'épreuve de l'inconstance des hommes & de la leur propre. Il est bon qu'ils apprennent que tout passe, & même les vues & les sentimens de leur ame. Quand on est dans les maux, on les regarde comme s'ils devoient être éternels. Cependant on les

voit cesser, ou parce qu'on est délivré de ce qui nous causoit de la peine, ou parce que l'on reconnoît que ce qu'on croyoit insupportable ne l'est pas. On s'imagine quelquefois qu'on est en état de n'être ébranlé de rien. *J'avois dit dans* Ps. 29, 7.
mon abondance, dit le Roi pénitent : *Je ne serai jamais ébranlé.* Et l'ébranlement qui suivit de près cette présomption, le convainquit beaucoup mieux de sa foiblesse & de son inconstance, que s'il étoit demeuré dans une immobilité apparente. L'ame apprend donc, par ces variétés, à juger invariablement de soi-même, & à se regarder toujours comme étant sans force, sans vigueur, sans fermeté, & ayant besoin d'être affermie & fixée par la grace de Dieu. Elle apprend, par son inconstance même, à désirer constamment l'immutabilité, qui sera dans l'autre vie la récompense des justes ; à se défier toujours du monde & de soi-même dans celle-ci, & à ne pas chercher sa force & sa stabilité dans soi-même, mais dans la grace de Dieu.

III. La conduite de Jesus-Christ sur les Apôtres fut de les nourrir en quelque sorte de lait dans leur enfance spirituelle, en les soutenant par sa présence visible, & par des instructions propor-

tionnées à leur état. Il permit ensuite la tempête qu'ils éprouverent dans sa Passion, qui non-seulement affligea leur ame par la soustraction de sa présence, mais les abattit & les porta jusqu'à perdre la foi. La résurrection de Jesus-Christ, en leur rendant sa présence par intervalles, fortifia leur foi, & les mit en état de souffrir, non-seulement sans découragement, mais même avec joie, qu'il se retirât d'eux pour tout le reste de leur vie. Ainsi la premiere présence de Jesus-Christ les laissa foibles; & la seconde ayant été précédée d'ébranlement, les remplit de tant de force & de courage, que rien ne fut plus capable de les ébranler. C'est ce qui arrive dans tous les changemens par lesquels Dieu a dessein d'affermir les ames; & c'est ce qui fait aussi que le monde en juge mal. On croit, par exemple, qu'un homme est imprudent, parce qu'il a fait une faute d'imprudence, & qu'il est tombé par-là dans quelque inconvénient; & au contraire, il en est peut-être d'autant plus prudent, qu'il sait mieux ce que coute l'imprudence. On croit qu'un homme est foible, parce qu'il a témoigné de la foiblesse en une occasion particuliere; & c'est peut-être par-là que Dieu l'aura fortifié, en l'humiliant

& en lui ôtant la fauſſe confiance qu'il avoit en lui-même, qui étoit la cauſe effective de ſa foibleſſe. Cela nous apprend, d'une part, à être extrêmement retenus dans les jugemens que nous portons des autres, puiſque nous ne ſavons pas quel profit ils ont fait de leurs fautes, & à tâcher, de l'autre, de faire un bon uſage des nôtres, en devenant plus convaincus de notre foibleſſe & plus attachés à Dieu, qui peut ſeul nous affermir dans l'inſtabilité des événemens de cette vie.

IV. Ce que Jeſus-Chriſt avoit dit à ſes Diſciples, qu'en peu de temps ils ne le verroient plus, & que peu après ils le verroient, leur ayant paru obſcur, ils ſe demanderent les uns aux autres ce que cela vouloit dire; & Jeſus-Chriſt pénétrant leurs penſées, en prit ſujet, non de leur expliquer ce qu'il leur avoit dit, mais de leur donner une nouvelle inſtruction: & par-là il nous apprend que nous devons ſouhaiter, non que Dieu ſatisfaſſe notre curioſité, mais qu'il nous donne dans chaque temps & dans chaque occaſion les lumieres dont nous avons beſoin. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis de déſirer & de demander à Dieu l'intelligence de certaines vérités; mais il faut que ce ſoit avec cette diſpoſition,

que nous ne désirions de l'obtenir qu'au cas que cette intelligence nous soit utile. Car cela n'est pas toujours ; & souvent il nous est plus avantageux d'ignorer certaines choses, & que notre esprit soit humilié & mortifié dans sa curiosité par cette ignorance, que d'en être parfaitement instruits. C'est pourquoi saint Augustin témoigne que dans les choses qu'il désiroit de savoir, il étoit également satisfait, soit que Dieu lui en donnât l'intelligence, soit qu'il lui fît connoître qu'il n'en avoit pas besoin. C'est ce qu'il dit en particulier sur la question de l'origine de l'ame ; & c'est ce que nous devons avoir dans l'esprit à l'égard de tout ce que nous désirons de connoître.

V. Nous n'avons pas même besoin de cette alternative à l'égard de la plupart des choses : car nous pouvons voir clairement qu'il nous est plus avantageux de les ignorer, que de les savoir. Qui ne sait point le secret de ses amis, n'est point en danger de le découvrir par légéreté, ou par imprudence. Il n'est point soupçonné de l'avoir découvert ; & par conséquent il est exempt de tous les reproches que ces soupçons peuvent attirer. Il n'est point non plus en danger de donner de mauvais conseils, ni

d'autoriſer des affaires mal entrepriſes. C'eſt donc tout-à-fait injuſtement qu'on s'offenſe de ce qu'on ne nous dit pas tout, puiſque cette réſerve nous eſt utile. Cependant on ſe pique de ce que nos amis ne nous font pas confidence de ce qu'ils découvrent à d'autres. C'eſt que l'on aime plus la ſatisfaction de ſon amour-propre, que la ſureté de ſa conſcience. La confiance nous flatte, parce que c'eſt une marque qu'on nous croit prudens & fideles; & l'on aime mieux cette vaine réputation, que d'être exempt du danger exceſſif où l'on s'expoſe en prenant part aux affaires d'autrui. Il eſt vrai que les Païens ont cru que, quand on avoit un ami, il falloit lui dire tout; mais c'étoit une ſuite de l'idée fauſſe & chimérique qu'il leur avoit plu de ſe former de l'amitié. Elle ne doit point nous aveugler ſur le ſujet de nos amis, ni nous porter à prétendre qu'ils doivent s'aveugler à notre égard. Ils peuvent connoître nos défauts, comme nous pouvons connoître les leurs; & c'eſt même un des principaux devoirs de l'amitié, de travailler réciproquement à s'en corriger, après les avoir connus. On peut connoître que quelque ſecret eſt dangereux à un ami, & qu'il eſt

capable d'en abuser par indiscrétion, ou autrement ; & en ce cas, il est certain que la raison nous oblige de le lui cacher, & qu'il ne doit point s'en offenser comme d'un défaut d'amitié. On cache aux malades, selon le corps, quantité de choses qui peuvent les inquiéter, de crainte de nuire à leur santé : & pourquoi ne cacherions-nous pas de même à nos amis tout ce que nous jugeons pouvoir leur nuire selon l'ame ? Il est vrai qu'on peut se tromper en croyant ses amis, ou indiscrets, ou imprudens. Mais tandis que cette pensée qu'on a d'eux ne se termine qu'à leur cacher des choses inutiles, elle ne leur fait point de tort ; & c'est ètre trop délicat sur soi-même, que de ne pouvoir souffrir d'ètre soupçonné d'un défaut que l'on n'a pas.

VI. Jesus-Christ ne voulut pas répondre, comme il a été dit, à la question qu'il voyoit que ses Apôtres avoient dessein de lui faire. Mais au lieu de cet éclaircissement, qui leur auroit été inutile alors, & qu'ils tirerent de l'événement, il leur donna une instruction importante, & par eux à tous les Chrétiens. C'est que pendant un certain temps ils seroient dans les pleurs & dans les gémissemens, & que le monde seroit dans la joie. Ce temps

fut

fut court à l'égard des Apôtres, parce qu'il ne comprenoit à leur égard que celui de la mort de Jesus-Christ. Mais il comprend, à l'égard des Chrétiens, tout le temps que Dieu emploie à les faire mourir au monde, & à les dépouiller des affections charnelles, en quoi consiste la mort du vieil homme, représentée par la mort de Jesus-Christ. Tout ce temps est pour les Chrétiens un temps de gémissemens & de larmes. On ne meurt point au monde sans douleur & sans violence, puisque c'est par cette douleur que l'on y meurt. Dieu renverse pendant ce temps *tout le lit* sur lequel leur infirmité se repose : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* Ps. 40, 4. Il les prive, tantôt d'un objet de leurs attaches, & tantôt d'un autre. Il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos, ni aucune satisfaction dans les créatures. Voilà le partage ordinaire des Chrétiens; & celui du monde est, au contraire, de se réjouir. C'est sur quoi on devroit compter, & sur quoi néanmoins on ne compte point. On est toujours surpris quand les maux arrivent, faute de s'être bien mis dans l'esprit cette parole de Jesus-Christ dans cet Evangile : *Vous pleurerez & vous gémirez, & le monde sera dans la joie.*

VII. C'eſt tellement la conduite ordinaire de Dieu ſur les ames, que quoique cela n'arrive pas toujours, parce que Dieu ne veut pas qu'il y ait aucune regle fixe & uniforme dans le monde, ni que les hommes aient lieu de croire que leur fidélité envers Dieu ſoit toujours ſuivie de maux temporels; néanmoins quand cela n'arrive pas, il veut que nous regardions alors ſa conduite comme extraordinaire; & il ſupplée aux afflictions dont il nous délivre, par d'autres ſortes de peines intérieures, ou extérieures. Cependant il y a dans les hommes une telle pente pour les biens & les joies du monde, qu'il s'en trouve peu qui ne ſoient ébranlés par la félicité des méchans, & qui puiſſent ſouffrir une longue humiliation; & c'eſt ce qui a fait que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ont pris tant de ſoin de nous fortifier ſur ce point, & de ne point nous faire eſpérer de repos temporel en cette vie. Rien n'eſt ſi répété dans l'Evangile, ni dans les écrits des Apôtres, tant ils ont jugé néceſſaire, pour nous ſoutenir dans les maux de cette vie, de nous bien graver cette vérité dans l'eſprit.

VIII. Jeſus-Chriſt compare le temps de l'affliction & de la purification des juſtes, à l'enfantement d'une femme,

qui est toujours accompagné de douleur & de tristesse. *Mulier cùm parit, tristitiam habet.* Car ce temps est en effet pour eux un véritable enfantement ; puisqu'il s'agit de former en eux le nouvel homme, & de se revêtir de ses dispositions. Or Dieu ne veut pas que cela se fasse sans peine ; & ce qu'il dit à la premiere femme après son péché, qu'*elle enfanteroit avec douleur*, est vrai de l'un & de l'autre enfantement, tant de l'homme charnel que de l'homme spirituel. L'homme s'étant livré à l'amour du monde, ne sauroit s'en séparer sans douleur. Les peines que Dieu lui a imposées s'étendent jusques-là. Il a dit à l'homme qu'il mangeroit son pain à la sueur de son corps ; & cela s'entend, selon saint Augustin, tant du pain corporel, que du pain de la vérité & de la parole de Dieu, que l'homme ne pénetre plus sans travail & sans une application pénible. Il en est de même de l'amour de Dieu, qui forme le nouvel homme. On ne le conçoit, & on ne s'en remplit qu'avec douleur ; parce qu'il faut, pour lui faire place, bannir de notre cœur l'amour du monde, qui n'en sort guere qu'avec violence, c'est-à-dire, par des maux temporels, qui nous dégoutent du monde, & qui nous en font connoître le néant

Genes. 3, 16.

& la vanité. Toutes les comparaisons dont l'Ecriture, ou l'Eglise se servent pour représenter la vie chrétienne, tendent à nous en donner cette idée. S'il est dit, par exemple, que les Chrétiens
1. Petr. 2, 6. sont *des pierres vivantes* édifiées sur *la pierre angulaire*, qui est Jesus-Christ, comme S. Pierre nous en assure, l'Eglise nous avertit *que ces pierres se préparent par des coups de marteau & par les afflic-*
Hymne de la Dédic. *tions* : TUNSIONIBUS, *pressuris, expoliti lapides*. Enfin rien n'est plus précis sur cela que cet avertissement de Jesus-
Joan. 16, 33. Christ : *Vous aurez des afflictions dans le monde* : IN *mundo pressuram habebitis*. Et c'est une folie que de prétendre s'en délivrer autrement que par une patience invincible, qui soit l'effet de la victoire que Jesus-Christ a remportée sur le monde :
Ibid. *Sed confidite : ego vici mundum*.

IX. *Votre tristesse*, ajoute notre Seigneur à ses Disciples, *se changera en joie* : TRISTITIA *vestra vertetur in gaudium* ; & cela leur arriva par la résurrection de Jesus-Christ, qui rendit leur joie de beaucoup supérieur à leur tristesse ; mais qui ne les exempta pas néanmoins de diverses souffrances, par lesquelles il plut à Dieu de les exercer ensuite. La même chose arrive à tous les bons Chrétiens. Leurs maux paroissent continuels

pendant toute leur vie ; mais souvent leur joie commence long-temps avant la fin de leur vie. Après que Dieu a laissé ses élus boire une partie du calice qu'il leur a destiné, il leur fait trouver du plaisir & de la joie dans leurs souffrances mêmes. C'est pourquoi S. Paul loue les Thessaloniciens *d'avoir reçu la parole de Dieu parmi de grandes afflictions, avec la joie du Saint-Esprit:* EXCIPIENTES *verbum in tribulatione multa cum gaudio Spiritûs sancti.* Ainsi les gens du monde jugent mal de la vie des justes & des élus. Ils les voient dans les humiliations & dans les maux, & ils ne conçoivent rien que de triste & d'affreux dans cette sorte de vie. Mais ils ne savent pas que Dieu adoucit ces maux par ses consolations, & qu'il leur y fait souvent trouver leur joie & leur repos. 1. Thess. 1, 6.

Il n'en est pas de même des maux que Dieu envoie aux gens du monde. Les plaies dont il les frappe, sont des plaies d'ennemi, selon le langage de l'Ecriture. Ce sont des maux sans consolation, parce qu'ils n'esperent point qu'ils leur soient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'emploie ces maux pour les convertir, & pour les mettre au nombre de ses brebis. Jerem. 30, 14.

X. Mais quand on n'espéreroit aucu-

ne consolation pour cette vie, & que les maux y seroient continuels jusqu'à la mort ; dès que Jesus-Christ nous promet que tous ces maux seront changés dans l'autre vie en une joie qui ne finira jamais, la raison ne devroit pas hésiter un moment à prendre le parti de les souffrir avec patience & avec joie. Car qu'est-ce que des maux qui ne durent que la vie d'un homme, en comparaison de l'éternité ? C'est infiniment moins à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de souffrir un petit mal durant une minute, pour acquérir des biens temporels pour toute sa vie ? Combien de maux très-réels & très-longs souffre-t-on tous les jours pour en acquérir de très-médiocres ? Que de peines dans les études pour acquérir des sciences dont le fruit est incertain ! Que de fatigues & de dangers dans la guerre pour parvenir à une récompense assez petite, peu assurée, & de très-peu de durée ! L'acquisition pénible des biens de cette vie est ordinairement plus longue que la jouissance. Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les posséder : la plupart même n'y arrivent jamais ; & cependant presque personne ne refuse de tenter d'y arriver, au ris-

que de perdre leur peine & leur travail ; & il se trouve, au contraire, très-peu de personnes qui veuillent sincérement s'exposer aux petites peines qui sont jointes à l'acquisition des biens éternels.

XI. On peut faire un raisonnement semblable sur ce que l'Evangile nous fait entendre des joies du monde, qui est qu'elles se changent infailliblement en des douleurs éternelles. Car c'est ce que marque l'opposition qu'il fait entre la joie du monde & la tristesse des justes, en nous disant que la tristesse des justes se change en une joie qui ne finira jamais, & *que personne ne leur ravira*. On ne voudroit point, pour jouir des biens du monde, s'exposer à une grande douleur & à une grande infamie, quoiqu'elles ne durassent que peu de temps. La crainte de la roue & des supplices humains retient presque tous les méchans, & les empêche de commettre les actions qui méritent ces supplices. S'il y a quelques furieux qui ne laissent pas de s'y porter, ce frein suffit au moins au commun du monde, & les plus brutaux même en seroient détournés, si la roue duroit un mois tout entier, & encore plus, si elle duroit plusieurs années, comme

on dit que les supplices durent parmi les Japonnois, quoiqu'à diverses reprises. Comment est-il donc possible que, pour acquérir des biens & des plaisirs de peu de durée, on veuille s'exposer à des tourmens éternels, & qu'il se trouve des gens assez fous pour le faire avec joie, avec fierté, & même avec vanité ? Peut-on concevoir une plus grande extinction de raison ? Cela vient de ce que ces biens que Dieu promet, & ces maux dont il menace, sont futurs & invisibles. L'homme est tombé, par le péché, dans un si étrange aveuglement, & dans une attache si forte aux choses sensibles, qu'un bien infini, qui n'est, ni présent, ni sensible, est souvent emporté dans la balance du cœur par les moindres maux sensibles & présens; & de même des supplices infinis dans leur durée, & inconcevables dans leur rigueur, font moins d'impression sur l'esprit, que des biens & des plaisirs dont on ne sauroit jouir que pour des momens.

XII. Ainsi la réforme que la piété apporte dans les mœurs des hommes, ne va qu'à corriger en eux des excès de folie, où ils ne sont pas capables de tomber à l'égard de leurs affaires temporelles. Le vice & la folie sont inséparables;

& l'on ne peut cesser d'être insensé qu'en cessant d'être vicieux. On peut même passer plus avant, & dire avec vérité que les plus gens de bien ne sont pas entiérement exempts de cette folie, quoique ce qui leur en reste soit bien éloigné de celle des méchans. Car enfin, en commettant des fautes, quelque légeres qu'elles soient, comme ils en commettent tous de ce genre-là, ils préferent des pailles & des grains de sable à des diamans & à des masses d'or d'un prix infini; c'est-à-dire, qu'ils préferent ces péchés aux vertus qui y sont contraires. Qu'est-ce que la jouissance d'un petit plaisir, pour lequel on s'éloigne des regles exactes de la tempérance, en comparaison de ce qu'on auroit acquis en s'en privant? Qu'est-ce qu'une curiosité inutile, en comparaison du bien qu'elle nous fait perdre? Qu'est-ce qu'une vanité frivole, en comparaison de ce qu'elle nous ôte du trésor de l'humilité? Ce choix que l'on fait dans les fautes vénielles, est donc insensé & contraire à la raison. Dieu permet néanmoins ces sortes de fautes dans les plus justes, pour les avertir que tant qu'ils sont en cette vie, ils sont encore bien avant engagés dans l'aveuglement, pour leur faire connoître combien leur raison est incapable

de les tirer de l'état où ils sont, pour leur faire sentir la grandeur de la plaie que le péché a faite à leur ame, & la nécessité de sa grace pour la guérir & la délivrer de l'état malheureux où elle est.

SUR L'ÉPÎTRE
DU IV DIMANCHE
D'APRÈS
PÂQUES.

EPÎTRE. *S. Jacques, 1, 17.*

MEs très-chers Freres, *toute grace excellente, & tout don parfait vient d'en haut, & descend du Pere des lumieres, qui ne peut recevoir, ni de changement, ni d'ombre, par aucune révolution. C'est lui qui, par sa volonté, nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme des prémices de ces créatures. Ainsi, mes chers freres, que chacun* de vous *soit prompt à écouter, lent à parler, & lent à se mettre en colere : car la colere de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. C'est pourquoi renonçant à toutes les productions impures & superflues du péché, recevez avec docilité la parole qui a été entée* en vous, *& qui peut sauver vos ames.*

EXPLICATION.

I. IL eſt vrai généralement que tous les biens viennent de Dieu, non-ſeulement ceux qu'il nous fait par lui-même, mais ceux même qui ne nous viennent que par le miniſtere des autres hommes : car il y a de l'ingratitude à ne pas reconnoître que les ſecours même, & les aſſiſtances que nous en recevons, viennent non-ſeulement des tréſors de la puiſſance de Dieu, qui en eſt la ſource, & qui les conſerve, mais auſſi des richeſſes de ſa bonté, qui veut ſe ſervir d'elles comme d'inſtrumens pour nous les donner. C'eſt lui qui nous aſſiſte dans notre enfance par nos peres, nos meres & nos nourrices. C'eſt lui qui nous inſtruit par les maîtres, qui nous guérit par les médecins, qui nous procure toutes les commodités de la vie humaine par les artiſans & les ſerviteurs; parce que rien de tout cela ne ſe fait, que Dieu n'ait une volonté particuliere qu'il ſe faſſe, & qu'il n'applique ſes créatures à l'exécuter. Ces dons même ſont infiniment plus excellens en tant qu'ils viennent de Dieu, qu'en tant qu'ils paſſent par les créatures : car elles y ajoutent leurs vues & leurs intentions, qui ſont ſouvent in-

justes & corrompues; au lieu que celles de Dieu sont toujours justes, & pleines d'équité & de bonté.

Cependant entre les dons de Dieu, l'Apôtre saint Jacques en distingue de certains, qu'il appelle *excellens & parfaits*, & qu'il attribue particuliérement *au Pere des lumieres;* par où il nous enseigne, que nous ne pouvons les recevoir qu'immédiatement de lui, & sans le ministere des créatures: & ces dons excellens & parfaits, sont ceux de la grace, de la charité & de la justice. Dieu les verse lui-même dans notre cœur par l'infusion de son Esprit; & sans ces dons, tous les autres nous sont inutiles.

II. Non-seulement il préfere les dons de la grace à tous les autres, mais il ne fait pas même mention de tous les talens naturels, ni de toutes les qualités humaines, comme si ce n'étoient pas des dons de Dieu. C'est qu'en effet ce sont tellement des dons de Dieu, que nous ne devons, ni les désirer, ni les demander. Dieu nous oblige d'en bien user quand il nous les donne; mais nous ne devons point les désirer quand nous ne les avons pas, parce qu'ils peuvent être aussi souvent des instrumens de notre perte, que de notre salut. Il faut désirer les biens des justes & des élus:

mais pour ces talens naturels, Dieu les donne souvent avec plus d'abondance aux méchans & aux réprouvés. C'est de lui que dépend la félicité temporelle. C'est lui qui donne les richesses, l'esprit, l'éloquence. Cependant il a comblé de ces sortes de dons ceux qui ne l'ont jamais connu, & qui ne s'en sont servi que pour l'offenser & pour se perdre. Il les donne de même souvent aux plus déréglés d'entre les Chrétiens. Ce sont ceux qui en sont souvent les mieux partagés, quoiqu'ils n'en fassent point d'autre usage que celui qu'un furieux fait d'un poignard dont il se perce le cœur. Qu'on fasse réflexion sur l'état du monde, & l'on verra qu'il est très-rare qu'on se serve de ce qu'on appelle talent, pour s'avancer dans la vertu, & qu'il est très-ordinaire de s'en servir pour se perdre. C'est pourquoi quand un Chrétien, qui a quelque lumiere, reconnoît qu'il en a reçu quelqu'un, au lieu de s'en réjouir, il doit entrer dans des sentimens de crainte, & demander à Dieu avec instance, ou qu'il lui ôte ces dons humains qui lui attirent l'estime des hommes, ou qu'il lui donne la grace d'en bien user, en lui accordant ce *don parfait* dont parle saint Jacques. Mais le monde fait tout le contraire. Il est infiniment plus tou-

ché des dons extérieurs, que des graces intérieures. Il en fait l'objet de ses louanges & de ses désirs; & c'est peut-être la raison pour laquelle l'Apôtre saint Jacques n'en a pas même voulu parler, afin de mieux nous apprendre combien ils étoient peu considérables devant Dieu.

III. Mais afin que ceux qui auroient reçu ces dons excellens & parfaits, n'en conçoivent pas de l'orgueil, saint Jacques a soin de leur montrer la différence infinie qu'il y a toujours entre l'inconstance & la mutabilité des créatures, & l'immutabilité de Dieu. *Il ne peut*, dit-il, *recevoir*, *ni de changement*, *ni d'ombre par aucune révolution*. En effet, il n'y a rien qui fasse mieux connoître aux créatures combien elles sont éloignées de la perfection de Dieu, que la mutabilité de leur être, & l'immutabilité de celui de Dieu. Dieu voit éternellement toutes choses d'une vue invariable. Il veut éternellement les mêmes choses. Sa lumiere n'est obscurcie par aucun nuage, & sa volonté n'est attirée par aucune nouvelle apparence de bien. Il n'y a, au contraire, qu'inconstance dans les jugemens des hommes, parce qu'ils voient tout imparfaitement. Ils ne voient que de légeres

surfaces des objets. Ce qui leur paroît bon aujourd'hui, leur paroîtra mauvais demain, parce qu'ils le regarderont par un autre endroit. Il est vrai que nous ne pouvons aspirer à cette vue claire, constante & uniforme des objets, qui nous en feroit toujours juger de la même sorte. Cependant, en attirant par la priere la lumiere de Dieu, & en s'accoutumant à concevoir fortement certaines vérités qui sont des principes de conduite, on peut retrancher une partie de la bizarrerie & de l'inconstance de nos jugemens; & c'est ce qu'on doit avoir dans l'esprit en honorant l'immutabilité de Dieu, qui nous oblige d'en approcher de plus près que nous pouvons.

IV. Mais comme il y a une mauvaise inconstance, il y a aussi une constance qui ne vaut pas mieux. L'inconstance vient de la foiblesse de nos lumieres & de la diversité de nos passions : ce qui fait que désirant en général d'être heureux, nous voulons l'être, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre. Ce sont, tantôt des plaisirs qui nous entraînent, tantôt des objets de curiosité qui nous attirent, tantôt la vanité qui nous flatte. La possession d'un bien nous en dégoute, & le dégout nous fait passer à la re-

cherche d'un autre bien. Mais il y a des gens qui, par une corruption d'esprit encore plus grande, n'éprouvent pas toutes ces vicissitudes ; car ils se livrent si absolument à une passion particuliere, qu'elle s'empare entiérement de leur esprit & de leur cœur. Il y en a qui poussent très-constamment leur pointe dans la recherche de leur fortune. Qui connoît leur intérêt, juge surement de ce qu'ils feront, parce qu'ils ne manquent jamais de faire ce qu'il demande. En marchant ainsi droit vers l'objet de la passion qui les domine, il ne paroît pas d'inconstance dans leur vie. Mais cette uniformité, bien loin d'être estimable, ne marque au contraire que la force de leurs passions & l'épaisseur de leurs ténebres. Ce n'est pas la vue de la vérité qui les attache à un même objet ; c'est, au contraire, une illusion forte & persévérante qui les retient dans l'erreur, & les fait toujours agir de la même sorte.

V. Il y a cela de commun entre cette inconstance & cette mauvaise constance, que, ni l'une, ni l'autre ne se conduit par la vérité, mais par des vues & des pensées que l'Ecriture appelle *des vanités & des folies pleines d'illusion :* VANITATES *& insanias falsas.* Ce sont

Ps. 39, 5.

des vanités, parce que ce sont des vues d'objets vuides de vrai bien, & qu'on ne s'y en imagine que par illusion. Ce sont des folies, parce que le choix qu'on en fait en préférant ces fantômes creux aux biens solides & éternels, est la plus grande de toutes les folies. Ce n'est pas que ces objets ne soient réels, en eux-mêmes : mais ils sont vuides & faux, étant regardés comme biens ; parce qu'il est impossible qu'ils contentent l'ame, & que pour un plaisir passager qu'ils lui procurent, ils lui attirent des maux infinis. Au lieu d'y trouver sa vie, elle y trouve sa mort : car en s'y attachant, elle perd la vie de la vérité & de la sagesse. Il y a des œuvres mortes, selon le langage de saint Paul, qui dit que *Dieu purifiera notre ame des œuvres mortes :* EMUNDABIT *conscientiam nostram ab operibus mortuis.* Et ces œuvres mortes sont celles qui ne naissent pas du principe de la vie, qui est la charité. Il faut, afin que l'ame fasse des œuvres vivantes, que Dieu fasse entendre au fond de son cœur la parole de sa vérité, & lui en inspire l'amour ; c'est-à-dire, qu'il lui fasse connoître les véritables biens, & qu'il les lui fasse aimer. Mais comme Dieu ne trouve rien dans l'homme qui mérite cette grace, puisqu'il est tout plongé

Heb. 11, 14.

dans la fausseté & dans la folie, il faut qu'il en trouve le motif dans sa bonté & dans sa miséricorde toute pure, qui est l'unique source de la résurrection des ames. C'est le sens de ces paroles de saint Jacques : *Dieu, par le mouvement de sa pure volonté, nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures :* VOLUNTARIE *genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.*

VI. Ces paroles de saint Jacques, *afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures :* UT *simus initium aliquod creaturæ ejus*, méritent une réflexion particuliere ; car elles marquent que Dieu ne compte plus pour rien les anciennes créatures, parce qu'elles sont comme abymées dans la fausseté & dans l'illusion. Les nouvelles créatures qui sont engendrées par la vérité, sont en quelque sorte ses uniques créatures, parce qu'il ne considere plus les autres. Si les méchans sont réduits au néant aux yeux
Ps. 14, 4. des gens de bien, *ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus*, ils le sont bien davantage aux yeux de Dieu. Etrange condition des méchans, que Dieu ne daigne pas même mettre au nombre de ses créatures, fussent-ils Rois, Princes, grands & éminens dans le monde ! Il

femble même que la colere de Dieu contre le péché s'étende fur les créatures infenfibles, & qu'il ait réprouvé tous fes anciens ouvrages, parce qu'ils ont fervi d'objet d'attachement aux pécheurs. C'eft pourquoi il ne promet point aux juftes la terre, ni les cieux que nous voyons, qui ont été comme fouillés par les déréglemens des hommes, mais, felon l'expreffion de S. Pierre, *une nouvelle terre & de nouveaux cieux où la juftice habitera*, qui n'auront jamais fervi & ne ferviront jamais d'inftrument au péché, & feront tout confacrés en l'honneur de Dieu, comme fon temple. C'eft ce que nous devons *attendre*, felon cet Apôtre; & ces cieux & cette terre ne feront poffédés que par de nouvelles créatures, qui auront été tirées du néant de la fauffeté & de la folie *par la parole de la vérité.* 1. Petr 3, 13.

VII. *Que chacun de vous foit prompt à écouter, & lent à parler.* ℣. 19.

Comme l'homme ne trouve donc point la fource de fes biens dans foi-même, & qu'il faut qu'il les reçoive de Dieu *par la parole de vérité* qu'il lui fait entendre au fond de fon cœur, il n'eft pas étrange que cet Apôtre prefcrive aux Chrétiens d'*être prompts à écouter, & lents à parler.* Celui qui écoute, veut ap-

prendre la vérité qu'il ne ſait pas ; & celui qui parle, veut faire part aux autres de ce qu'il ſait, ou s'imagine ſavoir. Or le commun des Chrétiens qui ne ſont point engagés par leur miniſtere à l'inſtruction des autres, doivent toujours ſe regarder comme étant encore dans la pauvreté & dans la diſette de lumiere & de vérité. Ils doivent donc chercher à écouter la vérité, ſoit qu'elle leur parle immédiatement au fond de leur cœur, ſoit que Dieu la leur faſſe entendre par le miniſtere des créatures. On l'écoute dans ceux qui nous parlent de la part de Dieu. On l'écoute dans la lecture de l'Ecriture & des livres de piété. On l'écoute enfin dans toutes les inſtructions que nous pouvons tirer des événemens du monde. Dieu parle dans tout cela ; mais il ne parle qu'aux ames attentives, & à qui le déſir de la vérité donne cette promptitude pour l'entendre.

VIII. *Que chacun de vous ſoit lent à ſe mettre en colere.* ℣. 19.

Comme c'eſt la préſomption qui porte à parler & à ſe répandre avec les hommes, & qu'il eſt bon de la réprimer par la connoiſſance de ſa pauvreté, c'eſt auſſi la même préſomption qui porte à la colere. On s'imagine avoir beaucoup de mérite & de raiſon, & l'on croit fa-

cilemant sur cela que les autres ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent, qu'ils nous ôtent ce qui nous appartient, qu'ils ont tort de ne pas se rendre à nos sentimens. Si l'on est donc encore assez imparfait pour ressentir ces mouvemens, qui sont les sources de la colere, il faut au moins que la connoissance de nos miseres les réprime & les empêche de paroître. Celui qui est bien convaincu intérieurement de son néant, n'est pas si susceptible de ces mouvemens, ni si prompt à les produire au-dehors. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien ? Comment peut-on abaisser celui que l'humilité tient abattu & anéanti ? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'ait pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en soi, qu'il regarde comme beaucoup plus grands que ceux qu'on lui reproche ; & ainsi il se croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas digne d'être aimé ; & si on le traite mal, il se juge digne de ces mauvais traitemens. Ces sentimens sont justes, parce qu'ils sont conformes à la vérité ; & par conséquent ceux que la colere nous inspire sont injustes. Ce n'est pas qu'il soit juste que les autres nous outragent ; mais c'est qu'il est juste

que nous le souffrions. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre saint Jacques, que *la colere*, qui nous inspire des sentimens tout contraires, *n'opere point la justice de Dieu* : IRA *enim viri justitiam Dei non operatur.*

IX. Cette présomption dont nous sommes pleins, & qui est la source de la colere, est aussi celle de l'opposition que nous avons à la vérité. Car la vérité tendant à nous détromper de la fausse idée que nous avons de nous-mêmes, nous nous irritons contre elle, comme voulant nous ôter quelque partie de notre bien. Il faut donc renoncer à cette présomption injuste, pour ouvrir son cœur à la vérité. L'Apôtre saint Jacques appelle cette présomption *impureté & abondance de malice;* parce que c'est ce qui corrompt le cœur, & qui est la source de tous les péchés. Mais quand Dieu nous fait la grace de connoître & de haïr cette corruption secrete, nous sommes alors en état de pratiquer ce que l'Apôtre nous prescrit, *de recevoir avec douceur la parole de la vérité imprimée dans nos cœurs.* Il faut la recevoir avec douceur, c'est-à-dire, sans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaisse, de ce qu'au lieu de cette idée avantageuse que nous avons de

nous-mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous ſommes pleins de corruption & de miſere.

Il faut la recevoir *avec docilité*, ſans avoir un déſir ſecret de la combattre, ni de l'affoiblir. C'eſt en quoi conſiſte *cette manſuétude* que ſaint Jacques nous preſcrit : *Cum manſuetudine ſuſcipite inſitum verbum*. Et c'eſt à cette vérité ainſi reçue, qu'il donne cet éloge magnifique, *qu'elle peut ſauver nos ames :* Quod *poteſt ſalvare animas veſtras.* Eloge qui la diſtingue de toutes les connoiſſances philoſophiques & de toutes les lumieres humaines. Quelque éclat qu'elles aient, ce ne ſont point des connoiſſances dont on puiſſe dire *qu'elles peuvent nous ſauver.* Ce ne ſont point des connoiſſances qui donnent la vie. Si elles nous trouvent dans la mort, elles nous y laiſſent. Elles augmentent même ſouvent par l'enflure qu'elles cauſent. Il n'y a que la vérité évangélique qui puiſſe ſauver les ames, en les humiliant par la connoiſſance de leurs péchés & de leurs foibleſſes, & en leur apprenant à en chercher le remede dans la grace de Jeſus-Chriſt.



SUR L'ÉVANGILE DU IV DIMANCHE D'APRÈS PÂQUES.

ÉVANGILE. *S. Jean*, 16, 5.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Maintenant je m'en vais à celui qui m'a envoyé, & aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur a été rempli de tristesse. Cependant je vous dis la vérité. Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous : mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ; & lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice & touchant le jugement. Touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Pere, & que vous ne me verrez plus ; & touchant le jugement, parce que le Prince de ce monde est déja jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand cet Esprit de vérité sera venu,

venu, il vous enſeignera toute vérité : car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, & il vous annoncera les choſes à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui eſt à moi, & il vous l'annoncera.

EXPLICATION.

I. JEſus-Chriſt reprend ſes Diſciples de ce que leur ayant annoncé ſon départ du monde & ſon retour vers ſon Pere, cette nouvelle ne les avoit point portés à lui demander où il alloit. C'eſt que ce devoit être l'effet de cette nouvelle. Il y a une curioſité permiſe à l'amour ſincere; & chacun eſt obligé de ſavoir où Jeſus-Chriſt eſt allé, parce qu'on eſt obligé de tendre à y aller après lui. Mais la petiteſſe de l'eſprit humain, & le peu d'amour que l'on a pour Dieu & pour ſon ſalut, étouffent ſouvent ces juſtes curioſités. Quoique bien des gens aient de la complaiſance dans l'étendue de leur eſprit, il n'y a rien dans le fond de plus borné. Une penſée qui l'occupe, exclut toutes les autres; & c'eſt une des cauſes les plus ordinaires du mécompte où l'on tombe dans ſes jugemens, & des faux partis que l'on prend dans la vie. Les hommes n'appliquent les mots d'inadvertence & d'inconſidé-

ration, qu'à certains défauts de réflexion sur ce qui se passe devant eux. Mais ils s'étendent infiniment plus loin, & ils comprennent une infinité de fautes qui naissent de ce peu d'étendue de notre esprit, qui étant occupé de quelque passion, ne pense point à ce qui devroit servir de regle à ses jugemens & à ses actions. Les Apôtres, attachés à la présence visible de Jesus-Christ, furent saisis de tristesse par la nouvelle qu'il leur apprit de son départ de ce monde, & des persécutions qu'il devoit souffrir des Juifs. Ces objets les remplissant, ils ne penserent plus à demander à Jesus-Christ où il alloit, afin de se préparer à le suivre. Mais Jesus-Christ, qui connoissoit la foiblesse de l'homme, & qui savoit distinguer les défauts d'attention qui naissent d'indifférence & de froideur, de ceux qui n'ont pour source qu'une passion humaine & excusable qui occupe notre esprit, ne presse point ses Apôtres sur cela. Il ne leur en fait point de reproches; & après leur avoir marqué ce défaut en passant, pour les avertir de leur foiblesse, il les console par ces paroles : *Je vous dis la vérité, il vous est utile que je m'en aille*, c'est-à-dire, que je me sépare de vous.

II. Il eſt étrange que la ſéparation de la préſence de Jeſus-Chriſt ait été néceſſaire aux Apôtres, & que le Saint-Eſprit n'ait pu leur être donné avec abondance pendant qu'ils jouiſſoient de la vue de Jeſus-Chriſt. C'eſt le langage de l'Ecriture, de dire que ce qui n'eſt pas conforme aux regles de la ſageſſe infinie que Dieu garde dans l'exécution de ſes deſſeins, ne peut pas ſe faire. Or, ſelon cette ſageſſe, la miſſion du Saint-Eſprit devoit procéder de Jeſus-Chriſt glorieux & jouiſſant de toute ſa gloire & de toute ſa puiſſance. Il ne pouvoit donc être donné plutôt ; parce qu'il n'auroit pas paru que cette miſſion fût le fruit de la mort de Jeſus-Chriſt, & l'effet de ſa Réſurrection & de ſon Aſcenſion. D'ailleurs cette force divine étant deſtinée à attacher le cœur des Apôtres aux biens éternels, & à Jeſus-Chriſt connu par la foi, demandoit néceſſairement l'excluſion de ſa préſence viſible. Dieu a voulu qu'on n'acquît les vertus qu'en les exerçant. Afin d'aimer Jeſus-Chriſt inviſible & dans ſon état divin, il falloit être privé de ſa vue dans ſon état mortel. C'eſt ce qui fait que Dieu prive ſouvent les ſiens des perſonnes qu'ils avoient raiſon d'aimer, & ſelon la nature, & ſelon la

grace ; parce que ſans cette privation, ils s'y ſeroient attachés, & ne ſeroient jamais parvenus à cette liberté parfaite, & à cet entier dégagement qui ne nous fait dépendre que de Dieu ſeul. Ce n'eſt pas qu'abſolument parlant, il ne pût mettre les ames dans cette diſpoſition parfaite, pendant même qu'elles jouiſſent de la préſence de ceux qu'elles aiment, comme il y mit la ſainte Vierge dès le temps même qu'elle étoit avec Jeſus-Chriſt. Mais ce n'eſt pas là l'ordre commun de ſa ſageſſe. Il ne donne d'ordinaire les diſpoſitions & les vertus intérieures, qu'en les faiſant acquérir par un certain ordre de moyens qui les précedent, ſoit pour cacher ainſi les effets de ſa grace ſous une apparence humaine, ſoit pour empêcher les hommes de s'imaginer de pouvoir avoir les vertus ſans les pratiquer, & de ſe flatter d'être effectivement dans certaines diſpoſitions, lorſqu'ils ne font que les concevoir par l'eſprit, & qu'ils ne les ont jamais miſes en pratique.

III. *Mais ſi je m'en vais*, ajouta Jeſus-Chriſt, *je vous l'enverrai* : Si *autem abiero, mittam eum ad vos.* Il étoit également de l'ordre de Dieu, & que les Apôtres ne reçuſſent le Saint-Eſprit qu'après la conſommation de la gloire

de Jesus-Christ, & qu'ils le reçussent incontinent après. Il devoit leur témoigner qu'il n'étoit venu que pour cela; que c'étoit la fin de toutes ses actions & de toutes ses souffrances : ainsi il ne devoit pas différer plus qu'il a fait à envoyer le Saint-Esprit. L'action propre au chef comme chef, est d'animer son corps & de lui donner le mouvement. Or Jesus-Christ, en envoyant le Saint-Esprit, a fait proprement cet office, parce que le Saint-Esprit est l'ame de l'Eglise, qui lui donne la vie & le mouvement. Tout ce que Dieu fait est tellement placé dans son temps, qu'il ne devoit être fait, ni plutôt, ni plus tard. C'est ce que nous devons imiter dans nos actions, en y évitant la précipitation & la lenteur, l'empressement & la paresse. Il faut obéir à Dieu, non-seulement en faisant ce qu'il veut de nous, mais en le faisant dans le temps qu'il le veut; en ne prévenant point ce temps, & en ne différant point aussi l'exécution de ses volontés. En agissant autrement, on mêle sa volonté propre avec l'exécution de celle de Dieu. On y fait naître divers obstacles qui nous empêchent de réussir : car souvent nos meilleurs desseins sont renversés par certains con-

tre-temps où l'on tombe par pareſſe, ou par précipitation.

IV. *Et lorſqu'il ſera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, & touchant le jugement.* ℣. 8.

Le Saint-Eſprit a convaincu le monde *de péché ;* c'eſt-à-dire (comme Jeſus-Chriſt l'explique lui-même) d'incrédulité, qui eſt la ſource de tous les péchés, en ce qu'elle en exclut le remede, qui eſt la foi. Et il le fait en deux manieres : l'une, par une conviction qui corrige ceux qu'il en convainc ; l'autre, par une conviction à laquelle on réſiſte par une malice opiniâtre. L'une & l'autre ſorte de conviction a été l'effet de la deſcente du Saint-Eſprit, mais principalement la premiere. Car il n'y a proprement que ceux qui ſe convertiſſant, reconnoiſſent leur incrédulité, qui en ſoient parfaitement convaincus, & qui le ſoient par le Saint-Eſprit, qui produit en eux cette conviction. Comme il forme dans leur cœur une diſpoſition de ſincérité, il en bannit l'averſion pour la vérité. Il fait qu'il s'y rend, qu'il s'y ſoumet, & qu'il reconnoît par conſéquent que l'oppoſition qu'il y avoit, étoit une pure opiniâtreté & une incrédulité de

malice. Ceux qui se convertissent sont donc convaincus par le Saint-Esprit, & de leur incrédulité, & de celle des autres. Ils voient clairement que c'est la source de tous les péchés; parce que non-seulement c'est ce qui empêche d'en obtenir le pardon, mais que cette aversion pour la vérité qui la fait rejetter, vient de la cupidité qui domine dans le cœur, & qui y produit tous les péchés.

V. Non-seulement le Saint-Esprit produit cet effet de convaincre les pécheurs dès le commencement de leur conversion, de l'incrédulité qui leur faisoit rejetter la vérité; mais il le produit dans tout le cours de la vie des justes. Il y a toujours bien de secretes racines d'incrédulité & de manque de foi cachées dans le cœur de ceux même qui ont été justifiés; & le Saint-Esprit les leur découvre peu à peu, à mesure qu'il s'empare de plus en plus du fond de leur cœur. Ce n'est qu'à l'aide de ce soleil que nous découvrons la poussiere de nos ames. Le Saint-Esprit continue donc dans toute leur vie à les convaincre de péché & d'incrédulité; parce qu'il les convainc de plus en plus de leurs attaches secretes à la créature, & de leurs retours sur eux-

mêmes, qui ſont contraires à l'eſprit de foi qui leur apprend à ne s'attacher qu'à Jeſus-Chriſt. Moins les hommes participent à l'eſprit de Dieu, moins ils voient leurs imperfections ; parce qu'ils conçoivent moins cette obligation de ſe ſéparer de l'amour des créatures, & de ſe tourner totalement vers Jeſus-Chriſt.

VI. Le Saint-Eſprit, en convainquant les ames qui le reçoivent, des péchés contraires à la foi, les convainc auſſi *de la juſtice ;* c'eſt-à-dire de la juſtice de la foi, qui conſiſte à ne rien eſpérer de ſoi, & à eſpérer tout de Jeſus-Chriſt aſſis à la droite de ſon Pere : *De juſtitia verò, quia ad Patrem vado, & jam non videbitis me.* Il étoit néceſſaire, pour connoître & pour pratiquer cette juſtice de la foi, que Jeſus-Chriſt allât prendre la place qui lui étoit due, pour y être l'objet de nos eſpérances, & y exercer l'office de médiateur. Il falloit pour cela qu'il ſe rendît inviſible aux hommes en ſe ſéparant d'eux, afin qu'ils ne fuſſent attachés à rien de viſible ; & il falloit de plus que le Saint-Eſprit deſcendît ſur eux pour y former cette juſtice qui, nous ſéparant des choſes ſenſibles & préſentes, nous attachât uniquement aux choſes inviſibles

& absentes, & nous fit chercher Jesus-Christ à la droite de son Pere, pour nous approcher de Dieu par son moyen, & être reçus de Dieu comme faisant partie du corps de son Fils. C'est là le propre effet du Saint-Esprit lorsqu'il ressuscite une ame; & c'est ce qui fait que l'Apôtre S. Paul dit aux Colossiens: *Si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, cherchez les choses d'en haut, où Jesus-Christ est à la droite de son Pere, & non pas les choses qui sont sur la terre.* Coloss. 3, 1, 2. Voilà *la justice* dont le Saint-Esprit devoit persuader les ames qui devoient le recevoir: justice sans laquelle elles ne peuvent être qu'injustes; parce que n'aimant point Jesus-Christ, elles aimeront nécessairement les créatures, & se soumettront à elles: ce qui est une injustice qui dérobe à Dieu l'honneur & la gloire qui lui sont dus. Il est bien injuste que des ames rachetées par Jesus-Christ, se détachent de leur Rédempteur; que des esclaves ne suivent pas leur maître; que des membres se séparent de leur chef. Or qui se sépare de Jesus-Christ glorieux, commet toutes ces injustices, & ne connoît point ainsi la véritable justice: & c'est ce que cet Esprit apprend aux ames dans lesquelles il habite.

VII. Enfin le Saint-Esprit convainc ces ames qui le reçoivent, *du jugement* porté contre le démon, par lequel il a été dépouillé, avec justice, de l'empire qu'il avoit sur les hommes. Car comme on n'est délivré de cet empire du démon que par le Saint-Esprit, on ne connoît aussi cette délivrance que par le Saint-Esprit. Ceux qui sont encore assujettis à cette domination, ne la connoissent point; ils la prennent pour un état de liberté, parce qu'ils l'aiment. Il n'y a que ceux dont le Saint-Esprit a rompu les liens, qui puissent bien les connoître, & qui en voient la misere & la honte. Ils connoissent, par conséquent, le jugement que Jesus-Christ a porté contre le diable, en le chassant de sa maison par une force supérieure à la sienne, qui est celle de son Esprit. Ils souhaitent l'exécution de ce *jugement* en eux & dans les autres. Ils travaillent à détruire en eux tous les restes de ces liens, & toutes les marques de leur servitude; & ils s'appuient uniquement pour cela sur la force infinie de Jesus-Christ, qui ne fait, en délivrant ses membres de la servitude du démon, qu'exécuter l'arrêt qu'il a rendu contre lui, par lequel il l'a condamné à perdre l'empire sur tous

ceux en qui le Saint-Esprit habiteroit.

VIII. Mais la descente du Saint-Esprit dans les cœurs des fideles, ne convainc pas seulement ceux qui le reçoivent, de ces divines vérités ; il en convainc aussi ceux même qui les rejettent, non-seulement par les paroles qu'il met dans la bouche des Prédicateurs de l'Evangile, mais par la vie même des vrais Chrétiens, qui leur font voir par leur exemple, la force de la foi, la véritable justice, & l'expulsion du démon des cœurs des fideles par l'habitation du Saint-Esprit. Toutes ces grandes vérités auroient paru de belles idées, si le Saint-Esprit n'avoit formé une société où l'on en vît l'effet & la pratique ; où la foi en Jesus-Christ détruisît l'amour des créatures ; où renonçant aux choses visibles, on s'attachât à Jesus-Christ devenu invisible par sa retraite du monde ; où ceux qui la composent fissent voir, par la sainteté de leur vie, que l'empire du démon étoit détruit. C'est ainsi que le Saint-Esprit a repris & reprend continuellement le monde *du péché, de la justice & du jugement.* Ces preuves, qui doivent le convaincre de la vérité, sont exposées à ses yeux. S'il les ferme pour ne pas les voir, c'est

par une malice volontaire, qui n'empêche pas l'évidence de ces preuves.

IX. C'est ce qui fait voir que ceux dont la vie ne peut contribuer à enseigner aux hommes, par leur exemple, la vie de la foi, le détachement des créatures pour s'attacher à Jesus-Christ glorieux, la délivrance du joug du démon, n'ont guere de marques d'avoir le Saint-Esprit dans leur cœur. Car puisque Jesus-Christ déclare que le Saint-Esprit reçu dans les ames, doit porter toutes ces lumieres dans l'esprit du monde, ceux dont la vie, ni les paroles n'ont rien de capable de convaincre les hommes de ces vérités, n'ont point par conséquent de marques d'avoir reçu le Saint-Esprit. C'est un grand sujet de frayeur pour la plupart des Chrétiens qui remplissent les Eglises, & qui participent aux saintes solemnités que l'on y célebre. Car combien y en a-t-il peu qui puissent prétendre que le Saint-Esprit confonde par eux l'incrédulité du monde? Hélas! est-ce confondre le monde de ce qu'il n'a pas la foi vive des biens à venir, que de ne faire paroître par sa vie que l'amour & l'estime des biens présens; que d'employer toute sa vie à s'établir & à s'élever dans le monde, sans que la foi de l'autre vie ait presque

aucune part à notre conduite ? Est-ce prouver au monde la destruction du regne du diable, que de porter ses livrées & de seconder ses desseins ?

X. Plût à Dieu au moins que ce reproche ne pût être fait qu'à ceux qui passent leur vie dans les emplois séculiers, qui, par leur état même, sont moins propres à inspirer le mépris du monde ! Mais le plus grand mal du Christianisme, est que l'on n'a que trop de sujet de le faire à plusieurs d'entre ceux qui sont particuliérement destinés à servir d'organes au Saint-Esprit, pour convaincre le monde du péché d'incrédulité, c'est-à-dire, à plusieurs d'entre les Pasteurs, les Prédicateurs & les Directeurs. Car comment pourroient-ils porter les ames à la vie de la foi, puisqu'ils ne témoignent pas eux-mêmes y être bien établis, & qu'ils font paroître une infinité de sentimens & d'inclinations contraires à la foi ? Leur extérieur, leurs actions, leurs paroles, portent le caractere de gens qui tâchent de plaire au monde, & qui en cherchent la gloire & les commodités ; & cette disposition est si contraire à l'esprit de foi, que Jesus-Christ déclare qu'elle en rend les hommes incapables. *Comment*, dit-il aux Juifs, *pourriez-vous croire, vous qui recherchez* *Joan.* 5. 15.

la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, & qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?

XI. Jesus-Christ avertit ensuite ses Apôtres qu'ils n'étoient pas en état *de porter beaucoup de choses qu'il avoit à leur dire :* ce qui nous apprend une vérité très-importante pour la conduite chrétienne. C'est qu'il ne suffit pas de dire la vérité à ceux que l'on est obligé d'instruire ; mais qu'il faut la proportionner à leur force, & prendre bien garde de ne pas les accabler par des vérités trop fortes. Car la vérité, selon l'état de ceux à qui on la dit, a des effets bien différens. Elle soutient & elle fortifie ceux qui sont capables de la porter. Elle renverse & accable ceux qui ont trop peu de force pour en soutenir le poids. C'est ce qui doit nous obliger, en demandant à Dieu ses lumieres, de ne les demander qu'à proportion de nos besoins & de nos forces. Car il fait souvent une plus grande grace à des ames, en différant de les éclairer sur certaines vérités, qu'en leur en donnant une entiere connoissance, qui auroit besoin d'autres forces que celles qu'elles ont pour en bien user.

XII. Après cela Jesus-Christ promet à ses Disciples, que lorsque le Saint-

Esprit sera venu, *il leur enseignera toute vérité.* Ce qui nous apprend qu'il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'instruire surement les ames ; parce qu'en donnant les lumieres, il donne en même-temps la charité, qui renferme la force de les porter. Ainsi il n'enseigne point de vérités disproportionnées. L'accroissement de la science, lorsqu'elle est séparée de la charité, & qu'on n'a pas soin de croître autant en l'une qu'en l'autre, est un poids dangereux, & qui tenant lieu de loi, écrase souvent les ames. Ce n'est souvent qu'une nourriture de leur curiosité, & un instrument de leur vanité, de leur ambition, de leur avarice : mais en y joignant le Saint-Esprit & la charité, c'est une lumiere humiliante & fortifiante toute ensemble, qui nous montre le vrai chemin, qui nous y fait marcher, & qui nous rend capables de le montrer aux autres. Il ne faudroit donc point rechercher l'une sans l'autre ; mais il est permis de chercher l'une avec l'autre. *Enseignez-moi*, dit le Psalmiste, *la bonté, la discipline & la science.* Il ne demande point la science, ni la discipline sans la bonté, c'est-à-dire sans la charité ; mais il demande toutes les trois ensemble, en commençant par la charité. Rien n'est plus utile aux ames qu'une piété éclairée,

Ps. 118, v. 66.

une charité lumineuse, & une science jointe à l'amour de Dieu. Mais rien n'est plus dangereux qu'une grande science qui n'est point établie sur une grande charité; parce que remplissant beaucoup l'esprit, elle laisse le cœur vuide & sans onction, & par conséquent plein de la cupidité, qui se sert de la science pour arriver à ses fins.

Fin du Tome XI.

TABLE

DES PASSAGES DE L'ÉCRITURE-SAINTE,

Expliqués dans ce Volume.

GENESE, Ch.	3 *vers.*	16	pag. 459
JOB, Chap.	1 *v.*	18	154
PSEAUME	2 *v.*	8, 9	360
	8 *v.*	3	276
	11 *v.*	4	316
	14 *v.*	4	474
	29 *v.*	7	451
	35 *v.*	9	10
	39 *v.*	5	472
	. *v.*	8, 9	121
	40 *v.*	4	457
	41 *v.*	4	381
	77 *v.*	39	85
	106 *v.*	18	108
	109 *v.*	4	135
	118 *v.*	66	495
	148 *v.*	4	20
PROV. Chap.	1 *v.*	31	10
	4 *v.*	13	66
	10 *v.*	24	232
ECCLES. Chap.	4 *v.*	1	163
SAGESSE, Chap.	12 *v.*	1	194
ECCLI. Chap.	2 *v.*	1	280
	17 *v.*	12	442
	51 *v.*	4	374
JEREM. Chap.	30 *v.*	14	461
	31 *v.*	3	197
BARUCH, Chap.	3 *v.*	23	14
EZECH. Chap.	37 *v.*	4	83
St MATT. Chap.	5 *v.*	3, 4	117
	v.	6	168
	7 *v.*	27	280
	10 *v.*	13	353
	v.	39	139
	11 *v.*	28	170
	20 *v.*	28	309

St Matt. Chap.	21	v.	1 & *suiv.*	pag. 268 & *suiv.*
		v.	13	37, 43
		v.	15, 16	276
	23	v.	3	143
	26	v.	13	289
	28	v.	16	358
		v.	18	132
St Marc, Chap.	8	v.	35	139
	16	v.	1	323
		v.	15	363
St Luc, Chap.	1	v.	79	125
	7	v.	11 & *suiv.*	81 & *suiv.*
		v.	36 & *suiv.*	205 & *suiv.*
	8	v.	15	74
		v.	24	159
	11	v.	21	375
	14	v.	26	139
	16	v.	2	361
		v.	22	82
		v.	9	302
	22	v.	33	460
	24	v.	53	412
		v.	2	328
		v.	13 & *suiv.*	335 & *suiv.*
		v.	36 & *suiv.*	343 & *suiv.*
St Jean, Chap.	1	v.	4	90
		v.	5	115
		v.	12	7
	2	v.	13 & *suiv.*	29 & *suiv.*
	3	v.	29, 30	51
	4	v.	14	171
		v.	34	121
	5	v.	17	394
		v.	36	55
		v.	44	493
	6	v.	1 & *suiv.*	17 & *suiv.*
		v.	27	50
		v.	37, 65, 66	53
		v.	38	258
		v.	44	351
	7	v.	1 & *suiv.*	172 & *suiv.*
		v.	14 & *suiv.*	44 & *suiv.*
		v.	32	158
		v.	39	171
	8	v.	12	125
		v.	29	122
		v.	32	6

St Jean, Chap.		*verſ.* 46 *& ſuiv.*	*pag.* 140 *& ſuiv.*
		v. 50	258
	9	*v.* 1 *& ſuiv.*	61 *& ſuiv.*
		v. 5	116
		v. 41	75
	10	*v.* 3, 4, 5	54
		v. 11 *& ſuiv.*	416 *& ſuiv.*
		v. 22 *& ſuiv.*	189 *& ſuiv.*
		v. 25, 26	
		v. 37, 38	55
		v. 31	418
	11	*v.* 1 *& ſuiv.*	93 *& ſuiv.*
		v. 25	80
		v. 47 *& ſuiv.*	223 *& ſuiv.*
	12	*v.* 1 *& ſuiv.*	282 *& ſuiv.*
		v. 10 *& ſuiv.*	239 *& ſuiv.*
		v. 27, 31	273
	13	*v.* 1 *& ſuiv.*	296 *& ſuiv.*
	14	*v.* 6	124, 170
	15	*v.* 12	299
	16	*v.* 5 *& ſuiv.*	480 *& ſuiv.*
		v. 16 *& ſuiv.*	448 *& ſuiv.*
		v. 33	375
	17	*v.* 1	244, 245
	19	*v.* 30	122
	20	*v.* 2 *& ſuiv.*	365 *& ſuiv.*
		v. 11 *& ſuiv.*	354 *& ſuiv.*
		v. 19 *& ſuiv.*	384 *& ſuiv.*
	21	*v.* 1 *& ſuiv.*	348 *& ſuiv.*
Actes, Chapitre	4	*v.* 32	351
	8	*v.* 18	387
Rom. Chapitre	2	*v.* 4, 5	194
	7	*v.* 16, 25	256
	8	*v.* 9	254
		v. 17	15, 402
	9	*v.* 23	109
	12	*v.* 2	238
	15	*v.* 3	258
Ep. I aux Cor. Ch.	4	*v.* 3, 4	321
	5	*v.* 7	311
	6	*v.* 20	362
	8	*v.* 13	447
	9	*v.* 27	149
	11	*v.* 26	247
	13	*v.* 1, 3	438
	15	*v.* 6	359
		v. 24, 28	259

II Epître, Chap.	6 *verf.*	3	pag. 145
Galates, Chap.	4 *v.*	6	375
	v.	22 *& fuiv.*	1 *& fuiv.*
	5 *v.*	20	436
Ephéf. Chapitre	2 *v.*	2	9
	4 *v.*	30	376
	5 *v.*	14	90
	6 *v.*	16	374
Philipp. Chap.	2 *v.*	3	301
	v.	5	253
	v.	6, 7	418
	v.	8	277
	v.	12	16
	3 *v.*	13, 14	320
Coloff. Chapitre	1 *v.*	20	106
	3 *v.*	1	330
	v.	1, 2	489
I Ep. aux Theff. Ch.	1 *v.*	6	461
	3 *v.*	3	407
	5 *v.*	17	40
	v.	19	376
I Ep. à Timoth. Ch.	3 *v.*	6	279
Tite, Chapitre	2 *v.*	10	86
	v.	12	42
Héb. Chapitre	9 *v.*	1 *& fuiv.*	125 *& fuiv.*
	v.	14	473
	10 *v.*	5	419
	v.	7	121
St Jacq. Chap.	1 *v.*	17	466
	4 *v.*	6	58
I Ep. S. Pierre, Ch.	2 *v.*	6	460
	v.	11 *& fuiv.*	432 *& fuiv.*
	v.	21	123, 407
	v.	21 *& fuiv.*	400 *& fuiv.*
	3 *v.*	13	475
	5 *v.*	5	23
II Ep. S. Pierre, Ch.	1 *v.*	10	399
	3 *v.*	13	475
I Ep. St Jean, Ch.	2 *v.*	16	147
	5 *v.*	4 *& fuiv.*	370 *& fuiv.*
Apocal. Chap.	3 *v.*	1	16
	21 *v.*	4	163
	22 *v.*	11	315

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce onzieme Volume.

A.

Abraham, 2 & *suiv.* Voyez *Allégorie.*

Absence. Jesus-Christ éprouve les Apôtres par la vicissitude de son absence & de sa présence, 482; pourquoi l'absence de Jesus-Christ étoit nécessaire aux Apôtres, 483, 484

Abus, voyez *Grace.*

Actions; toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne sont que des actions d'esclaves, & non d'enfans, 16; on ne peche pas dans les actions, mais dans leur principe, 13; ne pas mettre sa confiance dans les bonnes actions extérieures, 16; toutes nos actions doivent être des sacrifices, 40; indignes de l'ame, quand elles ne sont pas rapportées à Dieu, 41; examiner sur chaque action les sentimens de Jesus-Christ, 254 & *s.* ne point rechercher d'éclat dans les actions, mais les faire toujours avec humilité, 23; actions destinées pour manifester la gloire de Dieu; ne pas les omettre, quand il en couteroit la vie, 97, 98; actions des Saints, ne pas prendre facilement la liberté d'en juger, 289; actions d'amour, 290; actions de la sainte Vierge, *ibid.* de Marie de Béthanie, *ibid.* actions qui méritent une récompense humaine, sans être mercenaires, 421; actions permises, s'en priver quelquefois, 446 & *suiv.* éviter dans les actions la précipitation & la lenteur, 485

Administration dont chacun est chargé, 361 & *suiv.*

Affection; marque de l'affection de J. C. jusqu'à la mort, envers ses Apôtres & envers les hommes, 298

Afflictions; ce que c'est; leur amertume; d'où elles viennent; comment les événemens en sont favorables, 334 & *suiv.* pourquoi elles sont pénibles, *ibid.* afflictions, gémissemens, larmes mêlées de consolations, partage des Chrétiens, 456, 457

Affligés par des aveugles spirituels; leur consolation, 71

Agneau sans tache, Eucharistie; dispositions pour la recevoir, 315 & *suiv.*

Allégorie touchant les deux enfans d'Abraham, 2 *& s.*
Ame; pourquoi Dieu l'a créée, 33 *& suiv.* profanation de l'ame fidele qui est le temple de Dieu, 35 *& suiv.* zele que l'on doit avoir pour la purifier, *ibid.* elle doit être une maison de priere, 37 *& suiv.* les ames fideles sont des temples de Dieu, 32 *& suiv.* l'usage que l'on doit faire de son ame, 38 *& suiv.* ame, vie; leur signification dans l'Ecriture, 137, 138; comment les perdre pour entrer dans le ciel, 139 *& suiv.* progrès de l'ame; en quoi il consiste, 318 *& suiv.* ame passionnée; ses égaremens dans ses jugemens, 234 *& suiv.* sa résurrection véritable, figurée par celle de J. C. en quoi elle consiste, 330 *& s.* son sépulcre, 331; providence de Dieu, pour mener les ames où il veut, 368; J. C. en est le Pasteur & l'Evêque, 416; son avilissement, 436; ame morte; ses œuvres, sa résurrection, 473
Amis; confiance des amis, 455
Amitié; elle doit être réglée, 455 *& suiv.*
Amour de Dieu. La liberté consiste dans l'amour de Dieu, 4 *& suiv.* combien il est rare, *ibid.* sans l'amour de Dieu on est esclave, 6; sans l'amour de Dieu, ou parfait, ou commencé, on ne peut être bien disposé à recevoir la rémission des péchés par le ministere des Prêtres, 15; amour propre, & ce qu'il fait, 184 *& suiv.* amour nécessaire à la pénitence, & ce qu'il fait, 206 *& suiv.* amour de Marie de Béthanie, 290; l'amour est une raison supérieure pour les cœurs pleins d'ardeur, *ibid.* amour; ses actions, 289; rien n'est petit en ce qui regarde ce qu'on aime, 366; amour des créatures, 313 *& suiv.* c'est l'amour qui nous fait citoyens du monde, ou du ciel, 433; il nous arrête dans l'objet aimé, *ibid.* il a différentes formes, selon que son objet est absent, ou présent, 434; l'amour des choses du monde est interdit aux Chrétiens, *ibid.* l'amour véritable ne souffre point de partage, 436; l'amour de Dieu n'est conçu que par la douleur, 459; toutes les comparaisons dont l'Ecriture & l'Eglise se servent, nous en donnent cette idée, 460
Anges; ils annoncent la Résurrection de J. C. 327
Apôtres; leur pêche différente de celle des Prophetes, 351 *& suiv.* ce que leur mission comprenoit, 388; leur mission bien différente de celle des conquérans, 389; Jesus-Christ les éprouve par la vicissitude de son absence & de sa présence, 449, 450; conduite de Jesus-Christ à leur égard, 451, 452; l'absence de Jesus-Christ leur est nécessaire, 482
Apparitions de Jesus-Christ après sa Résurrection. Voyez *Résurrection.*

Artisan; ce que c'est, 362

Assemblées; Dieu préside à l'assemblée des bons pour les éclairer & les conduire; & à celle des méchans, pour user de leur malice selon ses desseins, 237

Assistances temporelles dont les Ministres de l'Eglise se servent, sont la voie la plus propre pour s'insinuer dans les esprits, & pour y introduire la vérité, 24, 25

Assurance; il ne faut pas prétendre en ce monde une assurance entiere de vaincre le monde & les démons, 376, 377; quelles assurances Dieu veut que l'on cherche, 399

Attaches; Dieu les rompt pour opérer la conversion, 89

Attention, défauts d'attention; d'où ils naissent, 482

Avancement; ne pas se troubler, pour ne pas reconnoître en soi un avancement sensible dans la vertu pour deux raisons, 317; en quoi il consiste, 318

Aveugle-né, 65 *& suiv.* aveugles corporels, aveugles spirituels; leur différence, *ibid. & suiv.* aveugles éclairés; leur humilité, 76 *& suiv.*

Aveuglement; l'aveuglement spirituel est involontaire; mais la cause en est volontaire, 67. Voyez *Aveugles.* Prévention dangereuse cause de l'aveuglement, 72 *& suiv.* exemple terrible de ce que peut faire l'aveuglement de l'ame causé par les passions, 69 *& suiv.* aveuglement spirituel; moyen de l'éviter, 76

Aumônes; les Ministres de l'Eglise, dès le commencement, étoient les distributeurs des aumônes, 24; il est bon de faire faire ses aumônes par les Pasteurs, 25; d'embrasser les pieds de Jesus-Christ par l'aumône, 216

Autel, voyez *Sacrifice. Messe.*

Autorité; la nécessité de l'autorité visible & extérieure pour réunir les peuples dans un même corps de religion, n'exclut point la grace, 52 *& s.* Voyez *Doctrine. Vérité.*

Azymes; Chrétiens appellés azymes, & ce que veut dire ce mot, 311 *& suiv.*

B.

Bénéfices; usage que l'on doit faire de leurs revenus, 423 *& suiv.*

Biens futurs, Jesus-Christ en est le Pontife, 126; biens temporels, ce n'est point un mal de les demander à Dieu, mais c'est un mal que de ne demander que ces biens-là, 133; biens humains; leur usage; notre volonté n'en doit pas être toujours la regle, 287 *& suiv.* 361; compte que l'on doit en rendre, 362; préférence des biens invisibles aux biens visibles & terrestres; 380; difficile; pourquoi, *ibid.* se priver volontairement des biens du monde, 405; biens de l'Eglise sont aux pauvres,

424 ; tous les biens viennent de Dieu, & sont infiniment plus excellens, en tant qu'ils viennent de Dieu, qu'en tant qu'ils passent par les créatures, 467

Bonheur, voyez *Biens*. Bonheur de l'homme ; en quoi il consiste, 114

Bizarrerie dans nos jugemens ; comment en retrancher une partie, 470

Brebis de Jesus-Christ, 195 ; leur avantage, 196 *& s.* leur confiance pour leur salut, 197 ; on est des brebis de Jesus-Christ en deux manieres, 198 ; nous étions des brebis égarées, 415 ; comment les Ministres de Jesus-Christ, les Pasteurs les connoissent, 418, 429

C.

CAïphe. Sa prophétie touchant Jesus-Christ, 226 *& suiv.* 235

Calomnies. Pourquoi nous devons les souffrir patiemment, 476, 477. Voyez *Colere.*

Causes secondes, c'est Dieu qui les fait agir, 20, 21

Certitude. On n'arrive jamais à une certitude entiere de son salut, 201 *& suiv.*

Changement, 449 *& suiv.*

Charité nécessaire pour agir chrétiennement, 15 ; charités temporelles sont d'ordinaire un très-bon effet présent, 24, 25 ; leur distribution est une des choses où l'on a plus besoin de conseil, 288 *& suiv.* comme la charité se conduit dans les jugemens, 220 ; Dieu ne nous la commande pas seulement, mais il en commande aussi l'ordre, 288 ; la charité est un trésor inépuisable de bonnes odeurs, 292 ; sa nature, 299 ; en quoi elle consiste, *ibid.* son ordre, 304 ; sacrifice de la charité ne manque jamais quand on l'a dans le cœur, 447

Charnels. Tout ce qui n'est point de Dieu est charnel, 436 ; désirs charnels ; ce que c'est, *ibid.* leur étendue, *ibid.*

Châtimens visibles de Dieu ; il les permet pour apprendre à craindre sa colere & sa vengeance, 231, 232

Cheveux, objet ordinaire de la vanité des femmes, 215, & de leur amour, 250

Chrétiens, leur consolation, 4. Pour agir chrétiennement, il faut agir par la charité, 15 ; leur soif spirituelle & temporelle, 168 *& suiv.* Chrétiens, Juifs ; leur parallele touchant le mépris qu'ils font de Jesus-Christ, 228 *& suiv.* vie des Chrétiens, 246 ; Chrétiens appellés azymes, 311 ; quelle est leur vocation, 402 ; peu en méritent le nom, 407 ; tout Chrétien doit être étranger & voyageur en ce monde, 433 *& suiv.* l'amour des choses du monde lui est interdit, 434 ; son indé-en-

dance, sa dépendance, en quoi elles consistent, 443 & s. quelle est sa liberté, 446; il agit par amour, 447; la constance & l'uniformité de sentimens, est l'état où il doit tendre; mais il n'y parvient pas par un état exempt de variété & de changement, 450; pourquoi, *ibid.* le partage des Chrétiens en ce monde, 456 & *suiv.*

Ciel. Combien Dieu y regne, 10; comment on y entre, 138, 139; Dieu promet aux Chrétiens une terre nouvelle & de nouveaux cieux, où la justice habitera, 475

Circonspections humaines qui détournent de la pénitence; regle indubitable pour en retrancher la plupart, 207 & *suiv.*

Citoyens. C'est l'amour qui nous fait citoyens, ou du monde, ou de la Jérusalem céleste, 433 & *suiv.*

Cœur, droiture du cœur, 157; sur laquelle on ne doit pas trop compter, 221; cœur charitable, cœur malin, 222; la pesanteur de cœur à croire à l'égard des mysteres spéculatifs & des vérités pratiques, 339; Dieu juge des paroles par le cœur, & non du cœur par les paroles, 356; froideur du cœur; d'où elle vient, 366

Colere; ses sources, ses remedes, 476 & *suiv.*

Combat des justes contre les méchans, toujours victorieux, 160, 161

Concupiscence, voyez *Levain.* Source de tous les péchés, 147

Conduite; ne pas juger facilement de la conduite des personnes de piété, quoiqu'il nous paroisse qu'elles pourroient faire un meilleur usage de leurs biens, ou de leurs talens, 283 & *suiv.* conduite de Dieu, conduite des hommes; les distinguer extrêmement, *ibid.*

Confession de St Thomas, 392 & *suiv.*

Confiance que nous devons avoir en Dieu, en vivant chrétiennement, 196 & *suiv.* ne pas désirer la confiance des secrets de nos amis; & pourquoi, 455 & *suiv.* elle nous flatte, parce que c'est une marque qu'on nous croit prudens, *ibid.*

Confusion du pécheur, de deux sortes, 213 & *suiv.*

Connoissances; adorer celles que Dieu a de nous, 427; celles qu'il faut demander, & comment, 453 & *suiv.*

Conquérans; leur mission différente de celle des Apôtres, 389 & *suiv.* instrumens de la justice de Dieu, *ibid.*

Conscience; on la fait allier avec les passions & les préventions, 73

Conseil des Prêtres & des Pharisiens contre J. C. 224 & *suiv.* regle des hommes dans leurs conseils, 285

Consolation; Dieu console à proportion des douleurs, 355 & *suiv.*

Constance, ne vaut pas mieux que l'inconstance, 471; ce qu'il y a de commun entre l'inconstance & la mauvaise constance, 471 *& suiv.*

Conversions. Les Pasteurs ne doivent pas trop s'arrêter aux mouvemens extraordinaires, 26; elle commence par un grand renversement, 88; ne se fait que par dégrés, 91; ménagement de Dieu pour convertir certains pécheurs, 90 *& suiv.* conversion, résurrection de tous les pécheurs, n'est pas également facile en soi, 99 *& suiv.* comment elle se fait, 89 *& suiv.* Voyez *Résurrection*. Celle des grands pécheurs, facile à Dieu, mais non commune; moyen de l'obtenir, 104 *& suiv.* la mort de J. C. en est le principe véritable, 246; conversion véritable, 377 *& suiv.*

Corps, doit avoir part au sacrifice de l'ame, 38 *& s.*

Crainte, sujet d'espérance, 200; craintes empressées qui viennent d'amour, 356; nous est utile, 377

Créature; son inconstance & sa mutabilité, 470; créatures nouvelles & comme uniques de Dieu, 474; Dieu ne compte plus pour rien les anciennes créatures, 474

Crimes; regles qu'il faut observer à l'égard de tous ceux dont les crimes ne sont pas publics, 294 *& suiv.*

Croix; pourquoi J. C. en a embrassé la vie, 148

Culte de la Religion chrétienne; en quoi il consiste, 38 *& suiv.*

Cupidité dominante, est un renoncement à la Religion chrétienne, 127

Curiosité entiérement éteinte dans la vie de J. C., 148; permise à l'amour sincere, 149

D.

Decoration des Eglises; modérer les censures qu'on en fait, 285

Défauts, voyez *Fautes*. On doit avoir du scrupule, quand on néglige de s'en corriger, mais sans se troubler, 317; défauts des hommes; leur source, 317 *& suiv.*

Délices; personne n'est dispensé de les fuir, 405 *& suiv.*

Démon, domine les pécheurs, 9 *& suiv.* dans l'autre vie d'une maniere terrible, 10 *& suiv.* comment il domine dans celle-ci, 11 *& suiv.* démons appellés voleurs, 43; combien cet ennemi de notre salut est à craindre, 373 *& suiv.* il laisse faire certaines bonnes actions, 378 *& suiv.* Voyez *Ennemis*.

Dépendance où est le Chrétien, 443 *& suiv.*

Déréglemens secrets. Voyez *Crimes*.

Désespérer; Dieu ne met jamais l'homme dans un état où il ait sujet de désespérer de son salut, 200 *& suiv.*

Désespoir, est une crainte sans espérance, 203 *& suiv.*

Désirs singuliers; les rejetter, 42; quelle est la source de tous les désirs, 114; désir, effet de l'amour, 434; désirs charnels défendus aux Chrétiens, 436 *& suiv.* quels ils sont, 436

Dévotion d'un pénitent envers l'Eglise, 88 *& suiv.* dévotion sensible, dévotion de foi, 396 *& suiv.*

Dieu. L'humilité de J. C. est un miroir pour s'élever à Dieu, 170; immutabilité de Dieu, 470

Disciples d'Emmaüs, 338 *& suiv.* ils prennent J. C. pour un fantôme après sa Résurrection, 343; toute la nature leur est soumise, 363 *& suiv.*

Discours des hommes; la plupart téméraires, 438

Dispositions. Sentimens. Etre à J. C. avoir les mêmes sentimens que J. C. ce que c'est, 254 *& suiv.* dispositions intérieures; comment Dieu les donne ordinairement, 448

Division; ses remedes, 299

Doctrine; comment J. C. dit que sa doctrine n'est pas sa doctrine, 46 *& suiv.* Voyez *Vérité. Religion.*

Dons qui viennent immédiatement de Dieu le Pere, sont les plus excellens & les plus parfaits dons de la grace, 467 *& suiv.* dons naturels, talens, qualités humaines; Dieu nous oblige d'en bien user, 468 *& suiv.*

Douleur de la sainte Vierge, de Madelaine; leur différence, 365 *& suiv.*

Droiture; il y en a une sur laquelle on ne doit pas trop compter, 221, 222

E.

EAu réjaillissante à la vie éternelle; où & comment on la trouve, 171

Ecouter, être prompt à écouter, 475 *& suiv.*

Ecriture-sainte; la pesanteur du cœur empêche d'y voir les vérités de la Foi, 339; suppléer par une humble soumission à ce qu'on n'y entend pas, 418

Edification; tout Chrétien est obligé à l'édification du prochain, 442

Education des enfans, 174 *& suiv.*

Egalité d'esprit; jusqu'où elle doit aller, 399

Eglise; autorité visible & extérieure nécessaire pour la former & l'entretenir, 51, 52; son autorité visible a pris la place de celle de J. C. 56, son infaillibilité, 57; les deux moyens dont s'est servi J. C. pour fonder son Eglise, 57 *& suiv.* Voyez *Religion. Doctrine. Vérité.* L'Eglise prie pour les morts spirituels, 85; ils lui doivent leurs services, 85; comment on peut la servir, 86; il n'y a personne qui ne soit obligé d'instruire l'Eglise par la bonne odeur

de ses actions & de sa conduite, 292 ; sa perpétuité établie, 360 ; comment elle use des biens temporels, 422 & s.
Election divine. Sa fin est de servir à la louange de la miséricorde de Dieu, 245
Elévation. Comment permise, 406 & suiv.
Elus. Comment Dieu les traite en ce monde, 164 ; quel sera leur bonheur, 431 ; comment Dieu les éprouve, 449 & suiv.
Emmaüs. Disciples d'Emmaüs, 338 & suiv.
Empire. Double empire de J. C. sur les hommes ; celui de miséricorde & celui de justice, 363
Emplois. Comment s'y comporter & s'y tenir ; les meilleurs & les plus avantageux, 304 & suiv.
Enfans. Comment on devient enfant de Dieu, 377. Voyez *Elus.*
Enfantement spirituel, 459
Enfer. Comment le démon y domine, 9, 10
Engagement. Ne point craindre de s'engager, lorsqu'on ne s'engage qu'à ce qu'on ne sauroit omettre sans périr, 208
Ennemis. Ceux que nous avons à combattre toute notre vie, 374 ; secours de Dieu pour les vaincre, 375 & suiv.
Entrée. Derniere entrée de J. C. dans Jérusalem, 269 & suiv.
Envie. Le cœur qui en est possédé, se scandalise de tout, 276
Erreur. Faire toujours effort pour s'en délivrer, 316 ; gens attachés à leurs erreurs, n'ont pas un véritable amour de Dieu, 317
Esclavage des Juifs venoit de leur corruption, & non de Dieu, 3 & suiv. esclavages de trois sortes, 7 & suiv. celui dont parle l'Apôtre, 12, 13
Espérance, motifs qui peuvent la donner, 315 ; esprit impur. Voyez *Parabole de l'esprit impur.*
Saint-Esprit. Esprit saint de ceux qui sont nés de Dieu ; sa force, 375 ; comment on éteint le Saint-Esprit, comment on le contriste, 376 ; marques qu'on a le Saint-Esprit, 377 & suiv. pourquoi J. C. ne differe pas d'envoyer le Saint-Esprit aux Apôtres après son Ascension, 484, 485 ; pourquoi il ne pouvoit être donné plutôt, 483 ; c'étoit la fin de toutes les actions & des souffrances de J. C, 485 ; il est l'ame de l'Eglise, 485 ; le Saint-Esprit a convaincu le monde du péché, de la justice & du jugement, 486 ; il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'instruire surement les ames, 494 ; esprit mercenaire ; dans quelles actions il est permis, 421 ; esprit de l'homme, rien de plus borné, 481, 482
Etat. Quels sont les états relevés & les états bas, 179 &

états dangereux, 303 *& suiv.* ce que doivent faire ceux qui sont dans un rang élevé, 308; état du péché proposé par l'Eglise sous l'image de la privation de la vie du corps, 81 *& suiv.* tous les differens états des hommes doivent avoir du rapport à la puissance de J. C. sur eux, 361 *& suiv.* quand on peut sortir d'un état bas, 406; tous cherchent à le faire, 407. Voyez *Emploi.*

Etrangers; tout Chrétien doit l'être en ce monde, 433 *& suiv.*

Eucharistie; dispositions pour la recevoir, 314 *& suiv.* 340 *& suiv.* elle est la source de la grace, une source de lumiere & de charité, 341; elle est mystere de foi pour deux raisons, 341

Exemples, bons, ou mauvais; leur pouvoir, leurs effets differens, 262 *& suiv.* 290 *& suiv.*

F.

FAits, vérité des faits, 345 *& suiv.*

Fautes, voyez *Défauts.* Nous sont quelquefois nécessaires, 317 *& suiv.* fautes vénielles; Dieu considere peu les fautes qui ne viennent pas de la corruption du cœur, mais d'un simple défaut de lumiere, ou du trouble de l'esprit, 324; fautes des justes; pourquoi Dieu les permet, 465. Voyez *Défauts.*

Fêtes, voyez *Solemnités.*

Figure; la figure est pour la vérité qu'elle représente, 134

Foi; la nécessité de la grace pour avoir la Foi, 53 *& s.* comment elle est un signe de prédestination, 198 *& suiv.* il peut y avoir dans l'Ecriture une pleine conviction de certaines vérités de la Foi; ce qui empêche de les y voir, est la pesanteur du cœur, 339; Foi des Apôtres & des Disciples de J. C. éteinte, 369; quelle est la victoire de la Foi, 383; son effet, 379; besoin que l'on en a, *ibid.* son fondement, son affermissement, ses preuves, 394 *& s.*

Folie; le vice & la folie sont inséparables, 464; folie des gens de bien, 465

Fort; le plus fort que le fort armé; quel il est, 375

Froideur de cœur; d'où elle vient, 366

G.

GLoire, J. C. la demande à son Pere, 244; comment on doit la désirer, *ibid.*

Grace; quel est le fondement de la nécessité de la grace pour la Foi, 52 *& suiv.* la nécessité de la grace n'exclut point la nécessité de l'autorité extérieure & visible de la Religion, 56; moyen de la conserver, ou de la perdre,

252 ; elle est nécessaire pour vaincre le monde, 371, 372 ; n'est donnée que par le médiateur, qui est J. C. 383

Grands ; ce qu'ils doivent faire dans leur grandeur, 308 ; ce que Dieu demande d'eux, 308, 360 *& suiv.*

H.

Habitude invétérée ; ses effets, 100 *& suiv.*

Homme est esclave par le péché, 7 *& suiv.* pourquoi créé, 33 ; il est un temple de Dieu ; sa profanation, 34 *& suiv.* hommes partagés en deux classes, 112 ; leurs états. Voyez *Etats*. Sa stupidité par le péché, 380 ; biens qui nous viennent par les hommes, 467 ; vieil homme ; sa mort ; en quoi elle consiste, 457

Honneur que nous nous devons les uns aux autres, comme à nos supérieurs, 301 *& suiv.*

Humanité de J. C. un miroir très-pur ; c'est le dégré dont il faut se servir pour s'élever à Dieu, 170

Humiliation, voyez *Humilité*.

Humilité, la pratiquer dans les bonnes actions, 23 ; celle de J. C. & celle des hommes ; leur différence, 257 *& suiv.* humilité ; en quoi elle consiste ; ses motifs, 258 *& suiv.* comment imiter J. C. dans les humiliations ; humilité de J. C. 151, 152 ; son triomphe, 269 ; exemple que J. C. nous donne de l'humilité, & par ses paroles, & par ses exemples, 299. Voyez *Supérieurs*. L'humilité est de nécessité pour les hommes, 300 *& suiv.* c'est la plus noble des qualités de l'homme, 438 ; dispositions de celui qui a l'humilité, 477 *& suiv.*

J.

Japonois ; la rigueur de leur justice, 464

Jérusalem. Entrée derniere de J. C. avec pompe dans Jérusalem, 269

Jesus-Christ venu pour régner sur les ames, & non sur les corps, 28 ; pris pour un fantôme par les Apôtres après sa Résurrection, 343 *& suiv.* en quel temps il a chassé les profanateurs du temple, 31 ; il est le modele des Prédicateurs, 47 *& suiv.* son autorité pour l'établissement de l'Eglise, 56 *& suiv.* ses œuvres prouvent sa doctrine, qui sont des preuves certaines de la Religion chrétienne, 55 *& suiv.* comment J. C. dit que sa doctrine n'est pas sa doctrine, 46 *& suiv.* sa mort causée par la résurrection de Lazare, 97 ; il est la vie & la lumiere du monde ; & comment, 90, 111 *& suiv.* parole de J. C. sa profondeur, son étendue, 117 *& suiv.* elle jugera tous les hommes, 108 ; il est le Pontife de tous les hommes & des biens fu-

eurs, 126; il savoit toutes les sciences dans tout ce qu'elles ont de vrai, 113; sciences que J. C. nous a données; son sanctuaire, 136; son sacrifice, 132; son immolation éternelle se fait par-tout où il est, 135; oblation de J. C. *ibid.* comment il nous a rendu capables d'offrir en sacrifice notre vie à Dieu, 138; sa vie est un caractere suivi & si singulier, qu'il est plus différent en cela des autres hommes, que les hommes ne sont différens des bêtes, 154 & *suiv.* tout Pasteur doit prêcher par ses paroles & par ses exemples, à l'exemple de J. C. 142 & *s.* comment ils peuvent dire, à l'exemple de J. C. qui de vous me convaincra de péché? 142 & *s.* il est exempt de tous défauts, 147 & *suiv.* sa maniere de vivre parmi les hommes, 147 & *suiv.* l'humanité de J. C. est un miroir très-pur pour s'élever à Dieu, 170; parens de J. C. selon son humanité, imités par les parens selon le monde, 173 & *suiv.* leur répondre comme J. C. 186 & *s.* embrasser les pieds de J. C. par l'aumône, 2:63 brebis de J. C. leur avantage, 195 & *suiv.* les mépris qu'en font les Chrétiens, comparés à ceux des Juifs, 229 & *suiv.* conseil des Prêtres & des Pharisiens contre J. C. 224 & *suiv.* la mort de J. C. vrai principe de la conversion des pécheurs, 246 & *suiv.* les fruits de sa mort, *ibid.* & *suiv.* son trouble volontaire à sa mort, causa sa sueur de sang, 250 & *s.* être à J. C. avoir les mêmes sentimens que J. C. ce que c'est, 254 & *suiv.* il est la regle de la vie chrétienne, *ibid.* comment imiter J. C. dans ses humiliations, 257 & *suiv.* différence entre l'humilité de J. C. & celle des hommes, 257; en quoi consistoit celle de J. C. 257 & *suiv.* exemple que J. C. nous donne de l'humilité, & par ses paroles, & par ses exemples, 262 & *suiv.* son humilité dans son triomphe, 269; sa mort causée par l'envie des Prêtres & des Pharisiens, & non par la haine des peuples, 271 & *suiv.* il va à la mort avec une espece de triomphe, 273 & *s.* sa mort victorieuse est la principale fin de sa venue en ce monde; elle étoit terrible à la nature, aimable à J. C. *ibid.* sa derniere entrée dans Jérusalem, 269; la résurrection de Lazare, cause de sa mort, 97, 224; sa prédiction touchant Marie, sœur de Lazare, 272, 289; marque de son affection envers les Apôtres, & envers les hommes jusqu'à sa mort, 298; témoins de la Résurrection de J. C., 326 & *s.* 338 & *s.* Résurrection véritable de l'ame figurée par celle de J. C. 330 & *suiv.* la Résurrection de J. C. prouve invinciblement tous les articles de la Religion chrétienne, 346 & *suiv.* apparitions de J. C. après sa Résurrection. Voyez *Résurrection.* Tous les différens états des hommes doivent avoir du rapport à la puissance de J. C. sur eux,

360 & *suiv.* puissance donnée à J. C. sur toutes les créatures, selon son humanité, 362 & *suiv.* on n'obtient que par J.-C. le secours pour vaincre le monde, 383; sa qualité de Fils de Dieu, *ibid.* de Médiateur, 383; sa divinité prouvée, 394; apparitions de J. C. après sa Résurrection, 385, 386; la Résurrection, ouvrage de J. C. Dieu & homme, 393 & *suiv.* dispositions du cœur nécessaires pour imiter J. C. & pour répondre à sa vocation, 403 & *suiv.* en quoi consiste l'obligation d'imiter J. C. 401 & *suiv.* comment il s'est livré; 412 & *suiv.* ses souffrances sont un présent qu'il nous fait, 413; J. C. est descendu du ciel pour délivrer les brebis qui le suivroient, & qui se mettroient sous sa garde, 415; il est le bon Pasteur; sa bonté; il a donné sa vie humaine pour ses brebis dès son entrée au monde, 418 & *suiv.* & comment il la donnoit continuellement, 419; comment J. C. connoît ses brebis comme Dieu, 419; & comment ses brebis le connoissent, 419; comment J. C. connoît ses brebis comme homme, 427 & *suiv.* cette connoissance les fait brebis, 427; il les amene à sa bergerie, 430 & *suiv.* J. C. éprouve ses Apôtres par la vicissitude de son absence & de sa présence, 449 & *suiv.* pourquoi son absence étoit nécessaire aux Apôtres, 483; pourquoi il ne differe pas de leur envoyer son Saint-Esprit, après son Ascension, 485

Immutabilité de Dieu; sa différence infinie d'avec l'inconstance & la mutabilité des créatures, 470; comment l'honorer, 471

Impuissance en Dieu, voyez *Puissance.*

Inadvertence; ce que c'est, 481 & *suiv.*

Inconsidération; ce que c'est, 481

Inconstance de la créature, 470 & *suiv.* dans nos jugemens, comment en retrancher une partie, 471; d'où vient l'inconstance, 471 & *suiv.*

Inconvéniens; entre les inconvéniens, choisir le moindre, 441

Incrédulité des Pélerins d'Emmaüs; son utilité, 339; celle de saint Thomas; comment guérie, 391 & *suiv.* incrédulité, principe de tous les péchés: le Saint-Esprit en a convaincu le monde en deux manieres par sa venue, 486; elle est la source de tous les péchés, 487; comment le Saint-Esprit en délivre les pécheurs, 487 & *suiv.*

Indépendance du Chrétien; en quoi elle consiste, 443 & *s.*

Indifférence de la volonté, 101

Inégalités intérieures; leur remede, 397 & *suiv.*

Infidélité; elle est un signe de réprobation; elle a differens dégrés, elle n'est jamais l'effet de la réprobation, 193 & *suiv.*

Injure; ne point rendre injures pour injures, 410, 411; pourquoi nous devons les souffrir patiemment, 477, 478
Innocens; grace que Dieu leur fait, 218, 219
Instruire, voyez *Eglise*.
Intelligence, celle qu'il faut demander à Dieu; & comment, 454
Intérêts purement humains; leur aveuglement, 288 *& s.*
Joie des Chrétiens, 460; joies du monde changent en peu de temps, 463 *& suiv.* joie du monde, tristesse des justes; leur comparaison, 463
Jugemens faux qui naissent des passions, 72 *& suiv.* on craint ceux du monde, 111; jugemens du monde, jugemens de la charité sont contraires, 220; on juge quelquefois bien quand on n'est pas intéressé, 221 *& suiv.* ne pas juger facilement de la conduite des personnes de piété, 283; jugement de nous-mêmes défendu dans les choses obscures, 320; on a peine à résister à ceux des hommes, 382; jugemens injustes des hommes; comment y remédier, 444, 445; être retenus dans ceux que nous faisons de notre prochain, 453; jugemens des hommes, inconstans; pourquoi, & comment y remédier, 470, 471; le St Esprit a convaincu le monde du jugement porté contre le démon, 490
Juger; comment les personnes passionnées jugent des choses, 233 *& suiv.*
Juifs; leur esclavage, 3 *& s.* dureté de leur cœur; Dieu n'en étoit pas auteur, 3 *& suiv.* la plupart des Chrétiens le sont, 6; leur conseil touchant la mort de J. C. 224 *& s.* violens dans leurs passions, 225; Juifs Chrétiens; leur parallele touchant le mépris de J. C. 228, 229; plus coupables que les Romains dans la condamnation de J. C. 230
Justes; leur victoire sur la terre contre les méchans, 161; la réponse qu'ils peuvent faire à leurs persécuteurs, 163 *& suiv.* le pouvoir que les méchans peuvent avoir sur eux, 164; Dieu les laisse quelquefois tomber dans les maux temporels, pour un plus grand bien, 252; fautes des justes; pourquoi Dieu les permet, 465
Justice en ce monde est un bien éternel; dégrés pour y parvenir, 203, 204; justice, dont le St Esprit à sa venue a convaincu le monde, consiste à ne s'attacher à rien de visible, mais à J. C. devenu invisible, 488 *& s.* ne jamais s'en écarter, de quelques maux dont on soit menacé, 403

L.

LArmes de l'Eglise exaucées, 87; ne sont répandues que pour les pécheurs, 87; le vrai Chrétien l'imite, 87
Lazare; on veut le faire mourir, 242 *& suiv.* sa résur-

rection, 97 *& suiv.* cause de la mort de J. C. *ibid. & suiv.*

Lenteur, voyez *Froideur.*

Levain; deux manieres d'être exempt du vieux levain, 311; bon levain, 312; mauvais levain dont il faut se purifier; & comment; ce que c'est, 312 *& suiv.*

Liberté; en quoi elle consiste, 446 *& suiv.* liberté du Chrétien; en quoi elle consiste, 447 *& suiv.* liberté parfaite qui ne nous fait dépendre que de Dieu seul, 484

Liens d'un pécheur ressuscité, 106

Loi ancienne & nouvelle, figurée par la pêche des Apôtres, 350 *& suiv.*

Louanges fausses des hommes, 270; le fond que devroient faire les Grands du monde, sur les louanges qu'on leur donne, *ibid.* louanges équivoques que l'on donne à ceux qui ont des qualités & des talens, 437 *& suiv.* sont dangereuses, 438

Louer; il est dangereux de louer quelqu'un en sa présence, 261

Lumiere; J. C. lumiere du monde; & comment, 111 *& suiv.* la chercher dans ses paroles, 117, dans ses privations, 118, dans ses actions, 117, dans ses souffrances, 124, dans sa grace, 124; lumiere altérée par les passions, 235; moyen de conserver & d'augmenter les lumieres de la grace, c'est de les réduire en pratique, 252; désirer que Dieu nous la donne, 453 *& suiv.*

Luxe est un scandale, 217; obligation de fuir le luxe, 405

M.

Madelaine; sa douleur différente de celle de la Vierge, 355 *& suiv.* son amour, 357; comment elle passe le reste de sa vie, 357 *& suiv.*

Magnificence, splendeur du monde; ce que c'est, 309; personne n'est dispensé de l'éviter, 405 *& suiv.*

Mahomet; sa religion ridicule, 59

Maison de priere; comment faire de son ame une maison de priere, 37

Mal. Il est meilleur à Dieu de tirer le bien du mal, que de permettre aucun mal, 195 *& suiv.*

Marie, sœur de Lazare, 283 *& suiv.* J. C. est son défenseur envers ses Apôtres; son amour ardent, 289; ses parfums, figure des bons exemples, 290

Marie Madelaine, voyez *Madelaine. Marie.*

Martyre. Comment il est d'obligation à tout Chrétien pour entrer dans le ciel, 140

Martyrs. Leur joie de mourir pour J. C. 250

Maux corporels différens & séparables les uns des au-

tres, 81; maux spirituels presque toujours ensemble, 81. Voyez *Souffrances*. Maux spirituels touchent peu, la crainte des corporels donne le mouvement à tout, 226 *& suiv.* Dieu laisse tomber les Justes dans les maux temporels, 232; maux nécessaires, 401 *& suiv.* ils doivent nous être comme des sujets de joie que la Providence nous envoie, 404; doivent devenir volontaires par notre acceptation, 413; c'est un présent de J. C. souffrant, & souffrant pour nous, 413; maux que Dieu envoie aux gens du monde, 461

Maximes générales & spéculatives plaisent, & non particulieres, 22

Méchans appellés animaux du diable, 9 *& suiv.* comment ils tourmentent les Justes, 165 *& suiv.* les considérer comme les instrumens du démon, *ibid.* Dieu les laisse tomber quelquefois dans les maux temporels; & pourquoi, 232 *& suiv.*

Médiateur. En quoi consiste en J. C. cette qualité, 264; la grace n'est donnée que par lui, 383

Menaces. Pourquoi J. C. n'en a point fait, 412 *& suiv.* les hommes n'en doivent pas faire, *ibid.*

Ménagemens de Dieu pour convertir certains pécheurs, 90 *& suiv.* ménagemens périlleux, 102 *& suiv.*

Mensonge, vérité; leur différence, 367, 368

Mépris que les Chrétiens font de J. C. comparés à ceux des Juifs, 229

Messe, sacrifice de la loi nouvelle. Voyez *Sacrifice*. Maniere de bien l'entendre & d'y assister, 130 *& suiv.* ce que l'on demande à Dieu dans le sacrifice de la Messe, 131 *& suiv.*

Ministere de l'Eglise; combien la vocation y est nécessaire, 387 *& suiv.*

Ministres de l'Eglise, dès le commencement, distributeurs des aumônes, 24, 25; obligés aux charités temporelles; & pourquoi, 25; doivent arrêter le zele indiscret que l'on a pour eux, 28; quel doit être leur principal objet, 31, 32; zele qu'ils doivent avoir pour empêcher les profanations, 32; doivent tout rapporter à Dieu, 47 *& suiv.* Ministres de J. C. leur vie doit être irréprochable, 143 *& suiv.* doit être une mort, 248 *& suiv.* la charité de l'Eglise supplée au défaut de ces mauvais Ministres, 390; ce qu'ils devroient faire, 390. Voyez *Mission*. L'Eglise les nourrit; mais elle ne prétend pas les récompenser, n'attendant que de Dieu leur récompense, 422 *& suiv.* comment ils doivent leur vie pour leurs brebis, 418 *& suiv.*

Miracles des pains d'orge & de deux poissons, 19 *& s.* il y a en un sens plus de force, plus de puissance, plus

de grandeur dans les effets ordinaires, que dans les effets extraordinaires, 20; J. C. ménage les miracles, 21; témoignage de ses miracles certains & évidens, 55; pourquoi il en fait, 152; il les cache, 152; miracle à l'égard de Lazare, 224 *& suiv.* certitude des miracles de J. C. 225; Dieu les refuse aux Pharisiens, & non à saint Thomas, 391, 392

Mission des Apôtres, 386; transmise par les Apôtres à leurs successeurs, 388; ses effets, *ibid.* celle des conquérans du monde; leur effet, 389; la mission des Apôtres comprenoit deux choses, le choix que J. C. faisoit d'eux pour annoncer l'Evangile, & le pouvoir de remettre les péchés, 387

Mollesse, on doit la fuir, 405

Monde est un esclavage, 5 *& suiv.* se séparer des personnes qui ont l'esprit du monde; & comment, 312; ce que c'est que le vaincre, 371 *& suiv.* combat continuel contre le monde, 372; marque qu'on l'a vaincu, 377 *& suiv.* ce n'est que par J. C. que l'on peut le vaincre, 382 *& suiv.* plaies dont Dieu frappe les gens du monde, sont des plaies d'ennemi, 461; le Saint-Esprit l'a convaincu du péché, 486

Mort spirituelle du monde, 82 *& suiv.* comment en sortir, 84; mort de J. C. causée par la résurrection de Lazare, 97; J. C. va à la mort avec une espece de triomphe, 272 *& suiv.* mort du vieil homme, 457

Mortification de J. C. 148 *& suiv.* la vie chrétienne est une mortification continuelle, 313 *& suiv.*

Mouvemens extraordinaires; les Pasteurs ne doivent pas s'y arrêter, 26; doivent être cultivés, 26

Mutabilité, inconstance de la créature, 470, 471

N.

Naître, être né de Dieu; ce que c'est, 374, 375; marques que l'on est né de Dieu, 379

O.

Obéissance de J. C. pour guérir notre indépendance, 265; obéissance à qui elle est dûe, 443 *& suiv.*

Oblation de J. C. 134, 135

Odeur bonne, mauvaise odeur des exemples, 290 *& s.*

Œuvres. Ne pas mettre sa confiance dans les bonnes œuvres extérieures, 16; faire les bonnes œuvres avec circonspection, pour n'en pas perdre le fruit, 286 *& suiv.* œuvres de J. C. qui prouvent sa doctrine, & qui sont des

des preuves certaines de la Religion chrétienne, 55 *& suiv.* œuvres mortes, 473
Orgueil; combien J. C. en a été exempt, 151 *& suiv.* rien n'est plus ennemi de la charité, 299; ce que c'est, 259 *& suiv.* son remede, 300
Ornemens des Eglises; modérer les censures qu'on en fait, 285
Oubli de Dieu; il naît de la multitude des affaires, 373

P.

PAins, voyez *Miracle*. Pain qu'Adam devoit manger à la sueur de son corps, 459
Paix malheureuse d'une ame pécheresse, 101; paix de J. C. donnée aux Fideles; en quoi elle consiste, 386
Parens de J. C. selon son humanité, imités par les parens selon le monde, 173 *& suiv.* répondre aux parens comme J. C. 186 *& suiv.* leurs intérêts humains; leurs fautes envers les enfans; bon conseil de saint Gaudence sur ce sujet, 175 *& suiv.*
Parfums de Marie, figure des bons exemples, 283 *& suiv.*
Parler; être lent à parler, & prompt à écouter, 475 *& suiv.*
Parole de Dieu; comment les Prédicateurs font trafic de la parole de Dieu, 48 *& suiv.* Voyez *Prédicateurs*. Parole de Dieu comparée à l'Eucharistie, *ibid. & suiv.* elle porte son fruit avec patience, 74; parole de J. C. sa profondeur, son étendue, 117 *& suiv.* elle jugera tous les hommes, 118 *& suiv.* Dieu juge des paroles par le cœur, & non du cœur par les paroles, 356; paroles de Dieu sont efficaces, 388; comment J. C. a dit des paroles dures, 410, 411; comment écouter la parole de Dieu, & profiter de ce que l'on n'entend pas, 477; on écoute en plusieurs manieres la parole de Dieu, 476; comment on doit la recevoir, 478
Partage des Chrétiens en ce monde, celui du monde, 457 *& suiv.*
Pâques. Comment célébrer saintement la Fête de Pâques, 314, 315
Passions, ne nous portent pas toujours directement aux crimes, 71; pieges où elles nous engagent, 72 *& suiv.* combien J. C. en a été exempt, 152 *& suiv.* ame possédée par la passion; comment elle juge des choses, 224 *& suiv.* 236 *& suiv.* passion excessive ne raisonne plus, 242, 243; les passions sont diverses formes de l'amour, 435; passions volontaires sont mauvaises; si elles ne le sont pas, elles

marquent un cœur gâté & corrompu, 435

Pasteurs. Ce n'est pas pourvoir un Pasteur du nécessaire, que de ne lui donner que pour vivre, 25; ils ne doivent pas désespérer du fruit de leurs fonctions, 27, 352 & *s.* pourquoi les Apôtres en ont établi, 26; pourquoi J. C. ne l'a pas fait, 27; Pasteur doit prêcher par ses paroles & par ses actions, à l'exemple de J. C. 47 & *suiv.* 142 & *suiv.* comment ils peuvent dire, à l'exemple de J. C. Qui de vous me convaincra de péché? 142; ils ne sont exempts de quelques défauts qui doivent être tolérés par les peuples, 145; différence entre les Pasteurs de la loi ancienne, & ceux de la loi nouvelle, 350 & *suiv.* leur charge, 362; le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, 418 & *suiv.* la bonté; en quoi elle consiste, *ibid.* la récompense du travail du bon Pasteur, c'est Dieu même, & non les assistances temporelles, 422 & *suiv.* l'Eglise nourrit les Pasteurs, mais elle ne prétend pas les récompenser; ils n'attendent que de Dieu leur récompense, *ibid.* les Pasteurs qui ont dequoi subsister de leur patrimoine, sans l'assistance des peuples, ne doivent rien prendre du bien de l'Eglise, ni rien recevoir des peuples, que pour le distribuer en aumônes, 423 & *suiv.* doivent exposer leur vie pour leurs brebis, 425. Voyez *Jesus-Christ*. Comment les Pasteurs connoissent les brebis, 428; cette connoissance est le caractere des vrais Pasteurs, *ibid.*

Patience de Dieu trompe les hommes, 159 & *suiv.* 294 & *suiv.*

Pauvres. J. C. va toujours avec eux, 148 & *suiv.*

Péché, est un esclavage, 7 & *suiv.* le souvenir des grands péchés ne doit pas troubler, 109 & *suiv.* péché, assemblage de tous les maux, 81. Voyez *Etat*. Il cause les ténebres, 115. Voyez *Pasteurs*. La racine des péchés, 147; péchés spirituels capables de crimes énormes, 272; le Saint-Esprit en a convaincu le monde, 486; rémission des péchés, suite de la mission, 386; Prêtres, en sont les instrumens, 388 & *suiv.*

Pêche des Apôtres, marque les différens états de la vieille & de la nouvelle loi, 350 & *suiv.* pêche des Prophetes, des Apôtres; leur différence, 351 & *suiv.*

Pécheur. Comment se fait la résurrection du pécheur, & des différens moyens dont Dieu se sert, 85 & *suiv.* la résurrection des pécheurs n'est pas également facile en soi, 99 & *suiv.* pécheur invétéré, rarement converti, 101; ses liens après sa conversion, ses peines, ses douleurs & ses dégouts, 107 & *suiv.* ses consolations, 108; confusion du pécheur; de deux sortes, 110; la mort de J. C. est le principe de leur conversion, 247; leur vie est une

mort continuelle, *ibid.* comment s'en féparer, 321
Pélerins d'Emmaüs. Voyez *Emmaüs*, Difciples, 338 *& fuiv.*
Pénitence. Difpofitions principales pour la pénitence, 206 *& fuiv.* Voyez *Circonfpection.* Tout le monde eft obligé à la pénitence, 405
Pénitens doivent à l'Eglife leur réfurrection, 85; lui doivent leurs fervices, *ibid.* modele des pénitens, 214 *& fuiv.* difpofitions néceffaires aux pénitens, 207; leurs féchereffes, leurs confolations, 108 *& fuiv.* Voyez *Pécheur* invétéré.
Permis. Il y a bien des chofes permifes en foi, dont on eft obligé de s'abftenir, 447
Perpétuité de l'Eglife établie, 364
Perfécuteurs. Reffources qu'ont les juftes contre leurs perfécuteurs, 162 *& fuiv.*
Pefanteur de cœur, voyez *Cœur.*
Peuples, doivent s'imputer les défauts des Pafteurs, 145
Phantômes. Les Apôtres prennent J. C. pour un phantôme après fa Réfurrection, 343 *& fuiv.*
Pharifiens, voyez *Scribes. Pharifiens.* Le principal point de leur politique, 224 *& fuiv.* ils font plus cruels & plus coupables, que les foldats qui crucifierent J. C. & que Pilate qui le condamna, 230, 231; J. C. leur refufe les miracles; pourquoi, 392
Saint *Pierre* a toujours eu le premier rang entre les Apôtres, 368
Pieds de J. C. les embraffer par l'aumône, 216
Piété. Moyen d'y avancer, 252; ne point délibérer fur toutes les chofes incompatibles avec la piété, ou qui peuvent nous être une occafion de chute, 208 *& fuiv.* ne pas juger facilement de la conduite des perfonnes de piété, 283 *& fuiv.* la réforme qu'elle fait dans les mœurs des hommes, 464
Pilate n'eft point fi criminel que les Juifs, 230 *& fuiv.*
Places, *rangs*, voyez *Emplois.*
Plaifir. J. C. ne l'a jamais cherché, 748
Poiffons. Pêche admirable de faint Pierre de cent cinquante-trois poiffons; ce qu'elle fignifioit, 350 *& fuiv.*
Politique des Scribes & des Pharifiens. Voyez *Pharifiens.*
Pontife. J. C. comme Pontife de tous les hommes, comment Pontife des biens futurs, 118 *& fuiv.*
Prédeftination, la foi en eft la marque, 299
Prédicateurs. J. C. en doit être le modèle, 46 *& fuiv.* comment ils font trafic de la parole de Dieu, 48 *& fuiv.*

ils doivent avoir Dieu pour principe, & la vérité pour regle, 48 ; crime de ceux qui prêchent leurs propres pensées, *ibid. & suiv.* qui cherchent la réputation, 49 ; pourquoi il y en a si peu qui fructifient, 248 ; ils sont figurés par le grain de froment semé dans la terre, 247, 248. Voyez *Pêche*.

Prédications ; prêcher. On prêche en deux manieres ; la meilleure, 144 ; Prédication des Apôtres, figurée par le grain mort, 245 ; Prédications de saint Pierre, 351

Préférence que St Paul donne aux Chrétiens sur les Juifs, est un sujet de terreur, 6 ; préférence des biens invisibles aux biens visibles & terrestres, difficile ; pourquoi, 379, 380

Présence. J. C. éprouve ses Apôtres par la vicissitude de son absence & de sa présence, 449 *& suiv.* séparation de la présence de J. C. nécessaire aux Apôtres, 483

Présomption, source de la colere ; 476 ; elle est ennemie de la vérité, 478 ; St Jacques l'appelle impureté & abondance de malice, *ibid.*

Prêtres, voyez *Pharisien*. Doivent avoir conservé leur innocence, 142 ; sont les instrumens de la rémission des péchés, 390, 391 ; comment ils doivent l'exercer, *ibid.*

Préventions dangereuses, causes de l'aveuglement, 191 ; d'où elles naissent ; le remede à ce mal est de suspendre son jugement, & d'avoir recours aux lumieres d'autrui, *ibid. & suiv.*

Preuves claires & certaines ; leur nécessité pour former & conserver les Chrétiens dans une même communion, 53 *& suiv.* Voyez *Religion. Doctrine. Vérité.* Preuves convaincantes de la Résurrection de J. C. Voyez *Résurrection.* 326 *& suiv.* 363

Priere continuelle, 39. Voyez *Sacrifice.* Son utilité, 203 ; priere que l'on doit faire à Dieu, pour bien se servir des talens naturels & des qualités humaines, 469 *& s.*

Princes. Un vrai Chrétien est soumis aux Princes, 444

Privations ; différence entre celles de J. C. & les nôtres ; ce que c'est, 118, 119 ; privations offertes à Dieu ; comment reçues de lui, 447

Prochain ; on doit avoir soin du prochain pour l'édifier suivant son état ; deux regles sur ce sujet, 442 *& suiv.*

Profanateurs du temple chassés par J. C. & en quel temps, 31, 32

Profanations qui se font dans les temples ; comment il appartient aux Chrétiens de les corriger, 32, 33 ; zele que doivent avoir les Ministres de l'Eglise pour empêcher les profanations, *ibid.* en quoi consiste la profanation, 36 ; profanation en figure, profanation réelle, 35 ; profana-

tion de l'ame fidele, temple de Dieu, 35 & *suiv.*
Progrès de l'ame; en quoi il consiste, 318
Prophétie de Caïphe, étoit une lumiere de Dieu, mais altérée dans son esprit, 227, 235 & *suiv.*
Providence admirable de Dieu sur toutes les ames, pour les faire arriver où il veut, 368
Prudence; la prudence humaine contraire au salut, 210 & *suiv.* elle s'attire les maux qu'elle veut éviter; prudence chrétienne, 224
Puissance; comment J. C. ressuscité use de sa puissance pour sauver les ames, 333 & *suiv.* puissance donnée à J. C. sur toutes les créatures, selon son humanité, 359 & *suiv.*
Purifier; c'est un précepte de se purifier de plus en plus; & en quoi consiste ce précepte, 314. & *suiv.* 319 & *suiv.*

Q.

Qualités humaines; pourquoi J. C. s'en est privé, 262 & *suiv.* qualités qui servent d'instrumens aux vertus; comment les désirer, 437 & *suiv.* qualités bonnes, mauvaises; comment, *ibid.* qualités humaines, ne pas les désirer, 468 & *suiv.* le mauvais usage qu'on en fait, 469; prieres que l'on doit faire à Dieu pour bien s'en servir, *ibid.* & *suiv.* Voyez *Talens. Dons.*

R.

Raillerie des méchans dangereuse aux justes; remede à ce mal, 167
Raison. J. C. est le seul qui ait vécu selon la raison, 155
Rang, voyez *Emplois.* Saint *Pierre.*
Réforme que la piété fait dans les mœurs des hommes, 464
Regle de la vie chrétienne, J. C. 254 & *suiv.*
Religion; les vérités de la Religion chrétienne sont claires aux uns, & obscures aux autres; pourquoi, 51 & *suiv.* elle n'est pas destituée de preuves certaines; mais il y en a qui sont obscures; & pourquoi, 52 & *suiv.* Religion chrétienne, une loi de liberté, 446
Rémission des péchés; suite de la mission, 386
Réprobation; elle n'est jamais la cause de l'infidélité, ni des autres péchés de celui qui est réprouvé, 194; jamais personne ne doit être troublé d'avoir des signes & des marques de réprobation, 199. Voyez *Infidélité.*
Réprouvés; quel sera leur malheur, 432

Résurrection; celle du fils de la veuve de Naïm, 80; celle du pécheur; comment elle se fait, & les différens moyens dont Dieu se sert, 81 *& suiv.* résurrection de Lazare, cause de la mort de J. C. 97; elle fait paroître la puissance de Dieu, autorise sa mission & sa qualité de Fils de Dieu, 98; celle de tous les pécheurs, 99 *& suiv.* résurrection véritable de l'ame, figurée par celle de J. C. 330 *& suiv.* en quoi elle consiste, 331 *& suiv.* marques de cette résurrection, *ibid. & suiv.* sincérité des disciples & des femmes touchant la résurrection, 327 *& suiv.* 338 *& suiv.* comment J. C. conduit à la foi de sa résurrection, 327 *& suiv.* les Apôtres prennent J. C. pour un fantôme après sa résurrection, 343; la résurrection de J. C. prouve invinciblement tous les articles de la Religion chrétienne, 347; résurrection de l'ame, 331 *& suiv.*

Retardemens de Dieu, marques de sa puissance, 160

Riches; pourquoi J. C. mange avec eux, 148; ne sont pas obligés de changer d'état, 307; ce que Dieu demande d'eux, 308; riches, voyez *Rois*.

Richesses; la privation des richesses vaut mieux que la possession, 119 *& suiv.*

Rois; comment tous les Rois doivent se regarder comme Ministres de J. C. 361

S.

Sacremens, quoiqu'administrés par des Ministres indignes, ne laissent pas d'avoir leur effet dans ceux qui les reçoivent dignement, 390 *& suiv.* Voyez *Ministres*.

Sacrifice; tout ce que nous faisons pour Dieu est un sacrifice, 37, 38, 128, 129; ce que c'est que sacrifice, 38, 39; en quoi il consiste, 40 *& suiv.* le sacrifice de la Messe universel; ce que c'est, 128 *& suiv.* 135; qui sont ceux qui en profitent, 127 *& suiv.* les conditions pour bien y assister, 129 *& suiv.* 136 *& suiv.* comment on peut y demander des choses temporelles, 131 *& suiv.* le lieu principal où J. C. offre son sacrifice, est le sanctuaire, le ciel, 134, 135; comment J. C. nous a rendus capables d'offrir notre vie en sacrifice, 137 *& suiv.*

Sagesse; ce qui n'est pas conforme aux regles de la sagesse infinie que Dieu garde dans l'exécution de ses desseins, ne peut pas se faire, 483

Salut. On n'arrive jamais en ce monde à une certitude entiere de son salut, 202 *& suiv.* quelle en est la voie, 380

Sanctuaire de J. C. le Ciel; comment il y est entré,

134; comment nous pourrons y entrer, 135

Scandale; celui qui le cause, doit le réparer, 217; scandale des foibles, 445; comment y remédier, *ibid.* scandale déraisonnable & injuste; comment y remédier, *ibid.*

Sciences. J. C. les savoit toutes dans tout ce qu'elles ont de vrai, 113, 114; celles qu'il a données, *ibid.* science sans charité, dangereuse; accompagnée de charité, elle édifie, 495

Scrupule; sujet de scrupules, 317

Sécheresses affreuses des grands pénitens, 107, 108

Secours de Dieu; combien puissant, 374 & *suiv.*

Sensibilité; on en cherche par-tout, 396

Séparer; se séparer des pécheurs; & comment, 321

Sépulcre de l'ame, 330 & *suiv.*

Serviteur; ce qu'il est, 362

Servitude; sa cause, 3

Sincérité des disciples & des femmes, touchant la Résurrection de J. C. 324 & *suiv.*

Socrate; son génie, 150

Soif spirituelle, temporelle, comprend deux choses, 168 & *suiv.* comment se désaltérer de la soif, 167 & *suiv.*

Solemnités dans l'Eglise; pourquoi établies, 314 & *suiv.*

Souffrances. Elles sont des moyens de parvenir à la gloire de Dieu, 124, 244 & *suiv.* deux dispositions pour imiter J. C. dans les souffrances, 402, 403; nos souffrances ne sont qu'une partie de celles que nous méritons, 414; sont des remedes, & non des punitions, *ibid.* les souffrances de cette vie ne sont pas considérables, dans la vue de la gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous, 461 & *suiv.* comment les Chrétiens doivent souffrir, 411 & *s.* pourquoi nous devons souffrir patiemment, 413, 414

Spiritualités qui nous séparent de J. C. 124

Stupidité à croire à l'égard des mysteres spéculatifs & des vérités de pratique, 339, 340; celle où l'homme est tombé par son péché, 380

Superflu, marqué par les cheveux de la pénitence, 217; son étendue, *ibid.* à qui il appartient, 287 & *suiv.*

Supérieurs. Comment regarder & estimer les autres comme nos supérieurs, 301 & *suiv.* Voyez *Humilité*.

Supplices des Japonois; leur rigueur, 464

Synagogue, peuple d'esclaves, 2; figure de la véritable Eglise, *ibid.*

T.

Talens, doivent être consacrés à Dieu, 185; il n'est pas permis de s'élever & de se plaire dans ses propres talens, 259, 260; du bon usage qu'on doit en faire,

437 & *suiv.* c'est Dieu qui nous en donne les commencemens, 440; il faut en faire un bon usage, *ibid.* & *suiv.* talens naturels, ne pas les désirer, 468 & *suiv.* l'abus qu'on en fait, 439 & *suiv.* privations des talens, 438

Témoins de la Résurrection de J. C. 325 & *suiv.* 338 & *suiv.*

Tempérance. Sa nécessité, 405

Temples. Eglises. Temples de Dieu, ames des fideles, 33; l'usage qu'on doit en faire, 37

Ténebres. Le monde n'est rempli que de ténebres, 111; ténebres de ceux qui ne suivent pas J. C. 112; comment on doit en sortir, *ibid.* ténebres causées par le péché; & en quoi elles consistent, 113 & *suiv.* ténebres spirituelles & corporelles; leur différence, 114, 115; Dieu y laisse les bons pour la punition des méchans, 284

Tentation, son utilité, 278, peut servir à discerner la volonté de Dieu, 279; la vie chrétienne est une tentation continuelle; le moyen d'y résister, *ibid.* Voyez *Vie chrétienne.* Tentations dont le monde & les démons se servent continuellement, 373; préparations dont le démon se sert pour nous tenter, *ibid.*

Testament. L'Ancien figuré par Agar, le Nouveau figuré par Sara, 2

Saint *Thomas.* Dieu refuse des miracles aux Pharisiens, & non à saint Thomas, 392 & *suiv.* sa confession, 393

Trafic mercenaire & honteux, 42

Tranquillité dans les maux d'autrui; d'où elle peut naître, 356

Travail, Dieu en demandera compte, & non du fruit, 351

Triomphe de J. C. dans son entrée à Jérusalem, 269. Voyez *Mort.*

Tristesse. Celle des Chrétiens, 460; tristesse des justes, joie du monde; leur comparaison, *ibid.* & *suiv.* Voyez *Larmes. Passions.*

Trouble de J. C. à sa mort, volontaire, 249 & *suiv.* l causa sa sueur de sang, 251

V.

VAnités des gens du monde; ce que c'est, 472, 473

Vérités, ses preuves certaines & indubitables, non évidentes par la malice des hommes, 51; conduite de Dieu dans la maniere qu'il a fait annoncer aux hommes les vérités de la Religion, *ibid.* discernement de ceux qui rejettent, ou embrassent la vérité, *ibid.* la vérité porte son fruit avec patience, 74; la nécessité

de souffrir pour la vérité, est la suite du péché, 123; elle n'est pas pour la figure, mais la figure pour la vérité qu'elle représente, 154; elle est reçue par tous les cœurs sinceres & droits, elle est rejettée par tous les cœurs corrompus, 157; elle ne doit pas être reçue sans preuves solides, *ibid.* diverses manieres de la chercher, qui ne naissent pas de l'amour de la vérité, *ibid. & suiv.* ce que l'on gagne en la rejettant par des intérêts humains, 233; pour la trouver, il faut l'aimer, 329; vérités des faits, 344 *& suiv.* rendre témoignage à la vérité quand on le doit, 403; respecter les vérités que nous n'entendons pas; & comment on en peut profiter, 417; comment on en peut demander à Dieu des lumieres, 453 *& suiv.* la réserve en est quelquefois utile, 455; toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, même entre les amis, *ibid.* idée fausse des Païens sur ce sujet, *ibid.* comment écouter la vérité, 475; comment la recevoir, 478; son éloge magnifique, 479; comment elle sauve les ames, *ibid.* la proportionner à la capacité de ceux qu'on doit en instruire, 494 *& suiv.* comment on doit demander ses lumieres à Dieu, 495. Voyez *Religion. Doctrine.*

Vertu éprouvée, vertu non éprouvée; leur différence, 278; difficulté de distinguer les vraies d'avec les fausses, 293; on ne doit pas se troubler pour ne pas reconnoître en soi un avancement sensible dans la vertu, 317; vertu chrétienne; sa perfection, 318; qualités qui servent d'instrumens aux vertus; comment on peut les désirer, 437; vertus intérieures; comment Dieu les donne ordinairement, 484

Vices. Les vices & la folie sont inséparables, 464

Vicissitudes. Pourquoi Dieu choisit cette voie de vicissitudes & de changemens pour conduire les hommes à la stabilité, 450 *& suiv.*

Victoire des justes sur les méchans, 160 *& suiv.*

Vie des hommes morts par leurs péchés, 80 *& suiv.* comment J. C. la rend au pécheur, 89; en quoi elle consiste, *ibid.* elle a divers dégrés, 90; comment J. C. nous a rendus capables d'offrir notre vie en sacrifice à Dieu, 137; vie, ame; leur signification dans l'Ecriture; comment les perdre pour entrer dans le Ciel, 139 *& suiv.* vie de J. C. elle est d'un caractere suivi & si singulier, qu'il est plus différent en cela des autres hommes, que les hommes ne sont différens des bêtes, 154; vie présente doit être conduite par rapport à l'autre vie, 153 *& suiv.* vie chrétienne, une mort continuelle, 246 *& suiv.* 314; J. C. en est la regle, 254 *& suiv.* c'est

une tentation continuelle ; qui sont ceux qui y résistent, & ceux qui n'y résistent pas ? 279 & *suiv.* Voyez *Tentation.* La vie d'un Chrétien ne doit être qu'un voyage ici-bas, 433 & *suiv.*

Vieil homme. Sa mort ; en quoi elle consiste, 457

Vierge. Comment elle a été au sacrifice de la Croix, 136 ; la douleur de la sainte Vierge, autre que celle de Madelaine, 355

Uniformité de vie empêche les jugemens & les scandales, 445 ; comment on y parvient, 450

Vocation. Fautes des parens qui se rendent juges de la vocation de leurs enfans, 174 & *suiv.* combien nécessaire pour le ministere ecclésiastique, 387 ; la rémission des péchés en est une suite, *ibid.* quelle est la vocation des Chrétiens, 401 ; dispositions nécessaires pour imiter J. C. & répondre à sa vocation, 403

Voies ordinaires, la puissance de Dieu y est plus grande que dans les extraordinaires, 20 ; voie large ; ceux qui y marchent sont morts, 83 ; comment en sortir, 84 ; les voies de Dieu sur nous feront notre admiration dans l'autre vie, 90 ; voies extraordinaires ne doivent être que le supplément des ordinaires, 22

Vues humaines, ménagemens, prudence humaine, contraire à la véritable pénitence, 207 & *suiv.*

Victoire des justes sur la terre, 160, 161

Z.

ZEle contre les profanations des temples. Voyez *Temples. Profanations.* Zele indiscret pour les Ministres de l'Eglise, 28 ; celui que les Ministres de l'Eglise doivent avoir pour empêcher les profanations, 31, 32

Fin de la Table des Matieres.

